



HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE

ALLEMANDE.

LIBRAIRIE ALLEMANDE, FRANÇAISE, ETC., ETC.,
à Paris, 60, rue de Richelieu.

HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE
ALLEMANDE.

D'APRÈS LA CINQUIÈME ÉDITION DE HEINSICS.

PAR MM. HENRY ET APFFEL,

AVOCAT A LA COUR ROYALE DE PARIS.

AVEC UNE PREFACE DE M. MATTER,

Inspecteur-général de l'Université.



PARIS,

BROCKHAUS ET AVENARIUS,

LIBRAIRIE ALLEMANDE-FRANÇAISE.

60, RUE RICHELIEU.

LEIPZIG,

MÊME MAISON.

1839

PRÉFACE.

—

L'étude des langues étrangères devient sérieuse parmi nous; si, naguère encore, elle était seulement dans les goûts de quelques esprits distingués, elle va désormais pénétrer d'une manière profonde dans notre enseignement.

Pendant plusieurs siècles c'étaient les langues du Midi qui avaient les préférences des écrivains et de la nation; c'est vers les langues du Nord qu'elles se portent aujourd'hui.

a

Les peuples du Nord étaient alors en arrière de ceux du Midi. Les progrès si merveilleux qu'ils ont faits dans les derniers temps, et surtout depuis le règne de Guillaume III et de Frédéric II, disons mieux, depuis le règne de Locke et de Leibnitz, expliquent trop bien le changement qu'on remarque dans nos prédilections pour que nous en cherchions la cause ailleurs.

Cependant les progrès que nous avons faits nous-mêmes nous ont peut-être rapprochés du Nord autant qu'il s'est rapproché de nous. En effet, si nos penchants littéraires se tournent aujourd'hui vers l'Angleterre et l'Allemagne, ce n'est pas un simple caprice de goût, c'est un mouvement plein d'intelligence; les études morales et politiques ont pris dans ces pays une marche si glorieuse, et nous sommes nous-mêmes dans une condition sociale si analogue à celle de nos voisins, si différente de celle du passé, que nos sympathies littéraires se trouvent établies par la force des choses, la communauté de tous les vœux, la fraternité de toutes les pensées.

Avec l'Angleterre nous liaient depuis au-delà d'un siècle les plus beaux travaux de l'esprit humain, ceux de législation, de philosophie et de politique générale.

A cette communauté qui, pour notre part, se bornait trop longtemps au domaine de la spéculation, s'est jointe enfin celle de l'application, et aujourd'hui nos institutions et nos vues d'avenir social sont absolument celles de l'Angleterre; il y a différence dans les formes autant que dans les mœurs, et cette différence devra se maintenir à jamais; mais les principes sont les mêmes, et cette identité doit porter ses fruits.

Un grand schisme, établi par des intérêts positifs, la marine et le commerce, nous séparait de l'Angleterre, et cette séparation était profonde; mais les travaux de l'industrie sont venus former des liens intimes, des liens de rivalité, d'estime et d'admiration. Nos travaux d'industrie nous donneront naturellement d'autres habitudes, d'autres relations de commerce, c'est-à-dire d'autres points de contact avec l'An-

gleterre, qui longtemps encore paraît devoir garder le *trident de Neptune*.

C'est donc à plusieurs titres que la langue anglaise occupe à nos yeux le premier rang parmi celles du Nord.

La langue allemande n'a pas encore les mêmes droits à notre attention. Elle n'est pas encore pour nous, au même degré, une étude. Elle offre toutefois un puissant intérêt à plusieurs classes de la société; elle présente à toutes des avantages et des séductions que n'a plus la langue anglaise devenue vulgaire par nos études, et trop connue pour n'avoir pas perdu de ses attraits.

En effet, la langue allemande, que nous connaissons peu et que nous ne traduisons guère, recèle pour nous l'originalité et la nouveauté des trésors.

L'allemand est non seulement la langue de l'érudition et de la métaphysique, il est très spécialement la langue de ces sciences morales dont l'étude est pour nous si importante dans l'état social où nous ont mis tant de révolu-

tions de mœurs et d'idées. Il est enfin la langue d'un million de Français, et une portion considérable de la France entretient avec l'Allemagne les rapports les plus intimes.

L'allemand a d'ailleurs des attraits qui tiennent à des considérations plus élevées. C'est une langue d'une étonnante variété. L'anglais est arrêté, le français ne peut plus que s'altérer; l'allemand, depuis qu'il est classique, en est à sa troisième phase, et paraît susceptible encore de transformations ultérieures.

Aussi l'allemand gagne-t-il chaque jour plus de terrain parmi nous, et me semble-t-il devoir jouer un grand rôle dans la nouvelle époque où entre la langue française, je veux parler de sa lutte avec les idiomes du Nord, lutte qui va succéder désormais à celle qu'elle a si glorieusement soutenue avec les langues du Midi, après avoir si bien profité de l'éducation que lui ont donnée les langues anciennes, qui demeureront éternellement ses mères et ses nourrices.

Cependant l'étude de l'allemand, si impor-

tante qu'elle soit, est peu avancée en France. On parle l'allemand sur nos frontières, dans nos maisons de banque, dans nos régiments, dans nos écoles militaires; on le sait dans nos académies, on va l'apprendre dans nos colléges, mais on ne le connaît pas dans le monde et on ne s'y dispose pas à l'étudier.

Il présente de grandes difficultés. Un étranger ne le prononce qu'avec peine, et parvient rarement à le parler sans accent, à l'écrire avec pureté. Il est d'une richesse qui désespère, et il diffère si complétement du français, que c'est tout une autre langue à apprendre.

Ces difficultés sont réelles, mais on les exagère singulièrement. C'était jadis une opinion populaire en France que l'allemand était une langue barbare, et de ce préjugé qui remonte à plusieurs siècles, il reste quelque chose encore. Cela se comprend. Autrefois nous n'apprenions l'allemand qu'à l'âge où l'on cesse d'apprendre, quand nous étions en état de prendre les armes, et que nous allions faire la guerre au delà du Rhin. Ce n'était là ni une

étude intelligente ni une étude complète, et cependant c'était celle-là qui formait l'opinion. A la vérité, une portion de la jeunesse française apprenait l'allemand dans les écoles, c'était la jeunesse d'Alsace, mais le dialecte que parle cette province n'était guère propre à nous faire adopter des idées plus justes. Il donnait lieu au contraire à un autre genre de préventions.

Devant le public éclairé, c'est-à-dire devant un très petit public de choix, ces préventions, les unes plus absurdes que les autres, sont tombées depuis longtemps, mais l'opinion générale est encore dans l'erreur, et pour la redresser il faudra toute l'influence de la mesure qui vient d'être prise par M. le ministre de l'instruction publique.

Rien ne saurait être plus propre à seconder cette mesure, l'étude sérieuse de l'allemand, faite dans nos colléges à l'âge où l'on apprend encore, qu'un coup d'œil général sur les richesses mêmes qu'offre celle des langues du Nord qui est la mère et l'institutrice de toutes les autres.

Une histoire de la littérature allemande est aujourd'hui un volume indispensable au jeune étudiant, à quelque spécialité qu'il se voue, et à quelque nation qu'il appartienne. La littérature allemande est incontestablement la plus féconde des littératures modernes, et c'est, de l'opinion de tous, une des plus pures, des plus morales, des plus consciencieuses.

C'est là son caractère fondamental, car c'est celui de la nation allemande elle-même; aussi l'Allemagne a-t-elle maintenu dans les lettres ces deux choses: pour la librairie, les règles d'une grande probité; pour les écrivains, celles d'une critique sérieuse.

L'autre caractère qui distingue le plus la littérature allemande, c'est une haute idéalité. Ce mérite chez elle va quelquefois jusqu'à l'excès, jusqu'au mysticisme et jusqu'à l'obscurité; mais ces déviations ne sont pas la règle, elles sont l'exception, et elles sont toujours sans danger. La règle, au contraire, l'idéalité pure et sincère, nous paraît recommander singulièrement cette littérature à une époque de déca-

dence générale, qui aspire à s'amender et qui tend à revenir aux convictions les plus généreuses, les plus sublimes de l'humanité.

Nous le disons avec empressement, nous avons non seulement encouragé, nous avons provoqué cette publication, nous en avons tracé le plan et indiqué aux auteurs le choix des ouvrages qui en constituent comme le fond, surtout cette Histoire de la littérature allemande, par le professeur Heinsius, de Berlin, qui est le plus savant et le plus exact des manuels qu'on ait publiés sur cette étude[1].

Cependant, si nous avons pris une part quelconque à ce travail, si nous en avons suggéré la pensée, vu les épreuves, et écrit les pages sur Herder et Hegel, ce travail lui-même ne nous appartient pas. C'est aux auteurs qui le publient qu'en est dû le mérite, et nous faisons des vœux sincères pour qu'il soit également apprécié dans toutes ses parties et dans toutes ses tendances.

[1] Ce manuel a eu *cinq* éditions ; celui de rhétorique et de poétique, du même auteur, en a eu *cinq* aussi ; celui de grammaire *treize*.

Il nous paraît devoir l'être, même par ceux qui ne s'appliquent pas spécialement à l'étude de la langue allemande, puisqu'il présente sous des points de vue entièrement nouveaux, ce nous semble, les rapports si intimes, rapports d'imitation ou d'antagonisme, qui ont existé à toutes les époques entre la littérature allemande et la nôtre.

MATTER.

Paris, 20 décembre 1838.

TABLEAU

PAR ORDRE CHRONOLOGIQUE

DES ÉPOQUES PRINCIPALES

DE

L'HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE ALLEMANDE.

—

360 à 380. Ulphilas, évêque des Visigoths, compose sa traduction de la Bible.

700. Au commencement de ce siècle, paraît une interprétation du Traité d'Isidore de Séville, *De Nativitate Domini.*

720. Kéro traduit la règle de saint Benoît.

» Saint Boniface, par ses prédications, répand le christianisme en Allemagne.

768. Avénement de Charlemagne. Il favorise l'étude de l'allemand.

800. Charlemagne est couronné empereur.

804. Alcuin, savant moine anglais, vient en Allemagne, à la sollicitation de Charlemagne.

842. Fameux *serment* prononcé à Strasbourg, en idiome franc, par Charles-le-Chauve.

870. Otfrid, moine bénédictin de Wissembourg en Alsace, publie son poëme de l'Harmonie des Évangiles.

881. *Chant de guerre* du roi Louis III, vainqueur des Normands.

919. Avénement de la dynastie saxonne, dans la personne du roi Henri l'Oiseleur.

980. La religieuse Hroswitha publie ses poésies.

1022. Notker dit Labéo, traducteur des Psaumes de David[1].

1056 à 1106. Règne malheureux de l'empereur Henri IV; la civilisation s'arrête en Allemagne.

1075. Éloge de Hanno, archevêque de Cologne, poëme qui caractérise l'Allemagne littéraire de cette époque.

1085. Williram, auteur d'une paraphrase du Cantique des cantiques.

1096. Origine des croisades.

1137. Avénement de la dynastie Souabe, ou des Hohenstaufen, dans la personne de Conrad III.

1152. Couronnement de Frédéric Barberousse, empereur d'Allemagne. Commencement de l'âge d'or de la poésie romantique. — Chantres d'amour. — Vers la fin du XII[e] siècle paraît l'épopée nationale *des Nibelungen*.

1207. Lutte poétique au château de Wartbourg, à la cour d'Hermann, landgrave de Thuringe. Alors fleurissait Henri d'Ofterdingen, Walther de la Vogelweide, Wolfram d'Eschenbach, Klinsor et autres chantres d'amour.

[1] La date qui précède purement et simplement le nom d'un auteur est celle de sa mort.

1215 à 1218. Publication du recueil de lois dit *Le miroir des Saxons.*

1229. Le poëme *La modestie de Freidank* est composé et dédié à l'empereur Frédéric II.

1236. L'empereur Frédéric II fait rédiger en langue allemande la Charte dite *La paix publique*, et le *Recès de l'Empire.*

1241. Fondation de la ligue Anséatique.

1250. Le franciscain Berthold publie ses sermons, dans la deuxième moitié du XIII[e] siècle.

» Mort de l'empereur Frédéric II : elle ramène en Allemagne la confusion et la barbarie.

1268 à 1282. Le code de lois dit *Le miroir des Souabes* est promulgué.

1273. Rodolphe d'Habsbourg parvient à l'empire. Origine de la maison d'Autriche. Fin de l'interrègne.

1300. Hugues de Trymberg compose le poëme *le Coureur* (der Renner).

1301. Boner, qui appartient au commencement de ce siècle, publie un recueil de fables.

1340. L'Université de Prague est fondée.

1356. L'empereur Charles IV promulgue la charte dite *la Bulle d'or.*

1361. Tauler, célèbre sermonnaire.

1365. L'Université de Vienne est fondée.

1368. Fondation de l'Université d'Heidelberg.

1378. L'empereur Charles IV donne une existence légale aux corporations des maîtres-chanteurs, par des lettres-patentes, et leur confère des armoiries.

1382. Conrad de Queinfurt, auteur de cantiques spirituels.

1386. Suter, poëte helvétique, compose des chants sur la victoire de Sempach.

» Twinger de Kœnigshofen publie sa chronique alsacienne.

1388. L'Université de Cologne est fondée.

1389. Fondation de l'Université d'Erfurth.

1409. Fondation de l'Université de Leipzig.

1419. On fonde l'Université de Rostock.

1430. Rothe, moine d'Eisenach, publie sa chronique du pays de Thuringe.

1450. Rosenplüt compose ses pièces de théâtre, dites de *carnaval.*

1456. Fondation de l'Université de Greifswald.

1457. Fondation de l'Université de Freiberg.

1460. Fondation de l'Université de Bâle.

1470. Ringolfingen traduit en allemand le roman de Mélusine.

1471. Thomas de Kempen, écrivain ascétique.

1472. L'Université de Trèves est fondée.

1477. L'Université de Mayence est fondée.

1478. Brack publie le premier dictionnaire allemand.

1482. Le dictionnaire allemand, *Vocabularius Teutonicus*, est publié.

1483. Le roman populaire, *Till Espiègle*, est mis au jour.

1492. Guttenberg (de Strasbourg) invente l'imprimerie à Mayence.

1498. Première publication du poëme *Reineke le Renard.*

1502. Fondation de l'Université de Wittenberg.

1503. Publication du dictionnaire allemand, intitulé *Gemma gemmarum.*

1506. Fondation de l'Université de Francfort-sur-l'Oder.

1507. Celtès, poëte allemand, couronné des mains de l'empereur Frédéric III.

1510. Geiler de Kaisersberg, écrivain ascétique et célèbre sermonnaire.

1517. Martin Luther commence la réformation.

1521. Brant dit Titio, auteur du poëme satirique, *Le vaisseau des fous*.

1522. Reuchlin, humaniste.

1523. Ulric de Hutten, auteur des Philippiques allemandes.

1527. Fondation de l'Université de Marbourg.

1528. Wimpheling, fondateur de la société littéraire de Strasbourg.

» Albert Durer, célèbre artiste du moyen-âge et bon prosateur.

1530. Pirkhaimer, premier archéologue des Allemands.

1531. Jean Fabricius publie son Traité des synonymes allemands.

» Zuingle, sermonnaire.

1534. Thurnmeyer dit Aventin, historien.

» Luther publie sa traduction complète de la Bible.

1535. Dasypode fait paraître son dictionnaire allemand.

» Pfinzing, auteur du poëme, *Le seigneur Teurdanck*.

1536. Murner, poëte satirique.

1537. Ickelsamer publie le premier essai d'une grammaire allemande.

1538. Fondation de l'Université de Strasbourg.

1541. Sébastien Frank publie son recueil des proverbes allemands. — Paracelse, philosophe cabalistique de la Suisse.

1543. Copernic, astronome.

1544. Fondation de l'Université de Kœnigsberg.

1541. Sébastien Frank, auteur de la Chronique du Monde.

1546. Luther, sermonnaire et réformateur de la langue allemande.

1547. Peutinger, historien.

1548. Waldis publie le recueil de ses fables. — On fonde l'Université d'Iéna.

1557. Stade publie ses notices sur le Brésil.

1560. Mélanchthon, surnommé le précepteur des Allemands.

1561. Maaler fait paraître son dictionnaire allemand.

1563. Publication du fameux drame, l'*Apothéose de Jean VIII, pontife romain.* — Conrad Gessner, naturaliste et littérateur.

1566. Jean Agricola, auteur d'un recueil de proverbes allemands.

1573. Albert, surnommé l'Ostrofranc, publie la seconde grammaire allemande.

1574. Oëlinger fait paraître la troisième grammaire allemande.

1575. Fondation des Universités d'Helmstaedt et d'Altorf.

1576. Hans Sachs, maître-chanteur et poëte universel.

1578. Clajus publie sa grammaire allemande.

1584. Traduction en allemand de l'*Iphigénie en Aulide* d'Euripide.

1583. L'*Eunuque* de Térence est traduit en allemand.

1589. On publie la légende du docteur Jean Faust, prétendu magicien. — Sturm, littérateur, et Fischart, satirique et auteur du poëme épique, *le Vaisseau fortuné.*

1593. Rostio fait paraître son recueil de chansons allemandes, avecdes airs notés.
1595. Néander, humaniste, et Pantaléon, auteur du *Livre héroïque*.
1598. Ringwald, chansonnier et poëte didactique.
1601. Hassler publie son recueil de chansons allemandes avec des airs notés.
1606. Juste-Lipse, savant critique.
1607. Fondation de l'Université de Giessen.
1609. Rollenhagen, auteur d'une *Batrachomyomachie* allemande.
1613. Taubmann, poëte et critique.
1617. Fondation de l'ordre du Palmier.
1618. Ayrer publie ses pièces de théâtre.
1619. L'Université de Rinteln est fondée.
1621. Jean Arndt, sermonnaire et écrivain ascétique.
1624. Boehme, théosophe.
1630. Kepler, astronome.
1635. Spée, auteur de cantiques et d'églogues sacrées.
1636. Opitz, restaurateur de la littérature allemande, et chef de la première école silésienne.
1640. Flemming, poëte lyrique.
1643. Fondation de la société littéraire dite *des Roses*.
1644. On fonde l'Ordre-Fleuri, ou la Société des bergers de la Pégnitz.
1647. Oléarius publie son voyage en Russie et en Perse.
1648. Le célèbre traité de Westphalie met fin à la guerre de trente ans. — Laurenberg, poëte satirique.
1649 à 1653. Chemnitz publie son histoire de la guerre suédoise.
1650. Weckerlin, poëte lyrique et épigrammatique.

b

1658. Harsdoërfer, polygraphe.
1660. Rist fonde l'ordre du Cygne de l'Elbe.
1661. Schuppe, moraliste.
1664. Gryph, auteur dramatique.
1665. Fondation de l'Université de Kiel.
1668. Birken publie son *Miroir des gloires de la maison d'Autriche.*
1669. Rachel, poëte satirique, et Moscherosch, auteur des *Visions de Philandre de Sittewald.*
1676. Schottel, grammairien.
1677. Scheffler, auteur de poésies sacrées.
1679. Hoffmannswaldau, l'un des chefs de la deuxième école silésienne.
1680. Thomasius publie la première feuille périodique littéraire qui ait paru en Allemagne.
1681. Neumark, poëte lyrique.
1683. Lohenstein, l'un des chefs de la deuxième école silésienne.
1685. La bibliothèque royale de Berlin est fondée. — Louis XIV révoque l'édit de Nantes. Les réfugiés portent en Allemagne, et surtout en Prusse, les arts, les lettres et l'industrie qu'ils avaient cultivés en France.
1689. Zésen, grammairien.
1690. Bœdiker publie sa grammaire allemande.
1691. Morhof, encyclopédiste.
1694. L'Université de Halle est fondée. — Pufendorf, publiciste.
1697. Fondation de la Société Allemande de Leipzig.
1654. Andreaë, poëte moraliste.
1655. Logau, poëte épigrammatique.

1699. Canitz, l'un des chefs de la troisième école silésienne.

1700. L'Académie des sciences de Berlin est fondée.

1714. Arnold, historien.

1716. Leibnitz, géomètre et philosophe.

1724. Naissance de Klopstock, poëte épique et lyrique.

1726. Bartenstein retrouve, à la bibliothèque du roi à Paris, la collection des chantres d'amour de Manesse père et fils.

1728. Thomasius introduit l'usage de l'allemand dans l'enseignement.

1729. Naissance de Lessing, auteur dramatique et critique célèbre.

1733. Naissance de Wieland, auteur du poëme d'Oberon et écrivain presque universel.

1734. Fondation de l'Université de Gœttingue.

1740. Avénement de Frédéric-le-Grand, roi de Prusse. — Fondation de la société allemande de Greifswalde.

1742. Drollinger, poëte lyrique.

1743. Fondation de l'Université d'Erlangen.

1744. Naissance d'Herder, littérateur, poëte et historien. — Hagedorn, poëte lyrique et fabuliste, et Pyra, lyrique.

1747. Brockes, poëte didactique.

1748. Klopstock publie les trois premiers chants de sa Messiade.

1749. Naissance de Gœthe, écrivain universel.

1751. Kruger, auteur comique.

1754. Wolf, philosophe.

1755. Mosheim, sermonnaire et historien.

1756. Sucro, poëte didactique.

1758 à 1759. Bodmer et Breitinger publient la collection des chantres d'amour de Manesse père et fils.

1759. Naissance de Schiller, poëte tragique et lyrique. — Ewald de Kleist, poëte lyrique, auteur du poëme descriptif, *Le Printemps*.

1760. Liscow, écrivain satirique.

1761. Mascow, historien.

1762. Le comte de Bunau, historien.

1765. Avénement de Joseph II, empereur d'Allemagne. — Rost, poëte pastoral, et Giseke, poëte didactique.

1766. Gottsched, grammairien, poëte et critique.

1767. Naissance de M. Schlegel (Aug. Guillaume), poëte et littérateur.

1768. Winckelmann, auteur de l'Histoire de l'art chez les anciens.

1769. Gellert, fabuliste, et auteur de poésies sacrées.

1771. Rabener, écrivain satirique.

1772. Naissance du prince Pirker, primat de Hongrie, auteur du poëme *la Tunisiade* et *Rodolphe d'Habsbourg*. — Werder, traducteur du Tasse et de l'Arioste.

1773. Publication du quatrième et dernier volume de la Messiade. — Naissance de M. Tieck, poëte et romancier.

1774 à 1786. Publication du dictionnaire allemand d'Adelung.

1775. Naissance de M. Schelling, métaphysicien.

1776. Hœlty, poëte lyrique, et Breitinger, littérateur et critique.

1777. Haller, poëte et savant, chef de l'école suisse, et Zacharie, poëte héroï-comique et descriptif.

1779. Naissance de M. Œhlenschæger, auteur tragique. — Sulzer, auteur d'un dictionnaire de philosophie et de littérature.

1780. Wieland publie son Oberon, poëme héroï comique.

1781. Naissance de M. Raumer, historien, et de M. Kannegiesser, auteur du poëme épique, *la Silésie affranchie.* — Gœtz et Lange, poëtes lyriques, et Lessing, auteur dramatique et critique célèbre.

1783. Lichtwer, fabuilste, et Bodmer, littérateur et poëte.

1784. Naissance de M. Raupach, auteur dramatique.

1785. Naissance de M. le prince Pückler Muskau, auteur de relations de voyage.

1786. Mendelssohn, écrivain philosophique.

1787. Naissance de M. Uhland, poëte lyrique. — Musæus, romancier, et Dusch, poëte didactique. — Gœthe publie son Iphigénie en Tauride, tragédie classique, et Schiller, son Don Carlos, poëme dramatique.

1788. Salomon Gessner, poëte pastoral, Cramer, traducteur, et Hamann, romancier ascétique.

1789. Naissance de M. Rückert, poëte lyrique.

1790. Naissance de M. Grillparzer, auteur tragique. — Basedow, écrivain pédagogique.

1791. Schubart, lyrique; Gærtner, critique et traducteur.

1794. Bürger, lyrique et chansonnier populaire; Mœser, historien.

1795. Zimmermann, écrivain philosophique, et Ebert, auteur d'épîtres et de traductions.

1796. Naissance de M. Ranke, historien. — Schmidt (Jacq. Fr.), poëte pastoral, Utz, lyrique, et Hippel, romancier.

1797. Gœthe publie son poëme d'Hermann et Dorothée. — Gotter, poëte épistolaire, et Alxinger, auteur de poëmes héroïques.

1798. Ramler, lyrique; Blumauer, parodiste; Garve, moraliste; Brandès, auteur dramatique, et Moser, publiciste.

1800. Schiller fait paraître ses tragédies de Wallenstein et de Marie Stuart.

1801. Naissance de M. Ebert (Ch. E.), auteur du poëme épique de Wlasta. — Lavater, sermonnaire, poëte lyrique et auteur de la science physiognomonique. — Novalis, poëte lyrique.

1802. Engel, littérateur et moraliste.

1803. Klopstock et Herder. — Gleim, auteur de chants guerriers.

1804. Schiller publie sa tragédie de Guillaume Tell. — Kant, philosophe, et Weisse, auteur dramatique.

1805. Schiller, poëte tragique et lyrique; Sonnenberg, auteur de *Donatoa*, poëme épique.

1806. Adelung, grammairien et lexicographe; Leisewitz, auteur de la tragédie de Jules de Tarente; Auguste Schlegel, auteur de la tragédie d'Yon.

1807. Campe publie son dictionnaire de la langue allemande. — Meisner et Sophie La Roche, romanciers. — Fréd. Aug. Muller, auteur des poëmes héroïques de Richard Cœur-de-Lion et d'Adelberg-le-Sauvage.

1809. Jean de Muller, et Schlœzer, historiens; Pfeffel, fabuliste, et Eberhard, philosophe.

1810. Meiners, historien.

1811. Collin, auteur de la tragédie de Régulus. — Henri de Kleist, romancier.

1812. Heyne, humaniste.

1813. Kœrner, poëte lyrique et dramatique.

1814. Fichte, philosophe; Miller et Schummel, romanciers.

1815. Claudius, dit Asmus, romancier.

1817. Le docteur Jung, dit Stilling et Thümmel, romanciers.

» Ernest Schulze, auteur du poëme héroïque *la Rose enchantée.*

1818. M. Heinsius commence à publier son dictionnaire allemand. — Wieland, écrivain universel, et Kosegarten, auteur de Jucoude, poëme idyllique.

1819. Jacobi (Fr. H.), philosophe, et Sintenis, romancier.

1820. Nicolay (L. H.), auteur de poëmes héroïques. — Meusel, auteur de l'Allemagne littéraire.

1821. Hermès, romancier, et Feder, philosophe.

1822. Hoffmann (E. T. A.), romancier.

1823. Werner, auteur tragique.

1825. Jean-Paul Richter, romancier.

1826. Falk, poëte satirique, et Baggesen, auteur du poëme descriptif, *le Voyage aux Alpes.*

1827. Pestalozzi, écrivain pédagogique.

1828. J. G. Muller, romancier.

1829. Haug, poëte épigrammatique, et Mullner, auteur de la tragédie, *la Faute.*

1831. Niebuhr, historien, et Hegel, philosophe.
1832. Gœthe, écrivain universel; Bonstetten, littérateur, et Arnim, romancier.
1835. Langbein, auteur de contes en vers.
1837. Bœrne, littérateur.
1838. Chamisso, poëte et romancier.

—

INTRODUCTION.

—

La littérature d'une nation embrasse l'ensemble des productions littéraires dues au génie de ses écrivains. Tracer une simple nomenclature de ces ouvrages, c'est en donner la *bibliographie*; en apprécier le mérite et le caractère, c'est en exposer la *revue critique*; en montrer l'origine et les destinées, ainsi que nous nous proposons de le faire, en ce qui concerne l'Allemagne, c'est en écrire l'*histoire*.

Un livre qui a pour objet de faire connaître la littérature d'un peuple doit être un miroir fidèle dans lequel viennent se réfléchir les traits de sa culture intellectuelle et les phases de son développement social. Ce n'est là, toutefois, qu'une des branches de

l'histoire générale de sa civilisation. Celle-ci comprend les mœurs et les arts, les institutions politiques et l'industrie privée, tandis que l'histoire littéraire se borne aux travaux de l'imagination et aux idées exprimées dans la langue, comme dans les œuvres des écrivains nationaux. En nous faisant connaitre l'origine, le progrès et les destinées des lettres; en nous apprenant à juger les écrits remarquables qui ont enrichi le domaine de la science; en déroulant enfin sous nos yeux le tableau des événements qui ont exercé une influence heureuse ou funeste sur la pensée, elle donne une image complète de la vie morale d'une nation.

Et cependant l'histoire de la littérature traite rarement de toutes les productions de l'intelligence. Choisissant avec goût ce qui offre le mérite de la pensée uni à la pureté de la forme, elle exclut de son cadre, non seulement les sciences proprement dites, mais encore les travaux de philosophie et d'histoire qui ne portent pas le cachet des ouvrages réputés *classiques;* en d'autres termes, elle se borne à rappeler dans ses pages les chefs-d'œuvre de la composition, ou, parmi les pièces de poésie et d'éloquence, celles qui sont plus particulièrement marquées au coin de la perfection, en un mot celles qui sont belles, et que pour ce motif on nomme les *belles-lettres*. On pourrait dire aussi les lettres *nationales*, car elles n'expriment pas seulement la science d'une caste, mais celle de toute une nation.

L'histoire de la littérature allemande, prise dans ce sens, nous peindra, dans toutes leurs phases, les destinées de la langue, de l'art poétique et de l'art oratoire, c'est-à-dire des lettres classiques chez les Allemands.

Cette littérature est, sans contredit, une de celles qui méritent le plus d'être étudiées. Elle est ancienne, elle est originale, elle est riche et peu connue hors de l'Allemagne. Ce qui la distingue spécialement, c'est une grande vigueur de conception, un haut degré d'idéalité, une sorte de culte pour la nature, inspiré par de profonds sentimens de religion. Comme le pays où elle est née, elle forme une véritable transition entre la littérature de l'Orient dont elle a toute la gravité et la mysticité, et la littérature scandinave, plus grandiose, plus âpre et plus sévère.

Dans sa poésie, comme dans sa prose, elle a su fondre plusieurs genres en un seul pour en faire un nouveau qu'on appelle communément le *romantique*. C'est ainsi que dans l'appréciation de cette littérature, nous verrons comparaître à la fois, et se confondre en un mutuel embrassement, l'esprit dévot et galant des troubadours provençaux, l'imagination rêveuse et mystique des poètes de l'Orient, avec sa pompe et ses reflets éblouissans, et le sombre génie du Nord qui vit dans la tempête, et préside à ces batailles gigantesques où les plus braves d'en-

tre les guerriers luttent corps à corps avec les dieux eux-mêmes.

Ce grand fleuve épique de l'Allemagne se divisera en mille ruisseaux, et nous trouverons sur notre route tantôt le récit des premiers exploits d'un peuple sauvage et belliqueux ; tantôt de pieuses légendes où la foi la plus naïve s'enveloppera des formes les plus poétiques; tantôt enfin les vastes conceptions d'une philosophie hardie et savante ; et tout cela hérissé bien souvent d'anachronismes et d'erreurs géographiques, mais toujours riche en couleur, plein de sève et de vie, toujours brillant de poésie, et admirable même dans les plus fougueux écarts de l'imagination.

Tels sont les caractères qui donnent à la littérature allemande un rang à part, et qui doivent inspirer le désir de la bien connaître. Les chefs-d'œuvre dont elle s'enorgueillit avec raison n'occupent pas seulement une grande place dans les annales de l'esprit humain, ils y occupent encore une place spéciale.

L'histoire de la littérature allemande se divise en sept périodes :

1° PÉRIODE GOTHIQUE.

Depuis les temps les plus reculés jusqu'au règne de Charlemagne. (768 de l'ère chrétienne).

C'est l'époque où les derniers restes de la civilisation romaine disparaissent devant un peuple barbare

qui remplit les vallées et les monts du bruit de ses festins, de ses chants d'allégresse et de ses cris de guerre. C'est dans l'enthousiasme de la victoire et dans la joie des banquets que nous verrons poindre les premières lueurs de la littérature des tribus germaniques.

2° PÉRIODE FRANQUE.

De Charlemagne aux princes de la maison de Hohenstaufen. (768-1137).

L'Europe est encore plongée dans les ténèbres de l'ignorance; Charlemagne se lève, il tente de nobles efforts pour ranimer le flambeau des lettres; puis il descend dans la tombe, et tout rentre dans l'obscurité. Seulement on aura conservé la grammaire franque et les recueils de chants guerriers qu'on doit à la munificence impériale.

3° PÉRIODE SOUABE.

De l'avénement des Hohenstaufen à l'origine des universités allemandes (1137-1348).

L'une des plus remarquables périodes de la littérature allemande, celle où l'on voit briller de tant de gloire et s'abreuver de tant de larmes ces nobles princes de la maison de Hohenstaufen, à la fois

guerriers, philosophes, savants et poètes, si bien faits pour régner sur leurs contemporains par le triple ascendant du génie, de la valeur et de la beauté. C'est le temps des croisades, des troubadours et des Minnesænger; c'est le moment où les chevaliers qui font marcher de front la poésie, les amours, la dévotion et les combats, impriment au moyen-âge ce caractère original dont le souvenir exalte encore aujourd'hui, après tant d'années, l'imagination des romanciers.

4° PÉRIODE RHÉNANE.

De l'origine des universités à la réforme (1348-1534).

La science vient lever le front plus haut que la littérature. Les tournois et les combats poétiques sont passés de mode; les universités allemandes surgissent de tous côtés à l'imitation des universités italiennes : on en voit paraitre successivement à Cologne, Erfurth, Leipzig, Rostock, Bâle, Trèves, Mayence, Wittenberg, etc. Mais ce n'était pas assez de faire ainsi monter de plus en plus le niveau de la science; il fallait encore en recueillir les richesses pour en faire part à tous les adeptes : Guttenberg de Strasbourg invente l'imprimerie; le génie d'un seul homme a suffi pour changer l'aspect du monde. Les livres se multiplient; les connaissances humaines descendent à la portée des intelligences vulgaires;

chacun peut étudier et comparer, chacun veut juger et améliorer; Luther paraît sur la scène, et commence la réforme.

5° PÉRIODE SAXONNE.

De l'école de Luther à celle d'Opitz (1534-1625).

La période saxonne embrasse, on le voit, la plus importante partie du XVIe siècle; elle correspond à une série d'événements mémorables qui ont exercé la plus décisive influence sur les destinées de l'Occident : c'est l'époque de la renaissance, celle des guerres de religion, et des conquêtes en Amérique et en Asie. La controverse religieuse allumera un vaste incendie dans les provinces allemandes; mais la littérature ne cessera pas d'y être cultivée avec succès. Quelques hommes de génie, quelques poètes viendront tempérer l'ardeur des discussions théologiques et consoler par leurs graves travaux ou par leurs gracieuses fictions les amis de la science et des belles-lettres. La poésie des *Minnesænger*, véritables troubadours aristocratiques, descend des hautes régions où elle avait plané jusque-là; elle devient plus populaire, et l'on voit paraître alors les *Meistersænger* ou maîtres-chanteurs, parmi lesquels le fameux poète universel Hans-Sachs brillera du plus vif éclat.

Le chef de la réforme, Luther, jettera en un même creuset les deux principaux dialectes alors en usage,

et en fera sortir le type du nouvel idiome qui deviendra la langue littéraire de l'Allemagne.

La Saxe méritera de donner son nom à cette période par le nombre et le mérite de ses écrivains, par l'importance de ses travaux littéraires.

6° PÉRIODE SILÉSIENNE ET SUISSE.

De l'école d'Opitz à celle de Klopstock (1625-1750).

De graves conflits littéraires, des luttes de théorie, partagent l'Allemagne savante en plusieurs camps. Opitz, nourri de la lecture des classiques, fonde l'école dite de Silésie, qui se fractionne bientôt en plusieurs branches, nous devrions dire en plusieurs coteries, moins pures, moins nationales que la première. Les Français inondent le sol de la Germanie et y laissent tomber, avec leurs idées et leurs modes, leurs goûts et leurs habitudes, les germes d'une littérature nouvelle que les efforts d'un assez grand nombre d'écrivains allemands tendent à féconder, tandis que les autres s'unissent pour refouler cette invasion. Des sociétés littéraires s'élèvent de toutes parts; elles ont surtout pour objet de conserver à la langue allemande sa pureté, et, en quelque sorte, son patriotisme.

Cette lutte, qui n'est exempte quelquefois ni de ridicule ni de violence, excite cependant un puissant intérêt, par deux motifs: le premier, c'est qu'elle dérive d'une cause noble, juste et éminemment popu-

laire; le second, c'est qu'elle sert de prélude à la formation d'une littérature classique, époque de la plus grande gloire des lettres allemandes.

7° PÉRIODE ALLEMANDE OU CLASSIQUE.

De Klopstock à nos jours (1750-1838).

La littérature dont nous nous sommes proposé d'écrire l'histoire est parvenue à son apogée. Le génie allemand, sorti vainqueur de la lutte qu'il avait engagée, se voit couronné par la plus illustre pléiade qui ait jamais brillé dans l'antique Germanie : Klopstock, Schiller, Goëthe, Engel, Bürger, Wieland et tant d'autres, dont nous rencontrerons les noms immortels dans les détails particuliers à la période classique.

On le voit : à chacune de ces époques, la dernière exceptée, c'est une des grandes familles de la nation allemande qui a conduit toutes les autres, qui a prévalu dans la pensée comme dans les affaires, dans les lettres comme dans la vie sociale, qui enfin a imprimé son caractère au reste de la nation et l'a fécondé de son génie. Dans la dernière période, et depuis Klopstock, la culture intellectuelle est devenue plus générale; on peut dire même qu'elle a été à peu près égale chez les diverses fractions du peuple germanique. Cependant, à l'époque de Schiller et de Goëthe, la Saxe et le Würtemberg ont encore exercé une sorte de supériorité.

Parmi les influences étrangères qui ont agi avec le plus de force sur les tendances de la littérature allemande, nous n'omettrons pas de signaler la part glorieuse que la France a le droit de revendiquer. On en verra la preuve dans les détails consacrés aux diverses périodes : tantôt c'est la belliqueuse tribu des Francs qui impose son dialecte à la nation germanique ; tantôt ce sont les croisades où la France entraîne à sa suite tous les peuples de l'Occident, les façonne à ses usages, les ploie à ses habitudes, les fait vivre de sa vie; tantôt ce sont les troubadours qui inspirent les *Minnesænger;* tantôt c'est la France armée, promenant sur le sol de l'Allemagne, durant trente années consécutives, ses mœurs et sa littérature; tantôt enfin, c'est l'émigration française qui envahit les provinces allemandes; et, dans cet échange de devoirs mutuels entre le protégé et le protecteur, entre le fils adoptif et sa nouvelle famille, l'esprit français, admis au foyer de l'hospitalité, conquiert le droit de bourgeoisie.

Cet intérêt que nous apportons à constater ici un fait glorieux pour la France, peut servir de témoignage à la haute admiration que nous professons pour les lettres allemandes; les occasions ne nous manqueront pas de signaler tout ce qu'il y a de neuf et d'original dans le génie des Allemands, tout ce qu'il y a de sérieux et de profond dans ces laborieuses investigations, dans ces études opiniâtres, dans ces conceptions hardies qui ont imprimé enfin

à la littérature de ce peuple un cachet national, et en ont fait, en quelque sorte, une vaste encyclopédie des connaissances humaines [1].

[1] Les divisions que nous venons de poser diffèrent un peu de celles qu'on adopte ordinairement. Mais elles sont mieux fondées sur la nature des faits. Ceux qui désirent faire des études plus approfondies sur l'histoire de la littérature allemande peuvent consulter quelques uns des ouvrages suivants :

Herzog. Essai d'une histoire universelle de la culture intellectuelle des Allemands. Erfurth, 1795.

Anton. Des Bardes et des Druides. (Dans le *Nouveau Mercure allemand*, 1800, cahier 12.)

Le même. Histoire des Germains (1794).

Roessig. Antiquités des Allemands. (Leipzig, 1801.)

Adelung. Histoire ancienne des Allemands, de leur langue et de leur littérature jusqu'à la grande migration des peuples. (Leipzig, 1806.)

Horn. Histoire et examen critique de la poésie et de l'éloquence chez les Allemands. (Berlin, 1805.)

Michaeler. Tabulæ parallelæ antiquissimarum teutonicæ linguæ dialectorum. (Inspruck, 1776.)

Meister. Pièces relatives à l'histoire de la langue et de la littérature des Allemands. (Heidelberg, 1780.)

Koch. Manuel d'une histoire de la langue et de la littérature des Allemands. (Berlin, 1795, 1798.)

Hagen et *Busching*. Manuel d'une histoire de la poésie allemande. (Berlin, 1812.)

Adelung. Mithridate. (Berlin, 1809.)

Bouterwek. Histoire de la poésie et de l'éloquence. (Gœttingue, 1812.)

Koberstein. Manuel de l'histoire de la littérature allemande. (Leipzig, 1830.)

Pischon. Guide de l'histoire de la littérature allemande. (Berlin, 1834.)

Heine. De l'école romantique. (Hambourg, 1836.)

Th. Heinsius. Histoire de la littérature allemande. Cinquième édition. (Leipzig, 2 vol. in-8.)

W. Menzel. La littérature allemande. (Stuttgard, 1836.)

Enfin les frères *Grimm* et *Graff* pour l'histoire de la langue.

HISTOIRE

DE

LA LITTÉRATURE

ALLEMANDE.

1° PÉRIODE GOTHIQUE.

Depuis les temps les plus reculés jusqu'au règne de Charlemagne.

(768 de l'ère chrétienne).

—

DES TEMPS PRIMITIFS.

Il ne nous reste plus aucun document sur les temps primitifs des Allemands. L'histoire intellectuelle de cette nation, depuis la première apparition des tribus germaniques dans l'empire romain (113 ans avant l'ère chrétienne) jusqu'à Charlemagne, est cou-

verte de profondes ténèbres [1]. Cependant nous pouvons présenter sur les lettres allemandes de cette époque quelques inductions puisées dans les faits que rapportent les principaux écrivains de Rome; c'est là que nous trouverons également un petit nombre de notions sur l'état général de l'antique civilisation de ce peuple.

—

DE LA CIVILISATION GÉNÉRALE DES GERMAINS AUX TEMPS DE CÉSAR ET DE TACITE.

Comparés aux Grecs et aux Romains, les Germains étaient peu civilisés; sans être barbares, ils manquaient de littérature. Leurs mœurs étaient grossières; ils aimaient à l'excès la boisson et le jeu. Simples et pieux, ils adoraient en plein air, à l'ombre des bois sacrés et des forêts séculaires, de fantastiques divinités dont ils ne possédaient pas même les images [2]. Braves, chastes, hospitaliers, ils surent conserver leurs mœurs, en présence même et sous l'influence des Romains. Tacite les offrit à ses concitoyens dégénérés comme un peuple dont la haute moralité pouvait leur servir d'exemple.

—

[1] Les Cimbres et les Teutons défirent successivement cinq armées romaines et ne furent vaincus que par Marius, l'an 101 avant Jésus-Christ.

[2] Tacite, *German.*, chap. 9.

DE LA POÉSIE PRIMITIVE DES GERMAINS : BARDES.

Ainsi que tous les anciens peuples, les Germains avaient des hymnes joyeux et des chansons de guerre pour leurs festins et leurs combats : c'est là qu'ils aimaient à rappeler leurs lois antiques, à chanter leurs exploits et à célébrer les hauts faits de leurs plus braves guerriers. Telle est du moins l'opinion unanime des historiens romains [1].

Chez les Gaulois il existait des ordres particuliers, des colléges de poètes, dont l'emploi consistait à chanter, dans les grandes solennités, la puissance des dieux et la gloire des héros; chez les Germains on ne trouve aucune trace de cette institution. On a dit, il est vrai, qu'ils avaient aussi leurs bardes,

[1] « Les Barbares font retentir les monts et les vallées du bruit de leurs festins, de leurs chants d'allégresse ou de leurs cris menaçants.» (TACITE, *Annal.*, lib. I, cap. 65.)

« Ils disent avoir eu parmi eux un Hercule, et, de tous leurs héros, c'est le premier qu'ils célèbrent en allant au combat. Ils ont des hymnes de guerre qu'ils entonnent avec cette sorte de chant qui se nomme *Bardit*. Ils s'en servent pour exalter leur courage, et à leur chant seul ils augurent du succès qu'aura la bataille. » (TACITE, *Germ.*, c. 3.)

Ammien Marcelliu (lib. XVI, c. 12) atteste la même coutume : « C'étaient des clameurs qui commençaient à l'unissou, dans la chaleur même du combat, et, grossissant peu à peu, retentissaient comme les vagues battues par les rochers. »

Végèce dit aussi (lib. III, c. 18) : « Le chant de guerre que quelques uns appelleut *Bardit* ne doit être entonné que lorsque l'une et l'autre armée ont engagé le combat. »

Diodore de Sicile (V, 31) et Strabon (IV, 197) font aussi mention de ces chants.

comme les Celtes; mais le mot *Bardit* ou *Barritus*, dont se sert Tacite en parlant de leurs chants, et sur lequel on s'est fondé pour démontrer l'existence de ces poètes dans les tribus germaniques, ne signifie ni chantre ni chanson : il indique seulement l'air ou la mélodie des airs usités chez ce peuple [1]. Mélodie n'est peut-être pas le terme convenable dans cette occasion, puisqu'on s'en sert ordinairement comme d'un synonyme d'harmonie, et que les femmes mêlaient parfois à ces chants des cris qui n'étaient rien moins qu'harmonieux; mais dans son acception la plus générale, cette expression répond bien à celle de *Bardit* [2].

Les Germains ont dû connaître l'écriture *runique* introduite en Scandinavie, s'il faut en croire les traditions du Nord, sous Odin le jeune avec la dynastie des *Ases;* mais cette écriture était peu répandue; elle était d'ailleurs très défectueuse, puisque son alphabet

[1] *Relatum, fremitum, clamorem.*

[2] Le mot *barritus*, ou *barditus*, est d'une origine latine et ressemble aux mots *hinnitus*, *tinnitus;* la syllabe *bar* est seule d'origine allemande. Tacite le fait entendre. Festus (*De vet. verb. significatione*) dit : « En gaulois on appelle *Barde* le chanteur qui célèbre la gloire des grands guerriers; ainsi nommé de la tribu des *Bardes.* »

« Bientôt le chant des guerriers et les cris des femmes eurent donné le signal du combat. » (TACITE, *Hist.*, lib. IV, c. 11.)

Les bardes de la Scandinavie s'appelaient *Scaldes.* C'étaient les poètes-historiens de leur nation. Leurs chants remontent à la plus haute antiquité. Ces ménestrels du Nord ne disparaissent qu'au XIIIe siècle, avec Sturle Tordson, le dernier des scaldes. C'est à ceux d'Islande qu'est dû le recueil de traditions poétiques connu sous le nom d'*Edda.*

ne se composait que de seize lettres, et on peut affirmer que les Germains du temps d'Arioviste (*Ehrenfest*) et d'Arminius (*Hermann*) ne connaissaient pas l'art d'écrire; aucun de leurs chants n'est parvenu jusqu'à nous [1]. On ne saurait d'ailleurs être tenté d'attribuer à ces compositions un grand mérite littéraire, quand on songe à la rudesse de la nation et à ses habitudes guerrières. Il est certain que ces chants n'étaient pas de nature à produire une impression favorable sur une oreille délicate, puisque l'empereur Julien les compare aux cris des oiseaux sauvages [2]. Des poètes modernes en ont conçu à tort une idée plus favorable [3]. En résumé, ces monuments offriraient un puissant intérêt à notre curiosité; ils auraient peu de droit à notre admiration.



DU PREMIER PROSATEUR DE L'ALLEMAGNE. — ULPHILAS.

Le plus ancien monument en prose de la littérature germanique remonte jusqu'au milieu du IVe siè-

[1] On conserve dans la maison des orphelins, à Halle, les restes d'un aucien almanach runique, composé de tablettes en bois avec des baguettes. Il en existe un autre dans les archives de la société allemande de Leipzig. (W. GRIMM, *Des almanachs runiques*. Gœtt., 1821.)

[2] « J'ai entendu les barbares qui demeurent au delà du Rhin, chanter avec grand soin des chansons guerrières, composées avec des mots semblables aux cris aigus des oiseaux sauvages. Ces chants les mettaient dans le ravissement. » (JULIAN., *In Misop.*, p. 337.)

[3] Klopstock a essayé de reproduire les chants des Bardes dans ses trois bardits : *La Bataille d'Hermann*; *Hermann et les princes*; *la Mort d'Hermann*.

cle. Alors florissait le savant et pieux *Ulphilas*, évêque de cette branche des Goths qui s'était établie dans la Dacie, la Thrace et la Moésie (la Valachie actuelle), et qu'on appelait la nation des *Ouest-Goths* ou *Visigoths*.

Ulphilas s'était formé à l'école des Grecs qui entretenaient avec ses compatriotes des relations de voisinage et de commerce. Il traduisit la Bible, moins les livres de Samuel et des Rois. Cette version, faite sur le texte des Septante, était littérale ; mais la pauvreté qui caractérise encore à cette époque la langue des Goths, obligea le traducteur, tantôt à créer des mots nouveaux, tantôt à en emprunter d'autres au grec [1].

L'alphabet gothique étant insuffisant pour écrire tous les mots, Ulphilas était dans la nécessité de le compléter, et il recourut naturellement à la langue qu'il connaissait le mieux après la sienne, à celle des Grecs. Il n'inventa pas l'écriture gothique, comme le disent quelques historiens, mais il la perfectionna. Il est certain que les Visigoths n'auraient pu lire Ulphilas s'il eût employé des caractères entièrement nou-

[1] La langue gothique est la fille aînée d'une langue primordiale dont sont nés les idiomes allemands.

Hicker, dans sa grammaire moéso-gothique, chap. 8, montre que la langue gothique est la mère de la plupart des idiomes du Nord, surtout de l'anglo-saxon et du franco-allemand. Elle a aussi de l'affinité avec le bas-allemand, et ses formes grammaticales ne diffèrent pas essentiellement de celles des autres dialectes allemands. Elle s'embranche avec les idiomes slave et lithuanien, grec et latin, toutes ces langues ayant pour mère commune le sanskrit.

veaux. On reconnaît d'ailleurs dans la forme de ses lettres une ressemblance bien prononcée avec celles dont se servaient les Grecs. L'écriture allemande, qui s'est formée plus tard dans les monastères, a pris quelque chose de l'écriture latine. Ulphilas a profité aussi de l'alphabet runique qui était si bien connu des peuples de la Germanie, que, depuis leur conversion au christianisme, ils continuèrent à s'en servir. Cela est prouvé par plusieurs documents et surtout par le calendrier runique qui se trouve aux archives de la société allemande de Leipzig, et qui indique les semaines et les fêtes chrétiennes [1].

La traduction de ce savant évêque des Goths est le plus précieux fragment de l'antiquité germanique, et c'est à cette source qu'il faut étudier la forme primitive de la langue allemande. Il n'est pas de nation moderne qui ne fût glorieuse de voir figurer à la tête de sa littérature un monument aussi précieux et aussi célèbre que la version d'Ulphilas [2].

—

[1] V. LUND, *Dissertatio de Zamolxi, primo Getarum legislatore.*

[2] On a conservé deux manuscrits de ce travail, le *Code argenté* d'Upsal et le *Code carolin* de Wolfenbuttel.

Le Code argenté, ainsi appelé des lames d'argent qui recouvrent ses lettres majuscules, se trouvait d'abord au couvent des Bénédictins de Werden, en Westphalie. Le comte de Kœnigsmarck, à qui il était tombé en partage dans la guerre de trente ans, en fit don à la reine Christine, qui le déposa à la bibliothèque de Stockholm En 1665, Isaac Vossius l'emporta en Hollande, où Junius le copia et le publia pour la première fois. Le comte de La Gardie l'ayant depuis acheté de

MONUMENTS SECONDAIRES DE CETTE ÉPOQUE.

Les autres monuments qui nous restent de cette époque sont, d'abord, un fragment d'une traduction allemande du traité d'*Isidore de Séville* [1], qui appartient au commencement du VIIIe siècle, ensuite la traduction de la règle de saint Benoît par *Kéro* [2] écrite vers l'an 720, et enfin les gloses du Malberg [3] sur les lois saliques [4], rédigées par Wisogast, Bodogast, Salogast, et Windogast. Recueillies environ cent ans après Ulphilas, ces gloses eurent force de loi jusqu'au douzième siècle.

Vossius, en fit présent à l'université d'Upsal, où on le voit encore de nos jours. Il est du commencement du VIe siècle.

Le Code carolin se trouve à la bibliothèque de Wolfenbutlel. C'est un palimpseste. Sur un exemplaire de la traduction de l'*Épître aux Romains*, par Ulphilas, on avait écrit un traité d'Isidore de Séville, en effaçant autant que possible l'écriture primitive; mais la nouvelle ayant passé et l'ancienne reparu, on parvint à y déchiffrer le texte d'Ulphilas.

La meilleure édition de ces deux manuscrits est celle de Zahn. (Weissenfels, 1805, grand in-4.)

M. Mai découvrit en 1818, dans la bibliothèque ambrosienne de Milan, d'autres restes de la version d'Ulphilas, savoir : les Épîtres de saint Paul, des fragments des Évangiles, des livres de Néhémie et d'Esra. Il les publia à Milan, en 1819 et 1834, et l'ouvrage d'Ulphilas se trouve ainsi à peu près complété.

[1] Rostgaard en a publié une bonne édition. (Copenhague, *Bibliothèque danoise*, 1783.)

[2] On l'a imprimée dans le *Thesaurus antiquitatum teutonicarum*, de Schiller (1727, t. I), et dans Goldast : *Scriptores rerum allemanicarum* (t. II).

[3] Le mot *malberg* signifie *forum*, ou lieu d'exécution.

[4] On pense que ces lois ont été primitivement écrites en latin. (WIARDA, *Histoire et interprétation des lois saliques et des gloses du Malberg*. Brême, 1808.)

Les gloses du Malberg ne sont plus intelligibles que pour les érudits. Le style des deux traductions est plus moderne; comme elles sont du VIIIe siècle, elles font connaître la langue que Charlemagne a pu parler dans son enfance.

Il reste aussi un monument poétique antérieur à ce monarque. C'est une espèce de prière ou d'acte de foi, écrit dans le dialecte franc, et appelé *l'Oraison de Wessobronne*[1]. Cette composition, nécessairement grave et dénuée de verve, est à allitération[2]; elle est de la seconde moitié du VIIIe siècle.

On le voit : les monuments de la langue allemande sont peu nombreux avant le règne de Charlemagne, mais on peut en dire autant de toutes les littératures modernes. La littérature française est même moins favorisée, puisque son plus ancien document est du IXe siècle; c'est le texte en langue romane du serment prêté à Strasbourg par deux fils de Louis-le-Débonnaire, Charles-le-Chauve et Louis-le-Germanique.

[1] Cet ancien poème a été imprimé dans l'ouvrage intitulé : *Bragur* (cinquième volume), avec une traduction de Kinderling. Il a été publié séparément par Wackernagel (Berlin, 1827).

[2] On appelle *allitération* l'uniformité de son entre les consonnes, *assonance*, celle qui existe entre les voyelles, et *rime*, celle qui concerne également les voyelles et les consonnes.

2e PÉRIODE FRANQUE.

De Charlemagne à la dynastie des Hohenstaufen.

(768-1137.)

PROGRÈS DE LA LANGUE ALLEMANDE.

Cette période, caractérisée par la domination des Francs, réclame toute notre attention : le dialecte de ce peuple y devient l'élément principal de la langue allemande, qui prend un rapide essor sous le règne glorieux du chef de la dynastie carlovingienne.

On sait que les Francs avaient fondé leur vaste empire vers la fin du ve siècle, en subjuguant les Gaules et une partie de la Germanie.

Cette nation, qui se trouvait déjà en première ligne lorsqu'elle passa en Gaule, acquit par ses conquêtes une grande prépondérance sur les populations qui revendiquaient la même origine. La dénomination collective de *Francs* embrassait plusieurs tribus germaniques dont la confédération était déjà puissante. Et cependant, malgré cette supériorité, les Francs n'étaient point parvenus à imposer leur dialecte à la généralité des Allemands. Les tribus qu'ils avaient incorporées à leur empire dès le temps de la fédération primitive, telles, entre autres, que les *Alle-*

mani[1] et les Bourguignons, n'avaient pas été comprises sous le nom de *Francs*, par la raison qu'elles parlaient des dialectes particuliers, et que cette circonstance paraissait constituer une nationalité spéciale; on n'appelait *Francs* que les *Ripuaires*, les *Saliens* et celles des tribus confédérées qui parlaient le haut-allemand.

Il n'existait donc pas à cette époque de langue commune, soit à toutes les populations germaniques en général, soit aux nations dont se composait l'empire des Francs. Ceux-ci, cependant, étaient en avant de tous les Germains, et la plupart des monuments littéraires qui nous restent de cette période sont écrits dans le dialecte franc ou haut-allemand, sauf quelques mots tirés du bas-allemand. C'est le temps où commença la vie littéraire. Des écoles, des bibliothèques, des établissements ecclésiastiques, furent fondés, et dans le nombre il faut citer le monastère de Saint-Gall en Suisse; l'abbaye de Fulde, où se distingua bientôt le savant Raban-Maur, disciple d'Alcuin; les abbayes de Hirschau en Souabe, de Corbie sur le Wéser, de Wissembourg en Alsace, de Saint-Emeran à Ratisbonne, etc.

Cependant la culture intellectuelle ne prit un essor notable qu'à la fin du VIIIe siècle. A cette époque un grand homme parut sur la scène; il venait tirer

[1] *Die Allemannen*, nom que les Français ont donné depuis à la nation germanique tout entière.

les Francs de leur rudesse et les initier aux lettres : c'était Charlemagne [1].

DES ENCOURAGEMENTS QUE CHARLEMAGNE DONNE AUX LETTRES ALLEMANDES.

Charlemagne appartient, plus qu'aucun autre prince de son temps, à l'histoire des lettres allemandes. Il en fut le protecteur le plus zélé : « Il travailla lui-même, dit Eginhard, à une grammaire de sa langue maternelle. » Dans sa vieillesse même il consacrait ses loisirs à l'étude; et pour mieux favoriser le progrès des lettres latines, il appela, des pays étrangers, les hommes les plus instruits : mais s'il fit venir Alcuin d'Angleterre, et le grammairien Pierre d'Italie, il ne négligea pas non plus ni la langue qu'il avait parlée dès son enfance, ni la littérature nationale. C'est même à l'Allemagne qu'il paraît avoir donné le plus d'institutions littéraires. Comme les évêchés et les monastères étaient alors les seules écoles, Charlemagne fonda des évêchés à Minden, Osnabruck, Werden, Brême, Paderborn et Munster, et des monastères dans un grand nombre de cités ger-

[1] La langue des Germains, par un effet de leurs migrations et de leurs établissements dans les Gaules, se divisa en deux grands dialectes, suivant que ces peuples s'étaient fixés vers le sud-ouest ou vers le nord, savoir : le dialecte haut-allemand, que parlaient les Francs, et le dialecte bas-allemand, qui était celui des Anglo-Saxons, des Frisons, des Saxons et des Westphaliens. (GRAFF, *Trésor de la langue haut-allemande.* Berlin, 1834.)

maniques. Non content de cela, il voulut encore ouvrir des écoles dans les cathédrales et dans les couvents; et partout où il le put, il en confia la direction à des savants.

La plus curieuse de ses institutions est sans contredit la société littéraire qu'il attacha à sa cour, et où il figura lui-même sous le nom poétique de David. On s'y occupa beaucoup de littérature et de poésie latines; cependant, aidé de cette espèce d'académie, l'empereur rassembla des manuscrits latins, et fit même recueillir les vieux chants, les chants traditionnels et héroïques des Germains. Il fit traduire en allemand, du grec et du latin, les meilleurs sermons et les plus belles homélies des pères de l'église, et ordonna aux prêtres de les lire du haut de la chaire sacrée. Dans son amour pour la langue de ses pères, il alla jusqu'à inventer des mots allemands pour désigner les mois et les vents; il est probable que ce fut la grammaire à laquelle il travaillait qui le conduisit à cette entreprise.

Un grand mouvement intellectuel sortit de ses efforts. Tout ce siècle est remarquable par les traditions sans nombre qu'il enfanta, et qui devinrent plus tard le sujet de divers poèmes, écrits d'abord en langue provençale et en vieux français, imités ensuite en allemand et en plusieurs autres langues: toutefois ce mouvement n'eut pas une longue durée.

—

DES LETTRES SOUS LES SUCCESSEURS DE CHARLEMAGNE.

Les travaux littéraires de ce grand prince furent peu suivis par ses successeurs. La faiblesse de Louis-le-Débonnaire et ses démêlés avec ses fils firent naître de longues guerres civiles, et amenèrent enfin le partage de l'empire des Francs, au fameux traité de Verdun (834).

A partir de cette époque, l'Allemagne forma un état indépendant et vit éclore des conjonctures favorables à la civilisation : les lettres et les sciences furent enseignées dans les écoles des monastères par de savants professeurs; mais cette impulsion se limita au règne de Louis-le-Germanique.

A la mort de ce prince, les désastreuses incursions des Normands, des Slaves et des Hongrois interrompirent la marche de cette littérature naissante. Les établissements d'instruction publique furent fermés ou abandonnés; partout on vit les flambeaux de la science renversés violemment, et l'Allemagne se trouva plongée de nouveau dans les ténèbres de l'ignorance.

Un puissant élément de civilisation, le christianisme, qui s'y était répandu, grâce aux prédications de saint Boniface, vint lui-même apporter un obstacle aux progrès de la langue et de la littérature nationales, en introduisant l'usage du latin. Les ecclésiastiques étaient loin sans doute de s'opposer au

règne populaire de la langue allemande ; mais ils n'étaient pas disposés à employer pour leurs offices un idiome encore grossier et peu favorisé par les princes régnants.

L'ordre public et la sécurité ne se rétablirent qu'à l'avénement de la dynastie saxonne (919) dans la personne de *Henri-l'Oiseleur*. Des écoles monastiques et collégiales, favorisées par les princes et fréquentées par leurs fils, contribuèrent à réveiller alors le goût des lettres. La fondation de plusieurs villes importantes, qui remplacèrent, peu à peu, de faibles hameaux ou de simples châteaux, donna naissance à une nouvelle classe de citoyens, celle des bourgeois, ou le *tiers-état*, qui se montra dès son origine avide d'instruction. A ce puissant élément de culture morale et intellectuelle, vint bientôt s'en joindre un autre, lorsque Othon II et Othon III eurent établi des relations de commerce avec l'Italie et l'empire grec. Sous le règne de ces deux princes, on découvrit aussi de riches mines d'argent dans les montagnes du Harz. Dès lors l'aisance amena l'instruction ; le goût de la langue et des mœurs grecques s'allia à l'amour du latin et à l'étude de l'idiome national. Cette ère nouvelle de progrès rappela celle de Charlemagne et par son éclat et par sa courte durée. Le règne malheureux de l'empereur Henri IV (1056-1106) vint troubler le repos public et arrêter encore une fois la civilisation allemande dans sa marche déjà rapide. Mais le sol avait été fertilisé, et

bientôt il produisit sous la dynastie des Hohenstaufen de splendides fruits.

—

MONUMENTS POÉTIQUES DE CETTE PÉRIODE.

Le poème d'Otfrid, intitulé *Harmonie des évangiles*, se présente à la tête des monuments littéraires de cette période. *Otfrid*, bénédictin du monastère de Wissembourg, et disciple de Raban-Maur, mit, vers l'année 870, les évangiles en strophes rimées, à la sollicitation d'une dame du nom de Judith : c'est ce que lui-même nous apprend dans sa préface. Ce poème, un des plus anciens et des plus curieux que possède l'Europe, mérite une attention spéciale.

Il se compose de cinq livres. Le premier renferme l'histoire de Jésus, depuis sa naissance jusqu'à son baptême. Le second et le troisième donnent ses paraboles, ses miracles et ses enseignements. Le quatrième chante sa mort et sa sépulture; le cinquième sa résurrection et son ascension.

On voit qu'Otfrid ne s'est pas borné à faire une simple traduction des Evangiles. Les livres sacrés lui ont servi de canevas pour composer une narration poétique de la vie de Jésus, entremêlée de réflexions morales. Il a traité ce sujet librement, il est vrai, et avec plus de grâce, plus d'onction et de pieuse naïveté que de génie poétique, mais on trouve dans

son ouvrage une foule de passages de la plus grande beauté et de la plus pure conception [1].

—

LE CHANT D'HILDEBRAND ET L'HYMNE DE LOUIS.

Ce ne fut pas à de simples essais de poésie religieuse que se borna cette nouvelle impulsion. L'Allemagne osa s'essayer dès-lors dans la poésie épique. Un fragment de ce genre, connu sous le nom de *Chant d'Hildebrand*, et qui appartient incontestablement à ces siècles reculés, est parvenu jusqu'à nous [2]. Le sujet de ce poème paraît emprunté aux anciennes traditions allemandes sur un héros de la période gothique, *Thierry*, ou plutôt *Dietrich de Berne*, que les écrivains romains appellent *Théodoric-le-Grand*, et qui fut l'un des hommes les plus célèbres de son temps. Le Chant d'Hildebrand est à allitération. Comme le fragment que nous en possédons est un monument curieux et très important, puisqu'il est

[1] Ce poème est précédé de trois dédicaces; la première adressée au roi Louis-le-Germanique; la seconde à Liutbert, archevêque de Mayence, et la troisième à Salomon, évêque de Constance. Joerdens, dans son Lexique des poètes allemands, a consacré un long article à Otfrid.

Les manuscrits les plus remarquables de ce poème sont ceux des bibliothèques de Vienne, de Munich et de Heidelberg. Graff en a publié une bonne édition (Kœnigsberg, 1831, in-4°).

[2] *Le chant d'Hildebrand* a été retrouvé en 1812, par les frères Grimm, dans la couverture du livre de *la Sagesse*, vieux manuscrit de l'abbaye de Fulde. *Voy.* GRIMM, *Die beyden aeltesten deutschen Gedichte* (Cassel, 1812).

le seul de cette littérature primitive, nous ne résistons pas au désir d'en reproduire ici la traduction française qu'en a donnée M. Ampère [1].

« J'ai ouï dire que se provoquèrent dans une rencontre Hildebrand et Hadebrand, le père et le fils. Alors les héros arrangèrent leur sarrau de guerre, se couvrirent de leurs vêtements de bataille, et par dessus ceignirent leurs glaives. Comme ils lançaient les chevaux pour le combat, Hildebrand, fils d'Herebrand parla : c'était un homme noble, d'un esprit prudent. Il demanda brièvement : Qui était ton père parmi la race des hommes, ou de quelle famille es-tu? Si tu me l'apprends, je te donnerai un vêtement de guerre à triple fil; car je connais, ô guerrier! toute la race des hommes.

» Hadebrand, fils d'Hildebrand : Des hommes vieux et sages dans mon pays, qui maintenant sont morts, m'ont dit que mon pre se nommait Hildebrand. Un jour, il s'en alla vers l'est, il fuyait la haine d'Odoacre (Othachr): il était avec Théodoric (Theothrich) et un grand nombre de héros. Il laissa seuls dans son pays sa jeune épouse, son fils encore petit, ses armes qui n'avaient plus de maître; il s'en alla de l'autre côté de l'est. Depuis, quand commencèrent les malheurs de mon cousin Théodoric, quand il fut

[1] Ce fragment a été traduit en français par M. Cley (*Langue des Francs*, 1814), par M. Michelet (*Histoire de France*, 1 vol., p. 191), et par M. Ampère fils. Il a été reproduit par M. Ph. Lebas, dans son histoire d'Allemagne (*Univers pittor.*, t. I, p. 40).

un homme sans amis, mon père ne voulut plus rester avec Odoacre. Mon père était connu des guerriers vaillants; ce héros intrépide combattait toujours à la tête de l'armée; il aimait trop à combattre, je ne pense pas qu'il soit encore en vie.

» Seigneur des hommes, dit Hildebrand, jamais du haut dû ciel tu ne permettras un combat semblable entre hommes du même sang. Alors il ôta un précieux bracelet d'or qui entourait son bras, et que le roi des Huns lui avait donné. Prends-le, dit-il à son fils, je te le donne en présent. Hadebrand, fils d'Hildebrand, répondit : C'est la lance à la main, pointe contre pointe, qu'on doit recevoir de semblables présents. Vieux Hun! tu es un mauvais compagnon; espion rusé, tu veux me tromper par tes paroles, et moi je veux te jeter en bas avec ma lance. Si vieux, peux-tu forger de tels mensonges? Des hommes de mer, qui avaient navigué sur la mer des Vendes, m'ont parlé d'un combat dans lequel a été tué Hildebrand, fils d'Herebrand. Hildebrand, fils d'Herebrand, dit : Je vois bien à ton armure que tu ne seras pas un chef illustre, et que dans ce royaume tu n'as rien fait de vaillant. Hélas! hélas! Dieu puissant! quelle destinée est la mienne! J'ai erré hors de mon pays soixante hivers et soixante étés. On me plaçait toujours à la tête des combattants; dans aucun fort on ne m'a mis les chaînes aux pieds, et maintenant il faut que mon propre enfant me pourfende avec son glaive, m'étende mort avec sa hache, ou que je

sois son meurtrier. Il peut t'arriver facilement, si ton bras te sert bien, que tu ravisses à un homme de cœur son armure, que tu pilles son cadavre. Fais-le, si tu crois en avoir le droit, et que celui-là soit le plus infâme des hommes de l'Est qui te détournerait de ce combat dont tu as un si grand désir. Bons compagnons qui nous regardez, jugez dans votre courage qui de nous deux aujourd'hui peut se vanter de mieux lancer un trait, qui saura se rendre maître de deux armures. Alors ils firent voler leurs javelots à pointe tranchante, qui s'arrêtèrent dans leurs boucliers, puis s'élancèrent l'un sur l'autre. Les haches de pierre résonnaient..... Ils frappaient pesamment sur leurs blancs boucliers; leur armure était ébranlée, mais leurs corps demeuraient immobiles..... »

Il existe de plus, de cette même période, un hymne composé sur la victoire que le roi Louis III remporta sur les Normands, près des bords de l'Escaut (en 881), et qu'on appelle *le Chant de Louis* [1]; c'est un morceau aussi remarquable de style que de pensées.

—

MONUMENTS EN PROSE.

Les monuments en prose de cette période sont des

[1] Schilter a fait imprimer cet hymne dans son *Thesaurus*. Il le compare avec les poésies de Saemond, le plus ancien poète des Suédois. Ce poème est écrit en vers libres et glyconiques.

traductions écrites dans le dialecte haut-allemand, savoir :

1° Une version de l'*Harmonie des Évangiles*, ouvrage de *Tatien* fait dans le IIe siècle. La version date du IXe siècle, et offre une mine précieuse pour la philologie de la langue allemande ; elle ne saurait avoir d'autre mérite. 2° Une traduction des Psaumes par *Notker-Labéo*, religieux du monastère de Saint-Gall, où il mourut en 1022. 3° Enfin, une paraphrase du Cantique des cantiques par Williram, abbé d'Eberberg [1]. Il y a quelque butin poétique à recueillir dans ces deux morceaux, l'un et l'autre également curieux.

Durant cette période, et vers l'an 980, florissait aussi *Hroswitha*, religieuse du couvent de Gandersheim, dans le duché de Brunswick, qui écrivit en vers la vie de l'empereur Othon Ier, mit en distiques plusieurs légendes, et composa des drames sacrés, où elle imita la manière de Térence [2]. Malheureusement elle ne voulut écrire qu'en latin. Il est incontestable qu'une femme de ce talent aurait pu, en se servant de l'idiome vulgaire, donner aux lettres nationales une décisive impulsion.

Cependant si le christianisme est venu, sous plusieurs rapports, paralyser les progrès de la langue allemande, par suite de la préférence que l'église don-

[1] Hoffmann en a publié une bonne édition (Breslau, 1827).

[2] Schurzfleisch a publié une édition de ses œuvres (Wittemberg, 1707, in-4).

nait au latin, il a produit, à d'autres égards, un développement intellectuel et moral beaucoup trop brillant pour qu'on puisse éprouver quelque regret sur son influence littéraire.

3° PÉRIODE SOUABE.

De l'avénement des Hohenstaufen à l'origine des universités.

(1137-1348).

ÉTAT DE LA POÉSIE ET DE LA LANGUE AU COMMENCEMENT DE CETTE PÉRIODE.

Entre la poésie et la langue il y a liaison intime : les progrès de l'une sont subordonnés à ceux de l'autre.

Il en est des chefs-d'œuvre de la littérature comme de ceux des arts. Sans doute le génie crée par lui-même ; il conçoit du moins le type du beau, abstraction faite de l'instrument qu'il devra employer pour réaliser ses idées ; mais cet instrument lui est nécessaire pour donner des formes à ses créations. Sans son pinceau et sans ses couleurs, le peintre ne saurait animer la toile; sans le ciseau, le sculpteur ne pourrait transformer le bloc de marbre en héros ni en divinité. Pour qu'il y ait création extérieure, création ailleurs que dans la pensée, il faut à l'artiste un moyen d'exécution, et il faut que ce moyen réponde bien aux inspirations du génie qui a conçu. Il en est de même de l'orateur et du poëte, qui ne peuvent se passer d'un instrument docile à leur conception.

Quand on considère l'état où était la langue allemande au XIIe siècle, on comprend pourquoi la poésie n'a pas pris à cette époque un essor plus rapide. La langue nationale était rude et pauvre, et le latin, qui dominait dans l'église et dans les écoles, paralysait tous les progrès qu'elle avait à faire pour être propre à rendre les nouvelles idées qui surgissaient dans l'esprit des peuples. A la vérité quelques écrivains supérieurs, entreprenant de lutter avec les difficultés, surent, dans leurs essais, manier avec vigueur un instrument rebelle ; mais ils ne parvinrent pas à le maîtriser au gré de leurs désirs. Le poëte le plus distingué de l'époque que nous venons de parcourir, Otfrid, se plaint vivement, dans sa dédicace à l'archevêque de Mayence, de la résistance que lui opposait la langue allemande : « Cet idiome, dit-il, est barbare ; il ne peut être discipliné ; il est rebelle au frein de l'art grammatical. On y trouve un nombre considérable de mots qu'on a la plus grande peine à écrire, soit par l'effet de l'accumulation des consonnes, soit à cause de la rudesse des intonations de cette langue. »

Des conjonctures plus favorables, en amenant un peu plus de civilisation, introduisirent aussi dans l'état de la langue plus de souplesse et plus d'harmonie. C'était débarrasser le génie des entraves qu'il avait rencontrées jusque-là.

—

DES CAUSES QUI, SOUS LE RÈGNE DES HOHENSTAUFEN, AMENÈRENT UN PROGRÈS NOTABLE DANS LA LANGUE ET DANS LA POÉSIE.

Une ère plus heureuse pour la poésie date de l'avénement de la dynastie souabe, ou des Hohenstaufen, qui s'éleva à l'empire dans la personne de Conrad III. Près de trois siècles s'étaient écoulés depuis Charlemagne, lorsque Conrad parvint au trône. Pendant ce long espace de temps la langue allemande avait fait un pas immense; elle s'était dégrossie; elle s'était polie; elle avait pris même une certaine douceur et quelque flexibilité. De nouveaux progrès lui étaient désormais assurés. A partir de Conrad, le dialecte franc, qui avait régné si long-temps, bien qu'il fût l'un des plus rudes, se fondit dans le dialecte souabe, déjà plus cultivé à cette époque, et qui ne pouvait, grace à cette alliance, que s'élever au premier rang. Bientôt en effet ce dialecte ainsi modifié fut adopté par la cour et par l'Allemagne civilisée. Il y domina jusqu'au temps de Luther, où la Saxe parvint à son tour aux honneurs de la prééminence littéraire.

Ce beau dialecte souabe, dont les délicieuses intonations se conservent encore pures dans quelques cantons de Bade, de Souabe, de Suisse et d'Alsace, changea complètement le dialecte franc, l'ennoblit et le plia aux exigences de la poésie. Non seulement il était plus riche en voyelles, en parti-

cules, en prépositions et en ellipses, mais encore il se prêtait mieux à cette merveilleuse composition de mots qui est l'un des plus précieux caractères de l'allemand. Fécond en rimes et singulièrement propre à la poésie, cet idiome devint pour l'écrivain un instrument admirable, à l'aide duquel il put désormais exprimer à la fois les sentiments les plus tendres et les plus intimes.

Le triomphe du dialecte souabe fut la première cause du progrès de la poésie allemande.

Les croisades, qui commencèrent l'an 1096, en furent une autre, non moins importante et décisive.

Ces pieuses expéditions propagèrent l'esprit de chevalerie, et stimulèrent vivement toutes les facultés morales et intellectuelles de la nation germanique. L'Allemagne y fut entraînée, malgré elle en quelque sorte, à la suite de la France. Les guerriers allemands, parmi lesquels se trouvaient des poëtes, se mêlaient et se confondaient, dans ces pélerinages militaires, avec les croisés français et italiens, peuples beaucoup plus avancés dans la civilisation. C'était surtout en Italie que les principales cités, telles que Rome, Pise, Gênes, Florence, commmençaient à cultiver les arts, sans avoir cessé entièrement de s'occuper des lettres.

Les croisés allemands virent d'abord Constantinople, ce foyer de science et de goût. Ils visitèrent ensuite la Syrie, cette terre féconde en prodiges, riche en traditions saintes et antiques. Ainsi un

monde nouveau se découvrait aux regards des Allemands. On dirait même que la Terre-Sainte agit plus fortement sur eux que sur les autres nations. Elle leur inspira peut-être des sentiments plus profonds et des idées plus exaltées. On serait tenté de croire, en effet, que le climat si brûlant de la Syrie communiqua à l'ame des chevaliers allemands une chaleur inconnue jusque alors. Dans tous les cas, ces expéditions romanesques étendirent leurs connaissances, formèrent leur goût et répandirent sur eux cet esprit de dévotion, de mysticité et d'amour qui forme l'essence de la poésie romantique

Il faut ajouter à ce puissant ébranlement des esprits une autre cause qui transforma le génie et les mœurs de la nation, nous voulons parler de l'aisance qui se répandit alors en Allemagne, et y fit naitre, avec le goût des plaisirs de l'intelligence, l'amour des beaux arts. La fortune venait à propos aux Allemands. En les familiarisant avec les arts, avec l'architecture et le luxe de l'Orient, les croisades leur avaient donné le goût de la magnificence, et le désir de décorer leurs grandes villes de monuments qui pussent rivaliser avec ceux de l'Asie et de la Grèce. L'aisance qui s'introduisit parmi eux leur permit de satisfaire ce noble penchant.

Grâce à ces diverses circonstances, la population s'accrut dans les villes de l'Allemagne; les arts, les manufactures et le commerce y fleurirent ensemble; les citoyens, protégés par d'honorables privi-

lèges, trouvèrent à la fois dans ces grandes enceintes la richesse et la sécurité.

D'un autre côté, un grand nombre de chevaliers et de francs-tenanciers n'étaient pas revenus de la croisade: les uns avaient été moissonnés par la guerre; les autres avaient été retenus dans l'Orient, soit par des liens politiques, soit par d'autres motifs. En leur absence, les bourgeois acquirent des terres et amassèrent assez de biens pour pouvoir secourir ceux des seigneurs qui revenaient pauvres de leurs expéditions lointaines.

Cette conduite leur procura de nouveaux privilèges et une grande considération.

Ainsi s'éleva en Allemagne cette bourgeoisie indépendante et éclairée qui devait bientôt jouer un si beau rôle dans les villes libres impériales.

Les princes, qui jusque alors avaient eu à lutter contre des vassaux trop puissants, favorisèrent de plus en plus le tiers-état, afin qu'il pût marcher de front avec la turbulente aristocratie, et lui faire contrepoids dans l'intérêt de l'ordre.

Le commerce, qui se développa à la suite des croisades, répandit en Allemagne une vie et une activité nouvelles, surtout depuis la fondation de la ligue anséatique en 1241. Cette grande fédération lui assura une sécurité dont jusque-là il avait peu joui.

Tant de causes réunies donnèrent lieu à une civilisation nouvelle, et par conséquent à une langue

plus riche et plus polie. Une littérature plus pure devait en sortir également. Une influence particulière vint, à cet égard, stimuler l'Allemagne.

Depuis plus d'un siècle, la France méridionale avait enfanté ces illustres *troubadours* qui, en chantant la beauté, l'amour et la valeur, donnaient au monde moderne des modèles d'une poésie à la fois gracieuse et hardie. Bientôt la gloire de ces chantres mélodieux se répandit en Suisse, et de là en Souabe, pays peu éloignés de la Provence, et qui entretenaient même avec elle des rapports d'autant plus intimes, que cette province était alors inféodée à l'empire germanique. Des chants si tendres, si harmonieux et si mystiques trouvèrent naturellement de l'écho en Allemagne; ils aidèrent à y réveiller le génie poétique que tant d'autres voix appelaient à la vie.

L'influence des troubadours sur l'Allemagne littéraire fut secondée par la protection que la dynastie impériale accordait à la poésie naissante des Allemands. Les Hohenstaufen la favorisèrent de tout leur pouvoir; ils étendirent même leurs encouragements à la poésie provençale et toscane. Frédéric Barberousse, dont le règne commence l'âge d'or de la littérature romantique, attira plusieurs troubadours à sa cour; il composa lui-même des vers en langue romane, donnant à sa nation des leçons qu'elle se plaisait à recevoir.

L'exemple des Hohenstaufen fut suivi par d'autres princes allemands, en Souabe, en Autriche, en Sty-

rie, et particulièrement en Thuringe, où le landgrave Hermann et la princesse Sophie, sa femme, se distinguaient par leur goût pour les lettres.

Les vaillants défenseurs des châteaux-forts devinrent aussi les amis et les protecteurs des muses, et parmi eux se formèrent des sociétés chantantes qui imitèrent les jeux et les concours poétiques qu'on célébrait aux cours de Toulouse et de Paris. Les vainqueurs étant couronnés de la main des dames les plus illustres et les plus belles, la poésie devint dans la haute société et à la cour des princes le plus noble et le plus cher des délassements.

—

DES PRINCIPAUX CHANTRES D'AMOUR.

Les faits que nous venons d'exposer expliquent bien la physionomie de cette période, et surtout l'apparition de ces ménestrels germaniques qui, par le charme de leurs vers, excitèrent l'admiration de leurs contemporains, et méritèrent un nom dans la postérité. L'amour formant le sujet principal de leurs chants, ils furent appelés *chantres d'amour* (*Minnesænger*[1].

Les anciens Germains nous offrent les premières traces du culte que ces poëtes rendaient à la femme, culte que propagea le christianisme, et que dut déve-

[1] En vieux allemand *minne* signifie amour; de là la dénomination de *Minne-suenger*.

lopper notamment l'adoration d'une vierge mère de Dieu. Toutefois, les troubadours de l'Allemagne ne se bornèrent pas à chanter l'amour : les uns célébrèrent les beautés de la nature, et celles des saisons; d'autres, les plaisirs de la danse; ceux-ci publièrent des fables et des contes; ceux-là composèrent des cantiques spirituels ou des odes héroïques. Tous n'étaient pas originaires de la Souabe, et il s'en trouvait également dans les autres pays d'Allemagne; mais comme ils employaient le dialecte souabe, on les appelle quelquefois *poëtes souabes*.

Les minne-sænger se distinguaient surtout par la noble simplicité de leurs compositions. Formés, non dans les écoles et par des théories, mais par la nature, ils ne connaissaient qu'elle et rejetaient toute règle. L'amour, la valeur et la nature, telle était la sphère dans laquelle ils vivaient. Ils y puisaient leurs inspirations. Ils écrivaient ce qu'ils sentaient le plus vivement. Leur ame, impressionnable, tendre et candide, exhalait, dans toute sa pureté et dans toute sa vivacité, les joies et les peines de leurs amours, les rêves de leur imagination, les espérances ou les regrets de leur cœur. La naïveté et l'aménité caractérisent généralement leurs productions.

Toutefois, la plupart de ces poëtes ne furent que les imitateurs des troubadours français, qu'ils se flattaient de surpasser. Dans leurs fabliaux et dans leurs romances d'une certaine étendue, on retrouve ***Lancelot***, ***Gamuret***, ***Parcival***, et autres. Leurs

chants lyriques sont les doux échos de *Foulquet de Marseille*, d'*Arnaut de Mareuil*, d'*Anselme Faidit*, de *Guiraut de Borneil*, d'*Arnaut-Daniel* et autres.

Leurs productions, vantées outre mesure par les contemporains, étaient presque oubliées dans le monde moderne, lorsqu'elles furent pour ainsi dire ressuscitées, vers l'an 1750, par deux Suisses, Bodmer et Breitinger, qui publièrent à cette époque un recueil manuscrit de cent quatorze de ces poëies, fait au commencement du XIV[e] siècle par les soins de deux citoyens de Zurich, Manesse père et fils, et qui, depuis, avait été acquis par la bibliothèque du roi à Paris [1].

[1] M. Heinsius dit que le recueil des deux Manesse embrasse cent quarante poëtes; il se trompe, il n'y en a que cent quatorze, ainsi que nous nous en sommes assuré, en vérifiant le manuscrit n° 7266 de la Bibliothèque du Roi. Ce manuscrit contient 428 feuillets en parchemin in-folio. En tête de chaque poëte se trouve une peinture dont le dessin est incorrect, mais dont le coloris est vif et beau. Ce sont, pour la plupart, des sujets de chasse, de fauconnerie, de pêche, d'équitation et de tournois que ces peintures représentent; d'autres fois ce sont des aventures auxquelles le poëte a dû sa célébrité. Les armoiries de ces poëtes-chevaliers n'y sont pas oubliées, et ces peintures sont d'autant plus précieuses pour les artistes et les antiquaires, qu'elles retracent plus fidèlement les costumes, les armes, les instruments d'art et de musique du moyen-âge. Bodmer et Breitinger s'étant procuré une copie de ce manuscrit, par les soins de Schœpflin, savant alsacien, le publièrent dans les années 1758 et 1759. L'attention publique se fixa sur ces monuments, et l'Allemagne moderne reçut avec transport cette poésie depuis long-temps ignorée d'elle.

Outre le manuscrit de la Bibliothèque du Roi, on en conserve plusieurs autres dans les bibliothèques de Brême, Iéna, Stuttgard,

On compte environ trois cents minne-sænger, et quelques uns du rang le plus élevé.

Parmi ceux qui florissaient aux XIIe et XIIIe siècles, il faut citer :

Henri de Veldeck, Westphalien, auteur d'une Enéide et de plusieurs poésies détachées que l'on trouve dans le recueil de Manesse.

Hartmann von der Aüe, qui, outre plusieurs pièces fugitives, a donné une traduction du roman français *Iwain et Laudine*, ou le *Chevalier et son lion*[1].

Albert de Halberstadt, qui a traduit ou imité Ovide et les romans français de *Gamuret* et *Tschionadulander*.

Wolfram d'Eschenbach, secrétaire d'Othon, duc d'Autriche, et contemporain de Veldeck, l'un des poëtes les plus spirituels et les plus féconds de cette

Weimar et Heidelberg. Des manuscrits de pièces isolées se trouvent d'ailleurs disséminés à Monich, Vienne, Dresde, Gotha, Berlin, St-Gall, etc.

Les écrivains qui, après Bodmer et Breitinger, ont le mieux étudié et le mieux fait connaître cette poésie, sont : Lessing, Escheobourg, Myller, Anton, Adelung, Fullborn, Koch, Herder, Graeter, Aretin, Tieck; et dans les temps plus récents : Hagen, Busching, Zeune, Docen, les frères Grimm, les frères Schlegel, Uhland, Lachmann, Dorow, Goerres, Lassberg, Mone, Primesser et autres. Les investigations des littérateurs continuent à se porter sur ces poëtes avec un zèle toujours croissant.

Le recueil le plus important de ceux de ces chantres d'amour qui ont été imprimés est celui de Myller (Berlin, 1784 et 1785, 2 vol. in-4).

[1] Benecke et Lachmann en ont publié une édition nouvelle (Berlin, 1827, in-8°).

période. Outre plusieurs chansons, il a composé la *Guerre de Troie*; le poëme de *Parcival*, imité du provençal de Guyot; le *Titurel*, qu'il a seulement commencé. Retouché et continué par d'autres poëtes, le Titurel n'a été terminé, à ce qu'il paraît, qu'à la fin du XIIIe siècle. Eschenbach fut, suivant quelques critiques qui exagèrent ridiculement, l'Homère et l'Arioste de son siècle; il est dans tous les cas digne d'une étude spéciale [1].

Henri d'Ofterdingen, qui vécut à la cour de Léopold VII, duc d'Autriche, qu'il a célébré dans ses vers. Il a joué un grand rôle dans un concours poétique qui eut lieu au château de Wartbourg, et dont nous parlerons tout à l'heure. Il est, dit-on, le principal auteur d'un recueil de traditions poétiques, connu sous le nom de *Livre héroïque*. On lui attribue même le poëme des Nibelungen, dont il va être question plus particulièrement.

Nicolas Klinsor, contemporain du précédent, poëte très-agréable, distingué par ses connaissances en mathématiques et en astrologie.

Walther de la Vogelweide, poëte naïf et fécond, qui voyageait de cour en cour, toujours le bienvenu partout, et particulièrement auprès de son protecteur, Léopold, duc d'Autriche, dit le Glorieux, qui lui faisait de riches présents. Ses poésies

[1] Lachmann a publié ses œuvres (Berlin, 1833, in-8°).

annoncent l'homme du monde et respirent un patriotisme élevé [1].

Jean Enenkel, ou *Joannes Nepos*, né à Vienne, qui vécut de 1190 à 1250, et dont l'ouvrage le plus connu est le poëme des *Princes d'Autriche et de Styrie*. Nepos est aussi auteur d'une chronique universelle, depuis la création du monde jusqu'à l'empereur Frédéric II, dont une partie seulement est écrite en vers.

Godefroi de Strasbourg, qui traduisit *le Tristan*, l'un des plus anciens romans de chevalerie de la Grande-Bretagne, et qui composa, outre le chant de la Sainte-Vierge, quelques autres cantiques spirituels [2].

Pfeffel, dont les vers sont insérés dans le recueil de Manesse, et qui fut l'un des ancêtres du fabuliste de ce nom.

Ottokar de Horneck, né en Styrie, auteur d'une histoire des souverains d'Allemagne antérieurs à Frédéric II, et d'une chronique rimée de l'Autriche [3].

Meisner, l'ancien, né à Meissen, et remarquable par l'harmonie de ses vers.

Reinbot de Doren, poëte attaché à la cour d'Othon,

[1] Uhland a écrit sa vie (Stuttgard, 1822), et Lachmann a publié la dernière édition de ses poésies (Berlin, 1827, in-8°).

[2] Hagen a publié ses œuvres (Breslau, 1823, 2 vol.).

[3] Ces deux ouvrages se trouvent en manuscrit à la bibliothèque impériale de Vienne.

duc de Bavière, auteur d'un roman de chevalerie dont saint Georges est le héros.

Reinmar, l'ancien, qui vécut à la cour de Léopold VII, duc d'Autriche, accompagna ce prince dans sa croisade en Palestine, l'an 1217, et se trouva au concours poétique de la Wartbourg.

Enfin *Conrad de Wurzbourg*, l'un des poëtes les plus féconds de cette période, qui a composé plusieurs morceaux lyriques et des poëmes épiques, dont le plus important est sa *Guerre de Troie*, imitée du provençal [1], et qui est un des écrivains auxquels on a attribué les *Nibelungen*.

Plusieurs princes de ce temps étaient à la fois protecteurs des muses et chantres d'amour. Tels furent *Frédéric Barberousse; Henri VI*, son fils; *Frédéric II* et *Conrad IV; Wenceslas*, roi de *Bohême; Henri*, duc de Breslau; *Othon*, margrave de Brandebourg; *Hermann*, landgrave de la Thuringe; *Henri* margrave de Meissen; le duc *Henri de Pressala* (Henricus dux Vratislaviæ de Pressela, ainsi appelé dans le manuscrit de la bibliothèque du roi), sans parler d'une foule de comtes et de barons.

Tous les princes protecteurs des lettres accueillirent avec distinction ces chevaliers-poëtes, qui, par le charme de leur conversation et la mélodie de leurs chants, faisaient les délices des cours et des châteaux,

[1] Il en existe des manuscrits aux bibliothèques de St-Gall, de Strasbourg, de Berlin et de Vienne.

Après avoir parlé des écrivains, nous allons faire connaître leurs ouvrages.

—

DES OUVRAGES LES PLUS REMARQUABLES COMPOSÉS PAR LES MINNE-SÆNGER.

Les plus beaux vers des Minne-sænger appartiennent aux genres *épique*, *didactique* et *lyrique*.

Le genre dramatique était inconnu à cette époque; il ne prit naissance que plus tard.

Nous parlerons d'abord des compositions qui tiennent au genre épique.

—

POËMES ÉPIQUES.

Les chantres d'amour ont laissé trois sortes d'épopées. Nous mettons au premier rang de ces compositions celles dont le sujet était tiré des traditions nationales de l'Allemagne; au second, celles qu'on imita de la langue romane et du vieux français; et au troisième enfin, celles qu'on emprunta aux classiques anciens.

Les premières de ces épopées, allemandes par le sujet, et tirées d'anciennes traditions qui s'étaient conservées dans des contes et des chants nationaux, étaient déjà consacrées par la croyance publique quand elles vinrent se produire sous une forme nouvelle, revêtue du charme de la versification. Les min-

4

ne-sænger, en recueillant ces vieux contes et ces chants grossiers, n'eurent besoin que de les coordonner, de les fondre ensemble, et de leur donner l'unité d'action pour en faire une sorte d'épopée.

Les plus belles de ces traditions provenaient, à ce qu'il paraît, des Lombards, des Ostro-Goths, des Francs et des Bourguignons; elles se croisaient et se liaient généralement entre elles.

Le plus remarquable des poëmes qu'en tirèrent les écrivains du XIIIe siècle, est *La catastrophe des Nibelungen*, sorte de résumé poétique de toutes les traditions de l'ancienne Germanie, et mélange très-curieux de mythologie, d'histoire, de récits merveilleux, d'aventures héroïques, d'allégories et de sentences.

Le sujet de cette épopée est la chute des Nibelungen, anciens héros bourguignons, chute causée par la vengeance de la belle *Chrimhilde*, princesse placée en première ligne dans ce poëme, qui porte même le nom de *Chrimhilde* dans quelques manuscrits.

La fable de cette grande composition est fort simple. Sigefroi, héros franc, dit *le Corné*, parce qu'il est couvert de corne sur tout le corps, le dos excepté, et qu'il est invulnérable, arrive à Worms et y épouse la belle Chrimhilde, sœur de Gunther, roi des Bourguignons. Sa force prodigieuse et sa valeur excitent la jalousie des guerriers bourguignons. Sur l'instigation de la reine, femme de Gundahar, qui s'était entendue avec les princes ses beaux-frères, le

féroce *Hagen de Tronège* le surprend à la chasse, au moment où il veut se désaltérer dans une fontaine, et le tue en le frappant traîtreusement entre les deux épaules. Aussitôt on s'empare de ses trésors. Sa veuve, accablée de douleur, est spoliée de sa succession. Cependant Attila, roi des Huns, à qui la renommée a fait connaître la beauté de Chrimhilde, lui offre sa main. La veuve de Sigefroi passe en Hongrie, pays qui était alors le centre du vaste empire de ces barbares. Là, conservant le tendre souvenir de son premier époux, elle prépare à ses mânes une vengeance sanglante. Elle laisse s'écouler treize années sans trahir ses desseins; mais ce délai expiré elle invite le roi Gunther, ses frères, et Hagen de Tronège, ainsi que les principaux guerriers de la cour de Bourgogne, à une fête qu'elle donne au roi des Huns.

Si les frères de Chrimhilde acceptent cette perfide invitation, ce n'est pas sans se méfier des projets de vengeance de cette femme implacable. C'est surtout Hagen, le meurtrier de Sigefroi, qui éprouve de sombres pressentiments : il prévoit que nul d'entre eux ne doit retourner de ce fatal voyage, et dans sa colère il brûle la barque dans laquelle ils ont passé le Rhin.

Arrivés auprès d'Attila, ils y trouvent plusieurs peuples alliés des Huns, une foule de guerriers illustres, et, entre autres, Dietrich de Berne (Théodoric). Bientôt Chrimhilde se jette aux pieds des guerriers d'Attila et leur recommande le soin de sa vengeance;

mais Hagen veille attentivement au salut de ses frères.

Cependant Attila fait asseoir ses hôtes à un festin splendide, et, le lendemain, il les convie à un tournoi. C'est alors que les Huns et leurs alliés, excités par l'implacable Chrimhilde, commencent le massacre des Bourguignons. Ceux-ci se défendent avec une bravoure digne d'une éternelle mémoire; les prouesses de ces héros tiennent du prodige, et c'est ici surtout que le poëme des Nibelungen leur donne des proportions gigantesques. Une armée de plus de vingt mille guerriers est exterminée par cette poignée de braves. Enfin, il ne reste plus, du côté de Chrimhilde, que Théodoric et le vieil Hildebrand, et de celui des Nibelungen que Hagen et Gunther. Théodoric les combat tous deux, et les livre, vaincus et désarmés, à la reine des Huns. Celle-ci fait venir Hagen en sa présence, et lui demande en quel endroit on a caché le trésor de Sigefroi. Sur le refus du guerrier, elle fait couper la tête à Gunther, et la fait rouler aux pieds de Hagen, le menaçant d'un sort semblable s'il persiste dans son refus. « Le noble roi » des Bourguignons est mort, lui répond l'indomp» table prisonnier; maintenant nul autre que Dieu et » moi ne sait où est le trésor; et toi, diablesse, tu ne le » sauras jamais [1]. » Alors tirant de son fourreau le glaive dont se servait jadis Sigefroi lui-même, Chrim-

[1] *Voyez* les fragments de ce poëme, par M. Ampère fils (*Revue des Deux Mondes*, 1832).

hilde fait voler d'un seul coup la tête impie du meurtrier. Le vieil Hildebrand indigné de voir périr le plus vaillant des Bourguignons par la main d'une femme, la frappe elle-même et la tue.

Théodoric et Attila restent seuls à pleurer leurs parents et leurs amis.

Ce poëme se divise naturellement en deux parties : la première va jusqu'au meurtre de Sigefroi; la seconde dépeint le veuvage de Chrimhilde, ses projets de vengeance et cette fête horrible qui forme la péripétie du drame.

Dans toute cette composition, le christianisme est mis, pour ainsi dire, sur l'arrière-plan du tableau, et, quand il apparaît, c'est plutôt au nom du poëte qu'au nom du sujet. Cette importante circonstance fait connaître le temps auquel appartiennent les aventures de ce poëme.

L'action se passe, en effet, comme on vient de voir, sous le règne d'Attila, vers le milieu du v[e] siècle, et au milieu d'une société païenne, d'abord sur les bords du Rhin, ensuite sur les confins de l'Autriche et de la Hongrie, pays où le christianisme était inconnu à cette époque.

L'auteur du poëme paraît avoir appartenu au XII[e] siècle, et, suivant toutes les présomptions, c'est Henri d'Ofterdingen qui mit les trente-neuf aventures de son sujet en neuf mille six cent trente-six vers, à rimes croisées, par strophes de quatre lignes.

A cette épopée est joint un poëme intitulé : *La*

plainte, qui est d'une origine plus moderne et d'une versification différente. C'est le même sujet traité avec peu de goût et seulement par fragments [1].

Le moyen-âge a dû admirer la grande composition des Nibelungen. Dans les temps modernes, on a reconnu aussi le mérite d'un travail sur lequel un profond investigateur de cette même époque, *Jean de Muller*, appelait naguère encore l'attention publique. *Hagen*, *A. W. Schlegel*, *Zeune*, *Busching*, *Hinsberg*, *Lachmann*, *Lassberg*, *Mone*, *Simrock*, et d'autres, ont analysé les données historiques et les beautés littéraires de cette nouvelle Iliade, comme jadis les grammairiens d'Alexandrie analysèrent les beautés de l'épopée modèle. Ils ont traduit les Nibelungen en allemand moderne, et en ont fait souvent l'objet de leurs dissertations et de leurs commentaires. Ils ont donné ce poëme comme le premier et le plus important monument de poésie du moyen-âge et comme une mine précieuse de fécondes études [2]. En Allemagne, tous les admirateurs du moyen-âge sont d'accord sur le mérite des Nibelungen. Et, en effet, le sujet en est bien choisi, les événements s'enchainent parfaitement, et présentent un vif intérêt;

[1] Le poëme des *Nibelungen* se trouve, en manuscrits, aux bibliothèques de Hohenems, St-Gall et Munich, et par fragments seulement, à Heidelberg.

[2] Parmi les diverses éditions de ce poëme, nous citerons celle de Lachmann (Berlin, 1826). Simrock, en 1827, et Rebenstock, en 1835, en ont publié des traductions en langue allemande moderne. Une troisième, en vers, est de M. Hinsberg (Munich, 2ᵉ éd., 1833, 1 vol. in-8°).

les mœurs, celles des Huns surtout, sont fidèlement peintes; les caractères des personnages dessinés avec vigueur; le style est celui de la plus pure poésie, et toutes les parties concourent, avec un grand art, à l'unité de l'action; en un mot, les Nibelungen sont la production la plus remarquable, la plus *romantique* du XIIe siècle [1].

A côté d'une aussi magnifique composition, cette époque en offre une seconde non moins remarquable, un recueil de poésies tirées des traditions des Lombards et des Ostro-Goths, et connu sous le titre de *Livre héroïque*. Ce sont des morceaux de divers auteurs, qui se rattachent principalement à Attila et à la grande migration des peuples, et dont la forme se rapproche du poëme des Nibelungen. Il paraît que *Henri d'Ofterdingen* en a composé quelques unes; d'autres sont de *Wolfram d'Eschenbach* [2].

Ce recueil renferme les poëmes suivants :

1° *Rother*, roi des *Ostro-Goths*, ravisseur de la belle princesse fille de Constantin.

2° *L'empereur Otnit; Hugens* et *Wolff Thierry.*

3° *La fuite de Thierry chez les Huns.*

4° *La bataille de Raab.*

5° *Les combats de Thierry et de ses compagnons.*

[1] Ce poëme vient d'être traduit en français par Mme de la Meltière, et accompagné d'une introduction par M. Riaux, professeur de philosophie au collège royal de Rennes. M. J. H. S. Schnitzler en a donné une analyse très remarquable dans la *Revue germanique*.

[2] Hagen et Primesser en ont publié la dernière édition (Berlin, 1820, 1824, 2 vol. in-4).

Ces trois derniers poëmes sont fondés sur les traditions de *Thierry* ou *Dietrich* de Berne, plus connu sous le nom de *Théodoric*, roi des Ostro-Goths.

6° *Le petit jardin de roses.*

7° *La cour d'Attila.*

8° *Le grand jardin de roses.*

Nous passons sous silence quelques autres poëmes du même temps qui n'ont de remarquable que leur antiquité.

Ce que les épopées nationales, dont nous avons fait une première classe, offrent de plus curieux, c'est la transition de l'ancienne littérature païenne à la littérature chrétienne ou romantique.

La seconde classe des poëmes épiques de cette époque, celle qui se compose d'imitations, est d'un genre différent; le christianisme y domine, il en est l'idée fondamentale, et il pénètre tout de son esprit profondément mystique.

Déjà il s'était uni d'une manière intime avec le premier des gouvernements, avec l'empire d'Occident comme avec les institutions qui en dépendaient. A la dignité impériale, alors la plus belle qu'on connût en Europe, se rattachaient non seulement l'Eglise et ses prélats, mais encore tous ces héros chrétiens, tous ces braves paladins, dont la plus grande ambition était de combattre les païens et les infidèles; car le christianisme était, pour ainsi dire, l'ame de cette noble chevalerie qui fut toujours prête à défendre l'innocence et à châtier les oppresseurs.

De ce double lien du christianisme avec le trône et la chevalerie, naquirent deux ordres ou deux cycles de poëmes épiques, dont l'un avait pour point de départ et pour centre l'empereur Charlemagne, l'immortel fondateur de l'empire moderne; et dont l'autre se rattachait au roi Arthur, héros britannique, qui devint, après Charlemagne et ses paladins, le beau idéal de la chevalerie chrétienne. Au moyen-âge la poésie allemande s'appropria les deux genres, provençal et breton, et même le genre oriental, d'autant plus facilement que les croisades mettaient plus souvent en présence et unissaient plus étroitement les chevaliers-poëtes de toutes les nations chrétiennes.

Nous parlerons d'abord des épopées qui se rattachent à la grande figure de Charlemagne.

Ce ne sont, nous l'avons dit, que des imitations de poëmes plus anciens, composés en langue romane et en vieux français. Toutefois elles méritent notre attention; car ces imitations sont assez libres pour avoir un caractère propre.

Les exploits de Charlemagne et de ses illustres paladins, à qui l'on attribue parfois des prouesses qui n'eurent lieu que sous leurs successeurs, intéressaient trop la nation germanique pour que ce sujet ne fût pas traité avec amour par les poëtes allemands. Ils en font une sorte d'allégorie chrétienne : à leurs yeux c'est le combat de la lumière contre les ténèbres. Ce combat est prodigieux; car c'est presque le monde

entier qui en est le théâtre ; ce sont du moins toutes les régions où le christianisme est en péril : aussi l'Europe, l'Asie et l'Afrique, se trouvent-elles alternativement ou simultanément mises en scène.

Voici les principales compositions de cette classe :

1° *Le grand poëme de Roland* ou *la Bataille de Ronceraux*, par le prêtre *Conrad*[1], dont le sujet est la fameuse bataille que les Sarrasins livrèrent à l'armée de Charlemagne dans la vallée de Roncevaux, et dans laquelle fut tué Roland, le plus vaillant des paladins.

2° *Fleur et Blanche-fleur*, par *Conrad Flecke*, qui composa ce poëme d'après Robert d'Orbent, et qui en fit, au commencement du XIIIe siècle, une des traditions les plus répandues parmi les Allemands. C'est le tableau des *Amours de Fleur et de Blanche-fleur*, aïeux maternels de Charlemagne, sujet souvent traité depuis en espagnol, et que Boccace a rendu populaire en Italie par son roman *il Filocopo*.

Le conte de *Fleur et de Blanche-fleur* existe aussi en bas-allemand et en vers du XIVe siècle[2].

3° *Saint-Guillaume d'Oransé*, poëme tiré du provençal. C'est une trilogie dont chaque partie forme un tout séparé ; savoir : *l'Enlèvement d'Arabelle*, *le marquis de Narbonne* et *Rennewart-le-Fort*.

[1] Il est du XIIe siècle. Stricker l'a retouché et augmenté, vers le milieu du siècle suivant. On en trouve un grand fragment dans le *Thesaurus* de Schilter.

[2] Bruns en a publié une édition (Berlin et Stettin, 1798).

Trois auteurs allemands ont concouru à ce poëme: *Ulrich de Turheim* en a composé la première partie; *Wolfram d'Eschenbach*, la seconde; et *Turlin*, la troisième [1].

Nous passons maintenant aux poëmes qui se rattachent au roi Arthur. Ce sont des imitations d'ouvrages français; seulement l'action se passe à une époque très-reculée, et c'est la Grande-Bretagne qui en est le théâtre : mais le point de départ et le centre commun de tous ces poëmes est le prince que nous venons de nommer, qui régna, au VIe siècle, sur le pays de Galles et de Cornouailles, et dont la cour réunissait, dit la tradition, tous les chevaliers qu'enflammait le désir de la gloire.

Que le roi Arthur soit ou ne soit pas un personnage historique, et le fait est encore douteux, toujours est-il que la poésie l'a peint des couleurs les plus brillantes : les romans du moyen-âge le célèbrent comme élève du sage *Merlin*, illustre magicien et nécromancien, et comme chef des quarante-neuf chevaliers de la *Table-Ronde*. Ces chevaliers, nouveaux Alcides, voyageaient de contrée en contrée, secouraient ou vengeaient l'innocence opprimée, se réunissaient dans des fêtes somptueuses et s'y confédéraient pour des entreprises héroïques. La religion et l'amour dans sa pureté poétique s'u-

[1] Casparson en a publié les deux premières (Cassel, 1782 à 1784), et Lachmann la troisième, dans son édition de Wolfram.

nissaient chez eux à leur vaillance. On n'admettait à la *Table-Ronde* que les chevaliers qui s'étaient fait une loi suprême de l'honneur et de la vertu.

Voici les principales productions de ce genre :

1° *Iwein, le Chevalier du lion*, par *Hartmann von der Aüe* [1] ;

2° *Lancelot du lac*, par *Zazichoven*, du XIII[e] siècle.

3° *Tristan et Iseult*, poëme composé d'abord par *Eilhart de Hobergen*, du XII[e] siècle, et retouché ensuite par *Godefroi de Strasbourg*, au XIII[e] siècle ; enfin continué par *Turheim* et *Friberg* [2].

Ce beau poëme offre un vif intérêt. En voici le sujet. Tristan est chargé d'aller prendre la belle Iseult, la fiancée de Marc, roi de Cornouailles. Au départ, Iseult reçoit secrètement de sa mère un philtre d'amour qui est destiné au roi, son prétendu ; mais, dans l'ignorance des vertus de ce breuvage, elle le boit avec Tristan son guide. Aussitôt ils s'enflamment l'un pour l'autre d'un violent mais chaste amour. Leur passion mystique n'est couronnée qu'après leur mort. Le roi Marc, qui apprend la cause magique de leur tendresse, réunit les deux amants dans la même tombe, et décore ce monument d'un rosier et d'un cep de vigne.

[1] Benecke et Lachmann en ont publié une nouvelle édition (Berlin, 1827).

[2] Hagen en a donné une édition (Breslau, 1823, 2 vol.).

4° *Wigalois*, ou le Chevalier à la roue, par *Wirnt* de Grafenberg, du commencement du XIII° siècle[1].

5° *Wigamur*, ou le Chevalier et son aigle. Ce sont les exploits des chevaliers de la Table-Ronde qui forment l'objet de ce poëme[2].

La *Sainte Coupe*, dit le *Saint Gral*, forme une autre série de poëmes qui se lient étroitement avec ceux du roi Arthur.

Voici en peu de mots la tradition sur la Sainte Coupe.

Les chantres de la Table-Ronde appelaient Saint-Gral (*sanguis regalis*)[3], le calice dont le Christ s'était servi lors de l'institution de la sainte cène, et dans lequel, suivant eux, *Joseph d'Arimathie* avait importé dans la Grande-Bretagne le véritable sang du Sauveur. Le sang divin avait communiqué à la coupe la vertu d'opérer des miracles. Joseph avait légué cette coupe à son fils, qui était évêque, et qui avait fondé l'ordre de la *Table de la Sainte-Coupe*, auquel on n'admettait que les chevaliers de la vertu la plus éprouvée. Bientôt après, cependant, et lors du déclin des vertus chrétiennes dans la Grande-Bretagne, la sainte coupe avait disparu. Elle fut retrouvée d'une manière miraculeuse sous le règne du roi Arthur. Mais elle n'était connue que d'un pe-

[1] Benecke en a publié une très bonne édition (Berlin, 1819).

[2] Il a été imprimé dans les poëtes du moyen-âge, par Hagen et Busching (Berlin, 1808).

[3] *Le sang royal*, en vieux français *saing réel*.

tit nombre d'adeptes, et elle était cachée dans un lieu presque inabordable. Enfin elle en fut retirée et souvent profanée; elle fut successivement transportée jusqu'aux Indes où elle disparut à jamais de la terre.

Cette tradition est tout allégorique; un chevalier qui cherche la sainte coupe, c'est un homme qui aspire à la perfection spirituelle et chrétienne. Il doit accomplir de grands exploits et s'exercer dans toutes sortes de privations, afin de parvenir à la connaissance du bien le plus précieux et le plus sacré de la terre. Aussi les preux les plus illustres, tels que *Lancelot*, *Parcival*, *Lohengrun*, ambitionnaient-ils la possession de la sainte coupe, comme autrefois les Argonautes de la Grèce recherchaient la *Toison d'Or*. Les poëtes les plus distingués chantèrent les aventures de ces chevaliers. On le voit par les productions suivantes :

1° *Parcival*, poëme d'*Eschenbach*, de la fin du XIIe ou du commencement du XIIIe siècle. Le poëte nous peint, dans la vie de Parcival et dans ses brillantes aventures, le beau idéal d'un chevalier accompli [1].

2° *Titurel* ou *Le gardien de la Sainte-Coupe*. Commencé par le même *Eschenbach*, ce poëme a été retouché à la fin du XIIIe siècle et continué par une plume inconnue. Il a pour objet la vie de *Titurel*, roi

[1] Il se trouve des manuscrits de cette épopée à St-Gall et à Dresde. Nous en devons la dernière édition à Lachmann (Berlin, 1833).

du *calice sacré*, pour lequel il avait fait construire une chapelle et le château de *Monsalvatsch* ou mont du Sauveur (*mons salvatoris*)[1].

3° *Lohengrun*, poëme qui est probablement du XIIIe siècle. Il est d'un auteur inconnu; on l'attribue au même Eschenbach. En voici le sujet. Lohengrun, chevalier du Cygne, et fils de Parcival, arrive, sur un char traîné par un cygne, dans le Brabant, où il s'unit à la duchesse d'Elsang: mais cette princesse ayant violé la défense qui lui avait été faite, de s'enquérir du nom de son époux, le cygne ramène celui-ci, sur son char aérien, vers le *calice sacré*[2].

Tous ces poëmes sont imités du provençal ou de la langue romane.

La troisième et dernière classe des épopées de cette période se compose d'imitations de l'antiquité grecque et romaine. Les croisades avaient mis en contact fréquent et intime les chevaliers allemands, flamands et français. Les chantres d'amour apprirent ainsi à connaître non seulement les plus beaux poëmes modernes, mais ils se familiarisèrent encore avec les chefs-d'œuvre de l'antiquité et les imitations qu'on en avait faites, surtout en France. Ainsi naquirent :

1° *L'Enéide de Veldeck*. C'est le poëme allemand le plus ancien de ce genre; il est de la fin du XIIe siè-

[1] Lachmann a publié les fragments de ce poëme dans ses *OEuvres d'Eschenbach*.

[2] Goerres a publié une nouvelle édition de ce poëme (Heidelberg, 1813).

cle : c'est une imitation de *l'Enéide* de *Chrétien de Troyes* (en Champagne). L'histoire d'Enée y est continuée jusqu'à son mariage avec Lavinie [1].

2° Plusieurs autres poëmes sur la guerre de Troie, dont le plus important est celui de *Conrad de Wurzbourg*. Il est du XIII[e] siècle ; c'est une imitation du vieux français et de *Dares Phrygius*, écrivain grec dont l'histoire de la guerre de Troie n'existe plus que dans une traduction latine.

3° *Les métamorphoses d'Ovide* par *Albert de Halberstadt*, poëte qui vécut à la cour de Hermann, landgrave de Thuringe, et qui, pour complaire à ce prince, composa son ouvrage vers l'an 1210.

4° *Alexandre-le-Grand*, par *Rodolphe de Hohenems*, poëte qui descendait d'une illustre famille, et qui florissait au XIII[e] siècle, sous les empereurs Frédéric II et Conrad IV [2].

Hohenems a aussi commencé une traduction de la Bible en vers, mais il s'est arrêté au second livre des Rois.

Tels sont les poëmes épiques les plus importants de cette période. Il nous en reste néanmoins quelques autres encore, moins considérables, et plusieurs chroniques rimées, savoir :

1° *Le chant* composé à la gloire de saint Annon, archevêque de Cologne, mort l'an 1075. Ce morceau

[1] *L'Enéide* de Veldeck se trouve en manuscrit à Gotha et à Vienne.

[2] Ce poëme, Alexandre-le-Grand, est en six livres, et se trouve en manuscrit à la bibliothèque de Munich.

est vraisemblablement du XIIe siècle ; on n'en connaît pas l'auteur [1].

2° Le poëme intitulé *Guillaume d'Orléans*, par *Rodolphe de Hohenems*. C'est l'histoire de Guillaume le conquérant qui a donné l'idée de cette composition.

3° *Le servage des Dames*, poëme d'*Ulrich de Lichtenstein*. C'est une biographie poétique, et probablement c'est celle de l'auteur lui-même [2].

4° *Le pauvre Henri*, par *Hartmann von der Aüe*, poëme très intéressant, et dont le sujet est un lépreux qui fut guéri par un enfant [3].

5° *La chronique Impériale*. C'est la plus ancienne des chroniques rimées de la littérature allemande ; elle est du milieu du XIIe siècle [4].

6° *La chronique du Monde*, commencée par *Rodolphe de Hohenems* et continuée, au XIVe siècle, jusqu'à Charlemagne, par *Henri de Munchen* [5].

Cette période offre de plus de charmantes légendes en vers : nous nous bornerons à mentionner la plus ancienne, celle qu'un prêtre, le pieux Vernher, a publiée dans le XIIe siècle, sous le titre de *La vie de la vierge Marie*.

[1] Goldmann en a publié la dernière édition (Leipzig et Allenbourg, 1816).

[2] Tieck en a donné une paraphrase en prose (Stuttgard et Tubingue, 1812).

[3] Les frères Grimm en ont publié une édition avec des notes (Berlin, 1815).

[4] On n'en a encore imprimé que des fragments.

[5] Schuly en a publié une nouvelle édition (Hambourg, 1779, 1781, 2 vol. in-4).

POËMES DIDACTIQUES.

On le conçoit, la poésie didactique, œuvre de loisir, de méditation et de science, n'a pas dû fleurir dans ces temps de naïve inspiration, où il y avait si peu d'études et tant d'activité extérieure.

Cependant la littérature allemande de cette époque nous offre quelques sentences, quelques instructions, des proverbes, des dialogues moraux, etc.; le tout écrit d'un style fort simple, et quelquefois d'une délicieuse naïveté.

Les ouvrages les plus remarquables en ce genre sont intitulés dans les vieux recueils :

1° *Tyrol, roi des Ecossais.*

2° *Le Winsbecke et la Winsbeckin.*

Ces deux poëmes sont dialogués, écrits en strophes iambiques de huit lignes. Ils contiennent les préceptes qu'un père donne à son fils et à sa fille sur la chevalerie et sur le bonheur domestique.

3° *L'hôte italien*, ou Sentences morales de Ferrare; par *Thomassin de Tirkelaere*, du Frioul [1].

4° *La modestie de Freidanck.*

Freidanck (le franc penseur) est un nom emblématique, celui de l'auteur est inconnu. M. Guillaume Grimm présume que c'est Vogelweide dont nous avons parlé ci-dessus.

[1] Eschenbourg a publié des fragments de ce poëme, qui n'a pas encore été imprimé en entier.

Ce poëme est du temps de l'empereur Frédéric II, à qui il a été dédié en 1229. Il est écrit en iambes, et pendant long-temps il a joui d'une grande réputation; aussi en existe-t-il une foule de manuscrits dans les bibliothèques de l'Allemagne [1].

5° Le poëme intitulé *le Coureur*. *Trymberg*, professeur de Bamberg, l'a publié l'an 1300, et l'a intitulé *Le Renner*, le courrier ou le coureur, parce qu'il devait, ainsi que l'auteur le dit lui-même, parcourir tous les pays. C'est une rapsodie de fables, de contes et de sentences de peu de valeur, qui marque le déclin des chantres d'amour [2].

—

POÉSIE LYRIQUE.

C'est ce genre de poésie qui domine naturellement chez *les chantres d'amour*. L'amour est l'objet principal qu'ils chantent; leur nom le dit assez. Ce sentiment se montre même dans toutes leurs productions, quel que soit le genre auquel elles appartiennent. Les plus anciens de ces poëtes, les *Veldeck*, *von der Aüe*, *Eschenbach*, *Reinmar le vieux* et *Vogelweide*, et les plus récents, tels que *Lichtenstein*, *Walther de Metz*, le

[1] W. Grimm en a publié une excellente édition (Gœttingue, 1834), avec introduction et annotations.

[2] Il s'en trouve des manuscrits à Wolfenbuttel, Erlangen, Tubingue, Leipzig, etc. Schœnbuth en a publié des pièces choisies (Tubingue, 1827).

comte *de Kirchberg*, *Wenceslas*, *roi de Bohême*, ont fait de l'amour l'objet principal de leurs chants.

Toutefois ces poëtes ne se bornaient pas à chanter l'amour, ils célébraient aussi les beautés de la nature, les charmes du printemps, les plaisirs des sens et les jouissances, plus nobles et plus pures, que procurent à l'âme les vertus et la foi chrétiennes. Ainsi ils ont composé, outre les chants d'amour proprement dits, des élégies et des hymnes à la gloire de la vierge Marie. Sans doute ces poésies ne sont pas toutes également belles, et l'on peut leur reprocher un peu de monotonie; mais il y règne, en général, une verve heureuse et une versification remarquable par sa variété, son rhythme et sa mélodie. Malheureusement la licence poétique y est parfois poussée trop loin.

Ces odes et ces chansons n'étaient conservées que par la tradition orale; ce ne fut que plus tard qu'on les écrivit : de là des variantes, des lacunes, des interpolations, de la confusion dans les noms des auteurs, ce qui devient pour les éditeurs modernes une source intarissable de perplexités [1].

—

[1] Les meilleures éditions de ces poésies sont les suivantes :
Le choix des poëtes du XIIIe siècle, par Lachmann (Berlin, 1820);
Les poésies de Walther de la Vogelweide, par le même (Berlin, 1827);
Les chants d'amour de l'époque souabe, par Tieck (Berlin, 1803);
Les anciennes chansons nationales des Allemands, par M. Goerres (Francfort-sur-Mein, 1817).

Hagen promet une édition nouvelle et riche de ces anciennes poésies.

DE LA LUTTE POÉTIQUE DU CHATEAU DE LA WARTBOURG.

Parmi les poëmes lyriques de cette époque, il en est un à rimes alternes, *le Combat poétique de la Wartbourg*, qui mérite une attention particulière. Cette curieuse production, née d'une espèce de tournoi poétique, se compose de deux parties. Dans la première on voit le poëte *Ofterdingen* entrer en scène contre ses rivaux, *la Vogelweide*, *Bieterolf*, *Zweter*, *Eschenbach* et un anonyme désigné sous le nom de *vertueux écrivain*, et qui probablement n'est autre que *Rispach*. L'action a lieu au château de la Wartbourg, à la cour de Hermann, landgrave de Thuringe, et de la princesse Sophie, son illustre épouse, en l'année 1207.

Ce poëme a été composé à l'occasion suivante: *Ofterdingen*, en mêlant à toutes ses poésies la louange de *Léopold-le-Glorieux* qui l'avait accueilli à sa cour, excita la jalouse rivalité des autres *chantres d'amour*, qui n'avaient d'admiration que pour le landgrave Hermann, dont ils célébraient à l'envi la valeur et la générosité. Un combat poétique pouvait seul vider cette querelle; les deux partis y consentirent avec un égal empressement, et il fut convenu que le poëte vaincu subirait le dernier supplice [1].

On s'assemble, et déjà tous les rivaux d'Ofterdin-

[1] M. Heinsius et quelques littérateurs allemands prennent cette convention toute poétique au sérieux.

gen gardaient, devant lui, le silence de la défaite, lorsque ce poëte, troublé à la vue de la belle princesse Sophie, qui s'était présentée inopinément dans la salle de réunion, fut vaincu à son tour. La fatale sentence allait être mise à exécution, lorsque Ofterdingen obtint sa grâce par la protection de cette même princesse [1]. En effet, par sa généreuse intercession, une nouvelle épreuve, un second combat lui fut accordé, et on nomma pour arbitre *Klingsor*, qui vivait à la cour d'André II, roi de Hongrie. Klingsor, un des plus grands poëtes et des premiers savants de son époque, qui passait même pour un enchanteur et un nécromancien, se rendit avec Ofterdingen au château de la Wartbourg, vers la fin de l'année 1207. Alors commença la deuxième partie de ce combat poétique. L'arbitre, après y avoir pris lui-même une part honorable, décerna le premier prix à *Ofterdingen*. Une réconciliation générale eut lieu, et la princesse Sophie, pour récompenser Klingsor qui a conservé la vie de son favori, lui fait présent d'une riche chaîne d'or [2].

On trouve, dans ce même poëme du Combat de la Wartbourg, une composition d'un genre analogue,

[1] Il est évident, quoi qu'en disent les écrivains allemands, que ce fatal engagement n'était au fond qu'une gageure poétique.

[2] Ce poëme a été imprimé dans le recueil de Manessé. Ellmuller en a publié une nouvelle édition (Ilmenau, 1830).

Ce sujet a été traité avec beaucoup de talent par Hoffmann, dans ses *Contes fantastiques*, tom. II, p. 21.

un autre combat poétique entre *Frauenlob* et *Regenbogen*, chantres d'amour.

Ces tournois littéraires étaient empruntés aux troubadours, chez lesquels ils étaient fréquents et s'appelaient *Tensons*[1].

—

OUVRAGES EN PROSE.

La prose, beaucoup moins honorée que la poésie, ne fit pas, dans cette période, des progrès aussi remarquables. On ne daignait alors écrire qu'en vers, et il nous reste peu de prosateurs à signaler. Cependant deux recueils de lois et quelques sermons méritent l'attention de l'historien des lettres.

Les principaux ouvrages en prose sont des recueils de lois, *le Miroir des Saxons et celui des Souabes.* Le premier parut de 1215 à 1213, et le second de 1268 à 1282 (on le pense du moins). *Le miroir des Saxons* est précédé d'une préface rimée; celui des *Souabes* d'une préface en prose, remplie de sentiments nobles et religieux, et écrite d'un style parfois très harmonieux. Ces deux recueils offrent de l'intérêt aux philologues. La justesse et l'élévation

[1] Ceux des troubadours eux-mêmes pouvaient passer pour une imitation des jeux poétiques que les Lagides avaient institués au musée d'Égypte. (Matter, *Histoire de l'école d'Alexandrie.*)

des expressions y contrastent singulièrement avec le style raide et barbare que les chancelleries allemandes ont adopté plus tard et qu'elles conservent encore dans plusieurs provinces [1].

Voici, pour échantillon du style et des idées du temps, le premier article du *Miroir des Saxons :*

« Dieu, voulant protéger les chrétiens, laissa sur la terre deux glaives, l'un spirituel et l'autre temporel : il remit le premier au pape, et le second à l'empereur. En même temps il prescrivit au pape de monter sur un cheval blanc en temps opportun, et ordonna à l'empereur de tenir l'étrier du saint père, afin de ne pas faire pencher sa selle. Ce commandement signifie que l'empereur doit, par le pouvoir temporel, contraindre à obéir au pape ceux qui sont rebelles à sa justice spirituelle, de même que l'autorité ecclésiastique devra, en cas de besoin, offrir son concours efficace à la puissance séculière. »

L'empereur Frédéric II fit rédiger en allemand (l'an 1236) *La paix publique* ou la charte de l'ordre public, et *Le recès* de l'empire, qui venaient d'être décrétés à la diète de Mayence. Les débats des diètes devinrent depuis, pour les Allemands, une occasion périodique de s'exercer dans *la prose didactique*. Plus tard, dans la seconde moitié du XIII[e] siècle, parurent

[1] Gaertner avait publié une bonne édition du *Miroir des Saxons* (Leipzig, 1732, in-fol.); Homeyer en a publié une nouvelle (Berlin, 1827, in-8).

des ouvrages oratoires, écrits en prose, mais on ne trouvé pas encore, dans ce temps, d'écrits historiques.

La langue allemande commença à cette époque à être substituée généralement, dans les cours de justice, à la langue latine. Malheureusement les provinces employaient encore chacune leur dialecte particulier, ce qui retarda la formation d'une langue commune à toute l'Allemagne.

Si le clergé avait voulu se servir plus fréquemment de la langue nationale, les progrès de celle-ci eussent été bien plus rapides. Mais l'usage du latin l'emportait dans l'église; l'allemand n'était toléré que pour certains prônes, et les sermons prononcés dans cette langue n'étaient guère estimés. Ils ne méritaient pas ce dédain. On le voit par une collection qui nous reste des sermons de *Berthold*, franciscain du XIII[e] siècle [1]. Il n'est pas de monument plus curieux que ces discours, soit qu'il s'agisse de l'étude de ce siècle, de sa pensée, de ses mœurs, de son génie, soit qu'il s'agisse de la forme que revêtait cette pensée intime, c'est-à-dire du langage.

Grace à tous ces travaux, la langue allemande marchait déjà vers la pureté et la richesse, dans cette brillante période des *chantres d'amour*, lorsque des successeurs indignes d'eux vinrent trahir le glorieux héritage qu'ils étaient appelés à recueillir. En effet,

[1] King les a publiés (Berlin, 1824).

après ces curieux poëtes, une foule de mots périrent ou se modifièrent pour le sens et pour la forme, et il faut aujourd'hui, pour bien entendre leurs vers, faire une étude spéciale de l'idiome du temps. L'Allemagne, fière de leurs travaux, a fait, pour s'en faciliter l'intelligence, des efforts remarquables : elle en possède de bonnes éditions, des glossaires, des commentaires, des traductions en allemand moderne; et cette mine féconde est désormais accessible à tous les gens de lettres.

—

4e PÉRIODE RHÉNANE.

De l'origine des Universités à la Réforme.

(1348-1534)

—

DES CAUSES EXTÉRIEURES QUI ONT ARRÊTÉ LE PROGRÈS DE LA LITTÉRATURE ALLEMANDE APRÈS LES CHANTRES D'AMOUR.

Vers le milieu du XIIIe siècle la poésie des Minnesænger avait atteint son apogée. Depuis ce temps elle déclina sensiblement ; et, comme le soleil qui disparait sous l'horizon, elle ne jeta plus que des rayons brisés et sans chaleur.

Plusieurs causes concoururent à sa décadence. La mort de l'empereur Frédéric II (1250) ramena en Allemagne la confusion et la barbarie qui s'y prolongèrent jusqu'à l'avénement de *Rodolphe de Habsbourg* (1273). Cette époque d'anarchie, qu'on appelle *l'interrègne*, en fut un dans les lettres comme dans la politique.

Avec Frédéric II cessèrent aussi, pour l'Allemagne du moins, les croisades qui y avaient éveillé si vivement l'esprit chevaleresque. Tout à coup s'éteignirent dans le cœur des grands cet amour et cette protection pour la poésie qui en avaient fait ce qu'elle était, et

sans lesquels, plante délicate qui ne pouvait encore se passer d'appui, elle devait périr. En effet, lorsqu'en place de la loi et de l'ordre public on vit renaître le droit du plus fort, les arts de la paix retombèrent dans le néant; les relations de l'Allemagne avec les poëtes provençaux et toscans furent interrompues; les chevaliers, qui s'étaient ruinés par leurs expéditions lointaines et leurs prodigalités, se livrèrent au brigandage; la Souabe, autrefois l'asile de l'aisance et du goût, fut plongée dans une affreuse détresse : alors disparurent ensemble la poésie et ce qui l'avait fait briller un instant.

La situation politique de l'Allemagne était si tumultueuse, et la violence de ses oppresseurs si grande, que les lettres durent faire place aux grossiers soucis de la vie matérielle et de la sécurité personnelle. Cette déplorable situation s'améliora, il est vrai, avec Rodolphe de Habsbourg; mais les combats que ce prince, sage à la fois et courageux, eut à soutenir contre les factieux, l'empêchèrent de donner ses soins aux lettres et aux arts. La chose était moins possible encore à ses successeurs, *Adolphe de Nassau*, *Albert d'Autriche*, et *Henri de Luxembourg*. A la mort de ce dernier (1314), le désordre reparut avec une nouvelle violence; une lutte terrible s'engagea entre *Louis*, *duc de Bavière*, et *Frédéric*, *duc d'Autriche*, tous deux compétiteurs au trône impérial; elle divisa l'Allemagne en deux camps et l'inonda de sang et de larmes. La guerre ne finit qu'à

la bataille de Muhldorf, où Frédéric d'Autriche tomba entre les mains de son rival (1322). Bientôt un prince sage et ferme, Charles IV, consolida la paix de l'empire en donnant la charte dite la *Bulle d'or* (1356), qui valut à l'empire une constitution forte et durable.

Mais déjà dans les hautes classes de la société on ne trouvait plus le goût de cette poésie romantique qui avait appelé le génie de l'Allemagne à des destinées si glorieuses. Les tournois et les combats poétiques étaient passés de mode; de nouveaux genres d'amusements avaient banni des cours l'amour des lettres, et l'on ne voyait plus de princes protéger les travaux des poëtes, ni surtout les partager. L'esprit du siècle prit alors une autre direction : abandonnant la poésie, il se livra à l'érudition et aux sciences positives. On doit déplorer ce changement dans l'intérêt des lettres; cependant elles ne périrent pas avec la poésie. Si l'épopée disparut, ce fut pour faire place à la narration en prose; si le genre lyrique fut délaissé, ce fut pour être remplacé par des écrits didactiques. D'un autre côté, il était temps que le génie de la nation allemande s'appliquât à la science : les lettres ne peuvent qu'embellir la vie, c'est à la science à l'éclairer.

Ainsi se développa le goût de la prose, et avec elle celui de l'érudition. Ces tendances amenèrent des institutions d'un genre nouveau, et qui portaient dans leur sein le monde moderne avec ses peines et ses débats, mais aussi avec ses progrès et sa gloire.

Dès l'an 1348, Charles IV fonda la première université d'Allemagne, celle de Prague, qui fut créée sur le modèle de celle de Paris, et qui trouva bientôt de nombreuses imitations. D'autres princes, en effet, suivirent cet exemple, et en moins de cinquante ans, on vit s'élever les universités de *Vienne* (1365), de *Heidelberg* (1368), de *Cologne* (1388), d'*Erfurth* (1389), de *Leipzig* (1409), de *Rostock* (1419) et autres.

Ces premiers établissements d'instruction supérieure étaient nécessairement incomplets, et, tout en rendant d'immenses services, ils paralysèrent d'abord les travaux de l'imagination. Ils favorisèrent l'éloquence, mais ils tuèrent la poésie. Les nouveaux professeurs s'adonnèrent les uns aux subtilités de la philosophie scolastique, les autres aux raffinemens du mysticisme ; tous négligèrent la science et les lettres, pour se nourrir de discussions dont l'importance n'égala pas toujours la célébrité. Ils avaient un ton querelleur et pédantesque qui va mal au commerce des muses. Leur style latin, plus barbare encore et plus rude que leur langue maternelle, amena dans la poésie allemande une ère de stérilité et de décadence. L'idiome alemannique, ou le dialecte de Souabe se conserva, il est vrai, dans le sein de la nation, et se maintint même au premier rang jusqu'à la Réforme, qui fit prévaloir l'idiome de Saxe; mais avec le déclin des *chantres d'amour*, la langue des Hohenstaufen perdit sa mélodie et sa souplesse; et la rudesse des dialectes de plusieurs provinces

d'Allemagne acheva de la corrompre profondément.

Cependant ce qui fit le plus de tort aux lettres allemandes, ce fut le singulier déclassement amené par les croisades. A partir du XIVe siècle, les lettres, jadis exclusivement cultivées par le clergé et la noblesse, tombèrent subitement aux mains des classes inférieures de la société, d'où l'on vit, depuis cette époque, sortir la plupart des écrivains. Or, dans ces mains encore grossières, l'apprentissage de la poésie allait de pair avec celui des métiers les plus vulgaires, et les lettres ne pouvaient manquer de devenir un art trivial. Le bas-allemand obtint aussi une certaine vogue, tant pour plusieurs sortes de poésie qui étaient dans le goût de l'époque, telles que la satire, que pour certains genres d'écrits en prose. Ce dialecte marcha presque de front avec le haut-allemand.

Dès lors on traita la poésie en art mécanique, et, à force d'artifices puérils, on en fit un jeu sans goût : c'était tuer à la fois l'art et le génie.

Il ne fut pas question pour ces manouvriers littéraires de faire quelque étude supérieure, de rechercher les modèles du beau, de consulter les anciens. *Les chantres d'amour* n'avaient été ni plus curieux ni plus savants, il est vrai; mais du moins ils avaient vécu d'une vie poétique, et s'étaient inspirés de puissantes émotions. Leurs successeurs n'eurent aucun de ces avantages : ils furent *maîtres chanteurs*, ou faiseurs de vers au métier, comme ils étaient *maîtres*

charpentiers ou *maîtres menuisiers*, suivant les règles de l'atelier.

—

DES MAÎTRES CHANTEURS.

Nous l'avons dit, la poésie devint le partage des artisans, alors que la voix des *Minne-sænger* cessa de se faire entendre à la cour des princes allemands. Entre des mains profanes, elle prit un air de métier ; les poëtes se nommèrent sérieusement *maîtres chanteurs* (Meister-sænger).

Et en effet, il s'établit de grandes associations poétiques qui formaient entre elles de véritables corporations et qui, à l'exemple des autres corps de métiers, avaient leurs statuts, leurs privilèges, leurs jours d'assemblée et leurs cérémonies d'agrégation.

Ces corporations chantantes s'affilièrent entre elles de ville à ville; l'empereur Charles IV leur donna une sorte d'existence légale par ses lettres-patentes de l'année 1378; il leur conféra même des armoiries.

Les villes du Rhin, Mayence, Francfort, Colmar, Nuremberg et Strasbourg, étaient les principaux points de réunion de ces honnêtes et graves versificateurs de par diplôme impérial et maitrise d'atelier.

Des sociétés analogues s'établirent aussi à Mem-

mingen, Ulm, Heilbronn, Augsbourg, dans d'autres *villes libres* et *impériales* [1].

Il est difficile de caractériser des travaux qui manquent d'originalité; ceux des *maîtres chanteurs* sont dans ce cas. Leurs prédécesseurs, les chantres d'amour, qui n'avaient suivi, dans leurs compositions, que les inspirations du génie, ont un caractère très saillant. Les maîtres chanteurs, au contraire, ne se distinguent ni par l'originalité de la pensée ni par celle du sentiment. Ils mirent en vers les idées et les affections les plus communes, et leur versification acheva de comprimer tout élan poétique. Ils s'assujettirent en effet à des lois sévères, et parfois à des règles minutieuses. Réunissant ces règles et ces lois dans des espèces de codes, appelés *Tabulatures*, ils en donnaient lecture aux jours d'assemblée, à peu près comme le Décalogue était lu chez les Juifs tous les samedis. De plus, il y avait, parmi les membres de ces corporations, des grades divers, tels que ceux d'*apprenti*, de *compagnon*, de *chanteur-poëte* et *maître*.

Pour obtenir ce dernier titre, le plus élevé et le plus ambitionné de tous, il fallait avoir inventé un nouvel air, une nouvelle mélodie. Comme les maîtres chanteurs unissaient ordinairement des exercices

[1] On conservait à Mayence les lettres-patentes qui leur avaient conféré des priviléges et des armoiries, et la couronne d'or dont l'empereur Othon Ier, suivant une tradition peu croyable, leur avait fait présent.

de musique vocale à leurs compositions poétiques, ils arrivèrent naturellement à l'idée d'établir des écoles de chant où il y avait des études publiques, des concours, des prix décernés aux vainqueurs. A Nuremberg, par exemple, le premier prix consistait en une chaîne d'argent avec une médaille représentant le roi David tenant sa harpe. Le second prix était une simple couronne.

Les assemblées les plus solennelles de ces pieux maîtres, compagnons et apprentis de l'art poétique, se tenaient dans des églises; les réunions particulières dans quelque grande salle.

Les sujets de leurs poésies étaient ordinairement tirés des livres sacrés.

Il est inutile d'insister sur le peu de mérite littéraire de ces artisans poëtes. Ce qu'ils appellent *poésie* n'est souvent qu'une suite de lignes rimées qui n'offrent que des pensées triviales ou obscures. Et cependant il y aurait de l'injustice à méconnaître les services qu'ils ont rendus à la langue et à l'art poétique. Ils ont assujetti leurs chansons à un rhythme plus sévère et plus régulier que n'avaient fait les chantres d'amour, et si leurs travaux ont peu d'élévation, ils n'en ont pas moins exercé sur le cœur de la nation une influence profonde. Cet amour du chant et des lettres, cette singulière culture morale et intellectuelle qui distinguent encore aujourd'hui l'artisan allemand, ont évidemment leur source dans les exer-

cices et dans les goûts des maîtres chanteurs du moyen-âge.

Quoi qu'il en soit, il ne faudrait pas juger l'ensemble de cette période sur ces honnêtes *Meistersænger*, qui tous, du reste, ne furent pas des hommes dépourvus de talent.

En dehors de leurs corporations il y eut, à cette même époque, des poëtes didactiques, satiriques, et des chansonniers qui méritent d'être connus.

—

CHANTS POPULAIRES ET CHANTS SACRÉS.

Parmi les écrivains qui se distinguèrent dans ce genre, on nomme au premier rang *Mugelin*, *Muscatblut* et *Pierre* dit *Suchenwirth* [1], qui firent l'admiration de leur siècle. Il n'y a cependant rien à prendre pour le nôtre dans leurs compositions; et c'est en vain qu'on y chercherait quelques uns de ces traits qui éclatent dans les naïves poésies d'un âge de véritable inspiration.

On composa des chansons d'amour et de chasse qui offrent des traits plus saillants [2].

Il existe aussi des chants guerriers de cette époque. Les pâtres et les chasseurs des monts helvétiques,

[1] Primesser a publié une nouvelle édition de leurs ouvrages (Vienne, 1827).

[2] Vogel en a donné une nouvelle édition (Marbourg, 1828).

dans leurs luttes sanglantes et glorieuses contre la maison d'Autriche et les ducs de Bourgogne, eurent leurs Tyrtées qui enflammaient le courage des combattants et chantaient leurs victoires. *Suter* a célébré en poëte la bataille de Sempach (en 1386), à laquelle il avait pris part en guerrier. *Weber* (Veit) a composé des chants belliqueux, parmi lesquels se distingue son hymne sur la victoire de Morat [1].

La poésie sacrée, qui avait pris naissance dans le XIIIe siècle, s'enrichit de quelques chants estimables.

Dans ce genre se distinguèrent le pieux *Tauler*, *Conrad de Queinfurt* (qui mourut l'an 1382) et *Pierre de Dresde*, hussite du XVe siècle, à qui on attribue le cantique latin : *In dulci jubilo* [2].

—

POÉSIE DIDACTIQUE ET SATIRIQUE.

La véritable instruction manquait à l'Allemagne, et sa verve poétique était éteinte. Dès lors, on le conçoit, les poésies didactiques de cette époque doivent avoir peu de mérite. Ce sont des contes moraux, des fables et des satires ou des sentences rimées.

Boner, qui appartient vraisemblablement au commencement du XIVe siècle, composa un recueil de cent fables, dont il empruntait les sujets à Aria-

[1] Schreiber l'a publié (Fribourg, 1819).

[2] Voir l'*Histoire du chant d'église*, par Hoffmann (Breslau, 1832).

nus [1] et à *Hildebert*, archevêque de Tours [2]. Le mérite principal de son travail consiste dans la naïveté du style [3].

Henri dit *Teichner*, qui vécut à Vienne dans la seconde moitié du XIVe siècle, composa des contes moraux et rima des sentences.

Un seul des nombreux écrivains didactiques de cette époque sort tout à fait de ligne. C'est *Brant* (Sébastien), dit *Titio*, conseiller de l'empereur Maximilien Ier, qui en faisait grand cas, et que le poëte quitta néanmoins pour aller dans sa ville natale, Strasbourg, remplir les fonctions de syndic, dont il demeura investi jusqu'à l'époque de sa mort en 1521. Le plus remarquable de ses nombreux écrits est son poëme satirique intitulé *Le Vaisseau des fous*.

L'auteur suppose un vaisseau dans lequel il embarque les divers fous qui s'agitent dans la société, et les fait voyager vers le pays de *Stulticie* [4]. A l'aide de cette fiction, il donne un grand nombre de préceptes, et lance de violentes satires contre les défauts, les imperfections et les abus qui affligent la pauvre humanité. Il y a, en général, peu de poésie dans cette composition, mais on y trouve beaucoup d'expressions heureuses et de fines observations. L'auteur est

[1] C'est Flavius Arianus qui florissait sous le règne des deux Antonin. Nous en connaissons quarante-deux fables en vers élégiaques.

[2] Hildebert mit en vers élégiaques les fables qu'avait composées en prose un écrivain du nom de Romulus, dont on ignore l'époque.

[3] Benecke en a publié la dernière édition (Berlin, 1816).

[4] Narragonien.

surtout concis et énergique dans son style quand il traite de l'orgueil, de la vanité, de la manie des projets, du bavardage, etc. En somme, ce livre révèle un jugement sain et une grande connaissance du monde et des hommes. *Brant* est plus amer que spirituel; il ne raille pas, mais il s'indigne; il ne cherche pas à faire rire ses lecteurs, mais à les frapper de la vérité et de la gravité de ses peintures. Un docteur en théologie, Geiler de Kaisersberg, dont nous aurons occasion de parler plus tard, prit le *Vaisseau des Fous* pour texte de ses sermons.

Ce poëme est écrit en vers rimés de quatre pieds; il a été populaire en Allemagne, et on l'a traduit en plusieurs langues.

POÉSIE ÉPIQUE.

Reinecke le Renard; le Seigneur Teurdank, etc.

L'immense mouvement que les croisades avaient produit dans les esprits, et l'espèce de jalousie qu'il fit bientôt éclater dans les classes inférieures de la société à l'égard de celles qui jusque-là avaient seules primé, donnèrent lieu à une foule de contes satiriques et de traditions hostiles aux nobles, aux courtisans et aux prêtres. Cette disposition des esprits au persiflage et à la censure fit naître un poëme à la fois satirique, allégorique et épique, qui a pour titre : *Reinecke le Renard*. C'est l'un des monuments

les plus précieux de l'ancienne poésie allemande. On l'attribue à *Baumann*, secrétaire du duc de Mecklenbourg, et professeur en droit à l'université de Rostock. Quoique le même sujet eût été traité précédemment[1], ce travail mérite d'être considéré comme une production vraiment originale, tant l'auteur a su, par sa versification et son style, s'élever au dessus de ses devanciers.

Ce poëme, tel qu'il se trouve dans l'édition la plus ancienne, celle de 1498, est écrit dans le dialecte bas-allemand, en vers iambiques, où se glissent souvent des spondées et des anapestes, suivant la licence poétique de cette époque. Il se divise en quatre livres, et offre le tableau animé d'une cour dont le prince, en s'abandonnant aux conseils pervers d'un vil favori, fait, sans le vouloir et même malgré lui, le malheur de ses sujets; car, dans le cours ordinaire des événements, la ruse l'emporte sur le bon droit. Le roi, ses vassaux et ses courtisans, ses fonctionnaires civils et ecclésiastiques, et les autres personnages de ce poëme, sont représentés sous les emblèmes d'animaux à la manière d'Esope. Le renard y joue le premier rôle. Après lui viennent le lion, qui représente le roi; le blaireau, l'ours, le chat, le bouc, le lièvre, le loup et le coq, qui figurent les princi-

[1] Les bibliothèques de France possèdent plusieurs manuscrits de romans et de recueils de fables sous le titre de : *le roman du Reynard*, *le roman ancien du maître Renard*, *le Renard couronné*, etc., dans lesquels le renard est un personnage allégorique et joue le principal rôle.

paux personnages de la cour. Le roi ayant convoqué autour de son trône les premiers d'entre ses officiers et vassaux, ceux-ci saisissent cette occasion pour faire connaître au monarque les griefs qu'ils ont à reprocher à Reinecke. Mais ce rusé personnage, grace à d'ingénieux mensonges, à d'adroites récriminations, parvient à se justifier, et le roi prévenu, fasciné, ébloui, l'absout au lieu de le punir, et le comble même d'honneurs et de graces. Reinecke triomphant, et suivi du nombreux cortége de ses amis, retourne à son château de Malépart où il raconte à sa famille ravie de joie l'heureux résultat qu'a eu le procès criminel que ses ennemis lui avaient intenté.

Peu de poëmes ont reçu un accueil aussi favorable, aussi universel que Reinecke, qui devint, pendant des siècles, le livre favori et populaire du nord de l'Europe et particulièrement de l'Allemagne. Il y fut regardé comme une mine inépuisable de leçons de morale et de politique; il y passa entre les mains de tous les princes, de tous les hommes d'état, de tous ceux en un mot qui prenaient une part quelconque au mouvement des affaires.

Afin de le répandre davantage encore, on le traduisit en prose. De nos jours il se vend aux foires d'Allemagne avec *Sigefroi le Corné*, *la belle Maguelone* et autres ouvrages populaires. C'est à peine s'il est aujourd'hui supplanté dans les classes aisées par cette foule de romans et d'écrits de tout genre dont

l'Allemagne est inondée depuis le milieu du siècle dernier. Peut-être le poëme du *Renard* serait-il tombé tout à fait dans l'oubli, si Gœthe n'était venu lui donner une forme rajeunie et plus noble dans cette belle imitation qu'il en a faite, et qui est si fidèle qu'on pourrait en quelque sorte la prendre pour une traduction.

La vieille épopée satirique du *Renard* méritait ce rappel à la vie : elle intéresse vivement; ses personnages sont bien inventés, leurs caractères bien soutenus, leurs situations variées et d'un bon comique. On y trouve une gaité charmante et des saillies d'une bonhomie essentiellement germanique. La versification du livre est bonne et la morale pure. Enfin le philologue et l'antiquaire ne sauraient rien consulter de plus curieux [1].

[1] On connait dix-sept éditions de ce poëme en bas-allemand; la plus ancienne est celle de Lubeck (1498), et la dernière, celle publiée par Fallersleben (Breslau, 1834).

La traduction qu'en a faite Gœthe, en haut-allemand, parut sous le titre de : *Reinecke le Renard*, en douze chants (Berlin, 1794); elle a été réimprimée dans ses *OEuvres complètes* (édition des frères Tétot, t. 1, p. 332). Elle est en vers hexamétriques.

La traduction qu'en a publiée Soltau (Berlin, 1803, et Brunswick, 1823) est écrite en petits vers iambiques et rimés, et pareils à ceux de l'original. Cette traduction, où Soltau a retranché plusieurs passages oiseux et parasites, est également assez fidèle; mais Reinecke y prend parfois une physionomie trop moderne.

Quant aux diverses traductions qui en furent faites en langues étrangères, nous mentionnerons seulement celle en latin, par Schopper (Francfort-sur-Mein, 1567), et intitulée : *Opus poeticum de admirabili fallacia et astucia vulpeculæ Reineckes*, etc. Elle a été réimprimée plusieurs fois.

Un poëme, imité de Reinecke, et qui en continue l'histoire jusqu'à sa mort, publié par *Renner*, date du XVIII[e] siècle, et appartient à l'histoire moderne : nous y reviendrons.

Il a paru dans cette période un autre poëme célèbre intitulé : *le Seigneur Teurdank*[1], composé par *Pfinzing*[2], secrétaire de l'empereur Maximilien I[er].

Il a pour sujet le mariage de Maximilien avec la belle et riche héritière de Bourgogne, Marie, fille de Charles-le-Téméraire.

D'après la fable de ce poëme, Maximilien ne fut uni à cette princesse qu'après avoir soutenu de grandes épreuves et de brillantes aventures. Le héros, qu'accompagne la *Gloire*, sous la figure d'*Ehrenhold*, surmonte les dangers que lui opposent l'âge de l'enfance sous la figure de *Furwittich;* l'âge de l'adolescence, sous celle d'*Unfalo;* et l'âge viril, sous celle de *Neidelhart*. En effet, Furwittich, Unfalo et Neidelhart, qui sont les ministres de Marie, entravent son mariage, persuadés qu'ils sont de trouver plus d'avantage à servir une princesse célibataire. Déjà de loin ils forment des intrigues. Cependant Maximilien arrive heureusement à la cour de Marie. On y célèbre un tournoi où il terrasse six chevaliers. La

[1] Le nom de Teurdank est dérivé d'Abenteuer, *aventure*, et l'auteur le donne à l'empereur Maximilien parce que ce prince se montra, dès sa jeunesse, passionné pour les aventures.

[2] Pfinzing naquit à Nuremberg en 1481, devint secrétaire de Maximilien I[er], et ensuite prieur d'une abbaye à Mayence, où il mourut en 1535.

princesse lui décerne le prix du combat. Les deux amants sont fiancés; mais pour répondre à l'appel de sa noble dame, Maximilien entreprend encore une croisade contre les infidèles.

On le voit, le poëte avait pour but de montrer, par l'exemple de son héros, que la valeur et la vertu chrétienne triomphent, dans les diverses phases de la vie, de toute espèce de périls. Cette moralité constitue le principal mérite d'une composition d'ailleurs faible de style, de poésie et d'intérêt. Elle est écrite en vers iambiques [1].

Maintenant il nous faut rappeler que cette période fit éclore quelques autres poëmes épiques d'une moindre étendue et d'une moindre valeur. De ce nombre sont les contes de *Rosenplut*, dit Schneper, c'est-à-dire *mauvaise langue*, maître chanteur de Nuremberg,

[1] On a publié beaucoup d'éditions de ce poëme. La première, dédiée à Charles V, roi d'Espagne (en 1517), est un chef d'œuvre de typographie et de gravure en bois. Les cent dix-huit gravures qui s'y trouvent représentent les aventures du héros; elles sont très bien exécutées et on les doit à Schaeufelin, excellent graveur et peintre, le digne élève du célèbre Albert Durer.

Cet Albert Durer fut le premier des artistes du moyen-âge. Il naquit en 1471 à Nuremberg, alors l'Athènes de l'Allemagne, et y mourut en 1528. Il était le peintre de Maximilien Ier, et les rois, les princes, les savants et les artistes lui accordaient leur estime et leur amitié. C'était un artiste d'un grand génie et d'une profonde instruction. Dessinateur, peintre et graveur, il enseigna le premier aux Allemands les règles de la perspective. Il composa des éléments de géométrie, du dessin et de l'art de la fortification. Son bon style prouve que l'art d'écrire faisait des progrès, et, sous ce rapport, Durer a mérité d'être honorablement mentionné dans une histoire des lettres.

qui a célébré la guerre que la ville de Nuremberg et les Suisses ses alliés firent à des princes allemands (1449 et 1450), et la victoire qu'ils remportèrent sur eux près de Sempach. Ensuite un poëme sur les combats que la petite ville de *Soest*, en Westphalie, livra à l'électeur de Cologne (de 1437 à 1459). L'auteur est inconnu.

Des diverses productions de ce genre, la plus populaire est celle qu'on appelle *le livre des Sept sages maîtres*, ouvrage qui contient quatorze contes ou nouvelles d'un intérêt assez piquant.

—

POÉSIE DRAMATIQUE.

Jusque là le drame était inconnu en Allemagne. Cette période vit naître la composition dramatique. Les premiers essais de ce genre furent faits au milieu du XVe siècle. On parle à la vérité de *mimes*, d'*histrions* et de *bouffons*, dès les XIe, XIIe et XIIIe siècles; mais ce n'étaient là ni des artistes ni des auteurs dramatiques qui intéressent les lettres, c'étaient de vils jongleurs, d'ignobles farceurs, errant de cour en cour, et amusant des spectateurs peu difficiles par des chants grossiers et d'indignes bouffonneries.

Cependant on pense que ce furent précisément eux qui suggérèrent l'idée de ces représentations dramatiques qui, mieux coordonnées, devinrent, sous la dénomination de *pièces de carnaval*, une

partie essentielle des réjouissances dans les jours gras. Ces pièces, qu'on donnait à une seule époque de l'année, étaient des farces pareilles à celles de nos marionnettes en plein vent : elles étaient dignes de leur origine.

Rosenplut, que nous avons déjà cité pour ses contes et nouvelles, fut, suivant l'expression d'un critique allemand [1], le Thespis de la scène germanique. En effet, vers le milieu du XVe siècle, cet écrivain composa six pièces de carnaval dont voici les titres : *un Jeu de carnaval*, *les Sept maîtres*, *le Carnaval des Turcs*, *l'Adolescent*, *le Paysan et le Bouc*, *l'Adultère*.

Ce fut *le Carnaval des Turcs* qui eut le plus de vogue, à cause de quelques traits d'un bon comique et de sa grande gaîté. Mais, en général, les plaisanteries de cette pièce sont grossières, licencieuses, et se ressentent de la rudesse du siècle.

Si Rosenplut fut le réformateur de ce genre de drame, *Voltz* ou *Foltz*, maître chanteur de Nuremberg, son contemporain, lui dispute l'honneur de l'invention; il avait composé avant lui des pièces de carnaval que nous possédons encore [2].

Une création plus importante du génie allemand fut celle du drame religieux qui devint à la mode à cette époque. A peine eut-il paru, qu'on le goûta

[1] Gottsched.

[2] Elles furent imprimées à Nuremberg en 1519 et 1521.

dans toutes les classes de la société, et que plusieurs écrivains se mirent à composer dans ce genre. Ils se bornèrent à imiter les anciens *mystères*, écrits en latin, et connus depuis le commencement du xve siècle.

L'une des plus célèbres de ces compositions fut l'apothéose de Jean VIII.

Cette pièce fut publiée pour la première fois à Eisleben, l'an 1565, et l'on conçoit le succès qu'elle dut avoir dans la ville natale de Luther. *Tilésius*, son éditeur, dit fort malignement dans sa préface qu'elle est d'un *diseur de messes*, nommé *Schernberg*, qui l'aurait composée dès l'an 1480.

Le sujet de Jean VIII n'est autre que la fable si connue de la papesse Jeanne. Le poëte admet la vérité de ce vieux conte [1]. Jeanne, dans sa pièce, donne le jour à un enfant et descend aux enfers. Elle est néanmoins délivrée, grace à l'intercession de la vierge Marie, et, chose plus extraordinaire encore, l'archange Michel la conduit au Paradis.

On trouve dans cette pièce un style correct, une composition assez poétique, des caractères bien dessinés et bien soutenus, en un mot, une action forte et bien conduite. C'est, à la vérité, une œuvre trop vaste où l'auteur semble se perdre dans mille écarts; cependant tout s'y rattache et se subordonne à l'action principale, et l'ensemble constitue une pièce

[1] *Voyez*, sur l'origine de cette légende, Matter, *Histoire du christianisme*, t. II, p. 433, 2e édition.

d'un vrai mérite. Ce qui y ressort le plus, c'est une puissante antithèse. En effet, le Sauveur et la Vierge, d'une part; Lucifer et la mère du Diable, Lillio (caractère très fantastique), d'autre part, forment un heureux contraste.

—

PROSE.

Dès le milieu du XIVe siècle on s'exerça à écrire en prose. Alors l'ancienne poésie épique fit place aux romans de chevalerie, et l'on traduisit les prosateurs français.

Un grand nombre de contes et de nouvelles, la plupart tirés d'anciens poëtes, suivirent donc de près les ouvrages en vers. Mais ces productions ont si peu de valeur que nous nous bornerons à en citer les titres :

Aventures de Wigalois et de Tristan (tirées des traditions du roi Arthur).

Aventures de Renaud de Montauban (tirées des traditions de Charlemagne).

Lothaire et Maller (traduits du français par la comtesse de Nassau-Saarbruck).

Mélusine (traduite en allemand par Ringolfingen en 1470).

Ponce et *Sidonie* (traduits en allemand par la princesse Eléonore d'Autriche).

Dans la foule des romans populaires, les plus goûtés étaient *Fortunat* et *Till Espiègle.*

Le roman de *Fortunat* paraît être d'origine anglaise; la tradition dont il est tiré se trouve déjà dans les *Gesta Romanorum.*

Le roman de *Till Espiègle*, au contraire, est bien d'origine allemande. Till Espiègle était un aventurier qui naquit dans le pays de Wolfenbuttel, au commencement du XIV[e] siècle, et qui mourut en 1350, dans la petite ville de Moellen près de Lubeck : l'on y voit encore sa pierre sépulcrale sur laquelle sont ciselés un hibou et un miroir, par allusion à son nom allemand d'*Eulen Spiegel.* Ce nom est devenu proverbial et synonyme de *bouffon*, *farceur*, *espiègle.* C'est en se livrant à sa folle gaîté que Till parcourut la basse Saxe, la Westphalie, la Pologne, et vint jusqu'à Rome. Ses aventures burlesques furent traduites dans toutes les langues, souvent réimprimées et lues avidement par des lecteurs innombrables de tout sexe et de tout âge [1].

Peu à peu les écrivains allemands s'élevèrent du roman et des contes au genre historique. Cependant on ne vit paraître encore, durant cette période, que des *chroniques.* Les plus remarquables de ces compositions sont les suivantes :

La Chronique alsacienne, par Twinger de Kœnigshofen, composée vers l'an 1386.

[1] *Vie de Till Espiègle.* Prague et Vienne, 1795. Fr. Schlegel a traité depuis le même sujet, en 1805.

La chronique allemande de la ville et des seigneurs de Limbourg sur Lahn, par Gensbein, de 1336 à 1398.

La chronique du pays de Thuringe, par Rothe, moine d'Eisenach, vers 1430.

Entre ces chroniques et ces romans se place un ouvrage remarquable, qui n'est ni une histoire ni un roman, mais qui jette sur une base historique des récits d'un grand intérêt. C'est *Le Roi Sage*[1], ou l'histoire des exploits de Maximilien Ier, qu'à son invitation composa son secrétaire Treitzsauerwein.

Ce qui ajoute au prix de ce travail, c'est qu'il est écrit comme le poëme du seigneur Teuerdank, dont il est le pendant, en dialecte autrichien, et qu'il existe peu d'autres monuments de ce dialecte. On doit remarquer, pour l'intelligence du texte, que les personnages historiques y sont désignés sous des noms assez étranges : le roi de France est appelé le *roi bleu*, et les Pays-Bas, *la compagnie brune*, etc. [2].

Il n'est pas étonnant que les prosateurs se soient préoccupés de l'empereur Maximilien comme les poëtes. Ce prince fut pour les lettres allemandes ce que François Ier fut pour les lettres françaises. Il exerça sur la littérature une influence d'autant plus profonde que, familier avec les principales langues

[1] Der Weiss-Kœnig.

[2] La seule édition imprimée qui ait paru de ce trésor historique est celle de Vienne, 1775, 2 vol. avec d'excellentes gravures de Burgmeir, un élève d'Albert Durer.

anciennes et modernes, il excitait, par toutes sortes d'encouragements, les plus beaux génies de son temps à composer des ouvrages de goût. A sa cour se réunissaient les premiers littérateurs, artistes et savants, tels que *Reuchlin*, *Mélanchton*, *Agricola*, *Conrad Celtès*, *Albert Durer*, etc.

La prose étant ainsi formée pour le roman et la chronique, en attendant qu'on la façonnât pour l'histoire, on aborda le genre didactique. On traita des sujets ascétiques et moraux. *Eyb, chanoine de Bamberg*, composa au xv[e] siècle un *Eloge du mariage*, qui est une des plus curieuses et des plus piquantes choses de l'époque. On doit au même écrivain un *Miroir des mœurs* et une traduction de deux comédies de Plaute.

Les traductions d'auteurs latins devinrent très-fréquentes dans ce temps, et il parut un grand nombre d'éditions de ces Romains mis en allemand, principalement d'Ovide, de Phèdre, de Jules César et de Cicéron, dont on admira surtout les Offices.

Nous l'avons vu, dès la période précédente, l'art oratoire avait pris naissance dans la chaire allemande, grâce à Berthold dont nous avons cité les sermons (page 73). *Tauler* [1], dominicain de Strasbourg, s'éleva plus haut que Berthold. Cet excellent ecclésiastique exerça, par sa piété et la puissance de sa parole, une influence aussi salutaire sur les lettres

[1] Né en 1294, et mort en 1361, à Strasbourg.

que sur les doctrines morales et religieuses; et sous ce double rapport, il fut précurseur de Luther, car il donna à la prose son premier élan, assouplit la langue et la rendit apte à exprimer des idées abstraites et morales.

Ses sermons eurent plusieurs éditions et furent traduits en divers dialectes et en haut-allemand. Ils sont si supérieurs, par les pensées et par les expressions, qu'on les lit encore de nos jours avec un grand intérêt[1]. Son émule, *Geiler de Kaisersberg*[2], eut toute sa chaleur et son onction. On le vénérait pour son savoir et ses travaux apostoliques, autant que pour la doctrine pure et élevée qu'il enseignait aux peuples. Il publia d'abord plusieurs ouvrages d'édification, tels que *le Paradis des ames* et *le Miroir consolateur*, composés à l'occasion de la peste qui ravagea l'Allemagne de 1480 à 1487. Mais il s'illustra surtout par ses sermons, dont il nous est resté un grand nombre (cent dix). Ils roulent tous sur des sujets tirés du poëme de *Brant*, *le Vaisseau des Fous*, et l'orateur passe en revue, en les flagellant, tous les genres de vices et de folies de son temps.

[1] Il en a paru une nouvelle édition (Francfort-sur-Mein, 1825, 3 vol. in-8°).

Arndt a publié une bonne biographie de Tauler (Lunebourg, 1689).

[2] Il naquit à Shafhouse en 1445, fut élevé chez son aïeul, dans une petite ville de la Haute-Alsace, à Kaisersberg, dont il prit le nom, devint docteur en théologie et prêcha à Fribourg, Wurzbourg, Augsbourg et Strasbourg. Il mourut en cette dernière ville, l'an 1510.

Ces sermons disent des vérités piquantes et hardies dans un style grave et vigoureux; ils joignent au blâme le plus amer une grande naïveté et une onction apostolique. Le plaisant y marche de front avec le grave, et il n'est pas de peinture plus fidèle des mœurs et des modes de l'époque. Ceux qui voudront étudier les idées et les tendances qui précédèrent immédiatement la Réforme ne sauraient recourir à une source plus instructive et plus pure ; ceux qui veulent connaître la langue et les progrès de l'art ne peuvent consulter de monument plus authentique[1].

[1] Ammon. *Vie, enseignements et sermons de Geiler* (Erlangen, 1826, in-8°).

—

5° PÉRIODE SAXONNE.

De l'École de Luther à celle d'Opitz

(1534-1625).

—

DU CARACTÈRE DE CETTE PÉRIODE ET DES CAUSES QUI ONT AMENÉ DE NOUVEAUX PROGRÈS DANS LA LITTÉRATURE ALLEMANDE.

La période dans laquelle nous entrons porte un cachet bien caractéristique, c'est celui de la renaissance, de ce grand mouvement intellectuel qui changea les mœurs, les croyances, les institutions politiques et les doctrines littéraires de l'Occident.

Cette période est donc remarquable sous bien des rapports. La poésie n'y jette pas, il est vrai, un très-vif éclat, car elle n'est pas le principal objet de la pensée; elle cède au contraire le pas à la controverse qui d'ordinaire glace l'imagination. Cependant quelques genres de poésie sont cultivés avec ardeur; le chant sacré et la chanson populaire s'enrichissent de plus en plus; la poésie dramatique gagne à la fois un point de vue plus élevé et une plus grande régularité dans les formes.

Au commencement de cette période on voit même quelques œuvres d'imagination éclore fraîches et

brillantes; mais bientôt la chaleur des discussions religieuses fait négliger ces travaux d'inspiration; le genre didactique et le genre épique languissent et semblent près de s'éteindre.

Toutefois, ce que les circonstances du temps ôtèrent à la poésie, elles le prodiguèrent à la prose. Le XVIe siècle est pour la prose allemande l'époque du plus grand développement. Cela tient à plusieurs causes. En premier lieu, l'histoire, les mathématiques, les sciences naturelles, et la culture intellectuelle en général, firent aussi des progrès, grâce à la fondation de nouvelles universités et d'autres établissements d'instruction publique. En second lieu, cette époque présente, dans les fastes littéraires de l'Allemagne, une véritable ère de renaissance, par suite de la nouvelle manifestation de ce génie créateur qui autrefois enfanta dans la Grèce et à Rome tant d'immortels chefs-d'œuvre. En effet, les lettres et les sciences, qui avaient péri en Occident à la chute de l'empire, ressuscitèrent tout à coup, en jetant le plus vif éclat. La prise de Constantinople par les Turcs (1453) ramena en Allemagne, comme en Italie et en France, le goût de la littérature ancienne et surtout celui de la langue hellénique. Les Grecs qui, pour se soustraire au joug d'un peuple barbare, se réfugièrent en Italie et s'y fixèrent dans les villes où le culte des Muses était le plus en crédit, y firent fonder plusieurs académies. Les lettres furent cultivées par leurs disciples avec une sorte d'enthousiasme, et

bientôt l'Italie rivalisa avec la Grèce ancienne. Florence, dont Cosme de Médicis avait fait le sanctuaire des arts et des sciences, devint une sorte de nouvelle Athènes, qui répandit dans l'Europe entière l'amour des belles études. Les Allemands prirent une large part à ce mouvement. Ils vinrent s'instruire à Rome, à Padoue, à Florence, et, à son tour, l'Allemagne fonda des académies ou de nouvelles universités; celle de Greifswald en 1456; celle de Freiberg en 1457; celle de Bâle en 1460; celle de Trèves en 1472; celle de Mayence en 1477; celle de Wittenberg en 1502; et celle de Francfort-sur-l'Oder, en 1506.

D'habiles littérateurs, des hommes savants et studieux se montrèrent tout à coup en Allemagne à la suite de ce mouvement : ce furent *Eyb*, moraliste et philosophe (mort en 1470); *Schuren*, auteur d'un lexique allemand-latin (mort en 1477); *Wessel*, théologien distingué par ses lumières (mort en 1489); *Celtès*, poëte couronné des mains de Frédéric III [1]; *Schott*, de Strasbourg, célèbre jurisconsulte et philologue (mort en 1491); *Agricola*, le restaurateur de la philosophie et des belles-lettres en Allemagne (mort en 1485); *Rebel*, philologue, historien et poëte (mort en 1498); *Reuchlin*, autre réformateur des études allemandes (mort en 1521); *Erasme* de

[1] Il était bibliothécaire et professeur de poésie à Vienne, où il mourut en 1507.

Rotterdam, le premier humaniste de l'époque (mort en 1536) [1]; *Camerarius*, grammairien, orateur, poëte, historien, naturaliste, etc. (mort en 1574); *Copernic*, fameux astronome, auteur de notre système solaire (mort en 1543); *Gesner* (Conrad), surnommé le Pline de l'Allemagne, grand botaniste et zoologue (mort en 1566); *Mélanchton*, philologue et théologien, surnommé l'instituteur de l'Allemagne (mort en 1560); *Dalboury*, fondateur de l'académie rhénane (mort en 1503).

A ces noms illustres se joignirent ceux d'artistes distingués, tels que *Schoëngauer* de Colmar (mort en 1486), *Sutermann* (mort en 1505), *Wohlgemuth* de Nuremberg (mort en 1519), et *Albert Durer*, le plus célèbre de tous.

Les princes et les grands, appréciant la gloire que les hommes de génie que nous venons de citer faisaient rejaillir sur la nation allemande, protégeaient de plus en plus les arts et les lettres, et honoraient particulièrement ceux qui les cultivaient. De son côté, la diète de Freiberg assimila le grade de docteur ès-lettres ou ès-sciences au rang de chevalier.

L'art d'imprimer, que Guttenberg inventa à Mayence ou à Strasbourg en 1436, et qui se répandit de là en Allemagne, en France et en Italie; la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb en 1492,

[1] On sait qu'Érasme était Hollandais. Nous le classons parmi les ecrivains d'Allemagne à cause du long séjour qu'il fit à Bâle.

et l'établissement de la poste en Allemagne par l'empereur Maximilien, donnèrent une puissante impulsion à l'intelligence, en facilitant la communication des idées, et rendant plus fréquentes et plus intimes les relations réciproques des peuples. Les esprits, auparavant engourdis, se réveillèrent de toutes parts et se livrèrent, dans le domaine de la science, à ces investigations étendues et profondes qui ont fait enfin de la littérature allemande une vaste et complète encyclopédie des études humaines.

Cependant ce qui amena, au XVIe siècle, dans la langue et dans la littérature de l'Allemagne, les plus grands progrès, c'est incontestablement la Réforme. La Réforme fit naître des discussions sans nombre, de longues argumentations, en un mot elle produisit ces joûtes dialectiques qui épurent et enrichissent les langues. Elle enfanta une foule d'ouvrages, depuis la brochure jusqu'à l'in-folio, la plupart écrits en allemand, car on voulait éclairer le peuple. Ces publications, rédigées avec le désir de convaincre, lues avec avidité, embrassant les intérêts les plus sacrés de l'homme, ceux de la religion, exercèrent sur les esprits, sur la pensée et les mœurs, une influence immense. L'auteur de ce mouvement, le chef de la Réforme, Luther[1], grâce à son énergie et à ses puissantes facultés, créa pour ainsi dire un nouvel idiome,

[1] Il naquit le 10 novembre 1483, à Eisleben, en Saxe, et y mourut le 18 février 1546. Spieker, *Histoire de Luther* (Berlin, 1818).

en fondant l'un dans l'autre, en mariant ensemble les deux principaux dialectes alors en usage, idiome qu'il popularisa par sa traduction des Saintes-Ecritures, et qui devint la langue littéraire de l'Allemagne. En effet, cet idiome est l'allemand moderne. Sermons, traités d'édification, épîtres encycliques, exhortations, tout ce que fit Luther, il le composa dans un langage propre à frapper au même degré par sa force et sa richesse. Bientôt la grammaire et la lexicographie, à peu près inconnues jusque alors, vinrent régulariser et perfectionner cette langue nouvellement découverte par un homme doué de talents supérieurs, dans le génie d'une nation qui ignorait sa propre valeur.

L'Allemagne s'adonna, en outre, avec la plus grande ardeur, aux langues anciennes, même à celles de l'Orient, afin de mieux interpréter les livres saints qu'elle était pressée de lire à la fois dans les textes et dans une version nouvelle.

En effet, la révolution religieuse qui se fit en Allemagne, comme dans une grande partie de l'Europe, et dont Luther fut l'auteur principal, mit en jeu toutes les facultés de l'esprit humain et remua profondément le pays qui en fut le premier théâtre. Sous ce rapport, et nous n'avons à l'envisager sous aucun autre, Luther est un des hommes les plus remarquables de la littérature allemande. C'est lui qui a donné la plus forte impulsion au progrès de la langue et qui a le plus propagé le goût des études.

Obligé d'employer toute la puissance de la pensée et du style, afin de défendre la cause qu'il regardait comme sacrée et pour laquelle il se dévouait, il eut recours à toutes les formes de la composition et à toute la docilité d'une langue encore dans l'enfance, pour ne pas demeurer au dessous des exigences de sa position. Son génie suffit à cette tâche, et c'est merveille de voir ce qu'il sait faire d'un idiome qui, naguère encore, se montrait aussi rebelle au prosateur qu'au poëte. En comparant les écrits de Luther à ceux qui les avaient précédés, on ne peut que leur payer un tribut d'admiration.

Ces écrits sont au surplus en accord avec son caractère. Il s'exprime d'une manière vive, impétueuse, pittoresque, et il y a naturellement de l'audace et de l'innovation dans le langage d'un génie si hardi et si novateur.

La parole était la grande arme de Luther, un poëte l'a dit. Aucun écrivain allemand n'en avait fait jusque-là le même usage. *Tauler*, *Brant* et *Geiler* l'avaient maniée, il est vrai, avec une grande habileté, mais nul d'entre eux ne s'était appliqué aux divers genres de la composition; il les embrassa tous et réussit presque dans tous.

C'est surtout dans ses productions originales, telles que ses sermons, ses traités, ses épîtres encycliques et ses lettres familières, qu'il faut chercher le style qui lui est propre. Sa version de la Bible, dont nous allons parler tout à l'heure, est sans doute

d'un grand mérite, mais c'est moins le génie du traducteur que celui des auteurs qui s'y révèle; c'est l'éloquence, c'est la poésie de la parole de Dieu qui y domine; ce n'est pas celle de la parole d'un homme qu'on y admire.

Cependant Luther a payé un large tribut à la faiblesse humaine. Il a laissé un genre de composition où son esprit se peint dans les formes âpres, rudes, grossières de son temps. Ce sont ses écrits satiriques et polémiques où il est parfois trivial, mordant et amer. Pour combattre tant d'adversaires, de princes, de prélats, de docteurs, il s'arma naturellement de toutes pièces; il prit tous les tons, et de là vinrent sans doute ces mouvements si impétueux, ces apostrophes si violentes et cette audace si incisive qui caractérisent sa polémique. Ces défauts firent d'ailleurs son succès. Ses écrits trouvèrent un si grand nombre de lecteurs qu'il fallut sans cesse les réimprimer. Son sermon sur la grace, qui parut en 1517, eut dix éditions en peu d'années. Sa dissertation sur l'usure en eut onze, celle du mariage, treize [1]. Son chef-d'œuvre, cependant, c'est sa version de la Bible, qui est le plus beau monument littéraire du XVIe siècle, pour le haut-allemand moderne [2].

[1] Il existe cinq éditions des *OEuvres complètes de Luther*; la meilleure est celle de Walch (Halle, 1737 à 1753, 24 vol. in-4°). Vent en a publié un excellent extrait (Hambourg, 1827 à 1828, 2e édition, 10 vol.).

[2] Il en publia les psaumes pénitentiaux dès l'an 1517. Sa traduction complète de l'Écriture-Sainte ne parut qu'en 1534.

On y trouve, particulièrement dans l'Ancien-Testament, des modèles de toute espèce de style, des narrations d'une noble simplicité, de brillantes descriptions, des tableaux tendres et gracieux, et le ton inspiré et sublime de la poésie lyrique. L'auteur en convient, il mit à cette traduction un soin extrême; quelquefois il chercha auprès d'habiles artistes et d'artisans éclairés, des termes qui répondissent à ceux qu'il avait à traduire [1] : d'autres fois il s'enferma des journées entières avec une petite provision d'eau et de pain, pour n'être pas distrait de ses méditations. Le nouveau traducteur effaça tous ses devanciers, et on est frappé de sa supériorité, quand on compare sa version avec celles qui l'avaient précédée, savoir : la traduction de la Bible, édition de Strasbourg, en 1466; celle publiée à Nuremberg, en 1483; celle de Lubeck, en 1494, et celle de Halberstadt, en 1520 [2].

[1] « Dans ma traduction, dit-il, je me suis efforcé d'écrire un allemand pur et clair. Il nous est souvent arrivé que nous avons cherché et demandé un seul mot pendant quinze jours, trois, quatre semaines, et parfois sans le trouver. Pour le livre de Job, nous avons travaillé, Philippe, Aurogalle et moi, de telle sorte que dans quatre jours nous terminions à peine trois lignes. A présent que l'ouvrage est traduit et prêt, chacun peut le lire et le critiquer à son aise. »

[2] La traduction allemande de la Bible a été sans cesse perfectionnée; on a même essayé de nos jours des traductions entièrement modernes. Celles qui se sont le moins éloignées du style de Luther ont seules obtenu quelques suffrages; seules elles en ont mérité. Tandis que les essais des Hetzel, Michaëlis, Moldenhawer, Bahrdt, Augusti, Stoltz et Van Ess se font oublier; la version de Wette, servilement calquée sur l'original, et conservant presque tous les mots de Luther, s'élève au premier rang, quels que soient d'ailleurs ses défauts.

On comprend après cela que la prose a dû l'emporter dans cette période sur la poésie; cependant nous aurons à mentionner quelques productions remarquables dans ce dernier genre.

—

POÉSIE.

Poëte universel : Hans Sachs.

A la tête des poëtes de cette période se place un homme qui s'est essayé dans tous les genres, et qui a exercé sur son siècle une influence si générale qu'il mérite un rang à part.

Hans Sachs [1] ne fut proprement que le premier des maîtres chanteurs. Contemporain du Tasse, de l'Arioste et de Cervantes, il fut le poëte le plus fécond, non seulement de son époque, mais de tous les siècles. Ses premiers essais poétiques datent de sa

[1] Hans Sachs naquit à Nuremberg, l'an 1494. Fils d'artisan, il fut lui-même simple artisan, vivant des produits de son humble profession. Il mourut dans sa ville natale, en 1576, dans la quatre-vingt-deuxième année de sa vie. Doué d'heureuses dispositions, il visita dans sa jeunesse plusieurs villes célèbres par leurs écoles de chant, et y étendit ses connaissances. Il avait pris des leçons du maître-chanteur Nunnenbeck. Il consacra tous ses loisirs à la lecture des écrivains allemands; il ne lisait que dans des traductions les auteurs grecs et latins. A cette ardeur pour l'étude, il joignit un esprit jovial et une ame douce et religieuse qui le rendit surtout vénérable dans sa haute vieillesse.

Ranisch a publié sa biographie (Altenbourg, 1765, in-8).

vingtième année, mais la belle période de son génie commence en 1530 et finit en 1558. Ce fut dans cet espace de temps qu'il composa la plupart de ses poésies qui sont au nombre de 6048! Il nous reste de cette prodigieuse fécondité, 56 tragédies, 68 comédies, 62 pièces de carnaval, 210 narrations bibliques et discours sacrés, 150 psaumes, 480 contes et pièces fugitives, et 286 fables et facéties [1].

Tout cela eut parmi les contemporains du poëte un succès immense. Cependant les classes élevées et instruites l'apprécièrent avec réserve, et, vers la fin du XVIe siècle, Hans Sachs tomba dans le discrédit. On fut plus sévère encore à son égard dans le siècle suivant. Wernicke, dans un poëme héroï-comique, intitulé *Hans Sachs*, représenta même ce maître chanteur comme le type de la sottise. Des critiques français, anglais et italiens, en parlèrent avec la même sévérité. Mais au dernier siècle, Wieland et Goethe jugèrent mieux de son mérite, et rappelèrent l'attention sur ses œuvres. Alors le persiflage dont Sachs était devenu l'objet cessa peu à peu, et l'on apprécia mieux un auteur qu'il faut juger d'après l'esprit de son siècle et non d'après le goût du nôtre.

[1] Sachs publia, dans la soixante-quatorzième année de sa vie, une édition de ses œuvres choisies (Augsbourg, 1558, 1560 et 1561, 3 vol. in-fol.). Cette édition fut réimprimée plusieurs fois. Il en parut aussi d'autres considérablement augmentées. La dernière est due à Goez; elle a pour titre : *Hans Sachs. Choix de ses poésies pour les amateurs de l'ancienne littérature nationale* (Nuremberg, 1829, 1830, 4 vol. in-12).

Sachs était né avec de grandes dispositions, une imagination riche, un esprit fécond. Il sut observer, et, à force de persévérance, il acquit des connaissances variées, celles même du monde et du cœur humain. Mais il n'avait pas fait d'études classiques; de là le vice de sa composition; de là ses méprises dans tout ce qui tient au goût, à la diction, à la versification.

Pour le siècle où il vécut, ce fut non seulement un estimable poëte, mais un littérateur éminent. Il lutta contre la grossièreté de son temps, et il eut assez de bonheur pour s'élever souvent au dessus de ses émules. Mais d'autres fois il subit l'influence de l'époque et en a tous les défauts. Il en résulte que tantôt on admire en lui un génie extraordinaire, et tantôt on le prend en pitié; mais s'il eût vécu dans des temps plus heureux, il eût été l'ornement de son pays. Le comparer, comme on l'a fait, sous le rapport de l'élévation du génie, aux poëtes classiques des beaux siècles de l'humanité, est une exagération ridicule; quant à la fécondité, il surpasse, comme nous l'avons dit, les poëtes de tous les âges.

Hans Sachs s'est essayé dans presque tous les genres, et la seule multiplicité de ses productions fait comprendre qu'elles n'ont pu être également bonnes. L'auteur lui-même demandait que les quatre mille chansons qu'il avait composées, en sa qualité de maître chanteur, ne fussent pas livrées à l'impression.

Ses compositions dramatiques ne sont, sous aucun rapport, comparables à celles qui, à la même époque, donnèrent à la France, à l'Espagne et à l'Angleterre des théâtres nationaux. Dans beaucoup de pièces de Sachs, il n'y a ni plan, ni intérêt, ni situations dramatiques. Le style en est négligé. Le maître s'y exprime comme le valet, et les actions les plus inconvenantes se passent sous les yeux du spectateur. Les unités de temps et de lieu y sont peu observées. Sémiramis et Cléopâtre, Clytemnestre et Agrippine, figurent dans la même pièce. Cependant on y trouve quelquefois des caractères bien dessinés, un dialogue aisé et d'heureuses saillies.

Aux yeux de Sachs, la différence de la comédie à la tragédie repose sur la circonstance seulement que dans la dernière il meurt un ou plusieurs personnages. La pièce de *Mucius Scévola* est une comédie, par la raison que le héros ne s'y poignarde pas.

Ses pièces de carnaval ont plus de mérite : Sachs s'y élève au dessus de son siècle. Il était là dans son élément, tandis que dans la comédie et la tragédie son esprit était gêné, écrasé par l'élévation du sujet et par les exigences de la forme. C'est dans ces comédies burlesques qu'éclatent toute son énergie et sa profonde connaissance du monde. On y trouve parfois de brillantes peintures des mœurs du temps. L'une des meilleures de ces bouffonneries est celle qui porte le titre : *Comment le diable épousa une vieille femme.*

Sachs a fait aussi des discours en vers, des contes et des fables dont il puisait le fond dans Esope ou dans la mythologie. Ses contes facétieux, où plus d'une fois il imite Brant, sont riches en excellentes plaisanteries; ils occupent le premier rang parmi les productions légères de son époque. Il fut plus heureux encore dans ses narrations tirées de la Bible, de l'histoire profane, de Boccace ou d'autres auteurs.

A la mort de Luther, Sachs composa en son honneur une oraison funèbre. Dès 1523, il avait publié un poëme allégorique où il faisait l'apologie de Luther et de la Réforme. C'est une espèce d'épopée héroï-comique, qui a pour titre : « *Le Rossignol de Wittenberg* », et qui est, sous le rapport littéraire, une de ses meilleures productions.

Une légende de Sachs donnera au lecteur français une idée de son talent pour le conte :

Saint Pierre et la Chèvre.

« Jésus, étant encore sur la terre, voyageait de » compagnie avec l'apôtre saint Pierre. Un jour, au » sortir d'un village, Pierre s'adressa à son maître : » Seigneur Dieu, j'admire ta bonté ! car enfin, avec » ta toute-puissance, tu laisses aller le monde sans » en prendre souci; le prophète Habacuc l'a bien » dit : Délit et violence passent pour bon droit; » l'homme juste et pieux devient le jouet de l'impie, » et la justice n'existe nulle part; les doctrines se croi-

» sent et se détruisent réciproquement, tout comme » les poissons dans la mer où toujours le plus grand » avale le plus petit; le méchant triomphe de l'homme » simple et bon. En somme, tout va mal dans les pro- » fessions élevées comme dans les inférieures; tu vois » tout cela, et tu gardes le silence! On dirait vrai- » ment, Seigneur, que la chose ne te regarde point; » et cependant, puisque tu as en mains les rênes du » pouvoir, il te serait bien facile de remédier au mal. » Oh! si pendant une année seulement je pouvais » être Dieu, les choses n'iraient point ainsi; je ferais » une meilleure police dans les Etats de l'empire ter- » restre; je mettrais bon ordre à l'usure, à la trom- » perie, à la guerre, à la rapine, à l'incendie; je » saurais, en un mot, rendre la vie de l'homme plus » paisible et plus heureuse.

» — Jésus lui répondit: Crois-tu sincèrement » pouvoir mieux gouverner la terre que je ne le fais » moi-même, et mettre toutes choses en meilleur » ordre, protéger les bons et châtier les mauvais?

» — Certainement, lui répliqua saint Pierre, tout » irait bien dans le monde, et je saurais mieux que » toi maintenir le bon ordre.

» — Le Seigneur reprit à son tour: Eh bien, sois » satisfait, je te délègue ma puissance, sois toute la » journée le maître suprême, le vrai Dieu! Fais et » ordonne à ta guise! sois dur et sévère, ou clément » et bon; dispense à ton gré la malédiction ou la » prospérité; fais le beau temps, le vent ou la pluie,

» punis ou récompense, tourmente, protége ou
» épargne; en un mot, je t'abandonne ma toute-
» puissance.

» Ce disant, Jésus remit son bâton entre les mains
» de Pierre. Qui fut joyeux? ce fut l'apôtre.

» Sur ces entrefaites, arrive une pauvre femme,
» vieille, maigre, pâle, marchant pieds nus et cou-
» verte de haillons. Elle conduisait sa chèvre au
» pâturage; mais, arrivée au détour du chemin :
» Va, dit-elle à l'animal intelligent, que le bon Dieu
» te conserve; qu'il te préserve de tout mal, qu'il
» éloigne de toi les loups et la tempête! Pour moi, il
» m'est impossible de t'accompagner; mon ménage
» me réclame, et si je ne retournais pas à la maison,
» mes petits enfants n'auraient rien à manger. Va
» donc là où tu trouveras à paître, et que Dieu te
» conserve! — Cela dit, la bonne femme retourne à
» son village, et la chèvre poursuit son chemin.

» Le Seigneur dit à son apôtre : Pierre, tu as
» entendu la prière de cette pauvre femme? Il faut
» donc que tu aies pitié d'elle, et puisque te voilà
» Dieu pour le reste de la journée, il est de toute
» justice que tu prennes la chèvre sous ta protec-
» tion, car cette femme a prié dans la sincérité de
» son cœur. Garde donc bien cet animal tout le
» long du jour, prends garde qu'il ne s'égare dans
» les bois, qu'il ne tombe ou qu'il ne soit volé,
» préserve-le des loups et des ours, qu'il revienne

» ce soir sain et sauf au logis! Va, te dis-je, et songe
» à bien remplir ta mission.

» Quand le Seigneur eut ainsi parlé, Pierre se
» mit incontinent en devoir de protéger la chèvre et
» de la conduire lui-même au pâturage. Aussitôt
» commencèrent les inquiétudes de l'apôtre. La chè-
» vre était fringante, jeune et téméraire; elle ne
» s'amusa pas à brouter dans le voisinage, mais elle
» courut çà et là dans les champs, grimpant sur un
» rocher, sautant sur un autre, et se glissant par-ci
» par-là à travers les haies et les broussailles. Pierre
» se désolait; il soufflait, haletait, toujours courant
» après la maudite bête, tandis que le soleil dardait
» sur lui ses rayons brûlants. Bientôt il est inondé
» par des flots de sueur. Le bonhomme passe ainsi
» sa triste journée, et le soir, fort tard, accablé,
» altéré, exténué, il ramène la chèvre au logis.

» Le Seigneur le regarda en souriant : Pierre,
» veux-tu conserver plus long-temps ma puissance
» en tes mains ? — Celui-ci lui répondit : O mon
» Seigneur bien aimé, reprends ton pouvoir; j'ai
» perdu l'envie de remplir tes fonctions. Je m'aper-
» çois que ma sagesse suffit à peine pour que je
» puisse, avec grand labeur et force inquiétudes,
» gouverner une chèvre. Seigneur, excuse ma témé-
» rité; à l'avenir, je me garderai bien de critiquer ce
» que tu fais. — Jésus lui répondit : Pierre, qu'il en
» soit ainsi; vis dans le repos, et laisse-moi le soin
» de gouverner les choses d'ici-bas! »

POÉSIE ÉPIQUE ET HÉROÏ-COMIQUE.

On a de Fischart[1] un poëme épique intitulé : *Le Vaisseau fortuné*, composition où l'auteur, contre son habitude, a de la chasteté dans le langage, de la noblesse et de la vigueur dans le style. En voici le sujet : Les citoyens de Zurich désiraient que la ville libre et impériale de Strasbourg s'alliât à la confédération helvétique. Mais cette cité croyait peu à l'utilité d'une telle alliance; elle craignait qu'en cas d'attaque et de détresse, elle ne fût trop éloignée de la Suisse pour en être secourue à temps. Afin de lui ôter cette crainte, plusieurs députés de Zurich (parmi lesquels se trouva probablement l'auteur lui-même) s'embarquèrent de grand matin sur la Limmat, descendirent l'Aar et le Rhin, pour assister à un tir au fusil qui devait avoir lieu à Strasbourg. Ils arrivèrent dans cette ville le jour même de leur départ, prirent place à un banquet, et, apportant une énorme chaudière d'airain pleine d'une bouillie de millet encore brûlante, ils déclarèrent à leurs futurs alliés que, dans le cas où Strasbourg serait attaqué, ceux de Zurich viendraient à son secours avant que la bouillie du matin eût eu le temps de se refroidir. La chaudière, qui pesait 144 livres, fut déposée à l'arsenal de Strasbourg.

[1] Né à Strasbourg, dans la première moitié du seizième siècle, il devint docteur en droit et bailli de Forbach, près Sarrebruck, et mourut en 1589.

Fischart décrit cet événement en vers fort agréables. Il donne tous les détails de ce voyage, du séjour des députés à Strasbourg et de leur retour à Zurich. Son poëme est riche en descriptions. On y remarque quelques fictions heureuses et de beaux discours. Il a un mérite véritable, et sa morale, dont l'objet est de démontrer que l'homme peut rendre possible, à force d'énergie et de persévérance, ce qui paraît ne pas l'être, est bien amenée [1].

Rollenhagen [2] composa des comédies et plusieurs ouvrages en vers, mais il n'est connu dans l'histoire littéraire que par son imitation de la Batrachomyomachie d'Homère. Son poëme, qui est divisé en trois livres, peut être regardé comme le pendant de celui de Reineke le Renard. Dans le premier livre, l'auteur peint les mœurs de la vie domestique des hommes, sous l'emblème d'actions et d'événements qu'il prête aux souris, aux chats et aux renards. Le second a pour objet le gouvernement spirituel et temporel des peuples, qu'il décrit sous l'allégorie de délibérations que prennent les grenouilles; et le troisième offre le tableau de l'état militaire dans une épopée sur les guerres des grenouilles et des souris. Ce poëme a dix mille vers, et cette longueur démesurée n'en est pas le seul défaut; c'en est un autre que les diverses

[1] On doit une nouvelle édition de ce poëme à Halling (Tubingue, 1828, in-8°, avec des notes).

[2] Il naquit près de Berlin en 1542, et il mourut en 1609, à Magdebourg, où il était recteur.

parties de cette composition ne soient pas travaillées avec un soin égal. Mais il y a dans l'ensemble un plan heureusement tracé, des caractères supérieurement dessinés, des tableaux bien faits, de belles images, beaucoup d'enjouement et une grande connaissance du monde : en un mot, c'est une œuvre originale et qui peint parfaitement les mœurs de l'époque.

—

POÉSIE DRAMATIQUE.

Cette période est fort riche en compositions dramatiques. L'Allemagne en demandait, et il était peu difficile de satisfaire un public dont le goût n'était pas formé. Ainsi qu'en France, la Bible, ses grands drames, et surtout la passion du Sauveur, formaient les sujets des représentations scéniques. L'Allemagne suivit en cela l'exemple de la Grèce et de Rome, qui avaient aussi rattaché le théâtre à la religion et aux cérémonies mythologiques.

Les drames de cette époque étaient une espèce de solennités religieuses, quelque ridicules et absurdes qu'ils nous paraissent. On n'avait alors ni salles de spectacle, ni troupes d'acteurs. Les représentations avaient lieu en plein vent; les acteurs étaient des amateurs qui jouaient à leurs frais : on y déployait souvent une grande magnificence, et le nom-

bre des personnages était très-considérable. Ainsi, lorsqu'on donna à Gabel, en Bohême, *Saül*, drame biblique de maître Holzwart, on vit paraître sur la scène cent acteurs et cinq cents figurants. A Kaufbeuren, la tragi-comédie du recteur *Brummer* fut jouée par deux cent quarante-six acteurs.

Le principal auteur dramatique de cette période, après Hans Sachs dont nous avons parlé plus haut, fut *Ayrer*, qui florissait à Nuremberg, dans la seconde moitié du XVIe siècle. Ce poëte approcha du mérite de Hans Sachs, du moins sous le rapport de la fécondité : en effet, il composa trente-six pièces de carnaval et trente drames qui furent publiés à Nuremberg, en 1618, sous le titre de *Opus Theatricum*.

Ayrer fit connaître l'opéra en Allemagne, et déploya dans ce genre de composition un talent véritable.

Brummer, que nous venons de nommer, se fit aussi un beau nom, surtout par sa tragi-comédie apostolique jouée « pour l'admiration des hôtes et des étrangers », comme il le dit dans la dédicace de sa pièce aux magistrats de la ville. Nous ferons remarquer à cette occasion qu'on a dû employer des machines auxquelles on a supposé quelquefois une origine plus récente. En effet, on lit, en tête de la scène de la Pentecôte, ces mots : « Le Saint-Esprit descend du ciel, et des auréoles flamboient au dessus de la tête des apôtres. » Il est dit dans un autre passage : « Il se fait un tremblement de terre. Les portes s'entr'ouvrent et se détachent de leurs gonds. »

D'autres écrivains entrèrent dans la lice ouverte par Sachs et par Ayrer, et, déjà avant ce dernier, Rebhuhn avait composé quelques comédies sacrées, qui se distinguaient par une certaine régularité; elles étaient écrites en vers iambiques et en trochées, mesure inconnue jusque alors. Ce qui assura bientôt le progrès de l'art dramatique en Allemagne, ce fut l'étude sérieuse des anciens. On traduisit (en 1584) l'*Iphigénie en Aulide* d'Euripide, et (en 1585) l'*Eunuque* de Térence.

Cependant le théâtre des anciens n'exerça pas une influence prépondérante sur la scène allemande. Ce fut au contraire celui des Anglais qu'on prit pour modèle. L'Allemagne emprunta à la scène britannique le plus bouffon et le plus grotesque de ses personnages, le *Jack-Fudding*, qui devint le *Hans-Wurst*, ou le paillasse d'Outre-Rhin.

—

POÉSIE SATIRIQUE ET DIDACTIQUE.

Une époque de polémique fut naturellement aussi une époque de satire. La satire est d'ailleurs dans les mœurs des peuples qui ont beaucoup de bonhomie et de gaîté. Les lettres allemandes offrent des satires à toutes les époques. Dans cette période, l'écrivain le plus caustique, le plus original, le plus gai fut *Fischart*, le célèbre auteur de l'épopée du *Vaisseau fortuné*. C'était un écrivain fécond, si bizarre, si

burlesque, et d'une telle extravagance en fait de satire, qu'il fit époque dans l'histoire littéraire. Il avait un fonds inépuisable de saillies, et il flagella les sottises de son siècle, tantôt avec cynisme, tantôt avec finesse, toujours avec une grande connaissance du monde. Il se servait de la langue allemande avec une étonnante hardiesse, la traitant en esclave, lui imposant des termes et des tournures de phrases entièrement neuves; il est incomparable dans l'expression comique. Ses écrits eurent de nombreuses éditions. De son temps la presse suffisait à peine pour les reproduire, et cependant ils sont devenus rares de nos jours.

Fischart a composé un grand nombre d'ouvrages satiriques dont les principaux sont : un poëme burlesque intitulé *La Chasse aux puces* (Floh-Hatz). Le goût du siècle, quelque mauvais qu'il fût, n'excuse pas l'auteur d'avoir fait un livre aussi plat, aussi trivial. *Le Manuel de consolation* pour les goutteux est écrit dans la manière du précédent poëme. *La Ruche sacrée de l'Eglise*, imitée d'une pièce hollandaise, est entremêlée de contes et de légendes. Cette dernière composition n'est qu'un livre de polémique. Malgré son peu de mérite, l'esprit de parti l'accueillit avec empressement. On y trouve plus de sarcasmes amers que de génie poétique, et plus de licence que de talent.

Murner, autre poëte satirique [1], était un homme

[1] Il naquit à Strasbourg, devint franciscain, et obtint à Paris le

d'une instruction remarquable et digne de marcher sur les traces de Brant. Mais il avait peu de modération et de mesure : si Brant censure, Murner invective ; si l'un fait rougir le vice, l'autre l'irrite ; cependant Murner a peut-être une verve plus satirique que Brant, et l'on doit enfin lui rendre une justice d'autant plus éclatante que l'esprit de parti l'a plus long-temps méconnu.

Parmi ses nombreux écrits, il en est trois de remarquables : ils se tiennent par le sujet, et font tous trois la satire des vices propres à certaines professions. Murner, qui était moine, censure particulièrement le clergé. Ses trois écrits principaux sont intitulés : *La Conjuration des fous* [1], *La Conjuration des fripons*, et *Le Pré aux fous*.

Murner, dans ses pièces, montre beaucoup d'esprit ; mais au lieu de châtier en riant, il frappe avec une rudesse grossière, avec une véhémence mordante sur toutes les folies et sur tous les vices.

Quant au genre didactique, cette période ne nous offre qu'un seul auteur remarquable, c'est *Ringwald* [2]. Il composa un poëme religieux intitulé *La Pure Vérité*, qui fut très recherché en son temps et qui eut six

grade de maître-ès-arts. L'empereur Maximilien I[er] lui décerna à Worms, en 1506, la couronne poétique. Murner, après avoir erré de pays en pays, mourut vers l'an 1536. Il fut un des plus vifs antagonistes de Luther.

[1] Strasbourg, 1512, in-4°.

[2] Né à Francfort-sur-Oder en 1530, il devint prédicateur à Langfeld, et mourut vers 1598.

éditions[1]. On lui doit aussi l'*Avertissement du fidèle Eckhardt*[2], poëme dans lequel il peint les visions d'un malade qui parcourt les cieux et les enfers avec piété et recueillement.

—

POÉSIE LYRIQUE ET LÉGÈRE.

La poésie lyrique, dans cette période, se borne à peu près au chant sacré et à la chanson populaire. Déjà, dans le XIVe siècle, l'Allemagne possédait des cantiques spirituels en langue nationale, mais ils étaient en petit nombre et en partie traduits du latin. La Réforme favorisa le chant d'église; Luther ouvrit une nouvelle carrière à l'art poétique et à la musique sacrés. Il nous reste de lui trente-huit cantiques, qui sont pour la plupart traduits du latin; d'autres sont d'anciens chants d'église retouchés.

Nous citerons, parmi les meilleurs, les suivans qui se chantent encore actuellement dans les églises protestantes: l'hymne *Veni, creator spiritus*, le psaume 3, le *Te Deum laudamus*, et surtout l'admirable cantique: *Notre Dieu est une forteresse imprenable*[3]. Depuis, le nombre des cantiques allemands s'accrut rapidement: au commencement du XVIIIe siècle, on en comptait déjà trente-trois mille composés par plus

[1] Erfurth, 1585.
[2] Francfort-sur-Oder, 1590.
[3] D'après l'édition originale de Wittenberg, de 1543.

de cinq cents poëtes [1]. Hans Sachs composa aussi plusieurs cantiques ; celui qui commence en ces termes : « Pourquoi t'affliges-tu, ô mon âme », est encore usité de nos jours parmi les protestants allemands. Ce cantique a été traduit trois fois en latin et en grec, en français, en anglais, en hollandais et en polonais.

Nous avons vu l'origine du chant populaire en Allemagne. Aussi ancien que la nation germanique, ce chant prit une forme nouvelle à l'époque où la poésie des minne-sænger se fondit dans celle des maitres chanteurs ; mais il ne reçut pas encore à cette époque sa dernière physionomie. La nationalité allemande, en se développant mieux au XVIe siècle, produisit des airs plus caractéristiques. Passionnés, ou plutôt enthousiastes pour l'amour, le vin, la chasse et la guerre, les Allemands, à partir de ce siècle, ont des chants populaires d'une grande beauté. Déposés d'abord dans la mémoire, recueillis par la tradition, ces vers furent propagés bientôt à l'aide des procédés typographiques. Long-temps on les imprima sur feuilles détachées ; enfin on en composa des recueils accompagnés d'airs notés qui se nommaient *gaillardes*. On en a conservé deux fort remarquables : l'un de *Bostio*, maitre de chapelle [2] ; l'autre de *Hassler* [3].

[1] *Histoire du chant de l'église protestante*, par Langbecker (Berlin, 1830).

[2] Altenbourg, 1593, 2 vol. in-4.

[3] Nuremberg, 1601, in-4.

Toutefois le goût de la chanson populaire ne se maintint que jusqu'à la guerre de trente ans. A cette époque, ce genre de distraction disparut devant une série de calamités publiques; la nation cessa de chanter quand elle se sentit accablée de maux si longs et si intolérables.

Une des chansons qui faisaient les délices de l'Allemagne à l'ère de la renaissance nous a paru mériter d'être traduite; nous avons tenté d'en reproduire l'esprit et la forme dans les vers suivants :

Dame Philomèle.

Partez, ô dame Philomèle!
Voici déjà le point du jour :
Fendez l'air, et vite à ma belle
Portez doux message d'amour.

Dans les ennuis, dans les souffrances,
En son jardinet embaumé,
Ma belle attend que vos cadences
Lui rappellent son bien-aimé.

Vite, fendez l'air, Philomèle;
Portez-lui mes vœux, mes soupirs;
Mon cœur vous suit à tire-d'aile,
Devancez le vol des zéphyrs.

L'amour, dès qu'il l'eut aperçue,
Blessa son cœur d'un trait brûlant.
« Soyez cent fois la bienvenue »,
Dira-t-elle, en vous écoutant.

Gazouillez-lui tendre ramage ;
Que vos chants calment sa douleur !
Ah ! remplissez bien mon message,
Et soyez l'écho de mon cœur.

FABLE.

Waldis, qui florissait dans la première moitié du XVI[e] siècle, est un fabuliste distingué. Le recueil de ses apologues est intitulé : *Esope rajeuni et mis en rimes, avec cent nouvelles fables qui n'ont pas été publiées précédemment*[1]. Waldis imita Esope et Phèdre; parfois il a traité des sujets de son invention ou des événements réels. Enfin il a inséré dans son recueil des contes libres et des nouvelles qu'il a puisés dans Boccace, en y joignant des moralités. Dans ses contes il est trop souvent prolixe; il l'est surtout dans ses moralités. Néanmoins il est riche en traits fins et comiques, et vif dans ses descriptions. Son style est correct. C'est un des meilleurs fabulistes de son époque, et ceux du XVIII[e] siècle l'ont souvent mis à profit. Gellert lui emprunta plusieurs de ses sujets, et, plus récemment encore, Zacharie l'a imité très-heureusement[2].

[1] Francfort-sur-Mein, 1548, in-8. Il en a paru quatre éditions dans la même ville.

[2] *Fables et Contes, à la manière de Waldis, avec un choix de ses fables originales, et des notes*, par Zacharie. Nouvelle édition par Eschenbourg, 1777.

PROSE. — ÉLOQUENCE.

Les orateurs, aussi bien que les écrivains, exercent une grande influence sur la langue et la culture intellectuelle d'une nation, mais si dans d'autres pays d'Europe, en France et en Angleterre, par exemple, il se trouva, dès le XVIe siècle, des orateurs politiques ou civils de quelque distinction, chez les Allemands, l'éloquence de ce temps ne se produisit que dans la chaire. Elle s'y développa puissamment. Ses débuts remontaient au siècle de Charlemagne, puisque sous le règne de ce prince on employait la langue allemande, concurremment avec le latin, dans les discours religieux. Dire quels progrès l'art de la parole a faits du IXe au XIIIe siècle, serait chose impossible, vu qu'il ne nous reste en fait de sermons que ceux de Berthold qui sont du XIIIe siècle. Quelques écrivains prétendent que *Thomas de Kempen* [1] a donné une vive impulsion à cette éloquence qui vient du cœur et qui inspire les paroles les plus vraies et les plus entraînantes, sinon les plus sublimes. Il est vrai que ce mystique cénobite a contribué beaucoup, par ses ouvrages ascétiques, à faire prévaloir une piété sincère sur les arguties de la scolastique; mais a-t-il écrit ou enseigné en allemand?

Entre les deux écoles, scolastique et mystique, se

[1] Né à Kempen, dans l'archevêché de Cologne, en 1380, et mort en 1471.

tenaient les écrivains allégoriques qui remplissaient leurs sermons des paraboles et des contes les plus étranges, mais qui furent peu nombreux en Allemagne, et ne rendirent point de services connus à la langue de ce pays.

Dans le xive siècle, *Tauler*, élève de l'école mystique, et *Geiler*, de Kaisersberg, se rendirent célèbres sur les bords du Rhin; ils joignirent à des sentiments profonds une diction énergique et persuasive. Dans le xvie siècle, l'éloquence de la chaire s'éleva encore. Luther et Zuingle furent des prédicateurs éloquents, mais la langue qu'ils parlaient trahit leurs efforts, et d'après notre goût actuel, ce sont des orateurs très-remarquables, mais nullement classiques. Celui d'entre eux qui se distingue le plus, Luther, est aussi celui qui outre le plus les défauts du siècle : souvent son ton sied peu à la dignité de la chaire; cependant dans ses écarts même on retrouve l'homme de génie. Ses qualités et ses défauts se voient le mieux dans les quatre sermons qu'il prononça à Wittenberg sur la mort, la résurrection et le jugement dernier. Il serait difficile de donner en français une idée suffisante de l'harmonie imitative qui règne dans ces discours; voici toutefois comment nous essaierons d'en traduire le fragment le plus dramatique.

« Voyez comment les choses vont à la guerre: contemplez un champ de bataille. Entendez-vous

retentir le clairon et la trompette? Le tambour bat et la tarentelle commence. Les soldats poussent leur cri de guerre : En avant, marche, en avant! Le général exhorte l'armée à l'attaque : Courage, mes enfants, courage! La troupe s'écrie : Vite, tombons dessus, tapons, vite, frappons : mort à l'ennemi! Quand Sodome et Gomorrhe furent englouties, tous les habitants de ces villes, hommes et femmes, enfants légitimes et bâtards, tous tombèrent morts et furent précipités dans l'abîme des enfers; ce fut l'affaire d'un instant. Alors ils ne comptaient pas leurs écus; alors ils ne faisaient pas sauter leurs maîtresses; mais alors ce qui avait vie mourut et fut englouti. Dieu faisait retentir son clairon et sa trompette! C'est la timbale céleste, ou, comme dit saint Pierre, la voix de l'archange, la saquebute vengeresse. Quand Dieu tonne, son tonnerre éclate bien autrement que les timbales de l'homme!.... Et sa foudre ne plaisante pas Tel sera, au dernier jour, le cri de guerre de Dieu : telle sera la tarentelle qu'il fera danser aux hommes, quand sauteront la terre et les cieux.... »

Zuingle [1], le réformateur de Zurich, fit paraître plusieurs sermons où l'on trouve de l'éloquence, mais

[1] Il naquit à Wildhausen en 1481, et fut tué à la bataille de Kappel, le 11 octobre 1531. Ses œuvres complètes parurent à Zurich en 1530, 3 vol. in-fol., et en 1584, 4 vol. Ustéri et Naegeli en ont publié des extraits (Zurich, 1819). Schuler et Schulter ont fait paraître ses œuvres complètes (Zurich, 1828-32, 3 vol.).

dont le style est bien inférieur à celui de Luther. On a souvent même quelque peine à le comprendre.

Du moment où l'Ecriture-Sainte passa dans le domaine des laïques, les discours de la chaire devinrent à la fois plus intelligibles et plus profitables pour eux. En Allemagne, ces discours contribuèrent puissamment au progrès de la langue et de la pensée. Ils roulaient concurremment sur la révélation et sur la raison. De la chaumière au palais des rois, de la salle de festin au sanctuaire de l'église, partout s'agitèrent des questions de religion et de morale; partout régnèrent la polémique et ses argumentations.

Les orateurs sacrés, formés à l'école de Luther et de Zuingle, marchèrent d'abord sur leurs traces; cependant l'éloquence de la chaire se corrompit de nouveau vers la fin du XVIe siècle. En place d'une prédication simple, douce, évangélique, on vit surgir une science de mots obscure, stérile et déplacée; les sermons n'étaient remplis que de métaphores ampoulées, de jeux de mots et d'allégories, de termes de théologie et d'abstractions scolastiques.

Ce fut bien pis, lorsqu'à une polémique étrangère succéda une sorte de querelle de famille. Les prédicateurs protestants, se divisant sur les questions du luthéranisme et du calvinisme, se combattirent entre eux avec violence, et transformèrent plus d'une fois leurs chaires en tribunes d'excommunication. Mais ces querelles n'appartiennent pas à l'histoire des lettres; et tout ce qu'il convient d'en dire, c'est qu'elles

amenèrent, vers le commencement du XVII[e] siècle, la décadence à peu près complète de la véritable éloquence.

Nous terminerons ce que nous avons à dire sur l'histoire de l'éloquence, pendant cette période, en mentionnant honorablement ici *Ulric de Hutten* [1], que Herder appelle le Démosthènes de l'Allemagne; toutefois nous ferons observer que la plupart de ses ouvrages sont écrits en latin.

Contemporain et partisan de Luther, Ulric de Hutten fut un écrivain élevé et énergique; il fut le représentant des opinions libérales de son époque, le défenseur chevaleresque de toutes les libertés. Sa verve oratoire s'est montrée particulièrement dans les célèbres philippiques qu'il publia contre le duc de Wurtemberg : voici à quelle occasion. Le duc de

[1]Hutten naquit en 1488; il eut beaucoup d'aventures et fut souvent en proie à l'adversité; il erra long-temps, tour à tour d'Allemagne en Italie et d'Italie en Allemagne. Il avait d'abord suivi la carrière militaire et il étudia ensuite la jurisprudence. L'empereur Maximilien I[er] le créa chevalier, et pour récompenser son mérite poétique, il lui décerna une couronne de laurier, dont sa tête fut ornée par les mains de Constance, fille du célèbre historien Peutinger, la plus belle personne de son temps. Hutten se rangea du parti de Luther avec une vive ardeur. Il publia en faveur de la nouvelle doctrine un grand nombre d'écrits véhéments, en prose et en vers, en latin et en allemand. A la fin il fut obligé de céder à ses ennemis et de se réfugier en Suisse. Il y mourut dans une petite île du lac de Zurich, l'an 1523, la trente-sixième année de sa vie. (*Biographie d'Ulric de Hutten*, par Wagenseil. Nuremberg, 1823.)

Munch a publié une nouvelle édition des œuvres de Hutten (Berlin, 1822-25, 5 vol. in-8°).

Wurtemberg, épris d'un violent amour pour la jeune et belle épouse de Jean de Hutten, et se flattant qu'il pourrait plus aisément assouvir sa criminelle passion après s'être défait du mari, invita celui-ci à une partie de chasse, et l'ayant attiré dans la profondeur des forêts, il l'y perça traîtreusement de son épée. Ulric, cousin de Jean, ayant appris cet assassinat, en demanda vengeance à l'empereur Maximilien dans cinq harangues qu'il lui adressa successivement, et qui sont des modèles d'éloquence. Ces philippiques rappellent ce qu'Athènes et Rome ont produit de plus beau en ce genre.

—

HISTOIRE ET MÉMOIRES.

La grandeur des événements aurait dû former dans cette période des historiens éminents. La prise de Constantinople, la découverte d'une route aux Indes, celle de l'Amérique, les guerres de Charles-Quint et de François Ier, le règne de Henri VIII et la Réforme, tous ces grands drames devaient éveiller le génie des écrivains, à une époque où l'on relisait Thucydide et Tacite. Cependant l'Allemagne n'eut alors que des chroniqueurs. Sa langue ne permettait pas qu'elle eût des historiens. *Peutinger* [1] publia tou-

[1] Né à Augsbourg en 1465, et mort en 1547.

tefois quelques ouvrages d'érudition utiles à l'histoire, et son exemple fut suivi.

Sleidan [1], surnommé, dans un pays prodigue d'assimilations, le Thucydide de l'Allemagne, composa une sorte d'histoire générale qui comprend les événements de l'Europe, depuis l'origine de la Réforme jusqu'au traité de Passau [2]. Cet ouvrage eut un grand succès; mais il était écrit en latin. On le traduisit en allemand ainsi qu'en français et en italien; il est encore estimé chez les protestants, mais il n'est plus lu en allemand.

Turnmeyer, dit Aventin [3], composa une chronique fort estimable, écrite aussi en latin et traduite plus tard en allemand [4]. *Tschudi* [5], au contraire, écrivit en allemand sa chronique de Suisse, *Chronicon helveticum*, qui passa pour classique et que l'on compte encore parmi les bons livres d'histoire [6]. *Kanzow*, de Stralsund, disciple de Mélanchton, fit paraître une

[1] Né à Schleide, près de Cologne, en 1506, et mort à Strasbourg en 1556.

[2] Strasbourg, 1555, in-fol. Sleidan publia aussi une histoire des Babyloniens, des Perses, des Grecs et des Romains, qui n'eut pas moins de succès que la précédente. Strasbourg, 1556, in-8°. On en compte jusqu'à cinquante-cinq éditions, et elle a été traduite plusieurs fois en français.

[3] Il naquit à Abensberg, en Bavière; il fut gouverneur des princes bavarois Louis et Ernest, et il mourut à Ratisbonne en 1534.

[4] Elle parut en 1566, in-fol.

[5] Né à Glaris, en Suisse, en 1505; il fut landamman dans son pays.

[6] Elle a été imprimée à Bâle en 1734 et les années suivantes.

chronique de la Poméranie [1]. *Pantaléon* [2], auteur du *Livre héroïque* de la nation allemande, écrivit, comme tant d'autres, d'abord en latin, ensuite en allemand. Sébastien *Frank* [3] composa plusieurs ouvrages historiques dont le plus remarquable est sa chronique du monde jusqu'à l'an 1531. *Goëtz de Berlichen*, surnommé *la Main-de-fer*, publia sa propre biographie qui peint très-bien les mœurs de son siècle.

Quelques écrivains plus secondaires méritent encore d'être nommés, après cette première série. Ce sont *Lucas David*, à qui l'on doit une chronique de la Prusse [4]; *Hammelmann*, auteur d'une chronique d'Oldenbourg; *Stade*, qui composa des notices intéressantes sur le Brésil [5]; *Brenning*, qui publia des voyages en Orient.

—

MORALISTES.

Les principaux moralistes de cette époque ce sont les chefs de la Réforme et leurs adversaires, amenés, par la polémique, à traiter des questions de mœurs.

[1] Kosegarten l'a publiée à Greifswald, en 1816, 2 vol. in-8.
[2] Né en 1522, et mort à Bâle en 1595.
[3] Il naquit à Woerd en 1500, et mourut en 1545.
[4] Kœnigsberg, 1812, in-8°.
[5] Marbourg, 1557.

Après eux vinrent quelques écrivains dont les travaux sont moins empreints de cet esprit de controverse, si intolérable quand le moment de la lutte est passé. Cependant, de tous les écrivains de ce genre, le plus populaire et le plus utile fut sans contredit *Jean Arndt* [1], excellent auteur ascétique, qui enseignait la piété par ses exemples comme par ses préceptes, et qui publia sur le *Vrai christianisme* [2] un volume qu'on a depuis traduit dans toutes les langues de l'Europe. C'est le seul livre d'édification de cette époque que les familles pieuses de l'Allemagne lisent encore généralement.

—

ROMANS.

Depuis long-temps la nation allemande lisait avidement les romans, les nouvelles et les histoires de chevalerie. Ce goût devint dominant dans la présente période. Plus la chevalerie disparaissait dans les mœurs et plus elle offrait de charmes à l'imagination. On fit beaucoup de livres de ce genre. La plupart de ces compositions étaient imitées du français. Tels furent : *l'Amadis* [3]; *Les quatre fils d'Aymon* [4]; *L'em-*

[1] Arndt naquit à Ballenstedt en 1555, et mourut en 1621 à Celle.

[2] Magdebourg, 1610. Il a paru une édition de toutes les œuvres d'Arndt, à Goërlitz, 1734-36, 5 vol. in-fol.

[3] Francfort-sur-Mein, 1594, in-8°.

[4] Simmern, 1535, in-fol.

pereur Octavien[1]; *La belle Maguelone*[2]; *Mélusine*[3]; *Le chevalier Ponce*, etc.

On a réuni, dès le XVIe siècle, treize de ces romans, dans le recueil intitulé : *Le Livre d'Amour*[4].

Cependant les romans et les contes d'origine germanique ont plus d'importance dans l'histoire de la littérature allemande que ceux d'origine étrangère.

En effet, l'Allemagne en trouva dans ses traditions. Indépendamment de Till l'Espiègle, reproduit sans cesse, elle eut surtout l'*Histoire du docteur Faust*, magicien, qui fit, dit-on, un pacte avec le diable[5]. L'origine de cette tradition est enveloppée de ténèbres. Nous dirons d'abord qu'il ne faut pas confondre le Faust dont elle parle avec son homonyme qui, dans le XVe siècle, exerçait l'imprimerie à Mayence. Le premier était un aventurier qui avait fait quelques études à Cracovie et qui conjurait les esprits. Nous dirons ensuite que, suivant l'opinion populaire, le diable avait donné à Faust pour serviteur le démon Méphistophélès, et qu'ensemble ils parcouraient le monde, faisant partout des actes de sorcellerie.

L'existence de Faust est constatée par des écrivains contemporains, Paracelse et Mélanchton; mais

[1] Strasbourg, 1535 et 1548, in-4°.

[2] Augsbourg, 1545.

[3] Augsbourg, 1477.

[4] Francfort-sur-Mein, in-fol. Plus récemment, Busching et Hagen ont cherché à les reproduire.

[5] Francfort-sur-Mein, 1589, in-8°. Cette histoire a été retouchée par Widmann (Hambourg, 1599, 2 vol. in-4°).

sa vie est peu connue. Si les marionnettes et les petits théâtres s'emparèrent des traditions populaires qui se répandaient à ce sujet en Allemagne, des poëtes modernes, Lessing, Klinger, Schinck, et surtout Goethe, en ont fait l'objet de compositions grandes et nobles [1].

L'homme doit se tenir en garde contre l'orgueil qui l'entraîne vers l'infini et le dépit qu'il éprouve de ne pouvoir le saisir; telle est la moralité de cette ancienne légende, qui atteste que le génie de la nation qui l'a conçue est essentiellement spéculatif.

Une autre légende, non moins curieuse, mais plus universelle, celle du *Juif errant*, qui se rattache à la passion de Jésus-Christ, a été traitée fréquemment aussi par les Allemands.

On doit à Fischart une imitation du *Gargantua* de Rabelais, travail remarquable qui parut en 1575, avec des gravures en bois. L'écrivain allemand traita ce sujet dans le goût de sa nation, et ce ne sont pas des mœurs étrangères, ce sont des mœurs allemandes qu'il peint; il le fait avec tant d'esprit, qu'on croit lire un ouvrage original. C'est du moins une mine de bons mots et de saillies burlesques.

Fischart a parsemé son roman d'hexamètres et de pentamètres regardés long-temps comme les premiers essais de ce genre de versification, quoiqu'ils fussent

[1] Dissertation sur la vie et les exploits du docteur Faust (Leipzig, 1791).

rimés et incorrects. Cet ouvrage, malgré tout l'esprit qui y brille, est plein de trivialités et de choses grossières; il ne pourrait être approprié au goût moderne, sans de grandes coupures et de nombreux changements [1].

Trois autres romans de cette époque méritent encore d'être lus. Ce sont : *Le livre des laïques* (1598, in-8°); *Le pasteur de Kalenberg* (1551, in-8°); *Pierre Leu* (1582, in-8°), romans revus et publiés par Hagen [2].

—

GRAMMAIRE ET LEXICOGRAPHIE.

La grammaire allemande n'existait point encore au commencement de cette période. Charlemagne avait songé à tracer les règles de la langue, mais, depuis cette époque, on ne connaît pas d'écrits en ce genre qui soient antérieurs au XVI[e] siècle. Dans la période dont nous parlons, on commença à cultiver la langue grammaticalement, et, à l'exemple des Grecs et des Romains, à poser des principes fixes et des règles précises.

Un contemporain de Luther, *Ickelsamer*, esquissa

[1] C'est ce qu'on a essayé de faire dans l'ouvrage intitulé : *Gargantua et Pantagruel, revus et retouchés d'après Rabelais et Fischart*, par le docteur Eckstein (Hambourg, 1785-87, 3 vol. in-8°).

[2] Halle, 1811, in-8°.

la première grammaire allemande [1]; mais il fit plutôt un syllabaire qu'une grammaire; un premier essai dans ce genre devait être une œuvre bien faible. *Albert*, surnommé l'*Ostrofranc*, publia la seconde grammaire allemande [2]; *Oelinger*, la troisième [3]. *Clajus* fit paraître un ouvrage plus savant et plus étendu [4]. Pendant plus de vingt ans, l'auteur, qui était recteur dans un collége, avait élaboré et perfectionné son ouvrage, avant d'oser le publier.

C'était faire un grand pas que de donner une grammaire aux savants; mais il en fallait une au peuple, aux écoles. On y songea enfin; l'année même où éclata cette funeste guerre de trente ans, qui devait paralyser si généralement les études, il parut une grammaire élémentaire à l'usage des écoles [5].

Bientôt *Brack* publia le premier dictionnaire allemand, sous le titre de *Vocabularius rerum*, où les mots allemands sont suivis des mots latins correspondants [6]. On écrivit ensuite sur les synonymes, les ter-

[1] Elle parut à Nuremberg en 1537.

[2] Augsbourg, 1573.

[3] Strasbourg, 1574.

[4] Leipzig, 1578. Il en parut dix éditions avant 1689, et une onzième à Nuremberg en 1720.

[5] Weimar, 1618.

[6] Strasbourg, 1478. Il parut un second dictionnaire en 1480, sous le titre de: *Vocabularius in quo latinum præcedit et teutonicum subjungitur*. Il fut suivi de près par quatre autres, savoir : le *Vocabularius teutonicus* (Nuremberg, 1482, in-4°); le *Gemma gemmarum* (1505), qui est d'un allemand plus pur que les deux premiers; le lexique de Dasypode (Strasbourg, 1535), plus important que les précédents, eut

mes techniques et les proverbes. *Jean Fabricius* publia un traité des synonymes allemands[1] qui fut suivi de celui de *Ferranus*. Le savant naturaliste *Conrad Gesner* améliora la nomenclature de la zoologie et de la botanique. *Bébel* publia un traité des proverbes allemands. Un auteur plus important, Jean *Agricola*[2], approfondit le sens des anciens proverbes avec sagacité et en fit ressortir la sagesse avec beaucoup de patriotisme. Le style correct de cet ouvrage est remarquable. Sébastien *Franck* publia un recueil de proverbes encore plus riche et plus estimable[3]. Ces deux derniers écrivains, en conservant les trésors de sagesse de la nation allemande, ont rendu de véritables services à la langue et aux lettres.

—

INSTITUTIONS LITTÉRAIRES.

Cette période vit naître les universités de Marbourg (1527); de Strasbourg (1538); de Kœnigsberg (1544); de Jéna (1548); de Helmstaedt et d'Al-

plusieurs éditions; le dictionnaire de Maaler, intitulé : *la Langue allemande* (Zurich, 1551, in-4°), fut le plus complet. Conrad Gesner y mit une introduction.

[1] Erfurth, 1531, in-8°.

[2] Il a pour titre : *Sept cent cinquante proverbes allemands*, renouvelés et corrigés (dernière édition, Wirtemberg, 1592).

[3] Francfort-sur-Mein, 1541.

torff (1575) et de Giessen (1607); ainsi que les célèbres colléges et gymnases de Francfort-sur-Mein, Brême, Meissen, Pforta, Grimma, Dantzig, Breslau, Berlin, etc.

En même temps on établit des bibliothèques publiques à Leipzig, Jéna, Augsbourg, Vienne, Strasbourg et Dresde.

Si au lieu de nous borner à l'histoire des lettres allemandes, nous embrassions celle des sciences et des arts, nous aurions bien des noms et bien des travaux à citer encore. C'est ainsi, par exemple, que nous ferions mention de Commelin et de Peutinger parmi les géographes; du laborieux Freher parmi les historiens; de Mélanchton, de Camérarius, de Sturm et de Sylbourg parmi les philologues; de Juste Lipse parmi les philosophes; de Paracelse, de Copernic et de Gesner parmi les médecins, les astronomes et les naturalistes. Mais nous ne sortirons pas des limites qui nous sont imposées, et nous nous bornerons à constater ici que, dans les sciences comme dans les lettres, cette période a mérité le nom glorieux d'époque de la renaissance.

—

6° PÉRIODE SILÉSIENNE ET HELVÉTIQUE.

De l'École d'Opitz à celle de Klopstock

(1625-1750).

DES CAUSES QUI ONT AMENÉ DE NOUVEAUX PROGRÈS DANS LES LETTRES ALLEMANDES. — SOCIÉTÉS LITTÉRAIRES.

On voit dans l'histoire de toutes les littératures succéder aux premiers progrès d'une nation des conflits de goût et des luttes de théorie. Ce phénomène se présente dans la littérature allemande, dès le commencement du XVII° siècle. Il s'explique par tout ce qui l'avait précédé. La Réforme avait porté les esprits à l'examen de la religion, c'est à dire à ce que les hommes ont de plus immuable; elle avait mis en jeu toutes les facultés de l'ame. Appliquée d'abord à ce débat, la raison se livra ensuite à la révision des autres doctrines, et même à celle des principes de la littérature. Un siècle après, on vit éclater cette mémorable guerre qui devait ébranler l'Allemagne pendant trente ans, et faire affluer au cœur de ce pays toutes les nations de l'Europe. Alors tout devint excitation pour les esprits. La langue et la poésie allemandes furent soumises à des théories nouvelles

et contradictoires. Trois écoles surtout se partagèrent le Parnasse germanique : celle d'Opitz, qui fut riche en pensées; celle d'Hofmannswaldau et de Lohenstein, que distingua la pompe des mots, et celle de Neukirch qui ne se fit remarquer ni par l'éclat de la parole ni par celui des idées. Mais quoique trois écoles vinssent ainsi se heurter dans cette période, qui précède immédiatement les temps classiques de la littérature allemande et qui fut celle d'un grand développement philosophique, cependant le génie allemand ne vécut à peu près dans les lettres que d'imitation.

Opitz, nourri de la lecture des classiques, doué d'un esprit élevé et d'un goût délicat, promettait à la littérature un âge florissant; et en effet, ses ouvrages formèrent des hommes distingués; bien plus, ils créèrent une école, celle de Silésie; cependant, Opitz fut bientôt délaissé. On le quitta pour répondre à l'appel d'Hofmannswaldau et de Lohenstein, qui formèrent, à leur tour, sinon une école, du moins une sorte de coterie littéraire qui s'appliquait à copier tantôt les écrivains espagnols, tantôt les auteurs français et italiens; coterie qui se complaisait dans les concetti, dans les jeux de mots, dans le style brillanté et ampoulé.

Cette seconde école ne pouvait durer. Elle fut remplacée par une troisième qui, abandonnant avec Neukirch le faux sublime de Lohenstein, tomba dans une simplicité commune et se fit remarquer par une sorte de versification stérile. A ces trois directions,

qui constituent les écoles silésiennes, un homme d'une grande intelligence, Haller, opposa une direction meilleure; ce fut une sorte d'éclectisme littéraire, où l'élégance de la forme se trouvait unie à la vigueur de la pensée. Haller devint ainsi, à son tour, le fondateur d'une école nouvelle, et le véritable précurseur de la littérature classique.

La langue partagea les destinées de la poésie. Les nations étrangères, et surtout les Français qui, pendant la guerre de trente ans, sillonnèrent le sol germanique dans tous les sens, changèrent non seulement les mœurs et les modes de l'Allemagne, mais introduisirent dans sa langue un grand nombre de locutions nouvelles. Un jargon composé de pièces de rapport, dénué de noblesse, mais plein de prétentions, devint alors à la mode, etadopté par les cours, il le fut bientôt par les écrivains.

Les grands firent plus, ils envoyèrent leurs fils à Paris; c'était le temps où Louis XIV protégeait dans cette capitale l'âge d'or des lettres françaises. Les jeunes Allemands y échangèrent leur idiome, rude encore, contre une langue douce et polie qui était déjà celle des cours et de la diplomatie. Les gens de lettres n'allèrent pas aussi loin, mais ils se modelèrent sur les écrivains de la France et leur empruntèrent non seulement un grand nombre de locutions, mais ils leur empruntèrent des tournures de phrases. Quelques critiques, appréciant mal une influence qui, au total, fut heureuse et féconde, qualifièrent

ces imitateurs de corrupteurs de la langue nationale, et des écrivains estimables, Zésen, par exemple, fondèrent des sociétés littéraires pour rétablir la pureté de l'allemand; mais ils réussirent peu dans leurs généreux efforts, et ennemis de tout emprunt, ils devinrent souvent de ridicules puristes. On a vu de nos jours les mêmes phénomènes se renouveler en Allemagne, à la suite des guerres de la révolution et de l'empire.

Une étude plus générale des classiques donna enfin de la souplesse à l'allemand et l'éleva au rang des langues cultivées de l'Europe. Langue-mère, celle des Allemands aspira au premier rang, soit par sa richesse, soit par son énergie. Ce fut à cela du moins que tendirent les efforts de Klopstock, dont la brillante apparition vint clore en Allemagne la période ouverte par Opitz.

Nous avons dit que des sociétés littéraires furent fondées pour bannir de la langue allemande les termes étrangers. La plupart des grammairiens et des poëtes étaient membres d'une ou de plusieurs de ces fédérations patriotiques, dont quelques unes méritent d'être citées.

L'Ordre du Palmier couronné, ou la *Société des Fructifiants*, fondée en 1617, fut la première en date. Un homme de lettres, *Teutleben*, se trouvant à diner chez le duc de Weimar, parla des sociétés littéraires d'Italie et proposa d'en établir de semblables en Allemagne. Le prince d'Anhalt, présent au

banquet, applaudit à cette proposition et fut nommé président de la nouvelle société; bientôt des réunions eurent lieu au château de Cœthen.

C'était plus qu'une société, c'était un ordre, disait-on, et on arrêta que le chef de cet ordre serait toujours un prince de l'empire. L'emblème de l'union était un palmier couronné avec cette devise : « *Tout pour l'utile.* » Pour maintenir l'égalité, on conférait, à l'imitation des académies d'Italie, un nom particulier à chaque récipiendaire : ainsi on appela Opitz, *le Couronné*; Logau, *le Diminutif*; Gryph, *l'Immortel;* Zésen, *le bon Compositeur;* d'autres membres eurent des noms plus vulgaires, tels que *le Gros*, *le Gras.*

La *Société des Roses*, ou la *Confédération patriotique*, fut fondée à Hambourg par *Zésen*, *Petersohn* et *Liebenau*, en 1643. Devenue nombreuse, elle se subdivisa en sections qui furent appelées *le Bureau des Roses*, celui *des Lis*, *des OEillets*, etc. Chaque membre prenait aussi un nom de convention. On admettait des dames dans cette société qui ne fut dissoute qu'au commencement du XVIIIe siècle.

L'Ordre fleuri et couronné, ou la Société des bergers de la Pegnitz, fut fondé à Nuremberg, en 1644, par Harsdoerfer et Clajus. A leur réception, les sociétaires prenaient un nom de berger, tel que *Myrtile*, *Daphnis*, *Damon*, etc. Cette société n'est pas encore éteinte, mais elle est bien changée aujourd'hui.

L'Ordre du *Cygne de l'Elbe*, fondé par Rist, en 1660, mourut avec son fondateur en 1667.

Les tendances de ces sociétés, que plusieurs autres imitèrent, étaient éminemment louables; elles se proposaient d'épurer la langue et d'encourager la poésie, et c'était là un noble but. Si elles n'obtinrent pas les résultats désirés; si des vues trop divergentes éclatèrent dans leur sein; si elles tombèrent quelquefois dans le puéril et dans le ridicule, elles ont au moins le mérite d'avoir fait d'une chose sérieuse une affaire nationale et populaire.

Tel est le mouvement général que présente cette période dont nous allons exposer les travaux, en les classant sous deux chapitres, selon qu'ils précédèrent ou suivirent Haller.

CHAPITRE PREMIER.

D'OPITZ A HALLER.

—

Première école silésienne.

OPITZ, SES PRÉCURSEURS ET SA RÉFORME.

L'épopée, qui déclinait depuis long-temps en Allemagne, y tomba enfin dans un abandon presque complet. Mais la poésie didactique et la poésie lyrique firent des progrès. La poésie lyrique brilla surtout par le chant sacré, et l'Allemagne eut dans

ce genre des chefs-d'œuvre qui ne cesseront d'exercer sur ses mœurs et ses convictions religieuses l'influence la plus profonde.

Trois poëtes estimables, à la tête desquels se trouve *Weckerlin*, apparaissent d'abord sur le Parnasse allemand, comme les précurseurs d'Opitz. Le premier, *Weckerlin*[1], fit ses vers à une époque où la poésie recevait peu d'encouragements. Néanmoins les modèles de littérature étrangère qu'il avait sous les yeux stimulèrent son ardeur. Aux petits vers rimés qui étaient en usage, il préféra ceux dont le rhythme était plus régulier, plus varié, et s'essaya dans les genres de versification suivis par les poëtes français, italiens et anglais. Opitz et lui firent dominer le vers alexandrin qui maintint son empire jusqu'au milieu du XVIII[e] siècle, où l'hexamètre vint le supplanter.

Les poésies de Weckerlin ne sont qu'une lutte pénible entre le génie et une langue encore rebelle; on y voit sans cesse la forme paralyser la conception idéale; mais on y admire toujours un poëte qui, par sa hardiesse et sa persévérance, sait se frayer une route et triompher quelquefois des plus grands obstacles. À la vérité la dureté de plusieurs de ses vers et ses fautes de prosodie lui attirèrent des critiques

[1] Il nâquit à Stuttgard en 1584, et passa la plus grande partie de sa vie en Angleterre, attaché à la légation allemande; il y mourut vers 1650 (Conz. *Notice sur la vie et les écrits de Weckerlin*. Ludwigsbourg, 1803, in-8°).

sévères, alors qu'Opitz eut accoutumé l'Allemagne à une plus grande perfection; mais on n'a jamais contesté à Weckerlin un véritable talent : son style est nerveux; ses métaphores sont neuves; il a une imagination féconde et une profonde sensibilité. Ce fut lui qui introduisit dans la poésie allemande l'idylle et le sonnet, genres qui jusque alors y étaient inconnus. Son génie et ses vertus lui attirèrent une haute considération, même en Angleterre, pays ordinairement jaloux du mérite étranger. En effet, Weckerlin obtint la confiance de Jacques Ier et de Charles Ier, auxquels il avait consacré ses services. Ces princes lui confièrent plusieurs négociations délicates en Écosse, en Irlande, en Hollande, en Italie, et en Espagne. Weckerlin n'oublia pas néanmoins la langue et la littérature de sa patrie; il les aimait passionnément, et, le premier, il se réjouit de la gloire naissante qu'obtint la muse d'Opitz, au milieu même des tempêtes politiques qui bouleversaient l'Allemagne. Cette noble joie, il l'exhala dans un sonnet adressé à son rival; c'est l'une de ses plus belles productions.

Weckerlin se distingua dans deux genres qui paraissent opposés, l'épigramme et la poésie lyrique. Il fit surtout des imitations très-heureuses des psaumes. On a de lui des odes, des élégies (parmi lesquelles on remarque celle sur la mort de Gustave-Adolphe), des chansons, des églogues et des sonnets. Ses idylles ne sont que des dialogues amoureux

entre des bergers, des vignerons et des laboureurs, auxquels il laisse toute leur rusticité, sans leur prêter un seul trait de ce beau idéal qui fait le mérite du genre.

Spée [1], autre précurseur d'Opitz et l'un des plus rudes antagonistes de ces absurdes procès que l'Allemagne intenta si long-temps à de prétendus sorciers, composa des cantiques spirituels et des églogues religieuses, où il montra beaucoup d'imagination, de sensibilité et de goût. Sa versification est harmonieuse et ses jugements sur la prosodie allemande sont fort remarquables [2].

Andreæ [3], troisième précurseur d'Opitz, publia deux recueils de vers, intitulés, l'un : *Tableaux Chrétiens* [4]; l'autre : *Le Passe-temps spirituel* [5]. Cet écrivain, dont le style, il est vrai, est dur et peu flexible, a de la verve et des pensées mâles.

Ce qui nuisit le plus à ses poésies allemandes, ce fut d'avoir apporté à son style latin une attention

[1] Né à Kaiserswerth en 1591, mort à Cologne en 1635. Il a paru une nouvelle édition de ses poésies, avec sa biographie, à Berlin, en 1817, et de son *Livre d'or*, séparément, à Coblentz, en 1829.

[2] *Voyez* sa préface dans le recueil de ses poésies.

[3] Fils de Jacques Andreæ, le célèbre antagoniste du calvinisme. Né à Herrenberg en 1586, il mourut à Stuttgard en 1654. Il avait voyagé en Allemagne, en Suisse, en France et en Italie. Il a laissé sa biographie en latin. Seybold en a publié une traduction en allemand (Winterthur, 1799). *Voir* l'ouvrage de Hossbach, intitulé : *Andreæ et son époque* (Berlin, 1819).

[4] Tubingue, 1612, in-4°.

[5] Strasbourg, 1619, in-8°.

particulière et à peu près exclusive. La plupart de ses ouvrages, qui sont nombreux, mais rares aujourd'hui, sont écrits dans cette dernière langue.

On le voit, les efforts du petit nombre d'écrivains que nous venons de nommer avaient fait faire à la littérature allemande quelques progrès; elle reçut tout à coup une impulsion nouvelle. C'est à la Silésie qu'était réservé l'honneur de guider le reste de l'Allemagne. Cette province, grâce à la constitution libérale de ses grandes villes, avait acquis beaucoup d'aisance et de grandes lumières. Plusieurs écoles y furent créées. Celle de Goldberg, qui se distingua entre toutes, prospéra singulièrement sous la direction de *Trotzendorf*, disciple du classique Mélanchton, surnommé le précepteur de l'Allemagne. Bientôt les progrès que cette école avait faits dans les humanités engagèrent quelques Silésiens généreux à fonder des établissements littéraires. L'un d'eux, *Rehdinger*, natif de Breslau, légua à cette ville une belle bibliothèque, riche en manuscrits et en incunables [1]. La Silésie avait moins souffert, d'ailleurs, que le reste de l'empire des tempêtes politiques et de la guerre de trente ans. Toutes ces causes ont concouru à faire de cette province le berceau d'une littérature nouvelle.

Opitz [2], né en Silésie, mérite bien le titre de res-

[1] *Incunables*, c'est à dire éditions qui appartiennent à l'enfance de l'imprimerie.

[2] Né à Bunzlau, en Silésie, l'an 1597; depuis 1622, professeur au

taurateur de la littérature allemande. Non seulement il surpassa ses prédécesseurs et ses contemporains, par sa connaissance de la langue, son goût et son génie, mais aussi par le choix de ses sujets, par la manière habile de les traiter. Il exerça sur d'autres l'influence que les classiques, dont il s'était approprié l'esprit, avaient exercée sur lui. Formé par l'étude, les voyages et l'usage du monde, il donna à la littérature ce qui lui manquait alors, de la vie et de la grâce. La langue allemande lui doit des mots nouveaux, des tours heureux, de la régularité, de la vigueur, de l'harmonie, et surtout cette pureté et cette chasteté qui la distinguent si éminemment parmi les langues du Nord.

Ce grand écrivain perfectionna également la prosodie. On peut dire que l'allemand n'avait pas de prosodie avant Opitz. Les prédécesseurs de ce poëte n'observaient dans leurs vers que le nombre exact des syllabes, la césure et la rime. On n'avait pas même songé à la quantité des syllabes, ni au retour

gymnase de Wissembourg, en Transylvanie, ensuite conseiller des ducs de Liegnitz et Brieg. L'empereur Ferdinand II le couronna du laurier poétique en 1625, et l'anoblit, sous le nom de Boberfeld (la rivière de Bober passe près de la ville natale de ce poëte). De 1626 à 1633, il fut secrétaire privé du bourgrave de Dohna, et se rendit à Paris pour y soigner les intérêts de son maître, après avoir voyagé précédemment dans les Pays-Bas avec Hamilton, jeune seigneur danois. Il devint enfin, en 1636, secrétaire et historiographe du roi de Pologne, et mourut de la peste, le 20 août 1639, dans la quarante-deuxième année de son âge, à Dantzig (*Notice sur la vie et les écrits d'Opitz*, par Lindner. Hirschberg, 1740 et 1741, 2 vol.).

symétrique des longues et des brèves. Les iambes, les trochées, les dactyles, se confondaient dans le même vers, et il n'était venu à la pensée de personne de choisir parmi ces mesures, et de former des vers purs, soit iambiques, soit trochéiques, soit hexamétriques. Opitz, le premier, détermina la quantité des syllabes, appela l'attention sur leur valeur, sur leur mesure et sur leur accent : en un mot, il créa la prosodie allemande. Ce fut lui encore qui donna à l'alexandrin une vogue plus générale, plus de variété et de mouvement. Voilà ce qui place Opitz à la tête d'une ère nouvelle.

Opitz ne produisit pas d'ouvrages classiques, il ne laissa pas de modèles ; le goût français ou hollandais le domine ; il manque de génie et même d'inspiration, surtout dans le genre lyrique. Son vers, d'un beau mécanisme, a peu de chaleur ; sa pensée peu d'élan. Il avait cependant le sentiment du beau et celui du rhythme ; la nature et le monde lui avaient révélé leur côté poétique ; aussi est-ce dans les genres didactique et descriptif qu'il réussit le mieux ; et comme ces sortes de compositions touchent de près à la prose noble et oratoire, le style d'Opitz est souple, clair et nombreux dans ce genre. Il ne pèche que par trop de prolixité dans ses descriptions.

Comme Opitz était justement apprécié de ses contemporains, il se forma, sur son exemple, un grand nombre d'écrivains, une nouvelle école poétique

composée de ses élèves et admirateurs. C'est ce qu'on appelle : *La première école silésienne*.

Opitz a publié des poésies didactiques, descriptives, dramatiques, lyriques [1].

Un de ses meilleurs poëmes didactiques est intitulé : *Consolations dans les malheurs de la guerre*. Il est en quatre chants. Le poëte peint, dans le premier, les calamités de la guerre qu'il représente comme une punition des folies humaines, punition qui a pour but de ramener l'homme à Dieu. Dans le second chant, il donne divers motifs de consolation dont le principal est la foi à la divine Providence. « Toute chose terrestre, dit-il, est passagère : la sagesse et la vertu seules nous élèvent au dessus de notre sort. » Dans le troisième, il célèbre les bienfaits de la paix. « Heureux le pays dont le prince, exempt de la passion des conquêtes, chérit la paix ! » Toutefois, dans des circonstances données, la guerre devient nécessaire : s'il s'agit de défendre la religion et la liberté, il faut qu'une nation sache prendre les armes. Le quatrième chant expose que, si la guerre devient générale et dure long-temps, les peuples s'accoutument à ses misères et à ses horreurs : les lettres, les sciences et la philosophie nous offrent alors de nobles consolations.

Le deuxième poëme didactique d'Opitz, l'*Éloge*

[1] Il existe des œuvres d'Opitz douze éditions, dont aucune n'est satisfaisante sous le rapport de la critique littéraire; la dernière est de Triller (Francfort-sur-Mein, 1746, 4 vol. in-8°).

de la vie champêtre, est une peinture délicieuse des travaux et du bonheur de l'homme des champs.

Son troisième poëme a pour titre : *Zlatna, ou le repos de l'ame*. Zlatna est un bourg de Transylvanie où Opitz a passé des jours heureux. La pensée qu'on peut vivre heureux et content en tout lieu, cette pensée philosophique d'Horace, *« quod petis hic est, est Ulubris, animus si te non deficit æquus »*, suggère au poëte de belles réflexions, auxquelles il entremêle quelques peintures gracieuses de la nature.

A l'occasion des éruptions du mont Vésuve, dans les années 1631 et 1632, Opitz composa son quatrième poëme : *Le Vésuve*. Ce fut le premier poëme descriptif qu'eut l'Allemagne, et il resta long-temps le meilleur. On y trouve d'excellents tableaux, soit des phénomènes de la nature, soit des angoisses qu'éprouvent les habitants voisins du Vésuve. Voici la traduction de ce dernier passage :

« Le malheureux peuple est dans l'anxiété : Stabie, Salerne et Nola veillent ; la voluptueuse Capoue tremble. La gloire et l'ornement du pays, Parthénope, la reine des mers, s'attend à tout moment à sauter en l'air par mille éclats. Les animaux sont consternés ; le cœur des hommes palpite vivement ; celui-ci déplore l'infortune des siens ; celui-là gémit sur le triste sort des étrangers. On appelle la mort par la crainte de la mort : on voit même des malheurs là où il n'y en a point. La foule, pieuse et

fervente, se précipite vers les temples, confesse ses péchés, invoque les images des saints qui seront elles-mêmes la proie des flammes et d'un vain secours; d'autres, plus éclairés, élèvent leur ame vers celui qui peut seul venir à notre aide. Tel est le cours du monde : nous pensons à Dieu, quand vient la détresse. On voit fumer rarement les autels là où règne la félicité. »

Tous ces poëmes sont écrits en vers alexandrins.

Opitz, qui devait cultiver tous les genres, s'essaya aussi dans la composition dramatique. Il traduisit en vers *Les Troyennes* de Sénèque et l'*Antigone* de Sophocle. Il imita de l'italien, *Daphné*, opéra, et *Judith*, tragédie sacrée, en trois actes.

Cet écrivain est moins heureux dans ses traductions que dans ses compositions originales. Dans son *Antigone* il s'écarte trop souvent du texte; il en a manqué plusieurs passages, et son style est parfois dur.

Il traduisit aussi le poëme de *Hugo Grotius: Du vrai culte de Dieu*. Grotius lui écrivit à cette occasion « qu'il admirait l'élégance et l'éclat de son style, et que c'est dans son livre qu'il étudierait l'allemand ».

Les cantiques sacrés d'Opitz et sa traduction des psaumes contiennent une foule d'excellents passages et sont lus encore avec plaisir. Sa paraphrase du Cantique des cantiques, en strophes, est un morceau parfait.

Ses poésies légères et ses sonnets ne sont pas en-

core appréciés autant qu'ils le méritent, et cette réflexion s'applique également à ses *Bosquets poétiques.*

Parmi ses ouvrages en prose, on distingue sa *Prosodie*, ou *Traité de la poésie allemande.* Ce fut le premier essai d'une poétique en Allemagne.

—

Deuxième école silésienne.

HOFFMANNSWALDAU, LOHENSTEIN ET LEURS DISCIPLES.

L'école d'Opitz était dans la bonne voie, mais, au moment où elle prospérait le plus, quelques écrivains allemands s'écartèrent brusquement de la noble simplicité d'Opitz, et prirent une direction opposée : *le mauvais goût*, empirant de plus en plus, envahit la littérature et la domina pendant toute la seconde moitié du XVIIe siècle. Les poëtes, ceux principalement qui s'adonnaient au genre lyrique, se prirent d'une étrange passion pour le style brillanté des poëtes italiens, et, s'imaginant que l'essence de la poésie consiste dans le luxe des métaphores, ils tombèrent dans la pompe et l'affectation. Une nouvelle école sortit de cette tendance : elle eut pour chefs les deux poëtes silésiens Hoffmannswaldau et Lohenstein, et reçut le nom de *Seconde école silésienne.*

Le premier, *Hoffmannswaldau* [1], joignait à des dis-

[1] Il naquit à Breslau en 1618, y devint conseiller impérial, et mourut en 1679, à l'âge de 61 ans.

positions heureuses la connaissance des langues anciennes et modernes, et cette habitude du monde qu'il avait puisée dans ses voyages; mais dans la poésie il prit une fausse direction. Imitateur maladroit de cette élégance française, dont l'allemand n'est peut-être pas susceptible au même degré, il s'appropria également ce phebus et ces concetti des auteurs italiens qui répugnent à la candeur et à la sincérité de la pensée allemande. Ses poésies, qui n'eurent qu'un succès éphémère, sont remplies de métaphores, d'antithèses, de comparaisons et de jeux de mots, artifices par lesquels il cherchait à déguiser la trivialité de ses pensées. Son langage manque d'ailleurs de chasteté, et il se rencootre dans ses pièces légères des expressions qui choquent le lecteur moderne au plus haut degré.

Ses principaux ouvrages sont : *Le fidèle berger*, tragi-comédie, traduction diffuse du *Pastor fido* de Guarini; *Socrate mourant*, imité de Théophile, auteur français : *Epîtres héroïques*, les premières de ce genre qui furent publiées en allemand [1].

Hoffmannswaldau publia en outre des odes sacrées, des épigrammes, des épitaphes et des pièces diverses.

Lohenstein, bien que doué des plus heureuses dispositions, renchérit cependant encore sur les défauts de Hoffmannswaldau. Son talent s'annonça de bonne

[1] Les éditions les plus répandues de ses ouvrages parurent toutes à Breslau, dans les années 1673, 1680, 1689, 1704, 1717 et 1730.

heure[1] : déjà à l'âge de quinze ans il composa les tragédies d'*Ibrahim-Pacha* et d'*Agrippine et Epicharis*. Il avait acquis de grandes connaissances, surtout en histoire et en archéologie, et il s'était familiarisé avec les meilleurs écrits français, italiens et espagnols. Ses poésies sont empreintes de talent et de science, et cependant elles sont au-dessous du médiocre; en effet, malgré la fécondité de son génie, cet écrivain manque entièrement de naturel et de goût; on dirait qu'il applique tous ses soins à s'illustrer par des défauts. Toutes ses poésies sont remplies d'affectation, de bouffissure et de phébus; les belles pensées et les sentiments chaleureux qu'on y rencontre parfois sont étouffés sous une foule d'images forcées et de lieux communs. Ces aberrations s'expliquent en partie par les écrivains sur lesquels il s'était modelé. Parmi les anciens, il préférait Sénèque, et chez les modernes, Marino et Guarini, poëtes ampoulés. Il ne faisait aucun cas des autres écrivains, et ne s'en servait que pour y puiser des allusions; c'était pour lui un moyen d'étaler de l'érudition. Il surpassa Hofmannswaldau en affectation, mais il eut plus de respect pour les mœurs.

Parmi ses travaux poétiques, ce sont ses tragédies qui montrent le mieux son style. Outre celles qu'il

[1] Lohenstein naquit à Nimptsch, en Silésie, en 1635, étudia la jurisprudence, voyagea en Allemagne, en Suisse, dans les Pays-Bas, devint conseiller impérial et syndic de la ville de Breslau, et y mourut en 1683.

composa dans sa première jeunesse et que nous avons mentionnées, il a écrit *Cléopâtre* et *Sophonisbe.* Toutes ces pièces ont la même physionomie : les personnages n'y agissent pas ; ils font la conversation, à la manière de l'auteur, dans un langage savant, rempli d'images et de sentences. On a dit avec raison que c'étaient des êtres tout resplendissants de pierreries et embaumés de parfums. Les unités de lieu et de temps sont peu de chose aux yeux de l'auteur.

On retrouve les mêmes défauts dans ses poésies légères : il les a publiées sous le titre de *Fleurs.* Ce sont des cantiques, des chansons, des épithalames, des élégies, etc. [1].

Méchant poëte, Lohenstein se distingua dans la prose, ainsi que nous le ferons voir dans notre deuxième section. Quoiqu'il soit encore bizarre en prose, il fait souvent regretter qu'il n'ait pas voué son talent exclusivement à ce genre.

Les Allemands manifestèrent hautement leur attachement pour Lohenstein, à l'occasion de sa mort. Ils ne se lassaient pas de vanter ses talents, de célébrer sa mémoire et de publier des vers en son honneur. Les compositions qui parurent à cette occasion

[1] Lohenstein publia lui-même ses tragédies et ses autres poésies à Breslau, en 1680. Les premières sont accompagnées de remarques historiques et critiques très-savantes. Après sa mort, ses œuvres furent réimprimées plusieurs fois, et l'on y joignit la biographie de l'auteur. La dernière édition en parut à Leipzig en 1733.

sont de l'école même de Lohenstein ; le style pompeux et boursouflé y domine.

—

Troisième école silésienne.

CANITZ, POSTEL, WERNIKE ET AUTRES.

A la seconde école silésienne il en succéda une troisième qui se compose de deux classes d'écrivains : les uns, tels que Neukirch, Besser, Kœnig, etc., à force de fuir la manière guindée de Lohenstein, tombèrent dans l'excès contraire, la trivialité ; et les autres, Canitz, Gunther, Brockes, gardèrent une juste mesure et préparèrent les esprits aux plus belles époques de la littérature allemande.

Neukirch [1], d'abord grand admirateur de Hoffmannswaldau et de Lohenstein, se refroidit à leur égard, lorsqu'il eut mieux approfondi les auteurs français. Alors il s'efforça d'écrire avec plus de naturel, mais, dénué d'énergie, il devint à la fin un vulgaire versificateur. Ses églogues et sa traduction poétique de *Télémaque* sont toutes également médiocres [2].

[1] Il naquit en Silésie en 1665, devint conseiller dans le pays d'Anspach, et mourut en 1729.

[2] Gottsched a publié un choix de ses poésies, avec sa biographie (Ratisbonne, 1744).

Besser [1] aussi était d'abord partisan fanatique de Lohenstein; il finit comme lui par n'être plus qu'un mauvais versificateur [2].

Kœnig [3] eut le mêmesort. Néanmoins ses contemporains firent grand cas de son poëme épique, *Auguste au camp*, dont le sujet est l'entrevue des rois de Pologne et de Prusse au camp de Muhlberg, mais dont il ne parut que le premier chant [4].

[1] Né en Conrlande en 1654, grand maître de cérémonies et poëte en titre de la cour de Dresde, mort en 1729.

[2] Kœnig a publié ses œuvres (Leipzig, 1732, 2 vol. in-8°).

[3] Né à Esslingen, en 1688, il succéda à Besser daus ses emplois à la cour de Dresde; il mourut en 1744.

[4] Dresde, 1731. Rost publia un recueil de ses poésies (Dresde, 1745). Les deux poëtes Besser et Kœnig rappellent une coutume ridicule de ces temps, que nous croyons devoir mentionner.

Il y avait à la cour de Dresde un emploi dont le titre était fort singulier: c'était celui de *Pritschmeister* *. Le Pritschmeister devait, pour l'amusement de la société, dans les tirs publics et dans les autres parties de plaisir, improviser des vers sur la maison régnante et sur les personnages qui composaient sa cour. A la mort de Besser, qui avait rempli cette singulière charge, l'électeur de Saxe, roi de Pologne, l'offrit au poëte Kœnig, qu'il connaissait par son poëme d'*Auguste au camp*. Kœnig, peu disposé à accepter cet emploi tel qu'il était, et le titre ridicule de Pritschmeister, proposa à l'électeur de l'accorder au poëte Gunther; mais celui-ci s'étant présenté ivre devant le prince, encourut sa disgrace. Alors Kœnig, changeant d'avis, accepta cet emploi qui fut modifié entièrement. Le nom de Pritschmeister fut aboli, et le costume que le titulaire portait fut changé en celui de héraut d'armes : Kœnig reçut le titre de secrétaire du roi et de poëte de la cour.

* *Pritschmeister*, littéralement *maître-batte*. On sait que la batte est le sabre de bois d'arlequin ; ainsi le Pritschmeister était une sorte de bouffon, d'arlequin, qui se permettait de corriger avec sa batte ceux qui faisaient des fautes, soit contre le langage, soit de toute autre nature.

Bohse, dit Talander [1], fut un amateur prétentieux de mots étrangers; il composa pour vivre un grand nombre de vers, des livres d'amusement et de prétendus modèles de style épistolaire. Dans un de ces modèles, il enseigne comment un jeune homme qui s'est passionné dans la société pour une belle dame, devra lui demander pardon de son ivresse.

Abschatz [2], au contraire, quoique partisan de la manière de Lohenstein, sut éviter dans ses poésies les défauts de celui-ci; il se montra même, dans sa traduction *du Berger* de Guarini, bien supérieur au mérite de ses contemporains [3].

Le baron Canitz [4] s'est encore plus distingué que le précédent. Ecrivain poli, instruit, d'un goût formé par l'étude et les voyages, il dédaigna d'imiter Lohenstein, choisit de meilleurs modèles et se livra à des inspirations plus pures. Comme il manquait de verve, il réussit peu dans l'ode; mais il fut plus heureux dans l'épître et la fable, et surtout dans la satire où il s'attacha à imiter Boileau, et où il montra tant de connaissance du monde et tant d'ur-

[1] Né en 1661 et mort en 1730.

[2] Il était de Wurbitz, en Silésie, et naquit en 1646; il mourut en 1699.

[3] Le recueil de ses productions poétiques parut à Breslau en 1704.

[4] Il naquit à Berlin en 1645. Après avoir terminé ses études universitaires, il parcourut l'Italie, la France, l'Angleterre et la Hollande. A son retour dans sa patrie, il devint conseiller et ambassadeur de l'électeur de Brandebourg; conseiller d'état en 1697, il mourut à Berlin le 11 août 1699, à l'âge de 45 ans.

banité qu'on ne peut méconnaître sa vocation pour ce genre. Deux sujets occupaient principalement sa muse; les folies des poëtes et la vanité du grand monde, qu'il avait pu étudier de près. Ses deux premières satires sont consacrées à peindre l'avarice et la distraction.

Dans ces deux pièces, comme dans toutes les autres, il censure en riant; il se moque des travers de l'individu; mais jamais du genre humain.

Gunther[1] avait plus de génie poétique que Canitz, mais il en fit un mauvais emploi. Une légèreté sans bornes, qui troubla toute son existence, ne permit pas à cet écrivain irréfléchi et passionné de perfectionner son talent. Jeune encore, il tomba dans la misère; afin de se créer des moyens d'existence, il rendit sa muse vénale, en composant des vers pour qui voulait bien les payer; néanmoins ses ouvrages furent assez goûtés de son temps; il se fit particulièrement remarquer par ses chansons et ses satires [2].

De tous les poëtes qui avaient pris la nature pour sujet de leurs compositions, *Brockes* fut de son temps celui que le public allemand aimait le plus; on lisait ses vers avec transport; mais, peu après sa mort,

[1] Il naquit à Strigau, en Silésie, en 1695, et mourut à Iéna en 1723.

[2] Gunther ne publia pas ses poésies; c'est après sa mort seulement qu'il en parut une première partie à Breslau, en 1723, une seconde en 1724, une troisième en 1727, et une quatrième en 1735. Cette édition en quatre parties fut réimprimée six fois. La dernière réimpression, revue et corrigée, parut à Breslau et Leipzig en 1764; elle contient la vie de l'auteur.

on se refroidit à son égard [1]. S'il n'a pas un grand génie, s'il se complaît trop dans les redites, s'il veut à propos du plus mince sujet tout décrire et tout peindre; si ses teintes sont souvent trop pâles et trop confuses, le premier du moins il a tracé en vers coulants des descriptions de la belle nature qui se lisent avec plaisir. Son ame était pieuse et pleine de religion, et il connaissait fort bien la langue et la versification. L'ouvrage qui a fondé sa gloire est intitulé : *Plaisirs terrestres dans la contemplation de Dieu*, poésies descriptives et morales [2]. Le poëte y chante les saisons, les heures du jour, les éléments, les sens de l'homme, et les principaux phénomènes de la nature.

Nous n'omettrons pas de mentionner encore sa traduction du *Massacre des Innocents* de Marino [3], et celle des *Saisons* de Thompson, qui forme le commencement de ses *Plaisirs terrestres* [4].

Ce qui acheva de perdre en peu d'années l'école de Lohenstein, ce fut la polémique qu'elle osa soutenir, dans la personne de Postel et d'Hunold, contre l'école modérée, représentée par Wernike.

[1] Brockes, né à Hambourg en 1680, mourut dans la même ville en 1747. Il y était conseiller municipal.

[2] Cet ouvrage fut réimprimé pour la cinquième fois à Hambourg, 1732-48, en neuf volumes.

[3] Cinquième édition, Cologne et Hambourg, 1740.

[4] Hambourg, 1740.

Postel [1] s'était formé sur les poëtes italiens, sur Hoffmannswaldau et Lohenstein, dont il avait pris tous les défauts. Ne manquant ni de talent ni de connaissances, ses poésies avaient obtenu quelque succès ; les opéras qu'il composa pour le théâtre de Hambourg furent applaudis ; mais il manquait de goût : sa manie pour la singularité étouffa chez lui le naturel et le vrai.

Wernike [2], excellent poëte épigrammatique, plein d'amour pour les mœurs et la nationalité allemandes, s'était déchaîné contre le goût dépravé et le faux bel-esprit de Lohenstein et de ses imitateurs. Postel prit cette sortie pour lui, et lança contre Wernike un sonnet violent. Blessé de cette personnalité, Wernike s'en vengea par un poëme héroï-comique intitulé : *Hans Sachs*, dont Postel, sous le nom de Stelpo, qui est l'anagramme de son nom, est le héros. Postel garda le silence sur cette attaque, mais à son instigation probablement, un aventurier qui faisait de sa plume un ignoble trafic, *Hunold*, publia des lettres satiriques, et plus tard un libelle en forme dramatique contre Wernike. Celui-ci répliqua par quelques épigrammes mordantes qui achevèrent d'éclairer le public et de discréditer l'école de Lohenstein.

[1] Avocat, né à Freibourg, en Basse-Saxe, en 1648, et mort à Hambourg en 1705.

[2] Conseiller d'état et résident du roi de Danemarck à Paris ; né en Prusse, on ne sait en quelle ville ni en quelle année, et mort de 1710 à 1720.

Wernike publia aussi un ouvrage intitulé : l'*Astucieuse Junon*, telle que l'a dépeinte le grand Homère[1]. C'est la traduction du quatorzième livre de l'Iliade, précédée d'une longue notice sur la vie et les écrits d'Homère. Son poëme héroïque, *Le grand Witikind*, demeura inachevé[2].

Après avoir parlé des diverses écoles qui donnèrent le ton à tous les travaux de cette période, il nous reste à faire connaître en peu de mots les principales productions dont les divers genres de littérature se sont enrichis.

—

Première section. — Poésie.

ÉPOPÉE.

Aucun des nombreux poëtes qui s'élevèrent avec ou peu après Opitz, ne l'égala ni en talent, ni en goût. Toutefois, formés à l'école de ce grand maître, plusieurs d'entre eux exercèrent une influence considérable sur la langue et la littérature. Pour la plupart ils renoncèrent à la grande poésie, l'épopée, et cette réserve leur fait honneur, quand on considère qu'à cette époque la langue allemande n'était point encore parvenue à son apogée.

[1] Hambourg, 1700.

[2] Weichmann le publia après la mort de l'auteur, avec sa biographie (Hambourg, 1724).

C'est à peine si l'on peut qualifier de poésie épique un travail qu'entreprit un versificateur de cette époque pour continuer *Reineke le Renard*; cependant l'essai de Renner appartient à ce genre [1].

Cet écrivain fut philologue et homme d'esprit; passionné pour le bas-saxon, il s'amusait à composer des vers dans ce dialecte, tantôt sous le voile de l'anonyme, tantôt sous celui du pseudonyme de Sparre. Il donna son poëme de *Henninck*, écrit dans le goût de *Reineke le Renard*; comme contemporain de ce dernier.

Le poëme de Hennink, qui n'est, comme nous venons de le dire, que la continuation de celui de *Reineke le Renard*, va jusqu'à la mort du héros [2].

Werder [3] traduisit avec bonheur, en vers alexandrins, la *Jérusalem délivrée* du Tasse [4] et les trente premiers chants du *Roland furieux* de l'Arioste [5]. Rivalisant sérieusement avec ses modèles, il fit passer dans sa traduction une partie de leurs beautés. Il conserva la stance italienne et l'enchaînement de ses rimes. Ses vers sont souvent durs, il est vrai, mais il

[1] Ce poëte naquit à Munden en 1692, devint prévôt de la ville de Brême, et y mourut en 1772.

[2] Il en parut une nouvelle édition avec des gravures, et une traduction libre en allemand, due à Meyer (Brême, 1813).

[3] Il naquit à Werdershausen en 1584, et mourut en 1657. Ce fut un chevalier qui, formé par l'étude et les voyages, servit glorieusement sous Gustave-Adolphe, et passa sa vie alternativement dans les camps, à la cour, dans les affaires ou dans les loisirs de la campagne.

[4] Francfort-sur-Mein, 1626, in-4°.

[5] Leipzig, 1632-36, in-4°.

saisit bien l'esprit d'un auteur et traduit avec autant de fidélité que de verve. L'influence que ces imitations de l'italien exercèrent sur la langue allemande, à une époque où d'autres traduisaient de l'anglais et du français, fut immense.

—

POÉSIE DRAMATIQUE.

Depuis Opitz, le chant sacré et la chanson, l'épigramme et la satire furent cultivés avec succès ; la poésie dramatique était presque abandonnée. Opitz, en épurant la langue, en traduisant et en imitant le théâtre ancien et le théâtre étranger, avait perfectionné l'art dramatique. Il y avait eu du succès. Son opéra de Daphné avait été représenté à Dresde, en 1627, à l'occasion du mariage du landgrave de Hesse avec Sophie Éléonore. Mais ce succès était loin d'être complet. L'Allemagne sentait trop la supériorité du théâtre étranger pour ne pas lui donner la préférence. C'était à tel point que des comédiens d'Angleterre qui parcouraient l'Allemagne, y étaient accueillis avec transport, malgré le peu de mérite des pièces qu'ils jouaient. D'un autre côté, le peuple ne voulait pas renoncer aux drames sacrés, car pour lui, il n'y avait pas inconvenance à représenter sur la scène les choses divines.

Aussi vit-on, même après Opitz, régner sur la scène saint Joseph et la Vierge, la chaste Suzanne,

l'archange Raphaël et l'infortuné Nabuchodonosor.

Le drame religieux trouva même un nouveau poëte. *Klaje* ou *Clajus*[1], un des dramaturges les plus exaltés et les plus aventureux, reprit des sujets déjà traités et encore chers au peuple, *Hérode l'infanticide*, *Le combat des anges contre les dragons*, et autres de même nature; mais ce poëte est fort médiocre. Ses drames ont cela de particulier que, parfois et au milieu des personnages qui figurent sur la scène, le poëte lui-même apostrophe les spectateurs et les prie d'ajouter à ce que disent les acteurs. Ce qui est plus remarquable, c'est qu'il change de versification en changeant de sujet, comprenant fort bien que tel vers, l'iambe, le trochée ou le dactyle, convient mieux à certains rôles que tel autre.

L'art dramatique se trouvait ainsi dans un état de transition lorsque parut un poëte, aujourd'hui bien obscur, mais qui fut le premier écrivain dramatique de son époque et que la société littéraire du Palmier avait surnommé l'immortel.

Ce fut *Gryph*[2], qui fit des chansons, des épigrammes, des odes, mais qui se distingua surtout dans le

[1] Il naquit à Meissen en 1616, devint prédicateur à Kitzingen, en Franconie, et y mourut en 1656.

[2] Il naquit à Grosglogau, en Silésie, l'an 1616, la même année que Clajus, mais il le surpassa beaucoup en science et en talent. Pour se soustraire aux troubles de la guerre de trente ans, il voyagea en Hollande, en Angleterre, en France et en Italie, et ne rentra dans sa patrie qu'après une absence de dix ans. A son retour, il devint syndic général de la principauté de Glogau, et mourut en 1664, dans l'exercice de ses fonctions.

drame, au point d'être appelé quelquefois le créateur de ce genre en Allemagne.

Ses pièces sont imitées, en grande partie, du latin, du français, de l'italien et du hollandais; plusieurs sont surchargées d'allégories et de locutions pompeuses; mais il y règne une bonne ordonnance, un dialogue vif et une peinture fidèle du cœur humain.

Gryph, dans ses tragédies, traita surtout des sujets de l'histoire du Bas-Empire et de l'histoire moderne. Ses tragédies furent les premières qui offrirent quelque régularité sur la scène allemande. Elles présentent des situations dramatiques d'un grand effet et des figures bien dessinées; la versification en est coulante; mais les caractères n'y sont ni bien conçus, ni bien soutenus: la diction en est tantôt ampoulée, tantôt triviale; on y trouve trop de choses merveilleuses et trop de scènes horribles, de fréquentes apparitions de spectres, à l'imitation du théâtre anglais, et des chœurs empruntés au théâtre grec, auxquels l'auteur ajoute avec complaisance des personnages allégoriques, tels que l'amour, les vertus, les saisons et la mort.

Les tragédies de Gryph qui se trouvent dans l'édition de Breslau et de Leipzig [1], et qui furent repré-

[1] Gryph fit paraître d'abord plusieurs de ses compositions séparément, ensuite il en publia le recueil à Leyde, chez les Elzévirs, en 1639. Il en parut, depuis, plusieurs nouvelles éditions. Après la mort de cet auteur, son fils en publia la dernière édition, considérablement augmentée, à Breslau et à Leipzig en 1698, 3 vol. in-8°.

sentées dans la première de ces villes, sont écrites en vers alexandrins ; elles sont au nombre de sept. La première, *Léon Arminius*, ou le meurtre d'un prince, a pour sujet un fait emprunté au Bas-Empire : l'empereur Léon, assassiné à l'instigation de Balbus, son général. Celui-ci avait été convaincu du crime de haute trahison et condamné à la peine de mort ; son exécution devait avoir lieu la veille de Noël. L'épouse de l'empereur, Théodosie, eut des scrupules de conscience ; craignant qu'une exécution ne profanât un jour si solennel, elle détermina le prince à l'ajourner. Dans l'intervalle, le féroce Balbus parvint à gagner dans sa prison quelques hommes sans aveu qui, déguisés en prêtres, surprirent l'infortuné monarque, à l'instant où il faisait ses prières dans la chapelle, et l'assassinèrent (l'an 820). *Catherine de Géorgie* ou *La constance à l'épreuve*, la seconde tragédie de Gryph, a pour sujet la fin tragique d'une princesse de Géorgie qui, sur l'ordre du schah de Perse, Abbas I, fut mise à mort en 1624. C'est un beau drame, mais le lieu de la scène y change trop souvent : la vanité, l'éternité et les vertus, que le poëte a personnifiées, figurent, les premières, parmi les personnages principaux, et les secondes, parmi les chœurs. Dans sa tragédie *Le régicide* ou *Charles Stuart*, en cinq actes, l'auteur transporte sur le théâtre une foule de personnages, et fait exécuter le roi sur la scène ! Dans sa quatrième tragédie, *Le jurisconsulte magnanime* ou *La mort de Papinien*, l'empereur

Caracalla tue son frère Géta, dans les bras mêmes de sa mère. Ce monstre ordonne à Papinien de faire l'apologie de ce meurtre, afin d'échapper à l'infamie d'un fratricide, mais rien ne peut déterminer ce vertueux citoyen à pallier un forfait qu'il a en horreur : le tyran prononce sa sentence de mort, et Papinien est exécuté. Dans sa *Mère constante* ou *Sainte Félicité*, Gryph a imité une pièce latine de Cauffin, confesseur de Louis XIII ; c'est le même sujet, le martyre d'une dame romaine et de ses sept fils, qui avaient embrassé avec elle le christianisme. La pièce des *Sept frères Gibéonites* est une imitation du hollandais ; celle de *Cardénio et Célinte*, ou *Les amants malheureux*, en cinq actes, a pour sujet un événement tragique arrivé en Italie.

Gryph a composé aussi des comédies dont les plus remarquables sont *Majuma* et *Le berger extravagant: Majuma*, pièce entremêlée de chant, fut composée en l'honneur de Ferdinand IV, à l'occasion de son couronnement comme roi des Romains. *Le berger extravagant*, en cinq actes, n'est qu'une traduction d'une pièce de Thomas Corneille. Le sujet en est fort simple ; c'est un jeune homme à qui les romans ont fait tourner la tête.

Les autres comédies de Gryph sont l'*Absurda comica*, ou *Monsieur Squenz et Horribilicribrifax*, qui est riche en traits comiques, que déparent néanmoins des charges bizarres.

Les comédies de Gryph, pour la plupart écrites

en prose, mais avec des intermèdes en vers, sont, ainsi que ses opéras, disposées sur des modèles français, italiens ou anglais. Il y règne dans toutes de l'esprit, de la gaîté et du comique; cependant l'auteur tombe parfois dans la charge et la bouffonnerie.

Postel, dont nous avons parlé plus haut [1], composa pour le théâtre de Hambourg 25 opéras originaux ou imités, tels que *Sainte Eugénie; Caïn et Abel; Cymbrie; Bajazet et Tamerlan; Numa Pompilius; Ariadne; Iphigénie en Aulide*, etc.

—

POÉSIE LYRIQUE.

Si l'épopée ne fut pas abordée, l'ode, au contraire, fut cultivée avec témérité et avec succès par les poëtes de l'école d'Opitz. Déjà nous avons fait connaître les compositions lyriques d'Opitz [2].

Zinkgref [3], son ami de jeunesse, a publié *l'Éloge du soldat*, qui est une imitation des chants de guerre de Tyrtée [4], moins remarquable par l'harmonie de la versification que par l'élégance du style.

Ce poëte a publié aussi d'excellentes épigrammes [5].

[1] Page 168.

[2] Page 153 et suivantes.

[3] Il naquit à Heidelberg en 1591, devint, en 1681, docteur en droit, et mourut de la peste, à Worms, en 1635.

[4] *L'Éloge du soldat* parut à Francfort-sur-Mein en 1632.

[5] Zingref fonda sa gloire sur ses *Apophthegmes*, ou sentences, recueil de pensées ingénieuses tirées des meilleurs écrivains de l'époque et des temps antérieurs, important pour l'étude des mœurs et

Hombourg [1], autre élève d'Opitz, fit des odes où règne un sentiment pur et vif des beautés de la nature. On trouve dans les épigrammes qu'il a composées de l'esprit et des tours heureux [2]. Plusieurs de ses cantiques spirituels ont été adoptés dans les églises d'Allemagne [3].

Cependant, de tous les poëtes de cette école, celui qui approche le plus d'Opitz est Flemming [4], le premier lyrique de son siècle, qui avoue lui-même qu'il rivalisait avec l'illustre fondateur de l'école silésienne, auquel il est inférieur quant à la pureté et à l'énergie du style, mais qu'il surpasse peut-être en sensibilité et en imagination. Ses poésies sont, d'ailleurs, demeurées imparfaites; la mort l'enleva même avant qu'il eût pu les livrer à l'impression. Chose touchante, ce fut le père de sa fiancée qui en publia une partie [5].

de la langue. Ils parurent à Strasbourg, 1626, 2 vol. in-8°, auxquels Weidner en ajouta un troisième. Amsterdam, chez les Elzévirs, 1635, in-12.

[1] Né à Muhla, près d'Eisenach, en 1605, greffier et jurisconsulte, mort à Naumbourg en 1681.

[2] Deuxième édition (Iéna, 1642, in-8°).

[3] Naumbourg, 1658, et Iéna, 1659, in-8°.

[4] Il naquit à Harlenstein, dans la Haute-Saxe, en 1609, étudia la médecine à Leipzig, prit part à une mission diplomatique que le duc de Holstein-Gottorp, Frédéric III, adressa, en 1633, à son beau-frère, le czar Michel Féodorowitsch, en Russie. Il passa de là en Perse, en 1635, revint en Allemagne en 1639, prit le grade de docteur à Leyde, et mourut en 1640, à l'âge de 31 ans, à Hambourg, où il était allé pour y exercer la médecine.

[5] Revel, 1642, in-8°. Schwall a donné un choix de ses poésies (Stuttgard, 1820).

L'édition de ses œuvres qui a paru en 1785 contient : 1° *Les bosquets poétiques* (cantiques spirituels, épithalames, pièces libres et légères); 2° *Les nouveaux bosquets poétiques* (pièces diverses, dont la meilleure est le voyage du poëte à Moscou et en Perse; c'est une relation qui contient plusieurs peintures animées); 3° des épigrammes; 4° cinq livres d'odes, et 5° quatre livres de sonnets dont quelques uns rappellent la grace et le sel de Pétrarque et de Burger. Le dernier de ces sonnets est l'épitaphe que l'auteur composa pour lui-même, trois jours avant sa mort.

L'exemple du chant sacré étant donné, Dach et Gerhard suivirent Flemming dans ce genre de poésie, et furent des lyriques féconds. Le premier [1] se fait remarquer par une grande sensibilité et par l'harmonie de ses vers : ses cantiques, dont plusieurs sont encore en usage dans les églises protestantes, respirent une onction touchante.

Ce poëte a composé dans un genre tout différent; il a fait de fort bonnes chansons badines que, même de nos jours, on lit avec plaisir malgré leur style vieilli. Il déploie aussi une grande délicatesse de sentiment dans son excellent poëme d'*Annette de Tharau*, où il peint l'amour luttant contre tous les genres de contrariétés. La simplicité du style et l'harmonie du vers dédommagent le lecteur de l'absence de cette haute inspiration et de cette énergie

[1] Né à Mémel en 1605, mort en 1659 à Kœnigsberg.

qu'on aimerait à trouver dans un morceau de ce genre [1].

Gerhard [2] occupe un rang plus distingué que Dach; il s'élève à la plus haute poésie. On doit lui reprocher cependant quelques vers durs et un peu de redondance, défauts de son siècle. Il a laissé 120 cantiques [3], et dans ce nombre il en est qui, retouchés depuis, et parfois assez malheureusement, se chantent encore en Allemagne.

Un poëte qui ne sortit pas de son obscurité, et qui méritait cependant quelque célébrité, RIST [4], composa aussi des cantiques spirituels dont plusieurs furent également reçus dans les recueils des églises. Ils sont faibles de poésie, à la vérité, mais ils respirent une piété profonde et vraie, et on y découvre souvent même une grande facilité de versification. Il en a paru plusieurs éditions.

Un de ses émules, *Neumark* [5], le surpassa de beaucoup. On remarque, parmi les ouvrages qu'il a publiés, son *Bosquet poétique et musical* [6] qui renferme

[1] Ses héritiers ont publié ses vers (Kœnigsberg, in-4°); une seconde édition en parut dans la même ville en 1696.

[2] Il naquit en Saxe vers l'an 1606, devint prédicateur à Lubben, en Lusace, et mourut en 1676.

[3] La meilleure édition de ces cantiques est celle due à Feustking (Zerbst, 1707; nouvelle édition, Berlin, 1827).

[4] Il naquit à Pinneberg en 1607, fut prédicateur à Wedel sur l'Elbe et mourut en 1667.

[5] Né à Mulhausen, en Thuringe, en 1621; bibliothécaire de la ville de Weimar; mort en 1681.

[6] Hambourg, 1652, in-12.

aussi quelques cantiques, vrais chefs-d'œuvre du genre, qui font encore l'édification de l'Allemagne.

Le chant sacré, nous l'avons dit, est la gloire de l'école d'Opitz. Plusieurs autres poëtes qui appartiennent encore à cette école, *Néander* ou *Neumann*[1], *Clajus* (Jean), *Rinckhart*[2] et *Albinus*[3], ainsi qu'une foule d'écrivains d'un mérite inférieur, ont composé également des morceaux religieux qui ont exercé sur les mœurs une heureuse influence.

Quand les poëtes de cette école ont abordé d'autres sujets lyriques, ils ont eu moins de bonheur et ont acquis peu de célébrité, témoin Tscherning, Schultet et Scheffler. Le premier[4] publia deux recueils de vers[5] qui contiennent des pièces de circonstance, des chansons, des poésies didactiques, des sonnets et des épigrammes. Heureux dans ses descriptions de la nature et de l'homme, ce poëte, qui a de la pureté et de la dignité dans le style, manque d'élévation et d'abondance dans la pensée, même dans la plus belle de ses pièces, sa complainte de Rahel sur le massacre des innocents. Le second, Schultet[6], serait tombé dans l'oubli, si Lessing n'eût

[1] Prédicateur réformé à Brême, mort en 1680.

[2] Pasteur à Eulenbourg, mort en 1649.

[3] Mort en 1679.

[4] Né à Bunzlau, en Silésie; professeur de poésie à Rostock, mort en 1659.

[5] Le premier parut à Breslau en 1642, et le second à Rostock en 1655.

[6] Il naquit à Bunzlau, en Silésie, on ne sait en quelle année; s'é-

publié une nouvelle édition de ses poésies [1]. Dans le jugement que porte sur lui ce critique distingué, il l'appelle le plus digne élève de la muse d'Opitz, vante la richesse de son style et ne lui reproche que sa manie de faire parade de son érudition. C'est à tout prendre un bel éloge. Le chant de triomphe sur la résurrection du Christ est sa meilleure pièce [2].

Scheffler [3], écrivain tendre et exalté, s'était imbu, dès sa jeunesse, des ouvrages de Boehme, de Weigel, de Schwenkfeld et d'autres mystiques. Dans plusieurs de ses écrits il prenait le nom d'*Angelus* qui fut celui d'un moine espagnol du XVI[e] siècle : c'est sous ce pseudonyme que des littérateurs modernes l'ont tiré de l'oubli. *Le pélerin chérubinique* [4] est son meilleur ouvrage ; ce recueil de sentences, remarquable par la richesse des pensées, le mysticisme du sentiment et la concision du style, trouva beaucoup de lecteurs.

Après le *Pelerin* on lit de Scheffler *La perle évangélique*, traduite du latin, et *Psyché affligée*, ouvrages également mystiques. Il a laissé des poésies pastorales et des chants religieux qui sont entrés dans les

tant rendu à l'Académie de Breslau, il y mourut dans les premières années de ses études, vers l'an 1642.

[1] Brunswick, 1771, in-8°.

[2] Breslau, 1642, in-4°. Il a paru deux appendices à l'édition de Lessing, l'un dû à Jachmann (Breslau, 1774), et l'autre à Scholtz (Breslau, 1783).

[3] Il naquit à Glatz en 1624, fut médecin du duc de Wurtemberg-Oels, se fit catholique et prêtre, et mourut en 1677.

[4] Dernière édition (Sultzbach, 1829, avec des variantes par Arnold).

cantiques d'église et qui y sont restés malgré le changement de communion de l'auteur [1].

—

POÉSIE DIDACTIQUE ET DESCRIPTIVE, ÉPÎTRE, ÉPIGRAMME ET SATIRE.

La même époque qui enfanta des poëtes religieux, eut aussi des poëtes moralistes. Nous l'avons déjà dit, mais nous mentionnerons cependant encore deux épigrammatistes, Logau et Wernike, dont le premier, d'une rare fécondité, publia un recueil de plus de 3,500 épigrammes, qui lui valurent la réputation de poëte du premier ordre [2]. Il a l'énergie d'Opitz. Toutefois un livre de 3,500 épigrammes doit en offrir beaucoup de médiocres et de mauvaises. Le recueil de Logau fournit des exemples de tous les défauts : esprit guindé, plates plaisanteries, pensées faibles, images basses, jeux de mots et anagrammes vulgaires, voilà ce que l'on y rencontre le plus souvent. Ses épigrammes ne sont en majeure partie que des sentences dénuées de trait. Il en est néanmoins qui sont piquantes, originales, d'un sens profond,

[1] Scheffler les composa avant sa conversion au catholicisme, qui eut lieu en 1653 et qu'il expliqua dans une brochure (Olmutz, 1653, in-4°). On y voit que cette ame, profondément religieuse et mystique, fut dégoûtée du luthéranisme par les longues querelles des théologiens.

[2] Il naquit en Silésie en 1604, et mourut à Liegnitz en 1655. Il fut employé de la maison du duc de Liegnitz et membre de la Société du Palmier.

bien pensées et bien écrites. En voici deux choisies parmi celles que nous avons jugées les plus dignes de la traduction :

L'Amitié des Buveurs.

L'amitié que le vin produit,
Comme lui n'agit qu'une nuit.

Le Siècle pudique.

Notre époque si corrompue
Aime cependant la pudeur :
Nous voilons la vérité nue,
Tant elle nous fait peur.

Logau avait incontestablement du génie poétique et maniait bien la langue allemande. Cependant il tomba bientôt dans un oubli complet. Un anonyme publia une nouvelle édition de ses épigrammes [1] et en retoucha d'autres, mais arrangea le tout si maladroitement, qu'il ne put faire revivre la renommée de l'auteur. Le nom de Logau demeura oublié jusqu'au moment où il fut ressuscité par Ramler et Lessing qui appellent ce poëte le Martial et le Catulle des Allemands [2].

[1] Francfort et Leipzig, 1702.

[2] Ils en publièrent une nouvelle édition : *Épigrammes de Logau, en douze livres, avec des remarques sur son style*, par Ramler et Lessing (Leipzig, 1759, in-8°). Ces éditeurs n'y insérèrent que le tiers environ des épigrammes de cet auteur. Cette édition contient une biographie de Logau et un vocabulaire de l'école d'Opitz. Ramler publia de nouveau les épigrammes de Logau, revues et augmentées (Leipzig, 1791, in-8°).

Wernike, dont nous avons fait connaître la polémique avec Postel et Hunold [1], s'adonna également à l'épigramme, genre auquel le portèrent son goût et les discours de Morhof. Ce dernier ayant soutenu que les langues modernes ne sauraient plus atteindre la concision du latin, et que la langue allemande était moins propre que toute autre à l'épigramme, telle que la faisait Martial, Wernike, pour réfuter cette opinion, traduisit en allemand, vers pour vers, quelques épigrammes latines des plus concises, et en composa ensuite un grand nombre d'autres parmi lesquelles il y en a de fort spirituelles, mais bon nombre aussi qui manquent de trait [2]. La concision du style de Wernike et la richesse de ses pensées dédommagent le lecteur de cette imperfection. Hagedorn a bien caractérisé cet écrivain dans un distique, dont le sens est qu'on peut le surpasser par l'harmonie des vers et le charme du style, mais non par l'esprit [3].

La satire touche de bien près à l'épigramme. Les mêmes causes qui ont fait cultiver l'un de ces genres, ont donné le goût de l'autre : les mœurs du temps prêtaient singulièrement à tous deux. Deux poëtes

[1] Pages 167 et 168.

[2] Publiées en 1697. Il en parut deux nouvelles éditions.

[3] Wernike allait tomber dans un oubli qu'il ne méritait pas, quand Bodmer publia une nouvelle édition de ses épigrammes (Zurich, 1749, et réimprimée en 1763). Ramler fit plus tard un choix des meilleures épigrammes de cet auteur et les publia dans une édition nouvelle et classique. Il y inséra des épigrammes choisies d'Opitz, de Tscherning, Gryph et Oléarius, et fit ainsi revivre ces anciens poëtes.

allemands s'illustrèrent dans le persiflage populaire, Laurenberg et Rachel.

Laurenberg [1] fut en Allemagne le créateur de la satire enjouée. Il fit en bas-allemand ses vers [2], qui sont au nombre des écrits populaires les plus spirituels et les plus gais que possède l'Allemagne. Le bas-allemand a des locutions et des tournures de phrases d'une naïveté inimitable dans tout autre dialecte; malheureusement l'auteur, toujours léger et jovial, est quelquefois grossier, lorsqu'il croit être naïf.

Son émule, *Rachel* [3], avait étudié les anciens; on s'en aperçoit dans ses écrits allemands, comme dans ses épigrammes latines. Ses satires en haut-allemand sont empreintes d'une physionomie plus sévère et plus grave que celles de Laurenberg. Morhof proclame Rachel le créateur et le premier poëte du genre satirique en haut-allemand. Il y a du vrai dans ce jugement. Rachel dessine bien ses caractères et peint d'après nature. Il a le feu de Juvénal et l'enjouement d'Horace. Sa diction est correcte et sa versification harmonieuse; il emprunte beaucoup aux anciens, à Juvénal et à Perse surtout, mais il donne à ces emprunts le vernis de la nouveauté. Cependant son goût

[1] Né à Rostock en 1591, mort en 1648, professeur de poésie et de mathématiques, d'abord à Rostock, puis à Sorve, en Danemarck.

[2] Dernière édition, Cassel, 1750.

[3] Né à Lunden, duché de Holstein, en 1618, recteur du gymnase de Schleswig, mort en 1669.

n'est pas assez pur; il est quelquefois prolixe et souvent licencieux [1].

Canitz, nous l'avons dit, s'est distingué dans l'épître [2].

Opitz a publié plusieurs poëmes didactiques, et *le Vésuve*, poëme descriptif : nous les avons fait connaître déjà [3], ainsi que ceux de Brockes [4].

—

Deuxième section. — Prose.

ÉTAT GÉNÉRAL DE LA LANGUE ALLEMANDE.

Nous venons de suivre la poésie allemande jusqu'à la fin du XVIIe siècle; nous allons faire connaître les progrès qu'a faits la prose dans ce même laps de temps.

La situation malheureuse où l'Allemagne était plongée exerça une influence plus fâcheuse encore sur la prose que sur la poésie; car la prose reflète plus directement les mœurs et l'état vulgaire de la société. Plusieurs circonstances concoururent à paralyser en Allemagne le progrès de la langue.

Les Allemands, fort enclins à l'imitation, trou-

[1] La première édition de ses poésies parut à Francfort en 1644, in-12. On en publia depuis un grand nombre d'autres. La dernière édition, avec la biographie de l'auteur, des remarques et un glossaire, est de Schrœder (Altona, 1828, in-8°).

[2] Page 165.

[3] Page 156 et suiv.

[4] Page 166.

vèrent dans la guerre de trente ans, qui les mit en contact avec la France, de fréquentes occasions d'échanger l'originalité de leur langue et de leurs mœurs contre les mœurs et les langues plus polies des étrangers. On sait qu'à cette époque la France possédait des savants distingués, quelques hommes d'un rare génie et plusieurs poëtes éminents. La diplomatie avait adopté sa langue, en remplacement du latin. Au célèbre traité de paix de Westphalie (en 1648), la France obtint une prépondérance incontestée, et Louis XIV devint l'arbitre de l'Europe à la paix de Nimègue (en 1678). La nation française, joignant à une haute puissance l'éclat des lumières et l'habileté dans les affaires, était bien séduisante pour les Allemands. Ils en adoptèrent le langage, le goût et les mœurs. Il y a plus, les Allemands se rendirent fréquemment à Paris, ou firent venir de France leurs modes et leurs maîtres de langue. Il y en eut qui se ruinèrent à ces goûts. Le poëte Laurenberg prit de là l'occasion d'attaquer dans ses satires ces imitations serviles qui altéraient la langue allemande et semblaient dénaturer la nationalité germanique, tandis que réellement les études françaises polissaient l'Allemagne.

L'Angleterre et l'Italie, qui avaient également acquis dès le XVIe siècle une célébrité justement méritée, et dont la langue et la littérature avaient fait de grands progrès, exercèrent à leur tour quelque influence sur la littérature allemande. Les Allemands

prenaient volontiers pour modèles les auteurs italiens et anglais. La littérature allemande était ainsi excitée de toutes parts. L'habitude d'emprunter aux Français une foule de locutions qui répugnaient au génie de l'allemand, corrompait, il est vrai, cette langue; l'imitation souvent maladroite des poëtes italiens faussait également le goût simple et noble qu'avait enseigné l'école d'Opitz. La prose allemande ainsi dénaturée, peu estimée, à peine cultivée par un petit nombre d'écrivains, demeura long-temps défectueuse; cependant, dès que Cramer eut fait voir à ses compatriotes comment il fallait étudier et imiter les lettres françaises, une nouvelle ère s'annonça dans la langue et la littérature allemandes.

Les prosateurs un peu remarquables que nous découvrons à cette époque, ce sont, outre Oléarius, des encyclopédistes, des polygraphes, un théosophe populaire, un spirituel satirique, de doctes grammairiens, et quelques estimables amateurs, membres de sociétés littéraires.



L'ENCYCLOPÉDISTE MORHOF.

Un encyclopédiste célèbre, *Morhof*[1], le contem-

[1] Né à Wismar, duché de Mecklenbourg, en 1639. Il fit deux voyages scientifiques en Hollande et en Angleterre, devint successivement professeur d'éloquence, de poésie et d'histoire, et bibliothécaire à l'université de Kiel; il mourut en 1691, à l'âge de 58 ans. Il composa lui-même sa biographie, qui est imprimée en tête de son *Polyhistor*.

porain du polygraphe Harsdoerfer, cultiva avec succès l'histoire littéraire et en propagea l'étude. Cet écrivain laborieux était fort instruit; il avait l'esprit pénétrant, mais excessivement vaniteux. Ses concitoyens, et plus encore les érudits français, hollandais, anglais et italiens en faisaient le plus grand cas. Trop froid pour sentir les beautés des anciens et incapable d'inspiration, il se hasarda néanmoins dans la poésie, enhardi par la parfaite connaissance qu'il avait de la partie technique de cet art. Il fit paraître un recueil de vers qui se compose de pièces de circonstance, d'odes sacrées et profanes, et d'épigrammes [1]. C'est de la versification sans feu poétique; mais dans les épigrammes de Morhof on trouve quelquefois des pensées énergiques et neuves [2].

Cet écrivain a mieux mérité de la littérature de son pays par ses *Eléments de la langue et de la poésie allemandes* [3], ouvrage qui offre aux philologues et aux littérateurs des notions curieuses. Ces éléments se composent de trois parties: la première traite de

[1] Kiel, 1682, 3 vol. Seconde édition, Lubeck, 1700.

[2] Morhof fut aussi bon littérateur que méchant poëte; mais la plupart de ses ouvrages sont écrits en latin. Parmi ceux-ci on distingue son *Polyhistor*, qui est composé de trois parties : le Polyhistor littéraire, le philosophique et le pratique.

Cet ouvrage qui est généralement connu fit naître, le premier, le goût de l'histoire littéraire. Il fut souvent consulté, étudié, analysé, et il est encore très précieux de nos jours. Des diverses éditions de cet ouvrage, nous citerons la quatrième, que publia Schwabe en 1747, 2 vol. in-4°, avec des additions.

[3] Troisième édition, revue. Lubeck et Leipzig, 1718.

la langue allemande en général; et l'auteur prétend que cette langue, ainsi que ses sœurs les langues du Nord, surpasse en antiquité le grec et le latin, qu'elle en est la mère. La seconde partie s'occupe de l'origine et des progrès de la poésie en général, et de l'allemand en particulier; la troisième renferme les idées propres à l'auteur sur la poésie allemande. Il termine son traité, en donnant des exemples des divers genres de vers usités : il les présente en dix-sept odes d'Horace, traduites par lui en vers allemands.

—

LE POLYGRAPHE HARSDOERFER.

Nous signalerons d'abord un polygraphe qui composa avec une facilité incroyable une foule d'écrits. Histoire, mathématiques, théologie, poésie, Harsdoerfer, tantôt grave, tantôt badin, embrasse tout [1]. Il disserte sur les vérités les plus abstraites; puis il compose des pastorales ou trace les préceptes de l'art culinaire. Mais cette dangereuse universalité l'empêcha d'approfondir, sous toutes leurs faces, les sujets qu'il traitait et de les creuser à fond. Il se modela moins sur les écrivains anciens, si nobles dans leur simplicité, que sur les modernes, et ceux des Espagnols et des Italiens surtout, qui sont très amateurs de métaphores et de mots à effet.

[1] Né à Nuremberg en 1607, mort en 1658.

Harsdoefer aimait les jeux de mots : aussi la société du Palmier l'a-t-elle surnommé l'Enjoué. Le désir d'écrire avec pureté le fit tomber fréquemment dans la recherche ou la niaiserie, et la postérité, frappée de ses défauts seulement, porta sur lui des jugements sévères : on méconnut tout ce qu'il y avait de bon chez lui. On ne garda plus que le souvenir du désir ridicule qu'il avait souvent exprimé, de bannir la lettre H de la langue allemande, ce dont sa sœur le détourna, dit-on, en lui rappelant que son nom commençait par cette consonne.

Toutefois Harsdoerfer fut grammairien profond, et savant compilateur : il ne le céda à aucun de ses contemporains en érudition, en critique littéraire, en ardeur pour les progrès de la langue.

Ceux de ses nombreux écrits qui méritent encore d'être cités sont les *Dialogues enjoués pour les dames*[1]; son *Entonnoir poétique*[2], ouvrage à l'aide duquel l'auteur se flattait d'enseigner la poétique allemande en six heures[3]; un recueil de poésies sacrées et profanes, et d'énigmes[4].

[1] Nuremberg, 1641-1649, 8 vol.

[2] Nuremberg, 1650-1653, 3 vol.

[3] On trouve dans cet ouvrage et le précédent des disserlations sur le blason, la poésie, la langue, la philosophie, la physique, l'équitation, etc.

[4] Nuremberg, 1650-1651, 2 vol. Son ouvrage latin sur la langue allemande, intitulé : *Specimen philologiæ germanicæ* (Nuremberg, 1646), mérite d'être plus connu qu'il ne l'est.

LE THÉOSOPHE BOEHME.

La littérature allemande, qui est en général un peu mystique, comme la nation dont elle est le miroir, reçut dans cette période un développement spécial sous ce rapport. Elle eut un écrivain qui exerça sur la langue une influence profonde. Ce fut le célèbre *Boehme*, que les critiques vulgaires traitèrent comme ils avaient traité Hans Sachs, et qui triompha, comme ce dernier, de leurs impuissants dédains [1].

Boehme avait de grandes dispositions, surtout une imagination ardente et un penchant décidé pour les idées mystiques. Cette tendance se développa rapidement, et bientôt Boehme fut le premier théosophe de son temps. Pour lui tout devenait révélation, les impressions que la nature faisait sur lui comme ses propres méditations. Sa piété et sa vie sédentaire favorisèrent son goût pour la contemplation presque continue, et il parvint à la fin à un état à peu près constant d'exaltation, où il eut à la fois des extases et des visions, ou, pour mieux parler son langage, une illumination immédiate du Saint-Esprit. Il se fit, pour ainsi dire, écrivain du Saint-Esprit.

Le premier ouvrage qu'il publia (en 1610), son

[1] Il naquit en 1575 à Att-Seidenberg, près Goërlitz, dans la Lusace, de pauvres paysans, apprit un métier et l'exerça jusqu'à son décès, qui eut lieu à Goërlitz en 1624.

Aurore [1] indiquait, par le titre même, qu'il voulait allumer la lumière pour ceux qui désiraient voir. Il y consigne ses visions et les révélations qu'il croyait avoir reçues sur Dieu, l'humanité et la nature. Ainsi que tous les ouvrages subséquents du même auteur, ce livre montre que Boehme avait une connaissance parfaite des Saints-Codes et particulièrement de l'Apocalypse. Il avait, en outre, étudié des traités sur le mysticisme et la chimie, et notamment les ouvrages du fameux théosophe de la Suisse, Paracelse.

L'*Aurore* attira à son auteur des persécutions qui ne firent que l'affermir dans ses opinions. Persécuté, Boehme devint célèbre, et pressé de diverses parts de se livrer aux inspirations de son génie, il publia, à partir de l'an 1619, environ vingt-neuf ouvrages, dont le plus remarquable est sa *Théorie des trois principes de l'être divin.*

Tous ces écrits annoncent du talent, une ame énergique et une exaltation difficile à comprendre pour des esprits froids. Le style de cet écrivain est pittoresque et sa diction bonne. Il est à regretter que le manque d'études classiques ait imprimé à Boehme une fausse direction; mais ses ouvrages ont encore pour l'histoire de la langue, comme pour celle de la philosophie, une haute importance [2]. Il

[1] Nouvelle édition, Berlin, 1780.

[2] Gichtel publia une édition de ses œuvres (Amsterdam, 1682, 10 vol. in-8°). Schiebler en fit paraître une nouvelle (Leipzig, 1831). Lamotte-Fouqué publia une biographie de Boehme (Greiz, 1831, in-8°).

n'est pas de mystique allemand qui ait surpassé Boehme, qu'ont admiré et qu'admirent encore les théosophes de tous les pays.

Grace aux efforts des sociétés littéraires, la prose allemande était sortie de l'état de nullité où elle était retombée depuis Luther. Déjà, nous le voyons, un théosophe et un voyageur, Boehme et Oléarius, commençaient à la relever encore, l'un par des idées neuves et hardies, l'autre par des formes simples et piquantes : plusieurs romanciers, historiens et philosophes, qui se succédèrent de près, achevèrent leur ouvrage.

HISTOIRE.

A l'époque dont nous parlons, les romans et les chroniques furent ce qu'on eut de mieux en prose.

Les romans se bornent, en grande partie, à d'anciens contes populaires, aux récits de chevalerie que l'on reproduisait, à des imitations d'ouvrages français.

Pour l'histoire proprement dite on trouve, il est vrai, des chroniques et des narrations de certains événements isolés, d'une grande importance; mais la diction de ces ouvrages est remplie de locutions étrangères. C'est ce qu'on remarque, par exemple, dans l'histoire de la guerre de Suède que publia l'historio-

graphe *Chemnitz* [1], ouvrage, d'ailleurs riche en précieux documents. *Frisius* et *Birken* écrivirent d'un style plus simple et plus noble que Chemnitz. Frisius publia l'histoire du sac de Magdebourg, et Birken *Le miroir des gloires de la maison d'Autriche* [2], qui est le meilleur ouvrage historique de ces temps. D'autres ouvrages du même genre qui parurent alors, tels que le *Theatrum europœum* de Gottfried [3], sont des compilations qui n'ont plus que le mérite d'offrir quelques documents.

Toutefois, une bonne composition de ce genre est le récit qu'*Oléarius* a publié de son voyage en Orient.

Oléarius, ou plutôt *Oelschlager* [4], prit part, avec le poëte Flemming, à un voyage diplomatique en Russie et en Perse (1633 et 1635), auprès du Schah Séfi. A son retour, il publia la relation de son voyage [5]; et cet ouvrage, écrit d'un style simple, pur et convenable, est, pour la pensée et pour l'expression, un des meilleurs de l'époque.

Oléarius avait appris à connaître en Perse le poëme de Sadi, *le Jardin des Roses;* il le traduisit en alle-

[1] Stettin et Stockholm, 1649-1653, 2 vol. in-fol.

[2] Nuremberg, 1668, in-fol.

[3] Francfort-sur-Mein, 21 vol. in-fol.

[4] Né à Ascherslehen, principauté de Halberstadt, en 1600, mathématicien et bibliothécaire du duc de Holstein-Gottorp.

[5] Elle parut d'abord à Sleswig en 1647, et à Hambourg en 1696, avec additions.

mand, et cette publication [1] est une de celles qui ont le plus enrichi la langue allemande d'idées et d'images nouvelles.

Arnold [2] fut l'historien ecclésiastique le plus remarquable de son siècle. Il fit une grande sensation par son célèbre ouvrage, l'*Histoire de l'Eglise et des hérésies* [3], le premier livre de cette nature dont l'auteur ait voulu sincèrement se montrer impartial.

Bientôt *Mascow* [4] composa une histoire des Allemands [5] qui non seulement éclipsa tout ce qui l'avait précédée, mais qui est la première histoire de ce genre qu'on puisse lire. Aussi fut-elle traduite en plusieurs langues.

Le comte de *Bunau* [6], ministre du duc de Weimar, fut un historien moins distingué que le précédent; mais il compila habilement d'utiles matériaux pour l'histoire, et son style a de l'élégance. Il publia la vie de Frédéric Ier [7], et une histoire des empereurs et de l'empire [8].

[1] Sleswig, 1645, in-4°. Nouvelle édition, Wittenberg et Zerbst, 1775, in-8°.

[2] Il naquit à Annaberg, en Haute-Saxe, en 1666, devint professeur d'histoire à Giessen, ensuite prédicateur, et enfin inspecteur et ministre protestant à Perleberg, où il mourut en 1714.

[3] La dernière édition parut à Schafhouse en 1740-1742.

[4] Professeur en droit et conseiller à Leipzig, né à Dantzig en 1689, et mort en 1761.

[5] Leipzig, 1726, 2 vol. in-4°. La continuation de cette histoire parut dans la même ville, 1737, 2 vol. in-4°.

[6] Né à Weissenfels en 1697, et mort en 1762.

[7] Leipzig, 1722.

[8] Leipzig, 1728-1745, 4 vol. in-4°.

PHILOSOPHIE.

L'Allemagne comptait, depuis la renaissance, un assez grand nombre de philosophes, Reuchlin [1] et Mélanchthon à leur tête, mais aucun n'avait daigné écrire dans la langue nationale. Enfin Boehme donna l'exemple. On le suivit.

Puffendorf [2] n'osa écrire en allemand qu'une introduction pour une histoire des principaux empires. *Leibnitz* [3] écrivit en latin ou en français. Cependant ce philosophe rédigea en allemand un excellent mémoire sur l'usage et le perfectionnement de la langue allemande, et donna l'éveil à la nation. *Wolf* [4] a non seulement perfectionué

[1] Né à Pforzheim en 1455, et mort à Stuttgard en 1522.

[2] Né à Flochc, près Chemnitz, en 1632, et mort à Berlin en 1694.

[3] Né à Leipzig en 1646, et mort à Hanovre en 1716.

[4] Ce philosophe naquit à Breslau en 1679 et mourut à Halle en 1754. A la recommandation de Leibnitz, il obtint, en 1707, la première chaire de mathématiques qu'on ait instituée à l'université de Halle. Il y eut de grands succès dans ses leçons, aussi bien que par ses écrits. Mais le piétisme et le mysticisme qui dominaient alors la faculté théologique de Halle accusèrent la philosophie de Wolf de fatalisme et même d'athéisme. Wolf fut révoqué de ses fonctions, comme athée ou hérésiarque (1723), et condamné, sous peine de mort, à quitter Halle dans les vingt-quatre heures. L'université de Marbourg donna un asile au proscrit et lui conféra une chaire de professeur. Les théologiens de Tubingue s'efforcèrent aussi de faire interdire l'enseignement de la philosophie de Wolf. Pendant ce temps, les académies de Londres, de Paris et de Stockholm le nommèrent à l'envi leur membre correspondant, et Pierre-le-Grand lui offrit la vice-présidence de l'académie de Pétersbourg. Frédéric II, dès son avénement, en 1740, rappela Wolf à l'université de Halle, dont il devint, trois ans après, le chancelier. L'électeur de Bavière le nomma baron.

le système de Lebnitz, il a aussi suivi ses conseils sur l'usage de la langue allemande, et il a façonné cette langue à l'expression des idées abstraites. La plupart de ses ouvrages philosophiques sont écrits en allemand; et, le premier, il rendit la philosophie nationale. Rédigés en style clair et précis, ses ouvrages allemands n'ont pas, comme ses écrits latins, le défaut de la prolixité. Ses *Idées sur les facultés de la raison humaine, et leur juste emploi pour la connaissance de la vérité*[1]; ses *Idées sur l'action et l'inaction de l'homme, par rapport au progrès de sa félicité*[2], sont encore au nombre des livres classiques du pays. Wolf est le vrai créateur de la philosophie allemande, et son école régna long-temps dans toute l'Allemagne. Prosateurs et poëtes, médecins, avocats et prédicateurs, tout le monde imita le style, la manière de Wolf, professeur aussi éloquent qu'ingénieux écrivain.

Thomasius[3], qui dirigea ses travaux philosophi-

[1] Francfort et Leipzig, 1719.

[2] Halle, 1720.

[3] Cet écrivain naquit à Leipzig en 1655, fit son droit à l'université de celte ville, en y étudiant simultanément la philosophie sous la direction de son père, qui y professait cette science. Thomasius, après avoir terminé ses études, ouvrit un cours de droit à Francfort-sur-l'Oder (1675). De celte ville il revint à Leipzig, où il enseigna la langue allemande; mais ses idées libérales et les sarcasmes qu'il lançait contre le piétisme lui suscitèrent des ennemis. Ceux-ci adressèrent contre lui des plaintes à la cour de Dresde, qui le contraignit de quitter Leipzig en 1690. Il se retira à Berlin. Il fut ensuite nommé professeur en droit à l'université de Halle, qu'on venait de fonder (1694). Il devint

ques vers des résultats pratiques, qui avait l'ardent désir d'éclairer son siècle, et qui voulait surtout introduire en Allemagne une meilleure méthode pour l'enseignement des lettres et des sciences, employa aussi la langue allemande dans ses leçons orales et dans beaucoup de ses écrits. On cite encore de lui, et avec raison, un excellent programme intitulé : *Discours sur la manière dont on doit imiter les Français.*

Ce fut aussi Thomasius qui publia, de 1680 à 1690, la première feuille périodique et littéraire qui parut en Allemagne. Quoique son style ne fût ni pur ni coulant, il sut néanmoins plier la langue à l'enseignement des hautes études et préparer le développement ultérieur du génie allemand.

Les états prussiens, et surtout l'université de Halle, donnèrent à cette époque la plus heureuse impulsion que les lettres et les sciences pussent recevoir.

—

OUVRAGES SATIRIQUES, ROMANS, MÉLANGES.

En parlant des poëtes de cette période (1625 à 1700), nous avons signalé leur penchant pour la satire. Les prosateurs partagèrent cette tendance. Deux écrivains satiriques obtinrent quelques succès. Le

conseiller privé en 1709, et l'année suivante directeur de l'université de Frédéric. Il mourut dans l'exercice de ses fonctions, en 1728.

premier, *Moscherosch* [1], écrivain instruit et spirituel, par son *Histoire merveilleuse et véridique de Philandre de Sittewald* [2], qui est une imitation libre des *Visions du poëte espagnol Quevedo*, en quatorze songes ou visions, et qui fait, des travers de l'humanité, une satire tour à tour grave et enjouée, riche en pensées neuves et en caractères bien dessinés. Le second, *Schuppe* [3], a beaucoup de ressemblance avec l'écrivain précédent. Sa vie active et ses relations avec des hommes distingués de toutes les classes, lui procurèrent une grande connaissance du monde, et il puisa avec esprit dans la littérature ancienne et moderne, sacrée et profane. Penseur élevé et libéral, il publia d'abord des sermons et des livres d'édification. Puis il combattit avec énergie, dans plusieurs écrits de morale, les défauts et les erreurs de son siècle. Ses ouvrages peignent si bien les mœurs du temps, qu'ils forment, avec ceux de Moscherosch, les meilleurs documents qu'on puisse consulter à cet égard [4].

Lohenstein, dont nous avons mentionné les travaux poétiques [5], a laissé un roman héroïque qui eut en

[1] Né à Wilstaedt, pays de Hanau-Lichtenberg, en 1600, il devint président du consistoire à Hanau. Mort en 1669.

[2] 1650 à 1666-1667, 2 vol.

[3] Né à Giessen en 1610. Il fut professeur d'histoire et d'éloquence à Marbourg, prédicateur et conseiller du consistoire à Braubach, et enfin pasteur à Hambourg. Mort en 1661.

[4] Il en parut cinq éditions : la première à Hanau en 1663, et la dernière à Francfort-sur-Mein en 1719, 2 vol.

[5] Pages 160 et suivantes.

son temps un immense succès, et qui est intitulé: *Arminius et Thusnelda*. Il est d'une étendue démesurée; le frère de l'auteur le continua après sa mort, et Wagner parvint à peine à le terminer [1]. Le sujet élevé que Lohenstein y traite lui inspire des sentiments nobles, énergiques et pleins de patriotisme. Il est quelquefois très-heureux dans ses discours et ses descriptions; plusieurs de ces morceaux sont des modèles d'un style mâle et concis; mais ils sont rares, et toutes les fois que l'auteur entremêle son récit de vers, il retombe dans les défauts habituels que nous avons eu occasion de relever.

Ziegler [2] eut au plus haut degré tous les défauts de Lohenstein dont il avait suivi l'école. Son ouvrage le plus remarquable, le plus admiré dans ces temps, *Banise l'Asiatique*, ou *le Pégu ensanglanté et valeureux* [3], est un roman embrouillé, d'un style à la fois ampoulé et trivial. On ne lit plus son *Amour héroïque de l'Ancien Testament* [4], mélange d'une prose maniérée et de vers doucereux que s'adressent les personnages bibliques.

Son *Théâtre historique de l'époque* [5] est également faible pour les pensées et l'expression; mais il obtint,

[1] Gebhauer a publié ce roman, Leipzig, 1731.

[2] Né en Lusace en 1653, mort en 1697.

[3] Leipzig, 1688, 2 vol., réimprimé et imité plusieurs fois dans le XVIII[e] siècle.

[4] Leipzig, 1695.

[5] Leipzig, 1695 et années suivantes.

quand il parut, un immense succès, ainsi qu'en général les ouvrages de l'école de Lohenstein.

GRAMMAIRE.

Nous avons dit qu'à la suite de la guerre de trente ans, il était de bon ton en Allemagne d'employer des locutions étrangères, et que la langue allemande avait perdu sa pureté, dans la conversation comme dans les livres. Nous avons parlé des écrivains patriotiques qui vinrent s'opposer à ce mauvais goût, les uns en le combattant dans leurs écrits, les autres en fondant des sociétés littéraires, dans le but d'épurer la langue allemande. Il nous reste à faire connaître ceux qui essayèrent de réformer la grammaire.

A la tête de ces généreux écrivains, on voit un nom jadis célèbre, aujourd'hui obscur, celui de *Zésen*, qui écrivit beaucoup en vers, et qui publia un grand nombre d'ouvrages de critique et de morale, mais surtout de linguistique et de philologie [1]. Zésen se proposa d'épurer l'allemand et d'en simplifier même l'orthographe. Il soutint que la langue allemande ne devait

[1] Il naquit à Prirau, dans le pays d'Anhalt, en 1619, et mourut à Hambourg en 1689. Sans état, vivant uniquement du produit de ses travaux littéraires, il obtint une grande considération auprès des princes et de la haute noblesse; il fut anobli, reçut le titre de comte palatin impérial et de poëte couronné. Plusieurs maisons princières de la Saxe lui conférèrent la dignité de conseiller.

rien emprunter aux idiomes étrangers, qu'il ne fallait pas chercher péniblement l'étymologie de ses mots dans le grec ou le latin, mais qu'au contraire il fallait demander à l'allemand l'étymologie des mots latins et grecs. Ce qui prouve combien la langue avait perdu depuis Opitz et depuis Luther, c'est que ce brave réformateur invita ses concitoyens à relire les écrits de Luther et d'Opitz. Il voulait que la jeunesse reportât toute l'ardeur de ses études, du latin sur la langue nationale, afin de procurer à ce bel idiome ainsi qu'à elle-même une gloire immortelle. Dans son traité de l'orthographe, il qualifie les lettres C, Q et Y, d'empruntées et de superflues, et soutient qu'elles jettent de la confusion et de l'obscurité sur l'origine des mots. Il ne considère pas l'H comme une lettre proprement dite, mais comme une simple aspiration, qu'à l'exemple des Grecs, on pourrait tout au plus marquer comme un esprit : toutefois, il ne proscrit pas entièrement cette lettre, mais il veut la bannir après le T, parce qu'on ne saurait prononcer ces deux consonnes d'une seule articulation. Il dispose aussi l'alphabet dans un autre ordre, et s'applique, avec un grand zèle, à rendre les termes techniques en mots allemands, à en composer de nouveaux.

Ce grammairien trouva des partisans, mais aussi des détracteurs qui le raillèrent. Les premiers lui firent plus de tort que les seconds; ils exagérèrent les innovations de leur maître, de la manière la plus extravagante. Les seconds, en s'arrêtant trop aux

excès du puriste, méconnurent ce qu'il y avait de vraiment bon dans ses vues; ils lui prêtèrent des mots auxquels il n'avait jamais songé. Toutefois, il est trop vrai, disons-le, qu'on trouve dans ses nombreux écrits une quantité de sottises qui justifient une partie des reproches que ses adversaires lui adressaient. Malgré ses défauts, Zésen mérita bien de l'allemand, en signalant la richesse et la flexibilité de cette langue, en opposant une digue à l'invasion des mots étrangers : l'usage a d'ailleurs fait adopter plusieurs expressions qu'il avait créées.

Zésen a composé en allemand, en latin, en hollandais, en prose et en vers, de nombreux ouvrages dont nous ne mentionnerons que les meilleurs. Ce sont : 1° l'*Hélicon allemand*, ou traité de l'art poétique et de la versification, qui parut dix ans avant l'*Entonnoir poétique*, de Harsdoerfer, et qui conserva long-temps une grande autorité; 2° *Les Exercices de haut-allemand*, dialogues où Zésen cherche à faire triompher son système d'orthographe ; 3° *Rosemonde*, dialogues sur l'origine de la langue, ses dialectes et l'alphabet; et 4° son *Ebauchoir poétique*, ouvrage également dialogué qui contient l'examen critique d'une pièce de vers.

Zésen a laissé quelques romans tels que *Samson*, histoire héroïque et amoureuse[1]; *Histoire merveilleuse*

[1] Nuremberg, 1679, in-8.

d'Ibrahim et d'Isabelle, imitée de Scudéry [1]; *Sophonisbe* l'africaine [2].

Quant aux poésies de cet écrivain, il en parut diverses éditions [3]. Quelques unes de ses pièces ont de l'harmonie et sont pleines de sentiment.

Tscherning, dont nous avons parlé à l'article de la poésie lyrique [4], a publié un bon ouvrage sur l'orthographe et la grammaire allemandes [5], mais la réforme de Haller a fait oublier ces essais.

CHAPITRE II.

DE HALLER A KLOPSTOCK.

—

Première section. — Poésie.

ORIGINE ET TRAVAUX DE L'ÉCOLE HELVÉTIQUE. HALLER T SES PARTISANS. HAGEDORN ET SON INFLUENCE.

Haller [6], connu comme savant du premier ordre, et surtout comme anatomiste et botaniste, joue aussi

[1] Amsterdam, 1645.
[2] Amsterdam, 1646.
[3] Hambourg, 1642, 1651 et 1653.
[4] Page 180.
[5] Lubeck, 1659.
[6] Né à Berne le 16 octobre 1708, il annonça dès son enfance un génie vaste et élevé; à l'âge de neuf ans déjà il possédait les langues anciennes; il commença à faire des vers à dix ans, et fréquenta à quinze ans l'université de Tubingue, puis celles de Leyde et de Bâle. Il mourut à Berne, en 1777, à l'âge de 70 ans.

un grand rôle dans les belles-lettres : poëte didactique et lyrique, il fut le fondateur, sinon d'une ère nouvelle, du moins d'une nouvelle école, de celle qui releva l'école de Silésie. Personne n'était placé mieux que Haller pour exercer une influence de cette nature. Professeur dans une des grandes écoles du Nord, à l'Université de Goettingue, il fut d'abord l'un des hommes les plus considérables de cette partie de l'Allemagne. Plus tard, un des premiers personnages de la république de Berne, il exerça la même action sur le midi. Membre de toutes les académies de l'Europe, il fit apprécier les lettres allemandes, même à l'étranger.

Le génie poétique de cet écrivain se développa dans ces mauvais jours où le phébus brillanté de Lohenstein et de son école avaient envahi le Parnasse germanique. Dans ses premiers essais, Haller lui-même se plaça sur cette mauvaise pente; mais bientôt l'étude des anciens, notamment celle d'Homère et de Virgile, jointe à celle de quelques poëtes anglais, épurèrent son goût, et il ne tarda pas à condamner la plupart des productions de sa jeunesse, surtout son épopée sur l'origine de la confédération helvétique, ses tragédies et ses idylles. Il fit disparaître peu à peu de ses compositions toute trace d'affectation. Il avait reconnu de bonne heure ce caractère de la langue allemande, de dire beaucoup de choses en peu de mots, et on le vit sans cesse occupé à rechercher cette brièveté féconde en idées. Il l'at-

teignit enfin à un haut degré. L'harmonie et le rhythme manquèrent, il est vrai, à sa diction; mais la richesse et la pénétration de son esprit, la profondeur de sa pensée, la pureté de sa morale, qualités qui se réfléchissent dans un style noble et énergique, le font distinguer entre tous ses contemporains.

Ses travaux parurent d'abord sans nom d'auteur, en 1732, et plus tard sous le titre modeste d'*Essais de poésies helvétiques* [1]. Les pièces les plus remarquables de l'édition originale sont *Les Méditations matinales*. Ce sont des études sur la grandeur de Dieu et les beautés de la nature. Ce petit poëme, les deux odes sur l'*Honneur*, celle sur l'*Eternité*, et l'élégie sur la mort de sa bien-aimée, sont les plus belles productions de sa muse lyrique.

Toutefois, c'était à ses deux poëmes *Des Alpes* et *de l'Origine du mal* qu'il était réservé de fonder sa véritable gloire.

Le premier, composé à l'occasion d'un voyage botanique que l'auteur fit en 1728 [2], renferme une série de peintures animées de la nature et des mœurs de la Suisse. Rarement des vers plus énergiques ont célébré l'innocence du cœur, la frugalité et la simplicité des habitudes comme les conditions de notre

[1] Berne, 1777, in-8. Il en existe un grand nombre d'autres éditions; nous signalerons seulement la douzième que Wyss publia (Berne, 1828, avec la biographie de l'auteur).

[2] Il en a paru une édition de luxe avec gravures (Berne, 1774, in-4°). Une vignette allégorique est gravée en tête de chaque strophe, et on y a joint la traduction française de Tscharne.

bonheur. Kleist dit, en parlant de cette belle composition : « Haller, ces superbes colonnes du ciel, » les Alpes, attestent à jamais la grandeur de ton » génie. »

Le poëme de l'*Origine du mal* est regardé par l'auteur lui-même comme son meilleur travail.

Les poésies de Haller firent l'admiration de l'Allemagne, et valurent à leur auteur le plus singulier des honneurs qu'on puisse rendre à un nourrisson des muses, un brevet de général, que, dans son enthousiasme, lui expédia le prince de Radziwil, généralissime des troupes confédérées en Pologne. Vers le déclin de sa vie, cet écrivain se livra aux sentiments d'une piété profonde, et il déclara à l'empereur Joseph, qui était allé le visiter à Berne, que ses poésies n'étaient plus à ses yeux qu'un péché de jeunesse.

Pendant que Haller donnait au genre grave et didactique une direction si élevée, *Hagedorn* [1], son contemporain, devint le chantre des plaisirs et de la gaîté. Le premier imprima à la langue un caractère mâle et énergique, son rival lui donna de l'aménité et de la grace : les efforts tentés par l'un et par l'autre firent entrer la littérature allemande dans le domaine des études classiques.

Hagedorn, que Wieland appela l'Horace de l'Al-

[1] Il naquit à Hambourg, le 23 avril 1708, devint secrétaire d'un cercle de négociants qui était établi dans cette ville, sous le nom de *The englisch court*, et il y mourut le 28 octobre 1753, tenant un livre à la main. Il était passionné pour l'étude.

lemagne, se forma par l'étude des anciens, celle des écrivains français et anglais. La nature lui avait donné une ame sensible pour les beaux arts et pour les plaisirs de la société. La poésie légère et la chanson convinrent à son genre de talent. Ses chansons furent les premières dont le goût n'eut pas à rougir: c'est toujours l'enjouement qui y règne, mais c'est aussi le bon ton; elles respirent un badinage plein d'esprit et de naïveté. Le style en est léger et agréable; une versification bien rhythmique les rendit nationales et même populaires [1]. Hagedorn fit des travaux plus nobles, des poésies morales, les unes purement didactiques, les autres satiriques. Dans celle de ces pièces qui passe pour la meilleure, *La Félicité*, le poëte combat avec force les opinions que se créent ordinairement les hommes sur le bonheur, et les passions qui leur font commettre le plus de fautes.

Cependant c'est par ses fables et ses contes que cet écrivain s'est acquis le plus de gloire [2]. S'il emprunta la plupart de ses sujets aux poëtes anciens, il sut toutefois leur imprimer un cachet d'originalité. Ses apologues et ses contes se distinguent d'ailleurs par une bonne ordonnance, un style coulant, de la

[1] *Recueil de nouvelles odes et chansons, en cinq livres* (Hambourg, 1747). Il en parut une seconde édition, augmentée, en 1754, et une troisième en 1756, avec les airs notés, en 3 vol.

[2] *Essai de fables et de contes* (Hambourg, 1738; nouvelle édition, 1752).

naïveté, et surtout par une morale féconde en applications. De nos jours encore le peuple en sait plusieurs par cœur, ne fût-ce que *Jean, le savonnier de belle humeur*, qui est d'une originalité charmante. Si ces compositions pèchent par quelque chose, c'est par un style trop diffus, défaut dominant des écrivains de cette période.

Hagedorn publia aussi un recueil d'épigrammes parmi lesquelles il y en a d'excellentes et qui, la plupart de l'invention du poëte, brillent par la justesse de la pensée et la finesse d'un trait inattendu. Quelques auteurs célèbres, tels que Montaigne, Lafontaine, Goldoni, y sont caractérisés d'une manière piquante.

Aucun poëte allemand, avant lui, n'observa plus fidèlement le précepte d'Horace : *Nonum prematur in annum*, et celui de Boileau : « *Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage.* » Hagedorn mettait ses compositions à l'écart pendant quelques années et les repassait ensuite soigneusement; il écoutait les avis de ses amis et jetait au feu ceux de ses vers qui se montraient rebelles à la lime. Wieland dit avec une grande exagération qu'aucun poëte, de quelque nation qu'il fût, n'a surpassé Hagedorn en délicatesse de goût; mais il ajoute avec raison que, de tous les poëtes allemands, il est celui qui a le plus poli ses vers [1].

[1] Eschenbourg a publié la dernière édition de ses œuvres avec la

Ces deux écrivains si distingués ayant ainsi donné à leurs contemporains de nouveaux modèles, les poëtes les mieux inspirés suivirent la direction que de si beaux génies venaient d'imprimer aux lettres. Nous devons nommer, parmi ces imitateurs plus ou moins heureux, deux hommes qui méritent d'être lus encore, Drollinger et Sucro.

Drollinger [1], poëte lyrique dont les odes renferment des pensées énergiques, dont la diction est pure et la versification harmonieuse, qui surpasse même, sous ce rapport, Haller, a laissé des morceaux admirables, intitulés : *La Divinité; l'Immortalité de l'ame* et *La Providence* [2].

Sucro [3] demeura bien au dessous de Haller; cependant son *Essai sur l'homme*, ses poëmes *Le Stoïcien* et *La paix de l'ame*, sont de beaux travaux.

L'école de Haller, secondée dans ses efforts par Hagedorn, faisait ainsi des progrès sûrs, mais lents, lorsque tout à coup éclata une querelle qui mit l'Al-

biographie de l'auteur, un examen critique et des fragments de sa correspondance (Hambourg, 1800, 5 vol.). C'est une édition classique.

Ce poëte n'est guère connu en France que comme fabuliste, par le choix de poésies allemandes qu'a publié Huber (Leipzig, 1766, in-8°). Huber a inséré dans son recueil une traduction du poëme intitulé : *Le Savant*, et toutes les fables qui sont de l'invention de Hagedorn.

[1] Né à Durlach, en 1688, et mort à Bâle, en 1742.

[2] Le recueil de ses poésies ne parut qu'après sa mort (Bâle, 1743, et Francfort, 1745).

[3] Professeur à Cobourg. Il naquit à Kœnigsberg, dans la Nouvelle-Marche, en 1718, et mourut en 1756. Son ami Harles publia ses poésies après sa mort (Cobourg, 1770).

lemagne entière en émoi et la jeta brusquement au milieu des plus hautes questions de la littérature. Nous voulons parler de celle de sa nationalité littéraire, dont la discussion arrivait au moment le plus opportun.

En effet, la litérature allemande n'avait pas encore de caractère propre. On a vu, par ce que nous avons dit plus haut, que ses meilleurs écrivains prenaient pour modèles, tantôt les Français et les Italiens, tantôt les anciens. Le génie fier de Haller et les élégants travaux de Hagedorn, ayant fait sentir à l'Allemagne que sa littérature pouvait être appelée à des destinées nouvelles, deux tendances se prononcèrent, et deux littérateurs célèbres s'en constituèrent les interprètes. De là une guerre de plume vive et longue, mais utile, et qui constitua plus fortement l'école helvétique, en lui opposant une école saxonne, dont les destinées plus brillantes concoururent néanmoins àassurer le triomphe des bonnes doctrines.

Les deux antagonistes étaient le saxon Gottsched [1] et le suisse Bodmer [2], les patriarches de la littérature de leur temps.

[1] Professeur de philosophie à l'université de Leipzig, né près de Kœnigsberg en Prusse, en 1700, et mort en 1766.

[2] Il naquit à Zurich, en 1698; fut professeur d'histoire et mourut en 1783.

COTERIE DE GOTTSCHED ; POLÉMIQUE ENTRE CETTE COTERIE ET L'ÉCOLE DE HALLER, BODMER ET BREITINGER.

Gottsched s'occupait particulièrement de grammaire, et *Bodmer* de critique littéraire. Ce dernier, doué de plus de génie et d'un plus vif sentiment du beau, était peut-être propre à la haute composition; mais il la négligea d'abord pour se livrer au journalisme, et quand il voulut enfin l'aborder il était trop tard. Leur polémique prit son origine dans le journalisme. Bodmer et son ami Breitinger, qui avaient fondé à Zurich une société de littérature et de morale, créèrent, vers l'année 1721, une feuille hebdomadaire dans le genre du *Spectateur anglais*, sous le titre : *Dialogues des peintres* [1]. Les rédacteurs y figuraient sous les noms des peintres les plus célèbres, tels que Holbein, Durer, Raphaël, Michel-Ange et Rubens; leurs articles étaient semés de citations tirées des poëtes anciens et modernes. On y relevait, avec une franchise tout helvétique, les qualités d'Opitz, et les défauts des écrivains qui avaient abandonné son école. Gottsched trouva bientôt qu'on y empiétait sur son domaine, la langue. Cela était vrai; mais, en outre, on le critiquait vivement. C'était justice et, de plus, un moyen de succès. Gottsched comprit, par cet exemple, la puissance que pouvait

[1] Cette feuille prit, en 1723, le titre de *Le Peintre des mœurs*.

exercer une feuille critique. D'autres en jugèrent de même. On fonda *Le Spectateur de Leipzig* et le *Patriote de Hambourg;* et surtout *Les Critiques raisonnables*, dont Gottsched fut le rédacteur en chef. Cependant Bodmer et Breitinger, continuant à se constituer juges suprêmes, maltraitèrent la plupart de ces feuilles et les accusèrent de mauvais goût. Ils publièrent contre le Spectateur un écrit intitulé : « *Le Diogène de Leipzig défrisé* », et contre le Patriote et les Critiques, leur *Acte d'accusation de mauvais goût*. Gottsched, Schwabe, Triller, répliquèrent, en relevant, avec aigreur, les solécismes commis par les deux aristarques, et ces provincialismes qui déparent, encore de nos jours, les meilleurs écrivains de la Suisse.

Cette polémique s'envenima bien davantage, lorsque Bodmer publia sa traduction de Milton. Partisan de l'école française, Gottsched critiqua l'épopée anglaise avec les arguments que lui avait fournis Voltaire, et les ouvrages qu'il publia sur l'art poétique et sur l'histoire de la langue allemande sont remarquables sous ce rapport.

Bodmer lui répliqua par sa *Dissertation sur l'emploi du merveilleux dans la poésie* [1]. Alors Gottsched s'emporta contre son adversaire au point de ne plus garder aucune mesure, et la guerre des deux partis devint si violente, que, dans la chaleur du combat,

[1] Zurich, 1740.

ils se souvinrent à peine de l'objet primitif de leurs discussions.

Les poésies que Haller, qui vivait encore, publia, au plus fort de la dispute, furent un puissant auxiliaire pour l'école helvétique, et bientôt les deux jeunes poëtes du Nord qui annonçaient le plus de talent, Klopstock et Wieland, se prononcèrent pour la cause du véritable génie. La victoire échut dès lors à l'école helvétique.

C'est aujourd'hui chose à la mode de rabaisser Gottsched. Il a eu quelquefois tort dans cette lutte, et cependant il n'en mérite pas moins qu'on lui rende justice. Il s'est distingué comme grammairien; mais, comme poëte et comme philosophe, il est d'une grande médiocrité. Ses ouvrages de philosophie manquent d'analyse et ses vers d'imagination. Toutefois les sept éditions qui parurent de ses *Éléments de philosophie* popularisèrent les doctrines de Wolf. Son *Essai sur l'art poétique* et ses ouvrages élémentaires, parmi lesquels il convient de mentionner son *Traité de l'art oratoire* [1], ne furent pas moins utiles. Ils contribuèrent à répandre le goût de la littérature allemande.

Gottsched est âpre et dur dans ses compositions dramatiques; ce reproche s'applique surtout à ses tragédies. Son *Caton mourant* est, en dépit des dix éditions qui en furent faites, une pièce aussi médiocre

[1] Leipzig, 1759.

que son *Iphigénie* imitée de Racine; mais quand on considère l'état où se trouvait alors le théâtre allemand, dont le personnage principal était arlequin, on admire la pureté de goût que Gottsched donna à la scène.

Ses écrits de grammaire et de critique lui donnent également des titres à la reconnaissance de l'Allemagne. Il travailla avec ardeur au perfectionnement de la langue alors très-corrompue, et s'efforça de donner de la régularité à l'élocution. Sa grammaire allemande eut un grand succès [1], et fut traduite en cinq langues. Elle fit long-temps autorité. Ses *Observations sur l'emploi et l'abus d'un grand nombre de mots et d'expressions* ne furent pas moins utiles. La société poétique de Leipzig devint entre ses mains une espèce d'*académie allemande;* elle éveilla l'affection pour la langue et la littérature nationales. On trouve, dans les mémoires qu'il composa en collaboration avec des membres de ce corps littéraire, de curieuses analyses d'ouvrages allemands, anciens et modernes, de bons articles sur l'art poétique et oratoire, des critiques littéraires et des biographies d'un style excellent, etc.

Ce fut comme historien des lettres germaniques que Gottsched se distingua plus particulièrement. Il rassembla, avec grand soin, des matériaux sur les progrès de la langue et de la poésie, et publia une

[1] Il en parut six éditions : la dernière, Leipzig, 1776.

notice de toutes les tragédies et comédies, de tous les opéras imprimés de 1450 à 1760 [1].

Sa traduction en allemand moderne de l'ancien poëme de *Reineke le Renard* appela l'attention publique sur cette piquante composition, ainsi que sur d'autres ouvrages des chantres d'amour, particulièrement sur l'*Énéide* de Veldeck.

Gottsched eut pour ses travaux littéraires un fidèle collaborateur dans sa femme, qui fut son émule, et qui se fit, par ses traductions et surtout par ses lettres [2], un nom que ni les attaques ouvertes ni les insinuations déguisées de ses adversaires ne sont parvenues à flétrir.

En résumant les éloges et les critiques dont Gottsched a été tour à tour l'objet, on ne saurait méconnaître en lui un écrivain remarquable de son temps, et qui a bien mérité de la littérature : les services qu'il a rendus sont incontestables.

Bodmer, critique distingué, traducteur et poëte, conserva sa gloire littéraire plus long-temps que Gottsched ne put le faire. Pendant plus de soixante ans, il travailla à l'épuration du goût, et la littérature allemande lui dut de notables progrès. Il fut le vrai précurseur de Lessing. Ses *Lettres critiques* [3] et ses *Nouvelles lettres critiques* [4], sa traduction en prose du

[1] Leipzig, 1757 à 1765, 2 vol.
[2] Dresde, 1771 à 1772, 3 vol. in-8°.
[3] Zurich, 1746.
[4] Zurich, 1749.

Paradis perdu de Milton [1], sa traduction en vers d'Homère [2], lui firent une réputation exagérée sans doute, mais non pas dénuée de fondement. La publication de plusieurs poëmes des anciens chantres d'amour lui fit également honneur.

Quant à ses travaux poétiques, il y débuta à l'âge de cinquante ans, par son conte poétique de *Pygmalion et Élise* [3], que suivit de près un recueil de chants et d'élégies où se trouve une pièce remarquable, la caractéristique des poëtes allemands. Une fois lancé dans la carrière, il composa un grand nombre d'autres ouvrages, mais qui trahissent tous la peine qu'ils ont coûtée à leur auteur.

Ses deux épopées, *Jacob et Joseph* [4] et la *Noëide* [5], eurent de grands honneurs. Wieland et Sulzer publièrent des dissertations sur le mérite et les beautés de la seconde [6]. Mais le public écouta peu ces panégyristes d'une composition dénuée d'élégance, d'harmonie, de beautés du premier ordre. Si dans plusieurs passages les connaisseurs retrouvèrent le génie de Milton et d'Addisson, les simples amateurs n'eurent pas cette jouissance. Le poëme du *Déluge* [7], qui suivit les précédents, fut plus faible encore.

[1] Zurich, 1732.
[2] Zurich, 1778.
[3] Zurich, 1747.
[4] Ce poëme parut en 1751.
[5] Troisième édition, Bâle, 1781.
[6] Berlin, 1754.
[7] Zurich, 1755, in-4°.

L'auteur s'essaya presque en même temps dans le genre dramatique. Mais ses pièces sont plutôt des dialogues historiques et politiques que des drames.

Breitinger[1], ami de Bodmer, l'aida dans sa polémique comme dans ses ouvrages, notamment dans ses *Discours des Peintres* et sa collection des *Chantres d'Amour*. C'était un penseur profond et un savant distingué. Son *Art poétique*[2] est le meilleur de ses ouvrages; il est écrit avec esprit et goût et il y règne une grande érudition.

Haller, Bodmer et Breitinger furent secondés, dans leurs efforts et dans leur lutte contre l'école de Gottsched, par quelques poëtes secondaires dont les ouvrages méritent une mention. Dans le nombre, deux poëtes lyriques, *Pyra* et *Lange*, se firent particulièrement remarquer; ils furent appuyés par deux écrivains satiriques, *Liscov* et *Rost*.

Pyra[3], doué d'une grande énergie et de beaucoup de vivacité d'esprit, lança contre Gottsched un écrit piquant intitulé : *La Preuve que la secte de Gottsched corrompt le goût*[4]. C'est ce que Pyra fit de mieux. Les poésies qu'on a conservées de lui sont en petit nombre; elles sont écrites avec goût, pleines de sentiment, et d'une imagination féconde, mais elles

[1] Professeur d'hébreu et de grec à Zurich, né en 1701, et mort en 1776.

[2] Zurich, 1740.

[3] Recteur du Gymnase de Berlin, né à Cottbus, en 1715, et mort à Berlin, en 1744, à l'âge de 29 ans.

[4] Hambourg et Leipzig, 1743.

sont aussi un peu faibles. Son ami *Lange*, qui les rassembla, y joignit plusieurs des siennes et les publia sous le titre de *Chants de l'Amitié*. Bodmer, qui en fit la première édition [1], trouva plus poétique de mettre sur le titre les noms de Thyrsis et Damon, en place de ceux des auteurs. Ces noms idylliques furent conservés dans la seconde édition que publia Lange [2]. Les morceaux lyriques de Pyra furent trouvés si beaux qu'on en appela l'auteur le Pindare allemand, nom qu'il aurait pu mériter si la mort ne l'eût enlevé trop jeune. Son poëme épique et didactique, *Le Temple de la Poésie*, en cinq chants, est fort remarquable. A une époque où l'on ignorait encore en Allemagne le style qui convient à l'épopée, ce poëme en offrit le premier modèle.

Lange[3], dans ses vers, dédaignant la rime, imita le mètre d'Horace, et accoutuma l'oreille des Allemands à l'inversion grecque et latine, contribuant ainsi à doter sa langue de cette merveilleuse facilité qu'elle a de se prêter à la traduction de toutes les autres. Lange, dans ses odes [4], chanta la louange de Dieu, l'Amitié, Fréderic-le-Grand, etc., et quoique son style soit inégal, la chaleur et la richesse de ses pensées couvrent ce défaut.

[1] Zurich, 1745.
[2] Halle, 1749.
[3] Ministre du culte protestant, né à Halle, en 1711, mort à Laublingen, en 1781.
[4] Halle, 1747.

Liscov[1], satirique qu'aucun ne surpasse en finesse ni en ironie, quand il est bien inspiré, lança malheureusement beaucoup de sarcasmes trop mordants et de personnalités outrageantes; il fit non seulement bonne guerre aux sots et aux méchants écrivains, mais il leur fit encore mauvaise guerre. D'ailleurs ses satires, écrites en prose, sont concises et énergiques et s'élèvent, par la diction, au rang des ouvrages les plus parfaits que possède l'Allemagne[2].

Rost[3] lança aussi contre l'arrogance de Gottsched quelques compositions, les unes satiriques, les autres burlesques; il est cependant plus connu par ses Pastorales[4], qui sont gracieuses, mais si peu chastes que Bodmer ne put s'empêcher de lui adresser ces vers :

« Le sang de la jeunesse coule à grands flots dans » tes vers, mais une flamme profane pétille dans » chacun de tes refrains. Fuyez, chastes beautés; » fuyez, ô tendres bergères, de peur que le feu de

[1] Né à Wittenberg, pays de Meklenbourg-Schwerin, en 1701, il fut jeté dans la prison d'Eilenbourg, à cause de quelques sorties qu'il s'était permises contre l'ambassadeur d'Angleterre à la cour de Dresde, et mourut peu de temps après son élargissement, en 1760.

[2] Il publia ses compositions sous le titre de *Recueil d'écrits satiriques.* (Francfort et Leipzig, 1793). Muchler en fit paraître une réimpression avec des notices biographiques et des remarques (Berlin, 1806, 3 vol. in-8°).

[3] Né à Leipzig, mort à Dresde, 1765.

[4] Berlin, 1742-1744; Dresde, 1778.

» ses chants impurs ne pénètre jusqu'à la moelle de » vos os. »

—

RÉSULTAT DE CETTE LUTTE. POETES INDÉPENDANTS DE L'ÉCOLE DE HALLER ET DE LA COTERIE DE GOTTSCHED.

Les travaux de Gottsched et sa polémique avec l'école suisse avaient amené dans Leipzig une grande activité. On y avait fondé, sous les auspices de Gottsched et sous la direction de Schwabe, une feuille littéraire : *Les Récréations de la raison et de l'esprit* [1], qui avait pour but spécial de faire triompher la correction du langage et la pureté du goût. Cependant il y parut tant d'articles médiocres, que les écrivains supérieurs rougirent bientôt d'y coopérer et en créèrent une autre : *Les Nouveaux matériaux pour les jouissances de la raison et de l'esprit* [2], feuille à laquelle en a succédé une autre encore : *Le Recueil d'écrits divers* [3].

Les rédacteurs de ces journaux, Dreyer, Schlegel et Giseke, abjurant les principes de Gottsched, travaillèrent dans un même but, et donnèrent bientôt des productions qui annonçaient une ère nouvelle.

Kæstner, Gellert, Rabener et Zacharie sont les

[1] Leipzig, 1741 à 1745, 8 vol.
[2] Brême, 1745 à 1748, 6 vol.
[3] Leipzig, 1748 à 1754, 3 vol.

poëtes les plus remarquables de cette pléiade indépendante, où l'on trouve aussi Zernitz, Mylius, Gærtner, trois Schlegel, Cramer, et plusieurs autres écrivains plus secondaires.

Zernitz [1] publia d'abord de médiocres pastorales, ensuite ses *Méditations sur le but du monde*, poëme didactique qui a beaucoup de mérite [2].

Kæstner [3] doit sa gloire plutôt aux sciences exactes qu'à la poésie. Ses épigrammes sont au nombre des meilleures pièces du même genre [4]. Ses poésies didactiques, élégiaques et lyriques sont froides et décolorées, mais régulières.

Mylius [5], poëte et prosateur moderne, fut un écrivain très-fécond.

Gaertner [6] a été loué avec un peu d'exagération, quand on a dit qu'il a été pour les littérateurs allemands de son époque ce que Quintilius avait été pour les poëtes, ses amis, et surtout pour Horace. Critique distingué, Gærtner n'a publié que peu de poésies. Son drame pastoral : *La Fidélité à l'épreuve*,

[1] Sénéchal du monastère de Neuendorff, né en 1717, mort en 1744.

[2] Ces ouvrages ne parurent qu'après sa mort (Hambourg et Leipzig, 1748).

[3] Professeur de mathématiques et de physique à l'université de Gœttingue, né à Leipzig en 1719, et mort en 1800.

[4] La dernière édition en parut à Marbourg (1820).

[5] Né en 1722, et mort en 1754. Lessing publia une édition de ses meilleurs ouvrages, avec une notice sur leur mérite et une biographie de l'auteur (Berlin, 1764).

[6] Professeur à Brunswick, né à Freyberg, en 1712, et mort en 1791.

obtint un grand succès, et passa dans son temps pour un chef-d'œuvre. Il traduisit plusieurs ouvrages, ainsi que nous le dirons à la section de la prose.

Schlegel (Joseph-Elie) [1], doué d'esprit, d'imagination et rempli de connaissances, est l'auteur de plusieurs tragédies qui se distinguent par une marche naturelle et progressive, des situations dramatiques, des caractères dessinés à grands traits, la dignité du langage, l'éclat des pensées et l'harmonie du vers. Schlegel suivit dans ses plans les principes du théâtre français et ceux de Racine. Malheureusement les sujets qu'il traite ne sont ni assez riches ni assez variés; peut-être ses personnages ne sont-ils que des héros de théâtre, et peut-être aussi l'auteur a-t-il une diction trop déclamatoire et se montre-t-il trop prodigue de maximes. Mais aucun écrivain allemand n'avait jusque-là mieux imité Racine, ni même mieux étudié le théâtre grec [2].

A cette époque l'Allemagne était bien arriérée dans la comédie. Schlegel s'essaya dans ce genre et n'y échoua pas. Il osa même faire des pièces à caractère, mais il connaissait peu la haute société, et s'il vit de plus près les mœurs bourgeoises, il les peignit trop fidèlement d'après nature. Son *Triom-*

[1] Professeur à Soroé, né à Meissen en 1718, mort en 1749.

[2] Ses tragédies principales sont *les Troyennes; Canut*, qui fut le plus souvent jouée; *Hermann*, pièce froide, quoique très-nationale, et qui est loin d'atteindre aux grandes beautés de celle qu'a composée Klopstock sur le même sujet.

phe des bonnes femmes est sa meilleure comédie, sous le rapport du plan. On y trouve de la vie, de l'esprit, un bon ton. Lessing cite sa comédie *la Beauté* comme la meilleure de ces temps (1767). Son *Mystérieux* mérite une mention spéciale [1].

Schlegel (Jean-Adolphe) [2], frère du précédent, composa des cantiques spirituels dont plusieurs sont admirables, et dont un grand nombre ont été adoptés par les églises protestantes. Le style en est pur et la versification coulante [3].

Schlegel, (Jean-Henri), le plus jeune des trois frères [4], traduisit les tragédies de Thompson et d'Young, et fit, le premier en Allemagne, des vers iambiques de cinq pieds, à l'imitation des Anglais.

Un écrivain beaucoup moins connu que les trois Schlegel, qui doivent à leurs descendants une partie de leur célébrité, *Giseke* [5], leur est cependant bien supérieur. C'est un poëte sensible et tendre, instructif et agréable, et qui réussit dans le genre didactique comme dans la poésie légère [6].

On a de lui un poëme didactique en trois chants,

[1] Son frère Jean-Henri, dont nous allons parler, publia ses œuvres. (Copenhague et Leipzig, 1761-1770, 5 vol.). L'on trouve la biographie de l'auteur dans le dernier volume.

[2] Né à Meissen, en 1721, et mort en 1793, à Hanovre.

[3] Il en a paru trois recueils (Leipzig, 1766-1772).

[4] Professeur d'histoire à Copenhague, né en 1724, et mort en 1789.

[5] Surintendant ecclésiastique, né à Gunz, en Hongrie, l'an 1724, mort à Sondershausen, en 1765.

[6] Après sa mort seulement, Gærtner publia ses œuvres poétiques avec la biographie de l'auteur (Brunswick, 1767).

le Bonheur de l'Amour[1], en vers iambiques non rimés. L'auteur y dépeint, dans un style simple et noble, le bonheur d'aimer, d'être aimé et uni à l'objet de son amour. Il est peu de poëmes mieux versifiés.

Vers le milieu du dernier siècle, le plus honnête et l'un des plus ingénieux écrivains, *Gellert*[2], dota l'Allemagne de quelques ouvrages qui sont à la fois des modèles de style et de pensée. Gellert, le seul poëte de cette époque qu'on lise encore, dans la cabane comme dans les palais, remplit heureusement l'intervalle de Gottsched à Klopstock. Il avait coutume de dire en parlant de ces deux auteurs : « Il fut un temps où j'aurais donné tout au monde pour être loué de Gottsched, et maintenant je donnerais également tout au monde pour être débarrassé de ses éloges. » Klopstock, dans une de ses odes, dit de cet aimable écrivain : « La fille la plus belle et la plus aimée de la plus belle des mères devra te lire, embellir encore en te lisant, et, te voyant endormi, t'embrasser avec candeur. » Cette apostrophe caractérise Gellert, qui ne fut ni un poëte ni un savant du premier ordre, mais un écrivain que son esprit lucide, son goût et sa piété rendirent le précepteur de la vertu, de la religion et des lettres. A un cœur

[1] Brunswick, 1769.

[2] Professeur de philosophie à l'université de Leipzig; né dans une petite ville près de Freyberg en Saxe, le 4 juillet 1715, et mort à Leipzig, le 13 décembre 1769.

pur et ingénu il joignait une éloquence facile et populaire, et ce naïf enjouement qui recommande ses écrits à toutes les intelligences. C'est à l'heureuse réunion de ces qualités que Gellert dut ses succès. Il eut de son temps l'affection du riche et celle du pauvre, celle des grands et celle du peuple. Les princes de Prusse, Charles et Henri, s'empressèrent de le visiter lorsque la guerre les eut conduits à Leipzig. Frédéric-le-Grand, qui l'alla voir également et devant lequel il défendit la gloire des lettres allemandes, disait de lui : « C'est le plus raisonnable de tous les hommes de lettres allemands. » Ses élèves et ses admirateurs lui adressaient des hommages de toutes les parties de l'Allemagne, ou lui faisaient des pensions. Un paysan, enchanté de la lecture de ses fables, lui amena une voie de bois. Lorsque, sa santé dépérissant, une sombre mélancolie se fut emparée de lui, le prince et le peuple lui témoignèrent l'intérêt le plus touchant. A la nouvelle de sa mort, l'Allemagne fut plongée dans le deuil. Elle fit l'éloge de Gellert avec exaltation; elle fit des pélerinages à sa tombe; il fallut que l'autorité interdit des démonstrations qui devenaient trop vives.

« Aussi long-temps que les Allemands comprendront leur langue, dit Garve, ils liront les écrits de Gellert, et les hommes honoreront son caractère tant qu'ils respecteront la vertu. »

Gellert a composé des fables, des contes, des dra-

mes, des cantiques et des odes. Ses apologues et ses chants religieux sont ce qu'il a fait de mieux. Dans les premiers il ressemble au bon La Fontaine; il en a la facilité, la naïveté et la douce faconde; s'il pèche, c'est par un peu de redondance. Dans ses contes, il charme le lecteur par un babil plein de bonhomie; peut-être est-il quelquefois prolixe. Ses contes sont encore de nos jours dans la mémoire des gens du peuple. Qui ne connaît *le Pauvre batelier*, *le Peintre*, *les Deux Gardiens*, *le Paysan et son Fils*, *le Percepteur?* Les odes et les cantiques de Gellert sont de magnifiques compositions, et expriment avec entraînement les sentiments d'un cœur voué à l'amour de Dieu et de la vertu. Que d'onction dans son cantique : *Dieu est l'objet de mes chants*, Gott ist mein Lied, et dans celui, *Mon premier sentiment!*

Dans ses poésies didactiques, on ne trouve ni une philosophie profonde, ni un style très nerveux, mais sa pensée revêt toujours des formes attrayantes, faciles et persuasives; la pureté de sa morale ne se dément jamais.

Ses comédies et ses pièces pastorales[1] sont des productions fort estimables[2].

Quant aux ouvrages que Gellert a composés en

[1] Leipzig, 1747, 2 vol. On en connaît deux traductions françaises; l'une par Formey, 1754, in-8°; l'autre par M. de B., Paris, 1779 et 1784, 2 parties, in-12.

[2] Les meilleures éditions des œuvres de Gellert sont celles de 1775 et 1784, 10 vol. in-8°.

prose, nous les citerons dans la deuxième section de ce chapitre.

Plusieurs de ses écrits, et notamment ses fables et ses contes, ont été traduits dans la plupart des langues de l'Europe, surtout en français [1]. Ses cantiques ont été imités dans la même langue par la reine Elisabeth, veuve du grand Frédéric [2].

Rabener [3], moraliste comme Gellert, fut, comme lui, un écrivain favori de son temps. Nous ferons connaître dans notre deuxième section les écrits satiriques qu'il publia; tous sont en prose, à l'exception d'un seul qui est écrit en vers alexandrins. Le style en est pur et coulant, mais un peu diffus, défaut commun à la plupart des écrivains populaires.

Aux efforts de Gellert et de Rabener se joignirent ceux d'un autre poëte, non moins pur et vertueux, *Zacharie* [4], qui avait une grande facilité, connaissait parfaitement les règles de la versification et savait revêtir ses conceptions poétiques des formes les plus agréables. Cependant cette facilité même le rendit négligent dans le choix de ses sujets et l'empêcha de donner à son style toute la perfection désirable. C'est

[1] Boullenger a traduit en prose les fables et contes; Toussaint les a traduits en vers; il y a plusieurs autres traductions.

[2] Berlin, 1789, in-8°.

[3] Conseiller supérieur des finances, né à Wachau, près de Leipzig, en 1714, mort à Dresde, le 22 mars 1771.

[4] Né à Frankenhausen, en Thuringe, l'an 1726, professeur de belles-lettres au collége de Brunswick, mort en 1777.

dans le genre héroï-comique et descriptif qu'il réussit le mieux. Son *Ferrailleur* ou Bretteur, en six chants, fut le premier bon poëme héroï-comique qui parut en Allemagne. C'est une imitation de Boileau et de Pope; le sujet en est peut-être trop local; le merveilleux y est un peu prodigué, et le style manque parfois de noblesse. Le héros est un jeune étudiant dont l'auteur ridiculise les travers et la grossièreté. Le désordre de sa vie et de ses duels est heureusement placé en contraste avec le bonheur, la tranquillité et tous les avantages dont jouit un élève studieux et rangé. Après ce poëme, qui eut un grand succès, Zacharie en donna deux autres intitulés : *le Mouchoir* et *Phaëton*[1].

Zacharie composa aussi *les Quatre parties de la Journée*, poëme descriptif en quatre chants, où il peint le matin, le milieu du jour, le soir et la nuit, selon les différentes scènes de la nature[2], le tout à l'imitation de Thompson. Il publia ensuite *les Quatre âges de la vie des Femmes*. On trouve dans ces deux poëmes des descriptions agréables et une morale douce, mais le style en est inégal et les couleurs trop tranchantes.

Tous ces ouvrages sont écrits en vers alexandrins

[1] Le *Phaëton* a été traduit en français sous le même titre par Fallet, 1775, in-8°, et sous celui de *Mes Bagatelles*, ou les torts de ma jeunesse, Paris et Londres, 1776, in-8°.

[2] Ce poëme a paru en français sous ce titre : *Les quatre parties du Jour*, Paris, 1768, in-8°, avec gravures.

rimés, ou en hexamètres harmonieux. Il n'en est pas de même de la traduction de Milton, qui n'est qu'une pâle et dure paraphrase : aussi n'obtint-elle aucun succès.

On a de Zacharie des fables et des contes, dans la manière de Waldis[1], où le ton ingénu de ce vieux fabuliste est fort bien imité. Enfin on lui doit un recueil de morceaux tirés des meilleurs poëtes allemands, depuis Opitz jusqu'à son temps, avec des notices biographiques et des remarques critiques[2], utile compilation qui a fait revivre plusieurs poëtes anciens[3].

Schmidt et *Ebert*, poëtes du second ordre, ajoutèrent à l'impulsion générale, dans ce beau mouvement vers le progrès.

Schmidt, Conrad-Arnold[4], poëte lyrique, a publié sur la naissance du Christ[5] de beaux cantiques pleins de sentiment et de feu; les églises protestantes en ont adopté plusieurs.

Ebert[6] composa des épîtres et des chansons, et fit

[1] Brunswick, 1771.

[2] Brunswick, 1776 et 1771, 2 vol. Eschenbourg y ajouta un troisième volume après la mort de Zacharie (1778).

[3] Zacharie publia ses œuvres à Brunswick, 1763, 1765, 9 vol. in-8°. Nouvelle édition, 1777, dans laquelle on a retranché la traduction de Milton. Eschenbourg fit paraître ses écrits posthumes avec une notice biographique, Brunswick, 1781.

[4] Professeur de littérature à Brunswick, né à Lunebourg, en 1716, mort en 1789.

[5] Lunebourg, 1761.

[6] Professeur de langues, né à Hambourg, en 1723, mort à Brunswick, en 1795.

ses ouvrages, et qui laissa à l'Allemagne trois livres de piété, *le Vrai Christianisme*, *le Jardin du Paradis* et *l'Interprétation des psaumes*, que les Allemands étudient encore toutes les fois qu'ils cherchent pour les besoins de l'ame une nourriture saine et forte.

L'exemple une fois donné, on vit marcher dans cette voie deux prêtres également pieux, *Hermann Franke*[1] et *Spener*[2], hommes d'une foi profonde qui, mettant de côté les discussions scolastiques dont l'empire avait de nouveau envahi les chaires, ranimèrent l'amour du christianisme dans tous les cœurs et s'illustrèrent par des prodiges de charité.

A côté de ces hommes éminents dont la parole était puissante parce que leur ame était pleine de foi, on sentit profondément le vide de la polémique ; mais connaissant peu la source où il fallait puiser, ou dédaignant d'y recourir, les théologiens publièrent, sur l'art oratoire, de stériles traités, propres tout au plus à faire du ministère de la parole sainte une sorte de métier savant. On inventa méthodes sur méthodes et règles sur règles; on eut la méthode de Leipzig, celles de Helmstædt, d'Iéna, de Kœnigsberg, etc. Elles furent toutes également stériles. On s'était imaginé qu'on faciliterait l'art de prêcher, au moyen de pareils livres; on ne favorisa que l'ignorance.

Les orateurs doués de quelque talent suivirent une

[1] Prédicateur et fondateur de la maison des orphelins de Halle, né à Lubeck, en 1663, mort en 1727.

[2] Prieur, né à Rappolsweiler, en 1635, mort en 1705.

route indépendante; mais le désir d'être neufs ou intéressants les entraîna souvent à des genres bizarres. *Reimer*, *Schmier* et *Megerlé*, celui-ci plus connu sous le nom d'*Abraham a Santa-Clara*, se distinguèrent dans cette carrière d'aberrations, où ils brillèrent sans doute, mais où ils ne pouvaient être suivis par personne.

On ne saurait comparer qu'aux discours de Barletta, de Menot et d'Olivier Maillard, les sermons de ces prédicateurs qui, avec les meilleures intentions du monde, et doués des plus vifs sentiments de piété, couraient après le bel esprit, les pointes et les saillies. Tour à tour naïfs et familiers, spirituels ou plats, sérieux ou enjoués, ils sont d'une grande, mais détestable originalité.

Megerlé [1], prédicateur de la cour de Vienne, fut surtout inimitable dans cette espèce de faconde. Ses écrits dans le genre enjoué ont surpassé ceux de Fischart et de Murner, mais ses sermons, où il descend parfois jusqu'à la bouffonnerie, sont de funestes exemples, car on les lit encore dans l'Allemagne méridionale avec une admiration qui ne se lasse point. S'il est difficile de trouver une lecture plus amusante, il n'en est pas de moins grave.

Le roman *Judas l'archi-coquin* est, sous le rapport littéraire, un des ouvrages les plus remarquables que Megerlé ait publiés. Il est plein de tableaux char-

[1] Né en Souabe, en 1642, mort à Vienne, en 1709.

mants, de sens et d'éloquence. On en jugera par un de ces passages à peu près intraduisibles, que nous osons toutefois essayer de reproduire en français :

« Homme, sais-tu bien qui tu es? Être ingrat, si ta » mémoire infidèle l'a oublié, regarde la première » page de l'Écriture-Sainte : elle offrira à tes yeux la » création du monde, ainsi que la généalogie de la » famille dont tu es issu ; elle te montrera comment » Dieu, à l'aide de sa toute-puissance, t'a créé à son » image. Tu es homme, véritable image de Dieu, » image pour laquelle il n'a épargné ni labeur ni » faveur. Tu es l'image belle et noble de Dieu. Tu » as une volonté qui est libre, tu as une mémoire » qui sait retenir, tu as une raison qui sait où » trouver la lumière, tu as une ame qui est im- » mortelle. Tu vis avec les animaux, et l'on te voit » croître comme les arbres ; tu as l'intelligence des » anges : tu domines toutes les créatures. Le so- » leil et la lune sont moins que toi. Tu tiens quelque » chose du feu, de l'air, de l'eau, de la terre, des » animaux, des anges, de Dieu. Tu es le sommaire » de tous les êtres; tu es le chef-d'œuvre des mains » du Créateur. Tu reconnais le bien et tu discernes » le mal ; tu regrettes l'injuste et tu embrasses le » juste. Toi qui, pour tout dire en un mot, es hom- » me, tu es la plus belle et la plus noble image et » copie de Dieu : mais n'es-tu pas honteux de coiffer » cette image respectable d'un bonnet de fou ? »

Ce qu'il y a de plus caractéristique dans les sermons de cette époque, c'est l'érudition dont ils sont hérissés. Les noms de la Bible sont cités en hébreu, des phrases grecques et latines sont reproduites en entier; souvent la division du discours est faite en grec; le texte grec ou hébreu est exposé avec tout l'appareil de l'exégèse sacrée. Antiquité, mythologie et histoire profane, tout est cité, et à ce luxe d'érudition classique se mêlent les métaphores les plus hardies, les plus étranges hyperboles. Dieu n'est plus appelé Dieu ou Jéhovah, c'est Elohim et c'est Adonaï; on parle de l'Urim et du Thummin, comme s'ils ne cessaient de rendre des miracles; des ailes des séraphins et des chérubins, comme si les orateurs les voyaient s'agiter au haut des cieux. Les monstres que cite la Bible, Léviathan et Béhémoth, s'entrechoquent avec les Furies, les Sirènes, les Harpies et le Cerbère de la fable. Ce qui est plus grave, c'est que ces sermons ne sont pas moins hérissés de solécismes et de barbarismes que tissus de lambeaux d'antiquité.

Vers le milieu du XVIIIe siècle, une éloquence plus grave et plus noble retentit tout à coup du haut de la chaire. C'est à l'un des meilleurs historiens de l'église, à ***Mosheim***[1], qu'est due cette amélioration. C'est encore plus à l'excellent traducteur de Bossuet, à *Cramer*, et au pieux traducteur de Doddridge, à

[1] Chancelier de l'université de Gœttingue, né à Lubeck, en 1694, et mort en cette ville, en 1755.

Rambach, que l'Allemagne doit ce progrès qui exerça naturellement une influence profonde sur les lettres, dans un pays où les ministres de la religion président généralement aux études.

Ici encore, comme dans tous les travaux de cette période, on voit donc se manifester un grand fait, trop peu signalé dans l'histoire de la littérature allemande, l'influence fondamentale qu'ont exercée sur elle les littératures étrangères, et surtout celle de la France.

—

STYLE HISTORIQUE. TRADUCTIONS.

Ebert, dont nous avons déjà mentionné les travaux poétiques [1], publia des traductions estimables, celles des *Nuits d'Young* [2] et du *Léonidas de Glover* [3], qui conservent la couleur originale avec le plus grand talent.

Au moment où l'on donnait à l'Allemagne quelques unes des belles productions de l'Angleterre, un écrivain spirituel et un savant profond, *Cramer*, vint lui présenter un des chefs-d'œuvre de la langue française. En effet, après s'être exercé à des ouvrages périodiques avec Gellert, Rabener et Klopstock, Cramer entreprit la traduction du célèbre Discours de Bossuet sur

[1] Page 231.
[2] Deuxième édition, Leipzig, 1791-1805, 3 vol.
[3] Hambourg, 1778, in-8°.

l'histoire universelle qu'il accompagna de dissertations et d'éclaircissements du plus grand mérite, et auxquels il osa joindre une continuation qu'on estime encore [1]. Cette excellente publication fait regretter qu'il ne se soit point attaché exclusivement à écrire l'histoire.

Gærtner, dont nous avons déjà parlé [2], traduisit, en société avec Zacharie, l'ouvrage de Linguet sur le théâtre espagnol, et, à lui seul, quelques volumes de l'histoire ancienne de Rollin. Il a coopéré aussi à la traduction du dictionnaire de Bayle. Ces travaux montrent où en était la littérature allemande à cette époque.

Schlegel (Jean-Adolphe), à qui l'on doit des cantiques spirituels d'un grand mérite [3], traduisit l'ouvrage de Batteux, « *Les beaux-arts réduits à un seul principe* », ouvrage dont la littérature allemande eut plus tard une sorte d'imitation ou de rédaction nouvelle due à Ramler.

Kæstner, dont nous avons mentionné les travaux poétiques [4], traduisit plusieurs ouvrages français, anglais, suédois et hollandais, et fit paraître quelques traités sur les sciences exactes écrits d'un style excellent. Cet auteur apprit à polir la langue allemande et à l'adapter aux matières scientifiques.

[1] Hambourg, 1748-1756, 7 vol.
[2] Page 223.
[3] Voir page 225.
[4] Page 223.

Ces diverses traductions, nous ne saurions trop le dire, exercèrent sur la langue et la littérature allemandes une influence que l'Allemagne est loin d'avouer.

—

ÉCRITS SATIRIQUES. ROMANS. MÉLANGES.

Rabener publia des écrits satiriques qui eurent un immense succès et qui firent oublier ceux de Liscov [1]. Les satires de Rabener sont ce qu'elles devaient être, une peinture poétique des imperfections du monde mises en contraste avec la perfection idéale que demande la raison. Cet auteur est un esprit fin, observateur et jovial. Il ne déchire pas, mais il raille. Il ne s'attaque pas à ceux des vices qui ne peuvent faire rire, il se prend aux folies qui naissent du choc des relations sociales. Ses sarcasmes tombent sur les sots de la classe moyenne de la société, tels que le faux savant, le jeune et niais seigneur de village, le versificateur de circonstance, le charlatan, l'usurier, la femme sotte et vaniteuse. Il épargna les travers des grands et ne se permit pas de personnalités. Satirique avec bonhomie, il corrige, en riant, sans humilier ni blesser. Klopstock en parle ainsi dans une de ses odes : « Je placerai ton image sacrée auprès de celles de l'ami d'Huygens et du chantre enjoué de Tivoli, en la montrant un jour à nos ne-

[1] Voir page 221.

veux. Là, tu porteras le nom de Juste, que peu d'hommes ont mérité [1] ».

En effet, Rabener a plus imité la finesse et l'enjouement d'Horace que la causticité de Lucien.

On a aussi de cet écrivain des *Lettres satiriques* dans lesquelles se manifestent particulièrement la bonté de son ame et la fécondité de son génie. Ces lettres peignent admirablement les mœurs, la façon de penser, le ton des diverses conditions de la société, leurs caractères et leurs passions. Ses œuvres ont été traduites en plusieurs langues [2].

Gellert, dont nous avons analysé les travaux poétiques dans notre première section [3], fut aussi un bon prosateur, témoin ses *Leçons de morale* [4], sa dissertation sur le style épistolaire, le recueil de ses

[1] Ode de Wingolf, deuxième chant, strophes 25 à 29.

[2] La dernière édition des œuvres complètes de Rabener parut à Leipzig, en 1777, 6 vol. in-8°. Le premier volume contient la vie de l'auteur et un examen critique de ses ouvrages, par Weisse.

A l'exception de quelques unes des lettres satiriques, traduites par Huber (*Choix de poésies allemandes*, t. IV, p. 259 et suivantes, imprimées à la suite des *Lettres choisies de Gellert*, Leipzig, 1770), et de quelques morceaux imités de Rabener et publiés dans le *Journal étranger*, aucun des ouvrages de Rabener n'a été traduit en français d'une manière supportable. Le style du livre intitulé : *Satires de M. Rabener*, traduction libre de l'allemand, par Boispréaux (Dujardin), Paris, 1754, 2 vol. in-12, est tout à fait tudesque, et les *Mélanges amusants, récréatifs et satiriques de Littérature allemande*, traduits librement de Rabener, par M. N. L. F., Paris, 1776, 4 vol. in-12, offrent plutôt une imitation et des extraits qu'une véritable traduction.

[3] Page 226 et suiv.

[4] Leipzig, 1770, 2 vol.

lettres[1] et le roman *La Comtesse suédoise de G****. Sa prose est aussi correcte et aussi élégante que ses vers sont faciles et harmonieux. Toutefois, il règne dans la plupart de ses ouvrages un ton de tristesse qu'on ne peut expliquer que par le caractère mélancolique de l'auteur et la rigidité de ses principes religieux.

On a du célèbre *Haller*, dont nous avons parlé dans notre première section, deux romans politiques, *Usong*[2] et *Alfred*[3], et les *Dialogues de Fabius et Caton*[4]. Dans ces ouvrages il examine quelles sont les meilleures formes de gouvernement. Usong eut plus de succès qu'Alfred; il fut traduit en plusieurs langues. L'auteur y soutient cette thèse, que la générosité d'un prince balance les inconvénients de l'absolutisme. Haller composa ces romans peu d'années avant sa mort, à l'époque où la littérature allemande avait déjà pris un grand essor, mais où le génie de cet écrivain lui-même avait baissé.

Lange, poëte lyrique que nous avons cité honorablement dans notre première section[5], a publié sa *Correspondance littéraire* qui mérite une mention

[1] Ces lettres ont été traduites en français par une dame qui y a joint la traduction de la vie de Gellert, par Cramer, Utrecht, 1775; Huber en a publié une seconde traduction (Leipzig, 1777).

[2] Berne, 1771, in-8°.

[3] *Ib.*, 1773, in-8°.

[4] *Ib.*, 1774, in-8°.

[5] Pages 219 et 220.

spéciale[1]. Il s'y trouve des lettres des hommes les plus distingués de l'époque, Bodmer, Breitinger, Gleim, Hagedorn, Kleist; cette correspondance présente donc de précieux matériaux pour l'histoire de la littérature allemande.

GRAMMAIRE ET LEXICOLOGIE.

La grammaire allemande, négligée dans tout l'intervalle qui s'était écoulé de Charlemagne à Luther, était cultivée depuis cette dernière époque; mais il n'y eut de bonnes grammaires et des dictionnaires bien faits que dans la période dont nous nous occupons maintenant.

Tilemann Oléarius fut le premier bon grammairien du XVII[e] siècle. *Schottel*[2] pénétra profondément dans le génie de la langue allemande. Ses savantes investigations appelèrent l'attention sur la beauté et la richesse de cette langue. Il publia une *Grammaire allemande*[3]; une *Introduction à la langue allemande*[4]; un *Traité de la versification*[5]; un *Traité raisonné de la langue*[6]. Ce dernier ouvrage, le plus complet qui

[1] Halle, 1769-1770.

[2] Conseiller à Wolfenbuttel, né à Eimbeck, en Hanovre, l'an 1612, mort en 1676.

[3] Brunswick, 1641; nouvelle édition, 1651.

[4] Lubeck, 1643.

[5] Lunebourg, 1644; nouvelle edition, 1656.

[6] Brunswick, 1663, 3 vol.

eût paru jusque alors, obtint une telle autorité qu'il faisait loi dans les tribunaux et dans les administrations. On en publia un abrégé à l'usage des écoles[1].

Après Schottel se distinguèrent les grammairiens *Harsdoerfer* et *Zesen*, dont nous avons apprécié les autres travaux[2].

Trente ans après la publication du grand ouvrage de Schottel, parut une nouvelle grammaire allemande, celle de *Bœdiker*[3], qui éclipsa tout ce qui avait précédé, et qu'on consulte encore de nos jours. *Freyer* publia un *Traité de l'orthographe*[4]; *Hubener*, un *Traité du style allemand*[5], le premier qui parut en ce genre.

Le commencement du XVIIIe siècle a produit divers ouvrages intéressants sur la langue allemande. Nous citerons ceux qui portent pour titres : *Eclaircissements et explication des principaux mots allemands dont Luther s'est servi dans sa traduction de la Bible*, par Thierry de *Stade*[6]. Le *Projet d'une classification régulière et universelle de la langue allemande*[7], dont l'auteur a gardé l'anonyme, est encore curieux.

Plusieurs dictionnaires, faits avec beaucoup de

[1] Brunswick, 1676.

[2] Zesen, page 202; Harsdoërfer, page 190 et suiv.

[3] Cologne sur la Sprée, 1690. La dernière édition qui contient d'utiles additions est due à Wippel; Berlin, 1740.

[4] Halle, 1721. Nouvelles éditions, 1728, 1735 et 1746.

[5] Hanovre, 1720.

[6] Brême, 1724.

[7] Halberstadt, 1732.

science, parurent également à cette époque, et la langue allemande, étudiée à la fois dans son étymologie et dans sa structure grammaticale, sortit de tous ces travaux plus riche, plus flexible et plus régulière. *Spaten*, *Schilter*, *Scherz*, *Wachter*, *Frisch* et *Haltaus* sont des lexicographes qu'on consulte encore [1].

—

ÉTABLISSEMENTS LITTÉRAIRES ET SAVANTS QUI CONTRIBUÈRENT DANS CETTE PÉRIODE AU PROGRÈS DE LA LITTÉRATURE.

Les travaux littéraires sur lesquels nous venons de

[1] *Dictionnaire allemand-latin*, publié par *Spaten* (Nuremberg, 1691, in-4°; nouvelle édition refondue par Steinbach, Breslau, 1725 et 1734, 2 vol. in-8°). *Thesaurus antiquitatum teutonicarum*, par *Schilter*, publié après la mort de l'auteur par les soins de Simon Scherz et Frick (Ulm, 1727-1728, 3 vol. in-fol). C'est un trésor d'érudition.

Wachter publia d'abord son *Glossarium germanicum continens origines et antiquitates linguæ germanicæ hodiernæ* (Leipzig, 1727), et plus tard son grand *Glossarium germanicum* (Leipzig, 1736, in-fol.). Ce lexique est fait avec soin; chaque mot y est examiné sous le rapport de son étymologie; on y indique l'écrivain dont il est tiré.

Frisch fut le plus exact lexicographe de son temps. On lui doit divers ouvrages utiles sur la langue, mais sa gloire se fonde principalement sur le *Vocabulaire* (Berlin, 1741, 2 vol.), qu'il publia et auquel il avait travaillé, dit-on, l'espace de trente années. Ce lexique contient des remarques étymologiques et critiques, et tous les termes techniques.

Haltaus a publié un dictionnaire intitulé : *Glossarium germanicum medii ævi, maximum partem et diplomatibus multis, præterea aliis monumentis, tam editis quam ineditis, adornatum, indicibus necessariis instructum* (Leipzig, 1758, in fol). Ce grand ouvrage est utile pour l'intelligence des écrivains du moyen-âge.

porter un rapide examen, les noms recommandables que nous avons rappelés, ont fait connaitre qu'il s'opérait alors en Allemagne un puissant mouvement. On a vu comment s'étaient fondées tant d'écoles et d'institutions littéraires de toute espèce. D'autres établissements du même genre furent créés, à des époques qu'il nous semble important de rappeler, au moins sommairement.

On fonda les universités de Rinteln, en 1619; de Kiel, en 1665; de Halle, en 1694; de Gœttingue, en 1734; d'Erlangen, en 1743; le gymnase de Cobourg, en 1677; l'athénée Carolin de Brême, en 1681; le gymnase de Berlin, dit de Friederichwerd, en 1683; la bibliothèque royale de Berlin, en 1685; la maison des orphelins à Halle, en 1695; la société allemande de Leipzig, en 1697; l'academie des sciences de Berlin, en 1700; le gymnase d'Eisenach, en 1707; l'académie équestre de Liegnitz, en 1708; le collége médico-chirurgical de Berlin, en 1724; la société allemande de Greifswalde à Gœttingue, en 1740.

Le mouvement des sciences réagit toujours sur celui des lettres; le premier eut dans cette période une grande importance. A la suite de Descartes, dont l'Allemagne se hâta d'étudier la philosophie, et de Newton qu'elle traduisit ainsi que Locke, au moment même où Voltaire traduisit l'un et l'autre pour la France, on vit se distinguer dans les sciences Kepler et Guérike, mathématiciens et physiciens. L'Alle-

magne eut alors des hommes éminents dans tous les genres d'études. Elle eut *Freinsheim*, *Græve*, *Cellarius*, en philologie; *Hottinger*, pour les langues orientales; *Goldast*, pour l'histoire; *Gronov*, pour les antiquités. *Puffendorf*, éminent publiciste, *Heineccius*, jurisconsulte classique, *Fabricius* et *Otto Menken*, érudits célèbres, égalaient ce que l'Europe avait de savants les plus distingués. Sous tous les rapports, l'Allemagne se préparait à monter au rang élevé qu'elle devait prendre dans les lettres modernes. Klopstock venant à naître, Gœthe et Schiller surgissant au sein de cette prodigieuse excitation des esprits, ne pouvaient plus étonner le monde et devaient rencontrer, au milieu de leurs compatriotes, des écrivains disposés à seconder leur généreux élan, des hommes prêts à donner avec eux à l'Allemagne une littérature classique.

Tout le présage, nous touchons à une époque mémorable dans les annales littéraires de ce pays.

—

7° PÉRIODE ALLEMANDE ou CLASSIQUE.

De Klopstock à nos jours

(1750-1838).

—

DES CAUSES QUI ONT AMENÉ UNE ÈRE CLASSIQUE DANS LA LITTÉRATURE ALLEMANDE.

Cette dernière période de la littérature allemande embrasse un espace de près de cent ans. Les ouvrages qui la distinguent, et les événements politiques au milieu desquels ils ont apparu, lui donnent une haute importance. La littérature de l'Allemagne est parvenue, en effet, dans cet espace de temps, à son apogée, et après être long-temps restée en arrière des littératures française, italienne, espagnole et anglaise, elle s'est élevée enfin à leur niveau. Les causes de ce puissant développement sont variées : c'est d'abord le progrès général de la civilisation; c'est ensuite le progrès politique de l'Allemagne; c'est aussi l'influence que les réfugiés de France ont exercée sur ce pays; c'est celle que Frédéric-le-Grand a exercée à son tour: le génie propre des Allemands a fait le reste, et Klopstock, qui est venu au milieu ou à la suite de toutes ces circonstances, n'a guère été

que le représentant de l'esprit de sa nation, lorsqu'il a créé les premiers et les plus beaux chefs-d'œuvre de sa littérature.

C'est vers le milieu du XVIII[e] siècle que les Allemands, formés par tant d'influences diverses, reconnaissant enfin leur véritable génie, arrivent à des théories qui leur sont propres et prennent dans les lettres, dans les sciences et dans les arts un rang distingué. A cette époque, leurs relations avec les états voisins, avec toutes les parties du monde, se multiplient; l'aisance de leurs cités augmente. Dans cette marche progressive, la Prusse et la Saxe marchent à la tête des états dont se compose le vaste empire germanique. Ces deux puissances sont l'asile des penseurs ou des écrivains persécutés ailleurs; leurs écoles deviennent les modèles de celles des autres nations; leur librairie atteint une haute prospérité. La ville de Weimar, en réunissant dans son enceinte les auteurs allemands du premier ordre, acquiert le surnom de nouvelle Athènes, et pendant que Berlin est le foyer de la pensée et Gœttingue celui de la science, elle devient le centre d'un mouvement poétique qui donne enfin à l'Allemagne cette littérature qu'elle nomme *nationale* et *classique*.

Le progrès politique du pays a concouru au mouvement général. Les victoires de Frédéric-le-Grand donnèrent à l'Allemagne un plus grand poids dans la balance de l'Europe, et la Prusse, en particulier, acquit une influence générale.

Une autre cause de ce puissant mouvement fut l'arrivée en Allemagne d'un grand nombre de familles françaises, à la suite de la révocation de l'édit de Nantes. Ce fut surtout en Prusse qu'elles s'établirent, amenant avec elles les arts, les lettres et l'industrie qu'elles avaient cultivés en France. En familiarisant les Allemands avec les chefs-d'œuvre de la littérature française, elles exercèrent sur les lettres germaniques une influence qu'on n'a pas jusqu'ici appréciée suffisamment.

L'impulsion donnée à l'Allemagne par Frédéric-le-Grand fut la quatrième cause de ses progrès dans les lettres. Frédéric, à peine monté sur le trône en 1740, commença aussitôt sa lutte avec la maison d'Autriche pour la possession de la Silésie, et quoique le sang allemand coulât à grands flots dans deux guerres successives dont la durée fut courte, mais que suivit une collision plus longue et plus acharnée, il y eut un mouvement intellectuel qui balança ces malheurs. Toute l'Europe prit part à la lutte, et l'Allemagne devint ainsi le théâtre des plus grands débats de l'époque.

Ces guerres exercèrent donc une influence favorable sur la culture intellectuelle de la nation allemande. Frédéric vainqueur, ayant dicté à ses ennemis les conditions de la paix, acquit un tel ascendant qu'il donna désormais le ton en politique comme en littérature. Il était poëte et philosophe. Fidèle à ses principes libéraux, protégeant également toutes les

religions, il attira dans ses états les savants et les philosophes de tous les pays, fonda un grand nombre d'établissements d'utilité publique, favorisa l'industrie et réveilla puissamment les facultés intellectuelles de la Prusse et de l'Allemagne. Les souverains des états voisins s'efforcèrent de rivaliser avec lui. Joseph II, qui monta sur le trône impérial en 1765, fut son émule, au moins dans le ferme désir d'éclairer ses sujets. Comme lui, il encouragea la liberté de conscience, fit des réformes utiles et protégea les arts et les lettres. Ses nobles efforts ne furent pas couronnés d'un succès complet; mais il est incontestable que ces deux souverains ont exercé une utile influence sur la littérature, l'un au nord et l'autre au midi de l'empire germanique.

Frédéric aimait la littérature française et écrivait tous ses ouvrages dans cette langue. Il lui accordait la préférence sur l'allemand, sans doute parce qu'à son avénement cet idiome était encore peu poli. Ce monarque publia même sur la littérature allemande[1] un ouvrage où il fit une critique sévère de la langue de son pays. Excités par ses dédains, grammairiens et lexicographes, poëtes et prosateurs, tous s'enflammèrent d'une noble émulation, et avant la mort de Frédéric, en 1786, la langue et la littérature allemandes étaient singulièrement perfectionnées.

[1] Berlin, 1780.

La cinquième et dernière cause du progrès des lettres allemandes, ce fut le puissant mouvement que lui imprima un poëte.

Lorsque Frédéric monta sur le trône, il se formait dans un petit gymnase un poëte qui devait un jour doter l'Allemagne d'une langue et d'une poétique presque nouvelles, et réaliser dans ses productions ce beau idéal que l'Allemagne ne faisait encore qu'entrevoir. Ce poëte fut *Klopstock*.

Klopstock, né en 1724 à Quedlinbourg, fréquenta le gymnase de Pforta près Naumbourg, étudia la théologie à l'université d'Iéna et de Leipzig où il se fit recevoir dans la société littéraire qu'y avaient fondée Cramer, Ebert, Schmidt (J. C.), Schlegel, Gieseke, Gærtner et d'autres amateurs de la poésie. En 1748 il se rendit à Langensalza en Thuringe, où il dirigea l'éducation des enfants d'un de ses parents, appelé Weiss. Ce fut dans cette ville qu'il connut et aima cette belle et spirituelle Fanny, qu'il a célébrée dans ses odes et qui était la sœur de son ami Schmidt. Le tendre sentiment de Klopstock ne fut pas payé de retour. Le chagrin que lui causa l'indifférence de celle qu'il aimait, peut-être aussi l'excès avec lequel il travailla à son épopée, le Messie (il en avait composé les trois premiers chants à Leipzig), altérèrent sa santé et le plongèrent dans une profonde mélancolie qui se reflète dans ses compositions de cette époque. Les voyages et les distractions du monde lui rendirent, avec ses forces et sa santé,

son ancienne sérénité. Les trois premiers chants du *Messie*, qui parurent pour la première fois dans une feuille littéraire de Brême, firent la plus grande sensation en Allemagne et surtout en Suisse. Bodmer, rempli d'admiration pour cette mémorable publication, invita le jeune auteur à l'aller visiter. Klopstock accepta, et en compagnie du philosophe Sulzer, il se rendit à Zurich, dans l'été de 1750 Le patriarche de la Suisse accueillit le poëte les bras ouverts, et lui donna l'hospitalité pendant neuf mois. Si le poëte employa une partie de ce temps à contempler les beautés pittoresques que la nature offre en Suisse, il ne négligea pas le commerce des muses; il composa dans cet intervalle plusieurs odes à la gloire de son vénérable hôte, et celle où il chante la course qu'il fit sur le lac de Zurich. Lorsque, indécis sur le parti qu'il prendrait pour se créer un sort, il allait faire ses adieux à Bodmer, le roi de Danemarck, Frédéric V, auquel le comte de Bernstorff, son ambassadeur à Paris, l'avait recommandé, l'appela à Copenhague, et lui constitua une pension de 400 rixdalers (environ 2,000 fr.), afin qu'il pût se livrer entièrement à la composition de son épopée. Klopstock partit pour le Danemarck en 1751 et publia ses sentiments de reconnaissance dans deux odes adressées à son royal Mécène.

En passant par Hambourg, il s'y éprit de *Méta Moller*, fille d'un négociant de cette ville qui admirait avec enthousiasme les poésies de Klopstock.

Dans plusieurs de ses odes, le poëte a chanté depuis sa chère Méta, sous le nom lyrique de *Cidli*. Arrivé à Copenhague, Klopstock y vécut dans la retraite, mais entouré d'estime et particulièrement considéré du roi qu'il avait coutume d'accompagner à sa résidence d'été de Friedensbourg et dans ses excursions dans le beau pays de Holstein. Profitant de ces occasions, Klopstock s'avançait jusqu'à Hambourg et y présentait ses hommages et ses vers à Cidli. Il l'épousa en 1754.

Ce fut dans les années 1751, 52, 53 et 54 que le génie de ce poëte a brillé de son plus vif éclat : ses plus belles odes sont de cette époque.

Accompagné de sa femme, Klopstock visita Quedlinbourg, et, après y avoir échappé à une grave maladie, il composa son ode sur la *convalescence*.

Son bonheur conjugal fut de courte durée; il perdit sa tendre Méta dans l'année même de son union avec elle : il la fit inhumer dans le village d'Ottensen, près d'Altona, et fit souvent de pieux pélerinages à son tombeau. Klopstock demeura à Copenhague jusqu'en 1771, époque où son illustre protecteur, le comte de Bernstorff, fut expulsé du ministère par le fameux Struensée : alors il alla se fixer à Hambourg où il vécut de sa pension, avec le titre de conseiller de légation que Frédéric V lui avait conféré dès l'année 1763. Le margrave de Bade, Frédéric, l'appela près de lui à Carlsruhe, où ce poëte passa l'année 1775, et où il obtint le titre de conseiller de cour.

Il retourna à Hambourg, et en 1791, âgé déjà de 67 ans, il épousa en secondes noces son ancienne amie, Jeanne Dimfel, veuve de M. de Winthem. Dans les dix dernières années de sa vie, il prit une vive part à la révolution française, et il composa des hymnes en l'honneur de la liberté : l'Assemblée constituante lui décerna en récompense le titre de citoyen français. Mais après les massacres des 2 et 3 septembre et le supplice de l'infortuné Louis XVI, révolté des horreurs qui souillèrent une belle cause, il renvoya le diplôme qui lui conférait ce titre. Il mourut en 1803, dans la 79e année de son âge. Les villes de Hambourg et d'Altona s'unirent pour faire à l'Homère allemand des funérailles telles que jamais poëte n'en avait encore obtenu. Les ministres des rois de France, d'Angleterre, d'Autriche, de Prusse, de Hollande, de Danemarck et de Russie; le sénat, le clergé, les littérateurs, les savants et les artistes, les citoyens et les militaires, dans un cortége solennel, suivirent, au son de toutes les cloches, sa dépouille mortelle jusqu'au village d'Ottensen, où elle fut inhumée, à côté de Méta.

Ainsi s'accomplit la prophétie qu'il avait faite dans son ode à Ebert : de tous les amis avec lesquels il s'était étroitement lié à Leipzig, Klopstock disparut le dernier de la scène du monde [1].

[1] Ce poëte avait été élu associé étranger de l'Institut, le 25 mai 1802. Son éloge, lu par M. Dacier dans la séance publique du 22 mars 1805, a été réimprimé dans le Magasin encyclopédique, 1805,

Jeune encore, Klopstock avait pris la résolution de consacrer toutes ses facultés au progrès de la langue et des lettres allemandes ; il voulut être, et il fut national dans le sentiment, dans la pensée, dans l'expression. Plein de savoir et de génie, il parut à une époque où l'Allemagne, se méconnaissant elle-même, n'admirait que les productions de l'étranger. Indigné de ce qu'on refusait à son pays le talent poétique, il s'écrie, dans son *Ode à la patrie:*

« Fils d'Hermann, et toi, Leibnitz, notre contem-
» porain, devrez-vous, chargés de chaînes, suivre
» ceux que, plus hardis, vous devancerez dans leur
» vol ? »

Les plus nobles sentiments, la religion, le patriotisme, l'amitié, avaient embrasé l'ame de Klopstock dès son adolescence, et jamais, peut-être, ces hautes vertus n'ont fait battre plus vivement le cœur d'un poëte. L'amour de Dieu dominait son ame tout entière, le portait à dédaigner les choses profanes, éle-

II, 358 et suiv. Méta Moller, sa première femme, avait aussi composé quelques ouvrages qui furent publiés à Hambourg, après sa mort, en 1750, par son époux. Ce sont des lettres de morts à des vivants, une tragédie de la mort d'Abel, et quelques pièces moins importantes auxquelles Klopstock a joint la vie de Méta et des lettres de lui-même à sa défunte épouse : le tout porte le titre d'œuvres posthumes de Marguerite Klopstock.

La meilleure édition des œuvres de Klopstock est celle de Leipzig, 1798-1806. On y ajouta, en 1816, deux nouveaux volumes, ce qui la porte à 12 volumes. Dœrning fit réimprimer cette édition en petit format, et y ajouta la biographie de l'auteur (Weimar, 1825).

vait son génie à de saintes et sublimes inspirations et lui faisait en quelque sorte entrevoir la Divinité. Son patriotisme était une estime réfléchie de sa nation et un dévouement entier à sa gloire. Son amitié était si vive, si noble, si désintéressée, qu'il s'abandonnait de tout son être aux ames qui le comprenaient. Ces généreuses passions inspirèrent Klopstock dans sa *Messiade*, dans ses *Bardits*, dans ses hymnes et dans ses odes. C'est dans la grandeur de son ame qu'il faut chercher le secret de l'élan sublime de sa pensée et de l'admirable énergie de son style.

Mais ce n'est pas seulement par ses productions poétiques qu'il a enrichi la langue et les lettres allemandes, il composa aussi en prose des ouvrages utiles sur la grammaire et la versification. Le premier peut-être il discerna bien toutes les propriétés d'un idiome qui, pauvre encore, dur et dédaigné, devint, grace à son génie, riche, flexible et harmonieux. Dans une de ses odes, animé d'une admiration poétique pour la langue allemande, Klopstock s'écrie :

« Qu'aucun idiome vivant, dans son audace, n'entre en lice et ne se mesure avec la langue germanique ! Cette langue, disons-le avec l'énergie qui lui appartient, a des propriétés primitives et diverses : elle sait, par d'heureuses inflexions, composer des mots nouveaux et qui demeurent toujours allemands. Cette langue, comme la nation elle-même

à l'époque antique où Tacite l'a dépeinte, est originale, pure et semblable à elle seule. »

On le voit, l'allemand était la passion du poëte. Cela se conçoit; on ne devient guère écrivain supérieur sans cet enthousiasme. Klopstock s'enflammait d'une sainte colère contre ceux de ses compatriotes qui faisaient des emprunts aux autres langues. En personnifiant la langue allemande, il lui prête ces paroles :

« Je hais l'écrivain anglomane et je déteste le gallomane ; je n'aime pas non plus ceux qui me rendent grecque ou latine. L'Hellade me donna un noble exemple : elle créa son idiome. »

Les écrits que Klopstock [1] a publiés sur la langue allemande ont singulièrement contribué à la polir, à lui donner de l'harmonie, et même à lui adapter une meilleure orthographe [2]. Il fut secondé par deux autres écrivains, qui, moins célèbres, rendirent peut-être à la littérature allemande de plus grands

[1] OEuvres de Klopstock, vol. 7, p. 4.

[2] Voici le titre de ces écrits : *Dissertation sur la poésie sacrée*, imprimée en tête du premier volume de la *Messiade*, édition de Copenhague, 1755, et de Halle, 1756. *De l'imitation en allemand des mètres grecs.* En tête du deuxième volume de la *Messiade*, même édition. *De la diction poétique*, dans le *Spectateur du Nord*, année 1758. *Du vers hexamétrique allemand*, en tête du troisième volume de la *Messiade*, édition de 1768. *De la quantité des syllabes allemandes*, dans le *Musée allemand*, année 1777. *De l'orthographe de la langue allemande* (Leipzig, 1778). *Fragments sur la langue et la versification* (Hambourg, 1779 et 1780). *Dialogues sur la grammaire* (Altona, 1794).

services; nous voulons parler de *Wieland*, cet heureux imitateur de Voltaire, et *Lessing*, l'ingénieux créateur de la critique classique.

Aucun écrivain allemand n'a composé un nombre aussi considérable d'ouvrages, ni traité des sujets aussi divers que Wieland, surnommé le Voltaire de l'Allemagne [1]. Aucun n'a réuni au même degré l'esprit, la grace, la légèreté et une haute sagesse. Aucun n'a été lu autant, ni prôné aussi chaudement. Véritable protée littéraire, il parcourut dans ses écrits le domaine entier des connaissances humaines : suivant l'expression singulière de Kuttner, il savait ce qui se fait sur terre et ce qui se passe dans les enfers. Une imagination riante, un esprit inépuisable, une ironie qui paraissait réfléchir celle d'Horace, une sensibilité profonde et une vaste érudition distinguent la plupart de ses ouvrages. Cet ingénieux écrivain sait se reporter facilement à tous les temps

[1] Wieland, né le 5 septembre 1733, à Ober-Holzheim, près d'Ulm, étudia le droit à Tubingue, mais, né poëte, il s'occupa plus de vers que de lois : un poëme épique, *Arminius*, lui valut l'amitié de Bodmer auprès de qui il passa cinq à six ans, se livrant à l'étude et à la poésie. En 1760, il fut nommé directeur de la chancellerie à Biberach, puis professeur de philosophie à Erfurth. La duchesse douairière, Anne-Amélie de Weimar, lui confia l'éducation de ses deux fils. A Weimar, il trouva plus tard Schiller, Gœthe et Herder. Il mourut en cette ville vers la fin de 1818, à l'âge de 85 ans.

Napoléon lui avait envoyé la croix de la Légion-d'Honneur, et plusieurs princes, à son exemple, l'avaient décoré de leurs ordres. *Gruber* a publié une biographie détaillée de Wieland, en 1815.

La meilleure édition de ses œuvres est celle publiée par Gruber (Leipzig, 1818-1827, 51 vol.).

et chez tous les peuples. Il prend les couleurs locales. Il marie le vrai à la fiction, les images empruntées de la nature à celles de la métaphysique; les pensées les plus libres aux principes les plus austères. Il satisfait à la fois le cœur, l'imagination et la raison, et est également admirable dans ses tableaux comiques ou graves. Ses ouvrages sont une sorte de miroir de tout ce que les sages de l'antiquité ont écrit de beau ou de sublime, les écrivains modernes de bien raisonné, en un mot, de tout ce qui excite l'admiration chez les meilleurs auteurs. Il a une supériorité décidée dans l'érudition classique.

Cependant cet esprit si éminent ne s'est pas élevé au rang de poëte vraiment national, et par des raisons contraires à celles qui ont également empêché Klopstock de le devenir. Le chantre du Messie ne vivait que dans un monde idéal; l'auteur d'*Oberon*, au contraire, sacrifiait la métaphysique à la réalité; celui-là peint l'abstrait; celui-ci, dans son épicurisme efféminé, conduit son lecteur dans le monde tel qu'il est. Peu chaste, la muse de Wieland enlève souvent à la beauté le voile qui la couvre et excite de grossiers désirs, au lieu d'élever l'ame aux jouissances plus nobles de la vertu. Klopstock recherche l'originalité et dédaigne toute imitation. Wieland, au contraire, s'attache tantôt aux écrivains grecs et latins, tantôt aux auteurs français et italiens, et, prenant tour à tour pour modèles Lucien, Horace, Voltaire, l'A-

rioste, il s'approprie la manière de chacun de ces beaux génies, suivant ses besoins.

Wieland n'est pas copiste; il mêle toujours son individualité aux traits qu'il emprunte à ses modèles, mais cette individualité est trop sensuelle et elle ôte à sa poésie cette élévation que demande l'Allemagne.

La versification de ce poëte forme aussi un contraste frappant avec celle de Klopstock. Celui-ci aimait trop exclusivement le mètre grec, et bannissait de ses vers la rime, sans égard pour les habitudes, sinon pour le génie de la langue allemande. Wieland, convaincu que le poëme héroïque doit avoir le cachet de la nationalité, même dans la forme du vers, employa la rime à laquelle l'oreille des Allemands est accoutumée depuis plusieurs siècles.

Malgré son défaut d'originalité, Wieland exerça une influence puissante sur la langue et la littérature germaniques. Quand il commença d'écrire, ses compatriotes, et surtout les hommes du monde, formés à l'école française, goûtaient peu les ouvrages allemands. Poëte flexible, élégant, harmonieux et riche d'imagination, transplantant sur le sol germanique l'esprit d'Athènes et de Rome, celui de la France et de l'Italie, Wieland fut une bonne fortune pour ses compatriotes; il leur fit aimer leur langue et leur littérature. Il exerça son influence sur l'Allemagne, particulièrement de l'an 1760 à 1772, période pendant laquelle il suivait l'école française avec une prédilection marquée. Plus tard, il perfectionna son

goût par une étude profonde des classiques grecs, sans jamais pouvoir maîtriser entièrement son imagination trop libre [1].

Lessing [2], qui partage avec Klopstock et Wieland la gloire d'avoir fondé la littérature classique des Allemands, fit pour cette littérature ce que plus tard Kant devait opérer pour la philosophie. Il exerça une influence immense sur les lettres de son pays. C'était un de ces génies qui font révolution sur tous les points où ils portent leurs investigations. Il donna même une impulsion nouvelle au théâtre.

[1] *Ancillon*, du Rapprochement des extrêmes, deuxième volume, p. 166.

Botz, Histoire de la poésie allemande moderne (Gœttingue, 1832, p. 144 et suiv.).

[2] Lessing naquit en 1729 à Camenz, petite ville de la Haute-Lusace; son père avait été ministre du Saint-Évangile. Lessing étudia la théologie à Leipzig et à Wittenberg; il demeura ensuite tour à tour à Berlin et à Leipzig; il passa, en 1760, à Breslau, où il avait été nommé secrétaire du général Tauenzien; en 1767, il prit la direction du grand théâtre de Hambourg. Il fut nommé, en 1770, bibliothécaire à Wolfenbuttel, avec le titre de conseiller aulique; il mourut à Brunswick, le 15 février 1781.

Son frère a publié sa biographie et ses œuvres posthumes (Berlin, 1793-1795, 3 vol.). Toute l'Allemagne pleura la mort de Lessing, et les théâtres de Berlin, de Hambourg et d'autres villes célébrèrent sa mémoire. On frappa en son honneur une médaille avec cette inscription : « *Poeta, philosophus, criticus, Germaniæ decus, musarum et amicorum dum vivebat amor, nunc desiderium sempiternum.* » Wolfenbuttel et plusieurs autres villes lui érigèrent des monuments. Camenz, sa ville natale, pour honorer en lui l'ami des hommes, lui dédia la maison de charité qu'elle fonda en son honneur. Lessing avait été nommé, dès l'an 1760, membre honoraire de l'académie des sciences de Berlin.

Dernière édition de ses œuvres, Berlin, 1825-1828, 32 vol. in-12.

D'un caractère énergique, passionné pour le beau, il connaissait le cœur humain, mais il avait plus de jugement que d'imagination, et plus d'esprit que de génie poétique; il était plus littérateur que poëte. Ses ouvrages de critique se distinguent par le goût, la clarté, l'érudition et la sagacité. La langue allemande avec toute sa richesse semble lui obéir comme à son maître; son style est classique dans la prose; il rivalise avec celui des meilleurs écrivains.

Nous venons de faire connaître les causes qui ont amené la période classique des Allemands: nous allons maintenant examiner les principales productions qu'elle a fait naître. Elles sont tellement nombreuses et importantes que, pour mettre plus de clarté dans l'analyse qui va suivre, nous diviserons cette revue en deux chapitres; l'un embrassera le temps qui s'est écoulé de Klopstock à Gœthe, et l'autre celui de Gœthe à nos jours.

—

CHAPITRE PREMIER.

DE KLOPSTOCK A GŒTHE

(1750-1803).

—

Première section. — Poésie.

ÉPOPÉE. LA MESSIADE.

Adolescent et encore au collége, Klopstock avait résolu de composer une épopée nationale. Un poëme classique de ce genre manquait à la littérature allemande. Un héros du moyen-âge, l'empereur Henri l'Oiseleur, allait lui en fournir le sujet, comme il le dit lui-même dans son ode à la patrie [1]. Mais la sainte muse de Klopstock devait prendre son vol vers les cieux et chanter le divin Rédempteur. En effet, Klopstock composa la *Messiade*, poëme épique en vingt chants, qui est son principal titre à la gloire. Il y chante l'*Homme-Dieu*, depuis le commencement de sa passion jusqu'à son ascension. Il dessine fièrement et noblement ses personnages; il crée des scènes dramatiques; son style est toujours

[1] « Jeune encore, et lorsque l'amour de la gloire fit battre mon cœur pour la première fois, je me suis voué à toi, ô Henri! ô libérateur de la Germanie! C'est toi que je choisis pour te chanter, au milieu des lances et des cuirasses. »

poétique et original; et il revêt, comme d'un tissu aérien, les êtres physiques, de même qu'il humanise ou matérialise, si l'on peut s'exprimer ainsi, les purs esprits, leur donne de la consistance, un corps. La versification de la *Messiade* est harmonieuse, et les hexamètres de ce poëme, par leur rhythme savant, jettent sur les tableaux le plus brillant coloris. Par sa piété et son génie créateur, l'auteur a grandi un sujet par lui-même saintement élevé, et la *Messiade* est admirablement ordonnancée dans son plan. Elle ne peut manquer d'intéresser vivement par sa variété: les récits, les dialogues, les tableaux, les chants lyriques y alternent; les images et les comparaisons y abondent; la versification et la forme, en général, en sont d'une perfection classique. La réunion de tant de beautés élève ce poëme au dessus de toutes les épopées allemandes, et lui assigne une place honorable à côté des chefs-d'œuvre que les autres nations ont produits en ce genre [1].

[1] Les dernières éditions de la *Messiade* sont celles d'Altona (1780) et de Leipzig (1799). L'auteur a fait des corrections et des additions dans ces deux éditions. Dans l'ouvrage de Cramer, intitulé *Klopstock, lui et de lui* (Hambourg, 1780 1782, 5 vol.), les dix premiers chants de la *Messiade* se trouvent réimprimés, avec les observations de Cramer.

La *Messiade* a été traduite en italien, en anglais, en hollandais, en suédois, en russe. *Anthelmy*, *Junker* et un anonyme en ont traduit en français les dix premiers chants (Paris, 1769-1772). *Petit-Pierre* fit paraître une autre traduction à Neufchatel. Madame de *Kourzrock* en donna une complète (Aix-la-Chapelle, 1801). Lessing, le P. Neumann, Alxinger, C. Ph. Conz, un émigré français, ont traduit en vers latins des fragments du Messie. *Lewezow* en a donné le premier chant en hexamètres grecs.

Plus ce poëme est original et plus il est difficile d'en faire passer les beautés dans une langue étrangère. Nous ferons cependant un essai de ce genre.

On trouve dans le douzième chant de la *Messiade*, un épisode admirable sur la mort de la sœur de Lazare que Jésus avait ressuscité, Marie, la pieuse disciple du Sauveur, épisode des plus touchants, et dont aucune autre littérature ne paraît offrir de pendant. Lazare exhorte sa sœur à bien mourir, et lui donne sa bénédiction. C'est un tableau touchant et sublime de la mort du juste. Klopstock, au moment où il allait mourir, récita ces vers d'une voix expirante, et y puisa de la résignation et de la confiance en Dieu. Voici la traduction d'un passage de ce morceau.

« Lazare ressuscité visite sa sœur mourante ; il étend sur sa tête ses mains jointes. — Comme une mère prend pitié de son enfant, lui dit-il en pleurant, Dieu prendra compassion de toi ! Une femme devrait-elle abandonner son nourrisson à l'agonie, ta pitié, ô mon Dieu, s'étendrait sur le berceau de cet enfant. Tu es notre Dieu ; et notre ame repose sur ta main céleste. » — (La sœur de Lazare relève sa tête défaillante.) « O ma sœur, ajoute Lazare, supporte avec résignation tes souffrances qui ne sont qu'une transition vers la perfection divine. Ah ! que n'as-tu pu voir l'exemple de patience, de douceur que vient de nous donner Jésus, lui que notre œil a

suivi dans son ascension vers le ciel des cieux ! Je suis ressuscité, il est vrai, ô ma sœur ; mais je désire m'éteindre de nouveau avec toi. Que la mort me rappelle ; sa voix formidable sera plus mélodieuse pour moi que les chants du temple, au jour de la rémunération, au jour du grand alléluia. »

LA SOEUR DE LAZARE. « La joie et l'horreur s'emparent de mon ame. Que m'as-tu dit là, ô mon frère ? »

LAZARE. « Ma sœur, le meilleur des hommes, mon divin maître, celui qui nous pardonna nos péchés, lui qui ressuscita les trépassés, Jésus est mort sur une croix, avec la patience des anges. »

MARIE (*En begayant, en frissonnant*). « Lui..... l'ange des anges.... mort sur une croix... ! » — Ses yeux se voilent. « O mon Dieu, je te glorifie pour tous les maux dont tu m'as abreuvée. Je suivrai celui que tu as laissé mourir. » Sa langue se paralyse ; la pâleur et le calme de la mort couvrent son noble visage.

Lazare étend sa main sur le front de sa sœur que baigne déjà la sueur glaciale du trépas. « Hâte-toi donc de sommeiller, lui dit-il, ô ma sœur, toi qui es acquise au Dieu de la miséricorde. Renais au jour de l'éternelle lumière ; renais à la vie sans fin. Mon cœur est la moitié du tien ; toutefois, brise tes chaînes et envole-toi vers le pays de Canaan. O gardien d'Israël, sois son bâton conducteur dans la vallée des déserts ; dirige les pas de ma sœur vers cette terre promise où tu sèches les larmes, où nulle plainte, où

nul gémissement ne profane le jubilé de la reconnaissance. Soleil qui éclaires cette terre, éteins ta lumière; viens, dernier sommeil de la mort, viens; et toi, suprême asile des ossements, ô terre, ouvre-lui ton sein maternel. Principes dissolvants, emparez-vous de sa dépouille terrestre, et faites-la renaître à la vie éternelle. O germes infinis de toute reproduction, le Créateur vous sema pour le grand jour de la récolte, quand le moissonneur céleste rappellera les morts; quand sonnera la trompette du jugement dernier, au loin retentissante; quand la terre et la mer enfanteront avec des douleurs plus cuisantes que ne souffrit jadis l'Eden, dans son enfantement premier; quand le ciel des cieux retentira de la louange de celui qui jugera les vivants et les morts. »

Marie tourne ses regards vers son frère avec un sentiment céleste de calme et de béatitude, et le contemple avec joie, pendant que Lazare, dont la parole est à la fois impétueuse et ravissante, lui donne la bénédiction suprême, etc., etc.

« Lorsqu'on commence la Messiade, a dit madame de Staël[1], on croit entrer dans une grande église, au milieu de laquelle un orgue se fait entendre; l'attendrissement et le recueillement que les temples du Seigneur inspirent s'emparent de l'ame... On devrait lire souvent quelques vers de ce poëme : chaque fois

[1] De l'Allemagne, t. I, p. 223.

que l'on y revient, l'on respire un parfum de l'ame qui fait sentir de l'attrait pour toutes les choses célestes [1]. »

La sensation que fit la Messiade en Allemagne fut immense. Prôneurs et critiques, tous élevèrent la voix; les journaux se remplissaient d'articles pour ou contre cette composition. Les hommes religieux l'aimaient, parce qu'elle offrait à leur piété un aliment plus délicat qu'une foule de froides paraphrases dont ils se repaissaient jusque alors. Les jeunes prédicateurs, pleins d'enthousiasme pour la Messiade, en citaient des passages du haut de la chaire et en élevaient l'auteur au rang des prophètes. La Messiade fit répandre de douces larmes d'attendrissement sur le sort d'*Abbadonna*, ange déchu et repentant, l'un des plus touchants épisodes de ce poëme. Un bon pasteur de village alla trouver l'auteur, pour le prier de ne pas céder à des sympathies de femmes, et de ne pas, dans la suite de son poëme, faire obtenir son salut à Abbadonna. Les vieux théologiens regardèrent, au contraire, cette épopée comme une profanation de la religion, la fiction y étant mêlée à la vérité, et la doctrine évangélique s'y trouvant, à leur avis, altérée par cette alliance.

Les Aristarques, outre les articles qu'ils inséraient dans les journaux, publiaient sur la Messiade des dissertations en forme; mais leurs critiques étaient

[1] De l'Allemagne, t. I, p. 224.

presque toutes prématurées, ou portaient à faux; si l'on en excepte celles que firent Lessing et Hess. L'école de Gottsched attaqua ce poëme par toutes sortes de mauvais arguments et de fades plaisanteries. L'école helvétique, au contraire, Bodmer en tête, se prononça chaudement en sa faveur. Klopstock, dans le silence de son cabinet, mit à profit les observations de ses critiques, et particulièrement celles de Hess, sans jamais prendre aucune part à cette guerre de plume.

Les littérateurs modernes sont d'accord pour reconnaître que les caractères sont admirablement dessinés dans la Messiade, et que ce poëme est rempli de beautés du premier ordre; mais ils ne le regardent pas comme une épopée proprement dite, parce que le sujet en est trop abstrait et que le style est trop fortement empreint, tantôt du genre lyrique, tantôt du genre de l'idylle. Il est très-vrai qu'on ne trouve pas dans cet ouvrage, comme dans l'Iliade, une action terrestre, produite par de grandes passions et dirigée par le destin : mais on y voit un événement divin et immense, la Rédemption, qui intéresse tout le genre humain. On peut dire pour la Messiade ce qu'Addisson avait répondu autrefois aux détracteurs du Paradis perdu : « Si vous ne voulez pas l'appeler un poëme épique, eh bien! nommez-le un poëme divin. »

Lorsque après de grands travaux et de longues années il eut terminé son poëme, Klopstock, comme

Horace et Ovide, a dit son : « *Exegi monumentum ære perennius*; » mais il l'a dit avec cette élévation que l'Évangile peut seul inspirer à une ame pieuse, et à laquelle le paganisme n'a pu atteindre. Dans son ode au Rédempteur, placée à la fin de son poëme, il s'exprime avec un mélange d'enthousiasme et de foi chrétienne qui font naître l'admiration et l'attendrissement.

« Je l'espérais de toi, ô divin Médiateur, dit-il; j'ai terminé le chant de la nouvelle alliance; j'ai parcouru la redoutable carrière et tu m'as soutenu quand j'ai trébuché.

Fais résonner ma harpe, ô reconnaissance brûlante, ailée, éternelle ! Fais vibrer ses cordes harmonieuses : mon cœur est inondé de volupté, et je répands des larmes de ravissement.

Je ne réclame aucun salaire : j'ai trouvé ma récompense en goûtant les plaisirs des anges, en chantant mon Dieu......

Je suis récompensé, bien récompensé. J'ai vu couler les doux pleurs des chrétiens, et un jour dans les cieux, je verrai peut-être les fidèles répandre des larmes célestes.

Je suis au but, au but désiré, et mon ame tout entière tressaille de bonheur. O vous, les frères de celui qui mourut et ressuscita, tel sera le sentiment

que vous éprouverez un jour, à votre entrée dans les cieux. »

L'Allemagne n'eut aucun poëte qui osât rivaliser avec le sublime chantre du Messie. Tous les écrivains imitèrent Klopstock sous le rapport du style. Un langage élevé et pur fut désormais de rigueur pour tous ceux qui prétendaient se faire lire [1].

—

POEMES HÉROIQUES ET HÉROI-COMIQUES.

Le chef-d'œuvre en ce genre est le poëme si connu, *Oberon*, en quatorze chants, de Wieland [2]. Fictions riantes, belles descriptions des scènes de la nature et des passions humaines, récits entraînants, style naturel et vif, versification harmonieuse, voilà ce qui caractérise cette composition qui a été traduite en plusieurs langues [3]. Le sujet en est tiré de l'histoire de Huon de Bordeaux, par le comte de Tressan [4].

Le Nouvel Amadis, en dix-huit chants [5], est le

[1] Gœpp a publié sur le même sujet un poëme qui tient de l'élégie et de l'épopée; il est en six chants et porte pour titre : *Le Sauveur*. Sans atteindre à la hauteur de l'Homère allemand, le poëme de Gœpp se fait lire avec plaisir.

[2] Dernière édition, Leipzig, 1819.

[3] Le poëme d'Oberon a été traduit en français par le capitaine Bouton (Berlin, 1784, in-8°), et par M. d'Holbach fils (Paris, 1800, in-8°).

[4] Bibliothèque universelle des romans.

[5] Leipzig, 1771, 2 vol.

poëme le plus spirituel, le plus gai, et, disons-le, le plus licencieux du même auteur : il est rempli de fictions originales et de beautés du premier ordre : la versification en est très-harmonieuse.

Wieland a publié en outre les poëmes suivants : *Le Sacrifice d'Abraham* [1] ; *Cyrus*, en cinq chants [2]. Le Cyrus de Xénophon est le héros de ce poëme : l'auteur a voulu peindre dans ce personnage toutes les qualités brillantes que les grands poëtes épiques avaient attribuées, isolément, à leurs héros.

Dans *Idris et Zenide* [3], en cinq chants, Wieland, le premier en Allemagne, mêla la féerie à des événements réels et des aventures de chevalerie. Il n'a pas achevé cet ouvrage, ni le précédent.

—

POEMES DIDACTIQUES, DESCRIPTIFS, ETC.

Dans son ouvrage intitulé *Les Grâces*, écrit en vers entremêlés de prose, Wieland raconte l'histoire des Grâces, ou plutôt il y dépeint l'influence que la beauté exerce sur les arts et les sciences, et sur l'homme en général [4].

[1] Zurich, 1753, in-4° ; nouvelle édition, 1762.
[2] *Ib.*, 1757 ; nouvelle édition, Leipzig, 1759.
[3] Leipzig, 1768.
[4] *Ib.*, 1770.

Musarion ou la Philosophie des Grâces [1] est un poëme dans lequel l'auteur enseigne, de la manière la plus séduisante, le système des nouveaux Epicuriens de bon ton [2].

Dusch [3] a publié, entre autres ouvrages, deux poëmes didactiques, *Les Sciences*, en huit chants [4], et *La Certitude de la raison*. Ces poëmes sont écrits d'un style agréable, vif, sans emphase, et de bon goût. Des peintures et des épisodes charmants animent et égaient les préceptes et les enseignements de l'auteur.

L'on doit à *Kleist* (Ewald Chr. de) un poëme descriptif, *Le Printemps*, écrit dans le mètre héroïque des anciens [5]. Cette composition occupe un rang élevé, sinon le premier, parmi les poëmes descriptifs des Allemands. *Le Printemps* se distingue par un style noble et par des peintures gracieuses des beautés de la nature. Ce poëme a été traduit en plusieurs langues [6].

[1] Leipzig, dernière édition, 1779.

[2] Laveaux a publié une traduction en français de Musarion. Kehl, 1784, in-8°.

[3] Professeur au gymnase d'Altona, né à Celle, en 1725, mort en 1787.

[4] Gœttingue, 1752.

[5] Kleist, major dans l'armée prussienne, né en 1715, mort en 1759, des blessures qu'il avait reçues à la bataille de Kunersdorf.

[6] *Huber* publia, en 1766, la traduction française en prose du *Printemps*, qu'on trouve dans le choix des poésies allemandes. Une autre traduction française, par *Béguelin*, parut à Berlin, en 1781, in-8°. M. Adrien Sarrasin a traduit ce poëme en vers français. On en a encore eux traductions latines, l'une de Spalding (Berlin, 1783, in-8°); utre de Dietrich (Leipzig 1787, in-8°).

Le petit poëme de *Cisside* et *Pachès*, du même auteur, qu'il appelait un roman militaire, manque d'intérêt et offre à peine quelques bonnes tirades.

—

POÉSIE DRAMATIQUE.

Lessing a exercé sur la scène germanique une influence profonde et qu'il appartient à l'histoire du théâtre allemand d'apprécier dans toute son étendue. Il en fut comme le créateur, et c'est lui qui y fit régner enfin le bon goût, soit par les chefs-d'œuvre dont il enrichit la scène, soit par ses admirables travaux de critique.

On a de Lessing des comédies, des tragédies et des drames.

Ses comédies principales sont : *Le jeune savant*, en trois actes; *Misogyne*, ou l'ennemi des femmes, aussi en trois actes; *Les Juifs*, en un acte; *L'Esprit-fort*, en cinq actes; *Le Trésor*, en un acte, et *Minna de Barnhelm*, en cinq actes. [1]

Ces pièces sont aussi originales qu'amusantes. Le plan en est simple; le dialogue incisif, spirituel; les caractères bien tracés. *Minna*, où l'auteur dépeint

[1] Minna a été imitée par Rochon de Chabannes, sous le titre des *Amants généreux*, comédie représentée à Paris en 1774.

l'esprit guerrier qui animait l'armée du grand Frédéric, est la meilleure de ses comédies.

Dans la tragédie, Lessing ouvrit aussi une nouvelle carrière à l'art et donna des modèles sur lesquels se formèrent quelques tragiques.

Les trois tragédies qu'il composa, *Miss Sara Sampson*, en cinq actes; *Philotas*, en un acte; et *Emilia Galotti*, en cinq actes, sont en prose. *Sara* fut la première bonne tragédie bourgeoise qui parut en Allemagne. L'auteur seul la surpassa dans son *Emilia Galotti*, qui, dans le genre tragique, est son chef-d'œuvre, comme sa *Minna* l'est dans la comédie. Le sujet d'*Emilia* est celui de cette célèbre vierge romaine (*Virginie*), que son père poignarda pour la soustraire à la passion brutale d'un décemvir [1].

La dernière composition dramatique de Lessing, qui fut comme le chant du cygne, *Nathan le sage*, en cinq actes, est écrite en iambes sans rimes. C'est l'apologue de la bague, emprunté à Boccace, qui en a fourni le sujet à l'auteur, qui développe cette vérité, qu'on doit accorder son estime à tous les hommes qui la méritent, sans égard à la religion qu'ils professent. Trop long et trop dépourvu d'action pour être représenté, Nathan produit à la lecture un effet extraordinaire. L'auteur appela cette pièce un poëme

[1] Appius Claudius, Tite-Live, vol. 3, chap. 44.
L'histoire de Virginie a fourni le sujet de plusieurs tragédies, parmi lesquelles il n'en est pas de plus célèbres que celles de La Harpe et d'Alfiéri.

dramatique : c'est dans tous les cas une des plus belles productions de la littérature allemande [1].

Si l'on ne trouve pas dans toutes les pièces de Lessing cette inspiration qui saisit et ébranle le spectateur, elles ont néanmoins une supériorité décidée sur beaucoup de compositions dramatiques plus admirées de nos jours. Cet écrivain disposa la fable de ses pièces avec beaucoup d'art : tout ce qui y arrive est un effet nécessaire de l'action principale et des passions prêtées aux personnages mis en scène : jamais d'arbitraire ni de hasard dans les événements. Dédaignant toute pompe théâtrale, tout fracas, le poëte peint fidèlement la vérité, en se conformant aux principes de l'art. Il ambitionna, et, dans quelques unes de ses pièces, il atteignit la perfection classique [2].

L'auteur de la Messiade, Klopstock, a laissé aussi des poëmes dramatiques, dont trois roulent sur des sujets bibliques, et trois sont tirés de l'histoire d'Allemagne. Ces pièces conviennent plus à la lecture qu'à la scène, mais on y reconnait toujours la manière large de l'auteur; il y a de la simplicité, de la dignité et de la vigueur dans les conceptions et une grande énergie dans la diction. Les trois premières, *La Mort d'Adam*, *Salomon*, *David*, sont des tragédies.

[1] Marie Chénier en a laissé une imitation.

[2] Presque toutes les pièces de Lessing ont été traduites en français dans le *Théâtre allemand de Junker et Liebault*, ou dans le *Nouveau théâtre allemand* de Friedel.

La mort d'Adam est en prose; Gleim l'a mise en vers; les deux autres pièces sont écrites en vers iambiques.

Ses poëmes dramatiques, *La bataille d'Hermann*, *Hermann et les Princes*, *La Mort d'Hermann*, sont des sujets nationaux qui se lient ensemble, en une espèce de trilogie. Klopstock appelle ces drames des *Bardits*, voulant indiquer par cette dénomination qu'il a cherché à y reproduire la manière des anciens bardes. Le poëte y célèbre les exploits et la fin tragique d'Hermann, ou Arminius, prince des Chérusques, qui, en luttant courageusement contre les Romains, assura l'indépendance de sa patrie. Dans son premier Bardit, l'auteur peint la défaite de Varus, général de l'armée romaine, défaite qui eut lieu dans la forêt de Teutobourg (comté de Lippe). Dans son deuxième Bardit, Klopstock célèbre l'assaut que les Germains donnèrent au camp des Romains, commandés par Cæcina [1]. Dans son troisième et dernier Bardit, il chante la mort d'Hermann, assassiné par les princes de la Germanie, jaloux de son pouvoir et de sa gloire.

Ces trois compositions brillent par de belles fictions et des caractères bien dessinés : elles annoncent de la part de l'auteur une profonde connaissance du cœur humain. Elles sont écrites en prose, fréquemment entremêlée de chants lyriques, élevés, chaleureux

[1] Tacite, Ann., liv. 1, chap. 59.

et très-harmonieux. Le célèbre compositeur Gluck en a mis quelques uns en musique, avec son admirable talent.

Wieland, écrivain presque universel, a laissé *Lady Gray*, ou le triomphe de la vérité, tragédie; *Alceste*, en cinq actes, qui fut le premier opéra un peu remarquable qui parut sur la scène allemande; et *Rosamonde*, en trois actes, autre opéra.

On a de *Gerstenberg*, que nous aurons occasion de citer dans la poésie lyrique et dans la critique littéraire, *Ugolin*, tragédie en cinq actes, écrite avec feu et avec élévation, dont le sujet est tiré de l'*Enfer du Dante*.

Weisse [1] a composé des tragédies, des comédies et des opéras fort estimables.

Roméo et Juliette, sa première tragédie, qui est écrite en prose, fut représentée sur la plupart des théâtres de l'Allemagne pendant long-temps et avec un grand succès. Ses tragédies de *Richard III*, d'*Edouard III*, de *La délivrance de Thèbes*, d'*Atrée* et *Thyeste*, offrent de grandes beautés et d'étranges défauts. Ces tragédies sont écrites, les unes en vers alexandrins et les autres en iambes sans rimes. *Jean Calas*, ou le *Fanatisme*, est en prose; mais cette pièce manque d'effet dramatique.

Weisse avait un talent plus prononcé pour le genre

[1] Né en 1726 à Annaberg dans la haute Saxe, mort à Leipzig en 1804. Biographie de Weisse, par son fils et son gendre Frisch (Leipzig, 1806, in-8°).

comique : ses comédies, les *Poëtes à la mode*, la *Gouvernante*, le *Faiseur de projets*, furent souvent jouées et amusèrent long-temps les spectateurs allemands.

Ses opéras, l'*Amour à la campagne*, le *Barbier de village*, la *Chasse*, la *Couronne d'épis*, etc., eurent de nombreuses représentations, mais ce sont les plus faibles de ses compositions.

Brandès[1] fut, dans son temps, l'auteur dramatique favori de la nation allemande. Son *Comte d'Olsbach* et son *Marchand anobli* sont du nombre de ses meilleures pièces. Son *Ariane à Naxos*, mélodrame, fut le premier essai qu'on fit en Allemagne de ce genre de composition[2].

Kruger[3] eut un grand talent pour le bas comique. Sa gloire dramatique repose sur ses trois comédies, le *Mari aveugle*, les *Candidats* et le *Duc Michel*[4].

Brave[5] a laissé *l'Esprit fort*, tragédie bourgeoise en prose, et *Brutus*, tragédie, en iambes sans rimes.

Cronegh[6] a composé les tragédies de *Codrus* et

[1] Comédien, né à Stettin en 1735, mort à Berlin en 1799. Il a écrit sa propre biographie (Berlin, 1802-1805, 2 vol. in-8°).

[2] Recueil de tous les ouvrages dramatiques de Brandès, Leipzig, 1790–1791, 8 vol. in-8°.

[3] Comédien, né à Berlin en 1722, mort à Hambourg en 1751.

[4] Œuvres poétiques et dramatiques de Kruger, Leipzig, 1763, in-8°.

[5] Né en 1738, mort en 1758, à l'âge de 20 ans.

[6] Cronegh, né à Anspach en 1731, est mort en 1758, dans le cours de la même année que son émule Brave, tous deux moissonnés à la fleur de l'âge.

d'*Olinte et Sophronie*, qui sont toutes deux écrites en vers alexandrins rimés.

Les productions de ces deux jeunes poëtes ne présentent plus d'intérêt de nos jours.

On a de *Gessner*, dont nous aurons à nous occuper à l'article de la poésie pastorale, un drame assez insignifiant, intitulé *Eraste*.

Engel, dont nous ferons connaître les travaux philosophiques, a publié plusieurs drames, dont un, *Le Page*, eut beaucoup de succès [1].

Klinger a beaucoup écrit pour la scène : ses tragédies, *Conradin*, les *Jumeaux* et *Damoclès*, méritent une mention honorable, malgré l'exagération et la sombre misanthropie dont elles sont empreintes. Nous verrons que cet écrivain s'est rendu plus célèbre par ses romans.

—

POÉSIE LYRIQUE.

Parmi les lyriques allemands, c'est encore Klopstock qui occupe le premier rang. Il a publié des odes et des cantiques spirituels.

Ses odes portent l'empreinte de la perfection : les fictions y sont nobles et belles, les images en grand nombre, la versification harmonieuse ; mais elles demandent à être lues avec une grande attention, afin

[1] 1774.

que le lecteur puisse partager les sentiments du poëte dans toute leur profondeur, saisir l'élévation de ses pensées et suivre l'auteur dans son vol d'aigle. En Allemagne on l'a surnommé le ***Pindare moderne***, et il surpasse même, y dit-on, le lyrique grec, dans le sublime de la pensée et dans l'abondance des sentiments.

Cependant il est quelques unes de ces odes où règne une emphase de rhéteur, et, dans d'autres, l'imagination du poëte se perd dans les nues. Ce qui les caractérise toutes, c'est que Klopstock y suit toujours la mythologie des peuples germaniques, en échangeant l'*Apollon grec* contre le *Brage* du Nord. Quelquefois il tire de cette mythologie nationale un parti très-heureux, et exprime fort bien les rapports que les Divinités du Nord ont avec l'aspect de la nature à laquelle ils président, mais d'autres fois toutes ces fictions sévères et peu connues ont quelque chose de sombre et de glacial qui accable le lecteur.

Les cantiques spirituels de Klopstock respirent tous une sainte onction, une foi vive et une piété angélique [1].

L'auteur a joint au recueil de ses odes quelques élégies qui les égalent en perfection ; plusieurs des unes et des autres ont été mises en musique.

[1] L'Allemagne possède deux bons commentaires sur les compositions lyriques de Klopstock, l'un de *Wetterlein* (Leipzig, 1827 et 1828, 3 vol. in-8°); et l'autre de *Gruber* (Leipzig, 1831, 2 vol. in-8°).

Les guerres de Frédéric II donnèrent une vive impulsion à la poésie lyrique en Allemagne. Plusieurs poëtes trouvèrent dans ce prince un héros à chanter, mais, à la différence d'Auguste et de Louis XIV, le roi de Prusse n'accordait à ses panégyristes ni récompense ni encouragement. Les chants qui célébrèrent sa gloire furent noblement désintéressés.

Ramler fut un de ces lyriques [1]. Unissant de vastes connaissances au génie poétique; doué d'un vif sentiment du beau et d'un esprit philosophique, il manqua d'imagination; mais il compensa ce défaut par la facilité de l'invention et la grace du style. Ses odes se distinguent par un plan ingénieux, des pensées élevées, des images hardies et une excellente diction. Ramler dans ses vers s'attachait avant tout à l'harmonie et à la perfection du rhythme, et ses contemporains le prirent en cela pour modèle. Il polissait sans cesse ses ouvrages et avec un tel excès que son style en devint parfois obscur; cependant la profonde sensibilité du poëte se reflète dans tous ses chants. Prenant Horace pour guide, il s'en appropria les pensées, les images et même le mètre : il sut reproduire dans ses odes la douce philosophie du chantre de Tivoli et la magie de son style. Une empreinte antique, une sorte d'allure majestueuse et un heureux accord de

[1] Professeur de belles-lettres et de logique à Berlin, puis directeur du théâtre national de cette capitale, né en 1725, mort en 1798. Il a été membre de l'académie des sciences de Berlin.

la pensée avec l'expression, tels sont les traits qui constituent la ressemblance de Ramler avec Horace.

Sa complainte sur la mort d'une caille, sa prophétie de Glaucus, Ptolomée et Bérénice, ses odes sur Frédéric, ses cantates d'Ino, de Pygmalion et de la mort de Jésus, sont des morceaux parfaits. Dans son vol hardi, sa muse enlève le lecteur avec elle et lui inspire tour à tour des sentiments d'amitié, d'amour, de patriotisme, d'admiration pour les beautés de la nature. Ramler possédait le mécanisme de la versification, tout l'art du poëte, ainsi que toute la richesse de la langue. La mythologie, les images, les comparaisons, les allégories, les allusions embellissent ses chants à l'envi. Ramler fut, après Klopstock, le premier lyrique de son temps [1].

Ewald-Christian de *Kleist* dont nous avons fait connaître le poëme *Le Printemps*, a laissé d'excellentes poésies lyriques. Ami de Gleim, de Lessing, de Gessner, de Ramler et des meilleurs écrivains contemporains, Kleist suivait les plus beaux exemples. Guerrier de profession, et poëte par goût, les Muses l'inspiraient au milieu des camps. Une douce sensibilité, un art merveilleux de peindre la nature avec

[1] Ramler affectionnait autant la rime que Klopstock, qui l'appelle une monotonie bruyante, la haïssait. La vérité est dans le juste milieu. La rime est naturelle à la langue allemande, comme le mètre l'est au grec, au latin. Elle est un bon élément d'harmonie, mais il ne faut pas la cumuler avec les mètres anciens, comme a fait Ramler.

La dernière édition de ses œuvres a paru à Berlin, 1825, 2 vol.

des couleurs tendres, une diction harmonieuse et une légère teinte de mélancolie, tels sont les traits caractéristiques de ses ouvrages.

Parmi ses odes, on distingue celles : *A l'Armée prussienne*; *La Vie champêtre; La Résolution*; parmi ses chansons, celles de *Phylis à Damon*; *A boire*; *La Naissance*; et parmi ses hymnes, l'*Eloge de la Divinité*. Son idylle *Irin*, et son élégie le *Désir du repos*, composée sous le feu des canons de Prague, sont d'un grand mérite.

Kleist a publié aussi des fables, des contes et des épigrammes, mais ce sont des productions secondaires [1].

Gleim [2], que ses contemporains ont surnommé l'Anacréon de l'Allemagne, s'est surtout immortalisé par ses chants guerriers. La guerre de sept ans lui inspira ces belles poésies lyriques auxquelles il donna le titre : *Le Grenadier prussien* [3], surnom qui resta

[1] Dernière édition de ses œuvres, avec la biographie de l'auteur, Berlin, 1825, 2 vol.

[2] Il naquit à Emsleben, petite ville du pays de Halberstadt, en 1719. Encore étudiant, il débuta par un recueil de poésies légères. Ayant achevé ses études, il devint secrétaire de Guillaume, margrave de Brandebourg-Schwedt. Il le suivit à la guerre et se trouvait à ses côtés lorsque ce prince fut tué d'un coup de canon près de Frédéric-le-Grand. En 1747, Gleim fut nommé secrétaire du grand chapitre de Halberstadt, et plus tard, chanoine de l'abbaye de Walbeck. Il perdit la vue sur la fin de sa carrière, arrivée le 18 février 1803, à l'âge de 84 ans.

[3] Chansons prussiennes pour la guerre faites par un grenadier, dans les campagnes de 1756 et 1757, avec musique (Berlin, 1758,

long-temps à l'auteur. Il en fit distribuer mille exemplaires à l'armée du prince Henri, mais pas un seul à ses camarades de l'armée du roi, ni même au prince héréditaire de Brunswick, « craignant, dit-il, que le prince, qui voit souvent le roi, ne lui parlât des chants de guerre, et que le roi lui-même ne prît le grenadier pour un flatteur ». Frédéric-le-Grand sut à peine le nom du poëte grenadier qu'il ne mentionne pas même dans son écrit de la littérature allemande. La plupart de ces chants sont écrits d'un style naturel, énergique et populaire : ils sont remplis de feu et de belles pensées ; ils passeront à la postérité, comme un monument historique. Ces admirables chants rappellent ceux par lesquels Tyrtée sut dans l'antiquité enflammer la valeur de ses guerriers. Voici un échantillon qui pourra donner une faible idée de la manière de l'auteur, autant que le permet une traduction en prose ; c'est un chant de victoire composé après la bataille de Lowositz :

« Le héros, assis sur un tambour, méditait sa bataille, ayant le firmament pour tente, et enveloppé par les ombres de la nuit. En réfléchissant, il dit : Ils sont en grand nombre, mais, fussent-ils encore plus nombreux, je les battrai.

in-12 ; *ibid.*, 1786, in 8°). On trouve quelques unes de ces chansons traduites en français dans le Journal étranger, novembre 1761.

L'édition la plus complète des œuvres de Gleim est celle que *Kœrte*, son petit-neveu, a publiée à Halberstadt, en 7 vol., in-8°, 1811-1813, sur les manuscrits de l'auteur.

» Il aperçut l'aurore, et il vit nos visages enflammés de désirs : ah ! combien le bonjour qu'il nous donna était ravissant.

» Libre, comme un Dieu, de crainte et de terreur, plein de sensibilité, il est là, et distribue les rôles de la grande tragédie.

» Cependant le soleil se montra tout à coup sur la route des cieux, et aussitôt nous pûmes voir devant nous.

» Et nous aperçûmes une armée innombrable qui couvrait les montagnes et les vallées, et (ce qui est bien permis à des héros) nous fûmes étonnés pendant un clin d'œil ; nous reculâmes la tête de l'épaisseur d'un cheveu ; mais pas un seul pied ne se porta en arrière.

» Car aussitôt nous pensâmes à Dieu et à la patrie : soudain, soldats et officiers furent animés du courage des lions.

» Et nous nous approchâmes de l'ennemi, à grands pas égaux. Halte ! cria Frédéric, halte ! et ce ne fut qu'un même pas.

» Il s'arrête : il considère l'ennemi, et ordonne ce qu'il faut faire. Aussitôt, comme le tonnerre du Très-Haut, on vit la cavalerie s'élancer, etc. [1] »

[1] On trouve cette traduction dans les élémens de littérature, par Marmontel.

Burger [1] a composé des chansons, des ballades, des sonnets et des contes. Parmi ses pièces détachées, dont quelques unes sont devenues populaires en Allemagne, on distingue les ballades : *Léonore et le féroce Chasseur*, *la Fille du Pasteur*, *l'Enlèvement*, la chanson adressée *à Molly;* le sonnet *le Silence du deuil* (*Trauerstille*), et le conte *l'Empereur et l'Abbé.*

Hœlty [2] a signalé sa courte existence par des poésies tendres, mélodieuses et empreintes d'une douce mélancolie. Son élégie sur la mort d'une jeune fille des champs (*Elegie auf ein Landmœdchen* [3]) porte le cachet d'une harmonie lugubre et imitative. Hœlty fut long-temps le poëte favori des Allemands.

Novalis, dont le véritable nom est Hardenberg [4], a laissé des hymnes à la Nuit, fort estimées, et des cantiques spirituels [5].

Schubart [6] a publié des odes et des hymnes dont

[1] Né en 1748, mort en 1794. Dœring a publié sa biographie (Berlin, 1826).

Œuvres complètes de Burger, publiées par Bohtz, Gœttingue, 1835, 1 vol. in-4°.

Schiller a donné une notice critique sur ses poésies (Œuvres complètes, t. II, p. 605).

[2] Né en 1748, mort en 1776. Bonne édition de ses poésies, publiée par J. H. Voss, Weinssenfels, 1814, 1 vol. in-8°, et Carlsruhe, 1823, in-8°.

[3] Edition de Carlsruhe, p. 13.

[4] Né en 1772, mort en 1801.

[5] Fr. Schlegel et Tieck ont publié ses œuvres, nouvelle édition, Berlin, 1816.

[6] Né en 1739, mort en 1791.

les plus remarquables sont intitulés : le *Juif errant*, le *Caveau funèbre des princes*, *A Fredéric*[1].

Lavater[2] a composé des cantiques spirituels et surtout des hymnes helvétiques qui sont empreintes de cette naïveté, de ce charme inconnu à nos poëtes de salons, et qu'il retrouvait dans les vallées de la Suisse. Ces hymnes patriotiques et nationaux sont encore chantés par les pâtres du *Jungfrau*, de Lucerne et de Morat. Huit éditions de ces chants populaires en ont attesté le mérite.

Uz[3] a composé des épîtres, des contes en vers, des poésies didactiques; mais sa gloire se fonde sur ses poésies lyriques dont nous avons seulement à nous occuper ici. Disciple d'Horace, il en reproduit dans ses odes l'esprit, la pensée et l'élan. Son ode *L'Allemagne désolée* et celle *Aux Allemands* sont du nombre des plus belles compositions lyriques. Lorsque, quittant le ton grave, Uz célèbre le plaisir, son chant est parfois plus doux encore que celui de Hagedorn. Il a composé aussi des cantiques spirituels dont Klopstock faisait le plus grand cas et qui ont été plusieurs fois mis en musique : quelques uns de ses

[1] Il était détenu depuis dix ans au fort d'Hohenasperg; cet hymne lui valut sa grace. Le recueil complet de ses poésies avec sa biographie parut à Francfort-sur-Mein, 1825, 3 vol. in-16; nouvelle édition, 1829.

[2] Voyez plus bas *Mélanges*.

[3] Il naquit en 1720 à Anspach, et devint directeur du collége de cette ville. Le roi de Prusse, ayant pris possession du margraviat, lui envoya un brevet de conseiller de justice, mais Uz mourut quelques heures après l'avoir reçu.

cantiques se chantent encore dans les églises protestantes [1].

Gœtz [2] est un des lyriques allemands les plus gracieux : ses poésies sentimentales se distinguent par le choix des images, par un style léger, naturel et touchant, et par une versification harmonieuse. Frédéric II, si froid pour les muses germaniques, ne pouvait s'empêcher de rendre à Gœtz une éclatante justice [3].

Parmi les autres lyriques qui ont fleuri dans la période de 1750 à 1803, on peut citer madame *Karsch* dite *Karschin*, le baron de *Gemmingen*, *Lœwen*, *Denis*, *Kretschmann*, *Mastalier*, *Willamow*, *Jacobi* (Jean-George), *Gerstenberg* et *Weisse*.

—

CONTES ET FABLES. ÉPIGRAMME.

Wieland, dont nous avons fait connaître les poëmes héroïques et héroï-comiques, a laissé des contes

[1] Recueil complet des œuvres poétiques d'Uz, Leipzig, 1768, 2 vol. in 8°, avec gravures. Poésies d'Uz, Vienne, 1804, 2 vol. in-8°, édition de luxe sur papier vélin. Son poëme *l'Art de vivre toujours heureux*, avec quelques unes de ses odes, chansons et épîtres, a paru en français dans le *Choix de poésies allemandes*, Paris, 1766, et Avignon, 1770, in-8°.

[2] Goetz naquit à Worms, en 1721; il était sur-intendant évangélique, et mourut en 1781.

[3] Poésies diverses de Goetz, publiées par Ramler (Manheim, 1785, 3 vol. in-8°). La vie de Goetz, écrite par lui-même, se trouve en tête du premier volume.

et des nouvelles en vers qui sont pleins de charmes : les plans en sont bien conçus, et le style en est original. Les plus remarquables sont : ***Endymion*, *Aurore et Céphale*, *Combali*, *le Schah Lolo*, *l'Oiseleur*.**

Mais *Lessing*, dont nous avons cité les compositions dramatiques, a publié des chansons, des épigrammes, des fables et des contes d'un mérite supérieur.

Ses chansons sont naïves, pleines d'esprit, et d'une douce philosophie. Quelques unes, mises en musique, sont devenues populaires.

Ses épigrammes sont en grande partie des traductions ou des imitations, mais toutes portent le cachet de son génie. En peu de mots l'auteur captive l'attention et la satisfait par un trait final.

Ses fables, à peu d'exceptions près, sont écrites en prose, mais en une prose concise et élégante. L'auteur, voulant ramener l'apologue à la simplicité d'Esope, rejeta les ornements qu'à l'exemple de notre inimitable La Fontaine les fabulistes modernes ont prodigués à ce genre. Invention heureuse, acteurs qui jouent toujours bien leurs rôles, vivacité constante, moralité profonde, grande précision, telles sont les qualités de ses apologues. Tous sont pleins de sens et conformes aux principes de l'art. Ce que nous disons de ses fables s'applique également à ses contes.

Cependant le principal fabuliste, c'est *Lichtwer* [1].

[1] Né en 1719 à Wurzen, dans le cercle de Misnie, mort à Halberstadt, en 1783.

Ses apologues se recommandent par une heureuse invention, une bonne ordonnance, une morale pure, de la gaîté, des saillies agréables et un style énergique. Telles sont particulièrement ses fables *le Père et les trois Fils*, *les Hommes singuliers*, *le Petit Christophe* [1], *le Revenant* [2], *le Père et le fils*. On doit reprocher à quelques autres de ses apologues de la dureté, et le ton en devient parfois burlesque et trivial [3].

—

POÉSIE PASTORALE.

Jacques *Schmidt* [4], dont nous reparlerons dans l'article suivant, a composé un recueil d'idylles orientales dans lesquelles il fait figurer les patriarches du premier âge, en place des pasteurs d'Arcadie. Ces bergeries sont écrites, les-unes en hexamètres, et les autres dans une sorte de prose poétique. L'auteur a bien saisi le caractère des personnages bibliques et le langage figuré de l'Orient; mais son style n'a pas cette belle simplicité qui caractérise la vie pastorale et son discours [5].

[1] *Der kleine Tœffel.*

[2] *Der Kobold.*

[3] Dernière édition de ses fables, Berlin, 1782, in-8°.

[4] Prédicateur, né dans le pays de Gotha en 1730, mort à Gotha en 1796.

[5] Elles ont été traduites par Huber, *Choix de poésies allemandes*, t. I, p. 1-43, et par Arnaud, *Journal étranger*, 1760.

Cependant un poëte allemand[1] que son traducteur, Huber, a comme naturalisé en France, *Gessner*, est bien supérieur à Schmidt. Il est l'auteur de ces charmantes idylles que tout le monde a lues. « Ces idylles, a dit le traducteur élégant d'un de ses autres ouvrages[2], ont placé Gessner au premier rang parmi les modernes, dans le genre pastoral. Elles sont écrites avec la grace et la naïveté de La Fontaine, et il y règne une douce sensibilité. L'auteur sait tirer parti des moindres circonstances et séduire le lecteur par une foule de tableaux charmants. Il excelle surtout à peindre la piété filiale et toutes les douces affections de l'ame. Ses héros sont ceux de l'âge d'or; mais leur perfection idéale jette quelquefois de la monotonie sur plusieurs scènes, qui d'ailleurs comportaient plus de mouvement. Si l'on n'y trouve pas toujours ce ton de vérité qui caractérise les pastorales des grands modèles de l'antiquité, c'est qu'il met trop souvent dans la bouche de ses personnages des pensées et des sentiments de l'auteur. Si l'on fait abstraction de celui qui parle, les invraisemblances disparaissent et l'on reconnait la nature. Gessner sentait trop vivement pour ne pas en être le fidèle in-

[1] Salomon Gessner, né à Zurich en 1730, était membre du sénat de cette ville. Il excellait dans l'art de peindre les paysages, aussi bien que dans la poésie pastorale. Il mourut en 1788. La vie de Gessner a été écrite en allemand, par Hottinguer, Zurich, 1796; il en parut une traduction en français, *ib.*, 1799.

[2] M. Boucharlat, qui a traduit *la Mort d'Abel*, 1 vol. in-18, avec gravures, deuxième édition, 1820.

terprète; et il semble qu'il lui ait surpris ces traits naïfs, ces répétitions charmantes et ces chutes heureuses qui en font ressortir les nuances les plus delicates... Gessner s'est peint lui-même dans l'idylle qui a pour titre : *la Matinée d'automne*; il est impossible de voir un tableau plus frais et plus touchant de l'union conjugale. »

On doit aussi à Gessner *la Mort d'Abel* en cinq chants [1]; *le Premier Navigateur*, en deux chants; *Daphnis*, en trois livres; *Evandre et Alcimme :* ce sont des romans idylliques, ou, si l'on veut, de petits poëmes, car il est difficile de les bien classer. Tous ces ouvrages sont écrits en prose, et ils offrent tous le genre de talent que l'auteur a déployé dans ses idylles.

TRADUCTIONS EN VERS.

Ce qui a surtout servi les progrès de la langue et de la littérature allemande dans cette époque (de 1750 à 1803), ce sont plusieurs bonnes traductions.

[1] Gilbert en a parfaitement traduit en vers français deux chants. *La Mort d'Abel* a été traduite par madame Dubocage, Paris, 1812, in-18; et par MM. Boaton, Marlaux, Lablée et un officier d'artillerie. Ces deux dernières traductions ont été publiées à Paris, dans les années 1808 et 1810, format in-18. Celle de M. Boaton avait paru à Leipzig, en 1791, in-8°. La plus nouvelle est celle de M. Bouchariat : voir ci-dessus, p. 293, note [2].

Wieland, que l'on retrouve dans presque tous les genres [1], a traduit les ouvrages dramatiques de Shakespeare [2]; les épîtres d'Horace [3]; les satires du même auteur [4]. A ces deux dernières traductions il a joint des introductions et des remarques qui jettent le plus grand jour sur ce classique et sur le siècle d'Auguste. Ces traductions sont excellentes; mais il n'en est pas de même, à beaucoup près, de sa version d'Aristophane.

Ramler, dont nous avons fait connaître les poésies lyriques [5], a heureusement traduit les odes d'Horace [6]. Les connaisseurs croient lire le texte, tant le traducteur a reproduit jusque dans leurs nuances les plus délicates la pensée et le sentiment de l'auteur : en effet, on croit entendre le ton et la cadence du poëte latin, à tel point Ramler en a su imiter les mètres et le rhythme. Il n'a pas également bien réussi dans sa version de Catulle [7] et de Martial [8].

Il échoua complétement dans les idylles et le *Premier Navigateur* de Gessner, qu'il mit en vers hexamètres.

On doit à *Denis*, poëte lyrique que nous avons

[1] Pages 259 et suiv.
[2] Dernière édition, Zurich, 1798, 12 vol.
[3] Dernière édition, Leipzig, 1816.
[4] Dernière édition, *ib.*, 1819.
[5] Pages 283 et 284.
[6] Odes d'Horace, traduites avec des remarques (Berlin, 1800, 2 vol.).
[7] Leipzig, 1793.
[8] *Ib.*, 1787-1791.

mentionné plus haut, une traduction d'Ossian en hexamètres, genre de vers qui ne convient pas à un barde calédonien [1].

Schmidt, dont nous avons fait connaître les pastorales [2], a laissé une traduction d'Horace en vers qui est très estimable [3].

—

Deuxième section. — Prose.

La prose allemande se purifia et se perfectionna, vers le milieu du XVIIIe siècle, d'une manière aussi remarquable que le fit la poésie. Le style oratoire, didactique et historique marcha de front avec le progrès des arts et des sciences. De la clarté dans la pensée, de la variété et de la légèreté dans la diction, et un goût pur, voilà ce qu'on remarque chez les prosateurs de cette période.

—

ÉLOQUENCE DE LA CHAIRE.

En effet, à cette époque (1750), l'éloquence de la chaire gagna des formes plus nobles. L'appréciation de son but, qui est l'instruction et l'édification, se

[1] Chants d'Ossian et de Sined (anagramme de Denis); Vienne, 1791, 1792, 6 vol.

[2] Page 292.

[3] Gotha, dernière édition, 1793-1795.

fit partout avec plus de clarté : la controverse et les formes anti-nationales se perdirent, ainsi que cette érudition déplacée qu'on aimait jadis. Un goût plus pur devint dominant dans les homélies. Toutefois, la parole de Dieu et les dogmes de la foi trouvèrent chez un public refroidi moins d'échos que précédemment.

Mosheim [1] fut le point de départ. Il fut l'orateur par excellence de son temps; il sut joindre à l'abondance des sentiments, à la richesse de l'imagination, le savoir, la clarté, la grace, l'énergie oratoire. C'est ce qu'attestent les discours sacrés qu'il a composés sur les vérités importantes de la doctrine de Jésus-Christ [2].

On vit marcher sur ses traces *Sack*, *Jerusalem* et *Spalding*, prédicateurs distingués, mais plus instruits qu'éloquents. On doit placer sur la même ligne *Resewitz*, *Teller* et *Lavater*.

Sturm, *Sintenis*, *Tiede* et *Dinter*, sont des orateurs estimables dont le style est simple, populaire et édifiant.

[1] Professeur de théologie et chanceller de l'université de Gœttingne, né à Lubeck, en 1691, mort à Gœttingue en 1755. Les protestants l'appellent le *Bourdaloue d'Allemagne*. Son histoire ecclésiastique, intitulée *Institutiones historiæ ecclesiasticæ*, est une composition remarquable. Elle a été traduite en anglais et en français, 6 vol. in-8°.

[2] Hambourg, 1765, 3 vol. in-8°.

HISTOIRE ET MÉMOIRES.

Un écrivain élégant et classique, *Winckelmann*[1], se présente ici en première ligne. Il fut en Allemagne le créateur de la science artistique et de l'archéologie, et contribua avec Lessing à réveiller dans son pays le goût pour les beaux-arts. On lui doit, en effet, plusieurs bons traités sur l'art chez les anciens et sur l'archéologie[2]; mais son principal ouvrage est l'*Histoire de l'art chez les Anciens*[3], livre auquel une mort tragique l'empêcha de mettre la dernière main.

[1] Fils d'un pauvre artisan, né à Stendal, en 1717, il fit ses études à Halle, se convertit à la religion catholique en 1754, et devint inspecteur en chef des antiquités de Rome et de ses environs. Il examina quatre fois les antiquités de Naples et d'Herculanum. A son retour d'un voyage en Allemagne, il fut assassiné à Trieste par un Italien qui s'était joint à lui dans ce voyage en simulant un grand amour de l'art, et qui fut porté à ce crime par le désir qu'il avait de s'approprier les médailles d'or du savant allemand. Fernow, et après sa mort, Meyer et Schulze ont publié ses œuvres; Dresde, 1808–1820, 8 vol. in 8°, avec gravures. Il convient de rattacher à cette édition la correspondance de Winckelmann, publiée par Eiselen (Donau-Eschingen, 1825–1830, 12 vol. in-8°). Gœthe a publié une dissertation remarquable sur Winckelmann, t. IV, p. 406 de ses œuvres, édition de Paris, des frères Tétot.

[2] Voici les titres de ces ouvrages :

Réflexions sur l'imitation des ouvrages d'art des Grecs ; De l'Architecture des anciens; Notices sur les découvertes faites à Herculanum.

[3] Vienne, 1776, 2 vol. in-4°.

Tous les ouvrages de cet écrivain, ses dissertations comme ses lettres familières, sont des modèles d'un style fleuri, plein de pensées, unissant l'inspiration lyrique à une noble simplicité. C'est par Winckelmann et ses disciples que le style allemand devint concis et substantiel. *Mengs*, ami de l'antiquaire, et peintre célèbre, s'est aussi fait un nom dans l'histoire des arts par quelques bons écrits.

Depuis *Mascow*, dont nous avons parlé dans notre sixième période, l'Allemagne n'avait pas produit d'historien plus remarquable. Mais au XIX[e] siècle l'histoire fut cultivée dans ce pays avec une ardeur extrême, et de brillantes compositions furent publiées coup sur coup.

Les historiens d'Allemagne ont, les uns, rassemblé des matériaux; les autres les ont vérifiés; ceux-ci les ont coordonnés; ceux-là ont composé des ouvrages profonds et calculés pour les savants, ou populaires et destinés à l'instruction de la nation.

Mœser [1], entre autres ouvrages estimables, a publié une bonne histoire d'Osnabruck [2].

Schrœckh [3], historien dont le style est simple et clair, a composé les ouvrages suivants : *Biogra-*

[1] Né à Osnabruck en 1720, mort dans la même ville en 1794.

[2] Dernière édition, 1824, 3 vol. in-8°.

[3] Professeur d'histoire à Wittenberg, né à Vienne en 1773, mort en 1808.

phie des savants célèbres[1]; *Biographie universelle*[2]; *Histoire de l'Eglise chrétienne*[3], à laquelle se rattache une *Histoire ecclésiastique depuis la Réforme*, dont les deux derniers volumes ont été rédigés par Tzschirner[4]; c'est l'ouvrage le plus complet qui ait paru sur cette matière; *Histoire universelle pour la Jeunesse*[5], continuée par Pœlitz[6].

Schlœzer[7] a commencé à se faire un nom par son *Histoire universelle du Nord*, et il a consolidé sa réputation de bon historien par son *Histoire universelle*. Sa *Préparation à l'étude de l'histoire* est aussi une production fort estimable[8].

Gatterer[9] a cultivé le domaine entier de l'histoire, en a éclairci plusieurs parties et introduit le synchronisme dans son cours d'histoire.

Entre autres ouvrages, *Meusel*[10] a laissé *l'Allemagne littéraire* et un *lexique* des écrivains allemands morts de 1750 à 1800.

Michel *Schmidt*[11] s'est illustré par son *Histoire*

[1] Leipzig, 1790.
[2] Berlin, 1767 et années suivantes, 8 vol. in-8°.
[3] 1768-1803, 36 vol.
[4] 1804-1812, 10 vol.
[5] Nouvelle édition, Berlin, 1802.
[6] Leipzig, 1813-1816, 2 vol.
[7] Professeur d'histoire à Gœttingue, né en 1735, mort en 1809.
[8] Cinquième édition, Gœttingue, 1800.
[9] Professeur d'histoire à Gœttingue, né en 1727, mort en 1799.
[10] Professeur d'histoire à Erlangen, né en 1743, mort en 1820.
[11] Né en 1736, dans le pays de Wurzbourg, mort à Vienne, en 1794.

des Allemands[1], qu'ont continuée *Milbiller* et *Dresch*.

Posselt[2] a publié également une histoire des Allemands, continuée par *Pœlitz*.

Archenholz s'est fait connaître par une bonne *Histoire de la Guerre de sept ans*[3].

Meiners[4] a publié une foule d'ouvrages parmi lesquels nous mentionnerons honorablement les suivants : *Histoire de l'origine, du progrès et de la décadence des lettres et des sciences chez les Grecs et les Romains*[5], ouvrage qui demeura inachevé; *Histoire de la décadence des mœurs et de la constitution des Romains*[6]; *Histoire de la décadence des lettres, des sciences et de la langue des Romains*[7]; *Histoire universelle et critique des religions*[8]; et surtout les *Biographies d'hommes célèbres du temps de la renaissance*[9].

—

PHILOSOPHIE.

Depuis Gellert, et surtout depuis Lessing, les écri-

[1] Ulm, 1778, 11 vol. in-8°.
[2] Né en 1763, mort en 1804.
[3] Berlin, 1788, et revue, 1792.
[4] Professeur de philosophie à Gœttingue, né à Ottersdorf, pays de Hadeln, en 1747, mort en 1810.
[5] Lemgo, 1781-1782, 2 vol. in-8°.
[6] Leipzig, 1782, in-8°.
[7] Vienne et Leipzig, 1791, in 8°.
[8] Hanovre, 1806-1807, 2 vol. in-8°.
[9] Zurich, 1795-1797, 3 vol. in-8°.

vains allemands traitèrent des sujets abstraits et philosophiques dans un langage clair et populaire. Nous allons faire connaître les principaux auteurs de ce genre.

Abbt[1] a publié plusieurs ouvrages philosophiques dont les plus remarquables sont intitulés : *De la mort pour la patrie ; Du mérite*[2].

Sulzer[3] a laissé, sous le titre de *Théorie universelle des beaux-arts*, un Dictionnaire de philosophie et de littérature[4], auquel *Blankenbourg* a fait d'importantes additions[5]. Les considérations morales sur les œuvres de la nature[6] et les écrits philosophiques[7] de Sulzer méritent aussi une mention honorable.

Hirzel[8] a publié plusieurs ouvrages philosophiques parmi lesquels on distingue les suivants : *l'Administration d'un cultivateur philosophe*[9]*;* le *Portrait d'un vrai patriote*[10]*;* le *Marchand philosophe*[11], et *Hirzel à Gleim*, sur Sulzer le philosophe[12].

[1] Professeur de philosophie à Francfort, né à Ulm en 1738, mort en 1766.

[2] Nicolaï a fait une édition de ses œuvres complètes, en 6 vol.

[3] Professeur, né à Winterthur en 1729, mort en 1779.

[4] Dernière édition, 1792-1794.

[5] Leipzig, 1796-1798, 3 vol.

[6] Berlin, 1745, in-8°.

[7] Leipzig, 1800, 2 vol.

[8] Médecin, né à Zurich, en 1725, mort dans la même ville en 1803.

[9] Zurich, 1774.

[10] *Ib.*, 1775.

[11] 1775.

[12] 1779, 2 vol.

Un sage, dont le génie a quelque affinité avec celui de Socrate et de Platon, *Mendelssohn* [1], a publié plusieurs ouvrages philosophiques, dont les plus remarquables sont: *Phédon*, ou *De l'immortalité de l'ame* [2]; *Écrits philosophiques* [3]; les *Heures du matin*, ou *Lectures sur l'existence de Dieu* [4].

Le traducteur estimable de plusieurs ouvrages philosophiques, anciens et modernes, *Garve* [5], a laissé, sur divers objets de la morale et des mœurs [6], des *Essais* qu'on étudie encore.

Engel [7] a publié plusieurs ouvrages philosophiques, tels qu'un Essai de logique par dialogues, à la manière de Platon [8]; le Philosophe du monde [9]; le Miroir des princes [10]; ouvrages qui conservent leur importance.

[1] Né en 1729, et mort en 1786. Ses œuvres ont paru à Pesth et Vienne, 1820, 12 vol. in-8°.

[2] Dernière édition par Friedlænder, Berlin, 1821, in-8°.

[3] Berlin, 1761 et 1777, 2 vol. in-8°.

[4] *Ib.*, 1785 et 1786, 2 vol. in-8°.

[5] Né à Breslau en 1742, mort dans la même ville en 1798.

[6] Breslau, 1821, 5 vol.

[7] Professeur à Berlin, précepteur du roi Frédéric-Guillaume III, né à Parchim, dans le duché de Mecklenbourg, en 1741, et mort dans la même ville, en 1802. Ses œuvres complètes ont paru à Berlin, 1801-1806, en 12 vol. in-8°.

[8] Berlin, 1780, in-8°.

[9] 1775, 3 vol.

[10] Berlin, 1798.

Philosophe éclectique, *Eberhard*[1], se distingua surtout par sa Nouvelle apologie de Socrate, ou Examen de la doctrine du salut des païens[2]. Ses principaux ouvrages sont : la *Morale de la Raison*, et l'*Histoire universelle de la Philosophie*[3].

On a de *Moser*[4], publiciste estimé, les ouvrages suivants : Grammaire politique[5]; Le Maitre et le valet[6]; Ecrits de morale et de politique[7]; De l'orgueil national des Allemands[8]; Les Reliques[9]; Lettres patriotiques[10]; et Archives patriotiques[11].

Iselin[12] a publié : Le Patriote; Les Rêves d'un philanthrope et l'Histoire de l'humanité[13].

Bonstetten[14], auteur de plusieurs ouvrages écrits en français, s'est fait un nom dans la littérature alle-

[1] Professeur de philosophie à Halle, né à Halberstadt en 1739, mort en 1809.

[2] Berlin et Stettin, 1772, 2 vol. in-8°, et 1788.

[3] Halle, 1788 et 1796.

[4] Diplomate et conseiller d'état, né à Stuttgard en 1723, mort à Ludwigsbourg, en 1798.

[5] 1749.

[6] 1759.

[7] 1763 et années suivantes.

[8] 1766.

[9] 1766.

[10] 1767.

[11] 1784–1790, 4 vol.

[12] Né à Bâle en 1728, mort en 1782.

[13] Nouvelle édition, 1779, 2 vol. in-8°.

[14] Membre du conseil souverain de Berne, né en 1775, mort à Genève, en 1832.

mande, par son Traité de la culture intellectuelle d'une nation [1].

Zimmermann [2] s'est classé honorablement parmi les écrivains philosophiques par son Traité de la Solitude [3], et sa dissertation, De l'orgueil national [4].

Feder [5], philosophe éclectique, a beaucoup écrit. Ceux de ses ouvrages qui se distinguent avantageusement sont le *Nouvel Emile*, fait en réfutation plutôt qu'à l'imitation de celui de Rousseau [6], et ses *Recherches sur le libre arbitre de l'homme* [7].

—

OUVRAGES PÉDAGOGIQUES.

Vers le commencement de cette septième et dernière période (1750), il se fit en Allemagne, dans l'éducation publique, une réforme générale qui se rattachait au mouvement philosophique de la France, comme la réforme littéraire du temps de Cramer se rattachait au siècle de Louis XIV. J.-J. Rousseau ayant publié son *Emile*, ce livre fut traduit en allemand [8]. Objet des plus vives persécutions et d'une

[1] Zurich, 1802, 2 vol. in-8°.
[2] Célèbre médecin, élève de Haller, dont il a écrit la biographie.
[3] Dernière édition, Leipzig, 1784, 4 vol. in-8°.
[4] Zurich, dernière édition, 1789.
[5] Né en 1740, mort en 1821. Son fils a publié sa biographie.
[6] Dernière édition, Munster, 1789.
[7] Lemgo, 1779, 1793, 4 vol. in-8°, et 1785.
[8] Berlin, 1763.

admiration exagérée, ce livre excita l'enthousiasme des Allemands. Il enflamma surtout l'imagination ardente de *Basedow*[1], qui s'érigea en réformateur de l'enseignement public de l'Allemagne. Voulant fondre ensemble la théorie de Rousseau et les principes de *Comenius*, célèbre écrivain pédagogique du XVII[e] siècle, il publia son Traité des Méthodes[2] et son OEuvre élémentaire, en trois langues, avec cent gravures[3], ouvrages qu'il donnait comme un code d'éducation, pour former de jeunes cosmopolites.

Plus tard parut encore l'*OEuvre de révision* de tout le système scolastique d'éducation par *Campe*[4].

Les livres destinés à l'enfance et à la jeunesse devinrent bientôt, dans le XVIII[e] siècle, la branche principale de la littérature allemande, et Campe[5] fut, en ce genre, l'écrivain par excellence. Il y donnait le ton.

Cependant *Weisse*, dont nous avons fait connaître les travaux poétiques, s'est fait un nom plus honorable par son célèbre *Ami des enfants*[6].

[1] Né à Hambourg, en 1723, décédé à Magdebourg, en 1790.
[2] Il parut en 1771.
[3] 1773.
[4] Hambourg, 1785 et années suivantes, 16 vol. in-8°.
[5] Né en 1746, mort en 1818.
[6] Leipzig, 1775–1781, 24 vol., et 1780–1783, 12 vol.

ROMANS ET CONTES.

Les romans, si l'on excepte les histoires de chevalerie, les contes populaires et les narrations allégoriques tirées de la vie pastorale, ne furent naturalisés en Allemagne que vers le milieu du XVIII[e] siècle. A cette époque on traduisit Paméla, Clarisse et Grandisson, de *Richardson*; Tom-Jones, Amélie et Joseph André, de *Fielding;* Tristam Shandy, de *Sterne*. Ces ouvrages obtinrent le plus grand succès en Allemagne, où l'on admira ces productions comme on admire de nos jours celles de Walter Scott et de Cooper. Elles déterminèrent le goût des Allemands pour ce genre de littérature, et une foule de romans parurent à partir de cette époque.

Le fécond Wieland, qui se distingua dans presque tous les genres, a publié des romans où il prêche la doctrine d'Epicure, avec des formes philosophiques ou plutôt sophistiques. Ces ouvrages, qui ont un mérite littéraire, sinon moral, que personne ne conteste, sont les suivants :

La Victoire de la Nature sur l'Exaltation, ou Aventures de Don Sylvio de Rosalva [1]. Dans ce roman, Wieland raconte, avec esprit et gaîté, les aventures d'un chevalier dont les passions sont allumées et dont

[1] Deuxième édition, Leipzig, 1772.

l'imagination est malade; et il enseigne les moyens de calmer les unes et de guérir l'autre.

Dans son célèbre roman d'*Agathon*[1], qui est un trésor d'observations ingénieuses, on trouve d'excellentes peintures des passions humaines et des caractères habilement dessinés.

Le Miroir d'or, ou les *Rois de Chéchian*[2], autre ouvrage de Wieland, enseigne la sagesse qu'il convient d'apporter dans les relations de la vie domestique. C'est une production que la jeunesse lit avec fruit.

Son histoire des Abdérites[3] renferme une peinture plaisante des petites passions politiques qui travaillent les citoyens des villes libres et impériales d'Allemagne. Ce livre déride le front le plus austère, tant l'auteur y a mis de sel et d'ironie socratique.

Dans son *Héritage de Diogène de Sinope*[4], Wieland dépeint, non le Socrate en délire, selon l'expression dont se sert Platon en parlant de l'*Homme au tonneau*, mais un original débonnaire, gai, raisonnable, et à tel point heureux, que quiconque n'est pas un Alexandre voudrait être un tel Diogène.

On doit à *Dusch*, dont nous avons cité les poëmes didactiques, *le Futur des deux fiancées*[5], roman estimable et très moral.

[1] Deuxième édition, Leipzig, 1799.
[2] Leipzig, 1772, 4 vol.
[3] *Ib*, 1781.
[4] *Diogenis sinopensis reliqua*, Leipzig, 1770.
[5] Breslau et Leipzig, 1785, 2 vol. in-8°.

Engel, dont nous avons fait connaître les écrits philosophiques, a publié un roman estimable sous le titre de *Laurent Starck* [1], qui est un bon tableau de mœurs.

Un savant et spirituel libraire de Berlin, *Nicolaï*, a laissé trois romans: *la Vie et les opinions du magister Sebaldus Northanker* [2], qui est dirigé contre l'esprit de persécution des orthodoxes intolérants et contre l'exaltation religieuse; l'*Histoire d'un gros homme* [3], qui est une critique des sots littéraires, et *la Vie et les opinions de Sempronius Gundibert*, philosophe allemand, censure de l'école de Kant. On aime encore cet écrivain.

HERMÈS [4] s'est distingué dans le genre moral et sentimental. On a de lui: *Histoire de miss Fanny Wilkes* [5], *Voyage de Sophie, de Mémel jusqu'en Saxe* [6], qui renferme une peinture ingénieuse des mœurs allemandes et quelques bonnes chansons; *aux Filles de noble extraction* [7]; *Manch Herméon* [8]; *aux Pères et Mères et aux personnes qui désirent se marier* [9]; *Deux Martyrs lit-*

[1] 1801.
[2] Berlin, 1773, 3 vol. in-8°.
[3] *Ib.*, 1794, 2 vol. in-8°.
[4] Prieur à Breslau, né en 1738, mort en 1821.
[5] Leipzig, 1766, in-8°.
[6] *Ib.*, 1770–1773, 5 vol. in-8°, auxquels l'auteur en ajouta un sixième en 1778.
[7] 1787, 3 vol.
[8] 1788.
[9] 1789, 5 vol.

téraires[1], *Mystère et Hâte*[2]. Tous ces ouvrages eurent du succès.

Miller[3] fut le romancier sentimental le plus goûté de son temps. Son roman principal, *Siegwart, histoire monacale*[4], dans lequel se trouvent quelques vers tendres, exalta, quand il parut, l'imagination d'un grand nombre de ses lecteurs. *Sa correspondance de trois amis académiques*[5] et son *Histoire de Charles de Burgheim et d'Émilie de Rosenau*[6], obtinrent un grand succès.

Cet écrivain composa encore des élégies et des chansons dont quelques unes devinrent nationales.

Le docteur Jung, dit *Stilling*[7], exerça une forte influence sur son pays par ses sentiments pieux et son imagination exaltée. Son roman principal est sa *Vie de Henri Stilling*[8], où il décrit les vicissitudes si intéressantes de sa carrière pénible et pieuse. Voici les titres de ses autres romans : *la Rosée du matin*[9], *Florentin de Fahlendorf*[10], et la *Nostalgie*[11]. Ce dernier eut un succès prodigieux.

[1] 1789, 2 vol.
[2] 1802. 2 vol.
[3] Né à Ulm, en 1750, mort dans la même ville en 1814.
[4] 1776, 3 vol.
[5] Ulm, 1776–1777.
[6] 1778–1779, 3 vol.
[7] Né à Grund, dans le pays de Nassau, en 1740, mort à Carlsruhe en 1817.
[8] Dernière édition, Bâle et Leipzig, 1806, 5 vol. in-8°.
[9] 1779, 2 vol. in-8°.
[10] 1781, 3 vol in-8°.
[11] 1794, 4 vol in-8°.

On a de SOPHIE LAROCHE [1] l'*Histoire de mademoiselle de Sternheim* [2], les *Lettres de Rosalie* [3], et des contes moraux [4], qui renferment de gracieux tableaux de famille.

SINTENIS [5] a publié l'*Heureuse Soirée d'Hallo* [6], l'*Heureuse Matinée de Théodore* [7], l'*Histoire de Flemming* [8], et *Elie Klaperose* [9]. Ces compositions appartiennent au genre élevé et sentimental.

MUSÉE [10] a composé les romans comiques et satiriques : le *Grandison allemand* [11], et les *Voyages physionomiques* [12], critique spirituelle des abus et des folies qu'avait fait naître la doctrine de Lavater. Ses contes nationaux des Allemands [13] l'elevèrent au rang d'écrivain populaire. Son dernier ouvrage est intitulé : les *Plumes d'Autruche* [14]. C'est une série de contes dont il n'a paru que le premier volume.

[1] Née en 1730, morte en 1807.

[2] 1771.

[3] 1779.

[4] 1785, 2 vol.

[5] Né en 1750, mort en 1819.

[6] 1783, 2 vol. in-8°.

[7] 1789 et 1801.

[8] 1789 et 1807.

[9] 1785.

[10] Professeur à Weimar, né en 1735, mort en 1787. Kotzebue a fait une édition de ses œuvres posthumes (Leipzig, 1791, in-8°).

[11] Edition refondue, 1780.

[12] Quatre cahiers, Altenbourg, 1778, in-8°.

[13] Nouvelle édition, Gotha, 1787, 5 vol. in-8°, et édition portative de Jacobs, 1826.

[14] 1787.

Schummel [1] a composé plusieurs romans satiriques dont le plus spirituel, la *Barbe pointue* [2], est une critique des innovations pédagogiques de Basedow.

On doit à Muller (J. G.) [3] *Siegfried de Lindenberg* [4], le *Roman comique* tiré des papiers de l'*Homme brun* [5], et *Frédéric Brack* ou *Histoire d'un Homme malheureux* [6].

Jacobi (Fr. H.) [7], dont nous ferons connaître plus tard les travaux philosophiques, a publié *Woldemar*, roman très remarquable [8].

Klinger, que nous avons cité comme poëte dramatique, a composé plusieurs romans où abondent les pensées élevées et énergiques; mais le mépris du monde et la toute-puissance du destin, prêchés à chaque page, sont, pour ses lecteurs, des éléments d'effroi trop actifs et trop énergiques. La vie, les exploits et la descente aux enfers du docteur *Faust* [9], l'*Histoire de Raphaël d'Aquilée*, qui est le pendant de celle de Faust [10], et l'*Homme du monde*

[1] Né en 1748, mort en 1814.

[2] 1779.

[3] Né en 1744, mort en 1828.

[4] Dernière édition, Leipzig, 1830, 3 vol., et Iéna, 1830, 4 vol. in-8°.

[5] Gœttingue, 1784-1794, 8 vol. in-8°.

[6] Berlin et Stettin, 1793-1795, 4 vol.

[7] Président de l'Académie des sciences de Munich, né à Dusseldorf en 1742, mort à Munich en 1819.

[8] Edition retouchée, Kœnigsberg, 1796, 2 vol.

[9] Pétersbourg et Leipzig, 1791.

[10] *Ib.*, 1793.

et le poëte [1], voilà ses romans les plus remarquables.

Le comte de BENZEL-STERNAU [2] a laissé plusieurs romans spirituels, parmi lesquels le *Veau d'Or* [3] a fondé sa gloire en ce genre. Les *Esprits de la vie* [4], les *Dialogues dans le labyrinthe* [5], et le *Convive pétrifié* [6], suivirent le *Veau d'Or*. Une grande richesse dans les images, un esprit inépuisable et une profonde connaissance des hommes caractérisent ces productions, dont le style néanmoins est trop souvent recherché, obscur et chargé.

On doit à HEINSE [7], entre autres ouvrages, le roman artistique d'*Ardinghello et les îles fortunées* [8], dont la licence scandalisa même Wieland, modèle sur lequel l'auteur s'était formé.

MEISNER (Aug. G.) [9] fut un conteur fécond et agréable, dont les brillantes *Esquisses* [10] trouvèrent beaucoup de lecteurs. Son *Alcibiade* [11] répandit le goût des romans historiques.

Parmi les nombreux et estimables ouvrages qui

[1] Leipzig, 1798.
[2] Né à Mayence en 1750.
[3] 1802-1804, 4 vol. in-8°.
[4] Gotha, 1804.
[5] 1806, 3 vol.
[6] 4 vol in-8°.
[7] Né en 1646, mort en 1803.
[8] Lemgo, 1787, 1794 et 1821, 2 vol.
[9] Né à Bauzen en 1752, mort à Foulde en 1807.
[10] Troisième édition, Leipzig, 1792-1796, 14 vol. in-8°.
[11] 1781.

sont dus à la plume de *Fessler* [1], on distingue ses romans historiques de *Marc-Aurèle* [2], *Aristide et Thémistocle* [3], *Mathias Corvin* [4], et *Attila* [5].

Nous pourrions énumérer encore un grand nombre d'autres romanciers dont les écrits ont inondé à cette époque les cabinets de lecture de l'Europe. Nous nous bornerons à citer les noms des coryphées de ce genre : Spiess, auteur des biographies des suicidés, des aliénés, du Vieux partout et nulle part, des chevaliers du Lion, etc.; Cramer (Ch. G.) à qui l'on doit *Erasme Schleicher*, *Haspar à Spada;* Naubert, qui a composé *Emma et Eginhardt*, *Walter de Montbarry*, *Hermann d'Unna*, etc.; Wæchter ou Veit Weber, dont on a les *Traditions du temps passé*, les *Gravures sur bois*, etc.

Mais abordons maintenant les romanciers d'un ordre supérieur, ceux dont les ouvrages sont remplis de ce genre d'esprit que les Anglais appellent *humour*, c'est à dire la plaisanterie propre aux genres graves.

Thummel [6] s'est fait connaître honorablement, dès 1764, par son roman héroï-comique de *Wilhelmine*,

[1] Il a publié sa propre biographie (Breslau, 1826).

[2] 1790.

[3] 1792.

[4] 1793.

[5] 1794.

[6] Ministre du duc de Cobourg, né en 1756, mort en 1817. Gruner a publié sa biographie (Leipzig, 1820). Une nouvelle édition de ses œuvres a paru à Leipzig, 1820, in-8°.

ou *le Pédant marié* [1]; mais ce fut dans son *Voyage* dans les provinces méridionales de la France, fait dans les années 1785 et 1786 [2], qu'il développa toute la richesse et toute la souplesse de son génie. On y trouve des caractères très bien dessinés, de belles peintures de mœurs, et des scènes pathétiques ou comiques, où la bonhomie allemande se mêle merveilleusement avec la grace française.

Hippel [3] s'est fait un nom durable par son livre sur le mariage [4]; ses biographies en ligne ascendante [5], ouvrage dans lequel il rendit populaire la doctrine de Kant, et ses aventures du chevalier A. Z. [6]. On doit mentionner encore ses *Dessins* d'après nature [7].

Hamann [8] défendit dans ses écrits les vérités de la révélation, en combattant l'esprit du siècle, qui croit pouvoir tout expliquer et tout approfondir, ce qui valut à cet auteur le surnom de *Mage du Nord*. Il ne fut bien apprécié qu'après sa mort, lorsque Herder eut fait ressortir tout son mérite; alors seulement on rassembla ses petits mais nombreux opuscules [9],

[1] Quatrième édition, Leipzig, 1777, petit in-8°.

[2] 1791-1805, 10 vol. in-8°.

[3] Président de la ville de Kœnigsberg, né en 1741, mort en 1796. Ses œuvres complètes ont paru à Berlin en 1827 et années suivantes, 12 vol. in-8°.

[4] Quatrième édition, Berlin, 1793, in-8°.

[5] Berlin, 1778-1781, 3 vol.

[6] *Ib.*, 1793-1794, 2 vol.

[7] *Ib.*, 1790, in-8°.

[8] Né à Kœnigsberg en 1730, mort à Munster en 1788.

[9] Roth les a publiés (Berlin, 1821-1828, 8 vol.).

dont les plus remarquables sont : *Choses mémorables*, dans le genre de Socrate ; *les Nuages ; les Croisades du philologue ; Golgotha et Scheblimini*, par un prédicateur dans le désert.

Mathias Claudius, dit *Asmus*, ou le *Messager de Wandsbeck* [1], fut un des écrivains populaires les plus aimés de son temps. Il rassembla ses diverses compositions sous le titre : *Asmus omnia secum portans*, ou les œuvres du Messager de Wandsbeck [2]. Les compositions en prose y sont entremêlées de chansons, de romances, d'élégies, de fables, etc. Quelle que soit la part que la critique aurait à faire à ces productions, elles se recommandent toujours au public allemand par une sensibilité pure et chrétienne, une bonhomie cordiale et d'heureuses saillies.

Jean-Paul-Frédéric Richter [3], qui se nomma

[1] Né à Reinfeld près Lubeck, en 1740, mort à Hambourg en 1815.

[2] Nouvelle édition portant le titre d'*OEuvres de Claudius* (Hambourg, 1819, 4 vol. grand in-8°).

[3] Conseiller de légation, né à Wunsiedel dans le pays de Bareuth en 1763, mort à Bareuth en 1825.

Jean-Paul, outre ses romans, a publié des ouvrages de morale et de critique, dont nous citerons *l'Ecole préliminaire de l'Esthétique* (nouvelle édition, Stuttgard, 1814) ; *Levana* ou *Théorie de l'éducation* (nouvelle édition, Stuttgard, 1814), ouvrage précieux pour les mères et les instituteurs ; *Flore d'Automne*, recueil de compositions diverses (Tubingue, 1810–1820, in-8°).

Dœring a publié la biographie de Jean-Paul avec un examen critique de ses œuvres, Gotha, 1826, in-12 ; et l'on doit à Spazier un commentaire biographique sur ses œuvres ; Leipzig, 1833, 5 vol. in-8°.

Ses œuvres complètes parurent à Berlin, 1826–1828, 60 vol. in-8°. On en doit aussi une belle édition aux frères Tétot (Paris, 1836, 4 vol. grand in-8°).

Jean-Paul, à l'imitation de Jean-Jacques, est un écrivain célèbre et populaire. Nous citerons les titres de ses principaux romans : *Hespérus* [1]; *Fleurs*, *fruits et épines* [2]; *Titan* [3], et les *Années de crise de l'adolescence d'un rustre* [4]. « Le caractère particulier de Jean-Paul, considéré comme écrivain, a dit un de ses bons biographes, est ce mélange de grandeur et d'ironie, de comique et de terrible, de vague et de positif, qui secouent puissamment l'imagination et l'ébranlent tout entière. C'est un écrivain inimitable, dont l'école ne peut être que nuisible.....; c'est un homme d'un génie vaste, mais c'est un écrivain de mauvais goût [5]. »

Hoffmann (E. T. A.) [6] est un romancier remarquable et spirituel, mais qui se complait trop dans les tableaux terribles et merveilleux que lui suggère son imagination riche et échauffée. Il débuta dans la carrière des lettres par ses *Tableaux fantastiques*, à la manière de Callot [7], dans lesquels il expose ses vues sur un art dont il avait une connaissance profonde,

[1] Troisième édition, Berlin, 1819, in-8°.

[2] Nouvelle édition, *ib.*, 1818, in-8°.

[3] 4 vol. et 2 vol. d'appendice, Berlin, 1800-1803, in-8°.

[4] 1804.

[5] *Biographie nouvelle des Contemporains*, par MM. Arnault, Jay, Jouy, Norvins.

[6] Né à Kœnigsberg en 1776, mort à Berlin en 1822. Hitzig a publié sa biographie (Berlin, 1823, 2 vol. in-8°). Il existe deux éditions de ses œuvres, Berlin, 1827 et années suivantes, 10 vol. in-12, et Stuttgard, 1827 et années suivantes, 18 vol. in-16.

[7] Troisième édition, Leipzig, 1825.

la musique. Il publia ensuite une série de romans, tels sont : les *Élixirs du diable*[1] ; *Klein-Zaches*, conte[2] ; *Vues de la vie du Matou Murr*[3] ; les *Frères de Saint-Sérapion*, recueil de nouvelles et de contes[4].

CHAMISSO DE BONCOURT[5], Français naturalisé en Prusse, s'est fait un nom dans la littérature par son roman spirituel, intitulé : *Histoire merveilleuse de Pierre Schemihl*[6].

—

CRITIQUE LITTÉRAIRE ET MÉLANGES.

Lessing, qui partage avec Klopstock et Wieland la gloire d'avoir fondé la littérature classique des Allemands, d'avoir donné à la fois la leçon et l'exemple, occupe le premier rang dans la critique littéraire. Il composa une foule d'excellents articles de théorie et d'érudition dont Nicolaï recueillit une

[1] Berlin, deuxième édition, 1827.

[2] *Ib.*, 1819.

[3] *Ib.*, 1820, 1821, 2 vol, in-8°.

[4] *Ib.*, 1819-1821, 4 vol. in-8°.

[5] Membre de l'Académie des sciences de Berlin, né au château de Boncourt en Champagne. Il passa en Prusse, au commencement de la révolution française, fit en 1815, 16 et 17 un voyage scientifique autour du monde à bord du *Ruric*, voyage dont il publia une relation (Weimar, 1815). On a aussi de lui un recueil de poésies, parmi lesquelles il y a d'excellents morceaux (deuxième édition, Leipzig, 1834). Il est mort en 1838.

[6] Nuremberg, 1814, 1827 et 1835.

grande partie dans ses Lettres sur la littérature [1]. Dans les années 1767 et 1768, Lessing fit paraitre, sous le titre de Dramaturgie [2], une théorie du drame, mine précieuse pour les jeunes littérateurs, mais qui renferme néanmoins sur l'art quelques principes qui sont au moins contestables. Le critique allemand y laisse percer aussi un injuste esprit de dénigrement contre les chefs-d'œuvre du théâtre français.

Sous le titre de *Laocoon*, Lessing publia, sur les limites respectives de la peinture et de la poésie [3], une dissertation également intéressante pour le critique, l'antiquaire et l'artiste. L'auteur y établit un parallèle ingénieux entre la poésie et l'art plastique appelés à traiter le même sujet [4].

[1] Berlin, 1759, 24 vol.

[2] Hambourg, 2 vol. La *Dramaturgie* a été traduite en français par Mercier et Junker en 1785.

[3] Nouvelle édition, Berlin, 1788. M. Vanderburg en a publié une excellente traduction en 1802.

[4] Le beau groupe de Laocoon, qui fut découvert dans un caveau des bains de Titus à Rome, en 1506, fit naître la question de savoir si Virgile, qui raconte l'aventure de Laocoon (*Énéide*, 2e livre, vers 199-224), a imité le sculpteur, ou si le sculpteur a imité le poëte. On compara avec soin le récit à la sculpture et l'on trouva de nombreuses dissemblances. Virgile dit que les deux serpents enveloppent et déchirent les deux enfants de Laocoon et qu'ensuite leur père vole à leur secours; dans le groupe, au contraire, les enfants et le père sont enlacés simultanément. « Laocoon, dit Virgile, pousse vers les astres des clameurs effroyables, *clamores horrendos ad sidera tollit.* » La statue n'indique chez Laocoon que le mouvement d'un profond

Un poëte un peu secondaire, *Gerstenberg*, a laissé sur la littérature trois recueils de lettres qui renferment d'excellentes notices sur l'histoire de la langue et de la littérature allemandes [1], et qui forment le digne pendant des épîtres publiées par Lessing sur le même sujet.

Le philosophe *Engel* a publié une curieuse théorie des divers genres de poésie et des réflexions sur l'art mimique.

Eberhard a laissé une théorie des Belles-lettres [2] et un manuel de l'Esthétique, sous la forme de lettres [3], ouvrage à la fois instructif et amusant. Nous reviendrons sur cet écrivain, dans notre article Grammaire et Lexicologie.

Le poëte *Dusch* a composé des lettres adressées à un jeune homme de condition, à l'effet de lui former

soupir. Le poëte décrit les replis des dragons autrement que ne les exprime le sculpteur. On demeura enfin convaincu que l'artiste aurait entièrement défiguré la belle tête de Laocoon, en voulant exprimer les cris horribles que le poëte fait pousser à la victime. De ces comparaisons, on conclut bientôt que l'art et la poésie ne sauraient suivre les mêmes règles. « Le poëte, dit Lessing, travaille pour l'imagination, et le sculpteur pour l'œil. Le sculpteur ne doit pas tout imiter, au risque de blesser les lois du beau; il ne peut reproduire qu'une situation, qu'un instant, tandis que le poëte peut nous représenter toute une action, etc. »

[1] Sleswig et Leipzig, 1766, 1767, in-8°.

[2] Halle, 1783 et 1790.

[3] 1803-1805, 4 vol., et nouvelle édition, 1807.

le goût; il a déployé dans ce livre les qualités d'un habile critique [1]. Cet ouvrage eut du succès en son temps.

Bonstetten, dont nous avons parlé à l'article Philosophie, a composé des lettres adressées à madame Brun, née Munter, connue par son talent poétique [2].

On a de *Nicolaï* (Fréd. Chr.), que nous avons déjà cité, un voyage en Allemagne [3] et un recueil d'anecdotes sur Frédéric-le-Grand.

Lavater [4], dont nous avons fait connaître les chants helvétiques, s'est montré bon prosateur dans son célèbre ouvrage sur la science physiognomonique [5], « science, disent ses biographes, qu'à force d'observations, de recherches et de soins, il parvint à asseoir sur des bases non pas sûres, non pas inébranlables, mais du moins spécieuses... Dans ce grand ouvrage, soit que l'on veuille en adopter ou en repousser les doctrines, on ne peut qu'admirer cette foule d'aperçus vrais, d'idées ingénieuses, de fines observations; ces pages à la fois exaltées et spirituelles, où le mauvais goût de quelques expressions n'empêche pas d'entrevoir une immensité de rapports

[1] Leipzig et Breslau, 1764-1773, 6 vol. in-8°.

[2] Matthison les a publiées (Francfort-sur-Mein, 1829, 2 vol. in-8°).

[3] En 12 vol.

[4] Prédicateur, né à Zurich en 1741, mort dans la même ville en 1801. On lit dans les mémoires de Gœthe (*OEuvres complètes*, t. III, p. 495) des détails très curieux sur cet homme extraordinaire et sur ses travaux physiognomoniques.

[5] 1775-1778, 4 gros vol.

nouveaux, et qui laissent à la lecture de trop douces sensations, pour ne pas servir de compensation aux traits nombreux réprouvés par la critique [1]. »

—

TRADUCTIONS.

Wieland, génie presque universel qui a cultivé tant de genres [2], a traduit et accompagné de remarques les œuvres de *Lucien de Samosate* [3]. Il a su reproduire les beautés de l'auteur grec, si l'on excepte sa concision et la vivacité de son dialogue. Il a été moins heureux dans sa traduction des comédies d'Aristophane, les Acharniens, les Nuages, les Chevaliers et les Oiseaux. Il a traduit et éclairci, en outre, les lettres de Cicéron et les a classées dans leur ordre chronologique : Græter a terminé cette estimable traduction [4].

Ramler, poëte lyrique dont nous avons fait connaître les productions, a traduit et approprié aux besoins des Allemands le Cours de Belles-Lettres de Batteux, en y joignant de bonnes remarques [5].

Garve a traduit le Traité du sublime et du beau de Burke, la Philosophie morale de Ferguson et, sur l'invitation de Frédéric-le-Grand, les Offices de

[1] Biographie des contemporains.
[2] *Voir* pages 259, 260, 272 et suiv.
[3] Leipzig, 1788-1789, 6 vol. grand in-8°.
[4] Zurich, 1802-1821, 7 vol. grand in-8°.
[5] Cinquième édition, Leipzig, 1803, grand in-8°.

Cicéron [1] qu'il a enrichis de remarques et de dissertations qui sont un trésor de philosophie pratique. Il a aussi traduit et commenté, l'Ethique [2] et la Politique d'Aristote [3], qu'il a pareillement accompagnées de dissertations et de remarques.

—

GRAMMAIRE ET LEXICOLOGIE.

Les travaux préliminaires que les savants avaient faits dans le domaine de la grammaire et de la lexicologie, pendant le XVIIe siècle et au commencement du XVIIIe, et les excellents modèles qu'avaient offerts les Klopstock, les Wieland et les Lessing, dans tous les genres de littérature, en vers comme en prose, amenèrent, après le milieu du XVIIIe siècle, une étude plus profonde de la langue allemande.

Gottsched, dont la Grammaire allemande fit longtemps autorité, fut un grammairien de mérite, sans doute, mais le célèbre *Adelung* [4], esprit méthodique et vaste, grammairien exact et grand philosophe, le surpassa et devint bientôt le législateur de la langue

[1] Breslau, 1783, 4 vol. in-8°.

[2] *Ib.*, 1798-1801, 2 vol. in-8°.

[3] L'édition en est due à Fulleborn (Breslau, 1799-1802, 2 vol. in-8°).

[4] Né le 8 août 1734 à Spantekow, en Poméranie, il fut nommé en 1759 professeur au gymnase d'Erfurth; il en sortit après deux ans et alla se fixer à Leipzig, où il se livra tout entier à ces recherches philologiques qui devaient être si précieuses pour la grammaire et la littérature allemandes. Nommé en 1787 bibliothécaire de l'électeur à Dresde, il mourut dans cette ville, le 10 septembre 1806.

allemande. Il avait l'érudition qui rassemble les matériaux, le jugement qui les classe, la sagacité qui en tire des résultats nouveaux, l'esprit d'analyse qui les réduit aux plus simples et aux plus fécondes expressions[1]. Son principal titre de gloire est cet immense dictionnaire (grammatical et critique)[2] où, bien qu'inférieur à Johnson en certains points, il lui est supérieur en beaucoup d'autres. Les autres ouvrages qu'il a publiés sur cette matière sont : *Grammaire allemande pour les écoles*[3] ; *Théorie complète de la langue allemande*[4] ; *Magasin pour la langue allemande*[5] ; et *Traité du style allemand*[6]. Ces livres excitèrent puissamment dans toutes les écoles le goût pour l'étude de l'allemand, qui devint, à partir de cette époque, le premier et le plus essentiel objet de l'enseignement public. Les principes d'Adelung acquirent de l'autorité dans les tribunaux, pour la décision des cas douteux de la langue. Les imperfections que dans les temps plus récents on a découvertes dans les ouvrages d'Adelung et qu'on lui a souvent reprochées sans ménagement, ne peuvent pas diminuer le mérite de ce savant grammairien. Tous les philologues teutonistes de son temps ou se rattachèrent à ce

[1] V. *Biographie nouvelle des Contemporains*, par MM. Arnault, Jay, Jouy.

[2] Nouvelle édition, 1793-1801, 4 vol. grand in-4°.

[3] Nouvelle édition, Berlin, 1792 et 1795, et la cinquième édition, Berlin, 1806, 1 vol. in-8°.

[4] Leipzig, 1782, 2 vol. in-8°.

[5] *Ibid.*, 1783-1784, 2 vol. in-8°.

[6] Berlin, 1785 et 1786, 3 vol. in-8°.

grand maitre, ou se bornèrent à le rectifier et à le commenter : tels furent *Moritz*, *Hartung*, *Roth*, *Radlof*, *Heyse*, etc. Plusieurs autres savants recueillirent des matériaux et firent de profondes investigations sur la langue, comme Stoch, Rudiger, Makensen.

On doit à *Eberhard*, dont nous avons mentionné les travaux philosophiques et littéraires, un dictionnaire des synonymes allemands [1], que *Maass* a continué et augmenté [2]. Eberhard et Maass sont encore de nos jours les premiers écrivains dans cette partie de la lexicologie.

Les sociétés savantes de l'Allemagne proposèrent des prix aux grammairiens et publièrent elles-mêmes des travaux utiles sur la langue nationale, telles que l'Académie des sciences de Berlin, qui fit imprimer plusieurs mémoires sur ce sujet [3].

Kinderling, qui a donné une histoire de l'idiome bas-saxon [4], *Dachnert*, *Richey* et autres, firent d'utiles investigations sur les divers dialectes et les idiotismes de la langue allemande.

[1] Halle et Leipzig, 1795, 6 vol. in-8°.

[2] Halle, 1818-1820, 5 vol. in-8°.

[3] Premier recueil, Berlin, 1794, in-8°, et deuxième recueil, 1796, auxquels ont travaillé Zoellner, Moritz, le comte d'Herzberg, Garve, Ramler, Engel, Meierotto, Gedike, Teller, etc.

[4] Magdebourg, 1800.

CHAPITRE II.

DE GŒTHE A NOS JOURS

(1803-1838).

—

GOETHE. SCHILLER. HERDER.

On a vu que Klopstock, Wieland et Lessing furent les premiers écrivains de l'Allemagne dans la seconde moitié du XVIIIe siècle; le XIXe a fait surgir pareillement trois auteurs hors de ligne : *Gœthe*, *Schiller* et *Herder*, nouveaux représentants des lettres germaniques. *Gœthe* embrassa, à peu près, toutes les parties de la littérature : *Schiller* devint classique, dans le genre dramatique, aussi bien que dans la poésie fugitive : *Herder* s'illustra par ses travaux critiques, historiques, poétiques et philosophiques.

« *Gœthe*[1], a dit madame de Staël, réunit tout ce

[1] Né à Francfort-sur-Mein, le 28 août 1749, il étudia la jurisprudence à Leipzig et à Strasbourg, et composa dans ces villes ses deux premières pièces, le *Caprice d'un amant* et les *Torts réciproques*. Nommé successivement conseiller de légation à Weimar, conseiller en service ordinaire, président de chambre, et anobli, il fit en 1786 un voyage en Italie et en Sicile, séjourna à Rome et ne revint à Weimar qu'après trois ans d'absence. Napoléon, lors de son séjour à Erfurth, se fit présenter Gœthe, et détachant de sa boutonnière la croix de la Légion-d'Honneur, il la plaça sur le sein de ce grand écrivain. Comblé d'ans et de gloire, Gœthe mourut à Weimar, le 22 mars 1832. Il a été membre honoraire des principales académies de l'Europe et associé correspondant de l'Institut. Ses admirateurs lui ont fait ériger une statue à Francfort, sa ville natale. Parmi les nombreux ouvrages qu'on

qui distingue l'esprit allemand, et nul n'est aussi remarquable par un genre d'imagination dont les Italiens, les Anglais et les Français ne peuvent réclamer aucune part... On trouve en lui une grande profondeur d'idées, la grace qui naît de l'imagination, une sensibilité parfois fantastique, mais par cela même plus faite pour intéresser des lecteurs qui cherchent dans les livres de quoi varier leur existence monotone, et veulent que la poésie leur tienne lieu d'événements véritables. L'influence de cet auteur est extraordinaire, et l'admiration pour Gœthe est une espèce de confrérie dont les mots de ralliement servent à faire connaître les adeptes les uns des autres... Un homme ne peut exciter un tel fanatisme sans avoir de grandes facultés pour le bien et pour le mal [1]. »

Gœthe a publié des ouvrages en tout genre, des chansons, des élégies, des ballades, des poëmes épiques, des tragédies, des opéras, des comédies, des

a publiés sur la vie et les écrits de Gœthe, nous citerons les suivants : *Tableau des pensées de Gœthe sur la Vie, la Religion, la Litterature, les Arts, etc.*, par Schutz (Hambourg, 1825 et années suivantes, 6 vol. in-12), auxquels on ajouta un septième qui contient la biographie de Gœthe. *Vie de Gœthe*, par Dœring (Weimar, 1826). Gœthe lui-même a laissé des mémoires sur sa vie : ils renferment des renseignements précieux sur ses ouvrages et ceux des auteurs contemporains.

M. Alb. Stapfer a publié une bonne notice sur la vie et les ouvrages de Gœthe.

OEuvres de Gœthe, Stuttgard et Tubingue, 1827-1830, 40 vol. in-8°, et *OEuvres posthumes*, 1832-1834, 15 vol. *OEuvres complètes de Gœthe*, dition des frères Tétot, Paris, 1836-1837, 5 vol. grand in-8°.

[1] De l'Allemagne, t. I, pages 241, 245.

proverbes, des romans, etc. « Tantôt, dit encore l'écrivain que nous venons de citer [1], Gœthe s'abandonne à la passion, comme dans *Werther* et le comte d'*Egmont*. Une autre fois il ébranle toutes les cordes de l'imagination par ses poésies fugitives. Une autre fois il peint l'histoire avec une vérité scrupuleuse, comme dans *Goëtz de Berlichingen*. Une autre fois, il est naïf comme les anciens, dans *Hermann et Dorothée*. Enfin, il se plonge avec *Faust* dans le tourbillon de la vie; puis, tout à coup, dans le *Tasse*, la *Fille naturelle*, et même dans *Iphigénie*, il conçoit l'art dramatique comme un monument élevé près des tombeaux. Ses ouvrages ont alors les belles formes, la splendeur et l'éclat du marbre; mais ils en ont aussi la froide immobilité. On ne saurait critiquer Gœthe comme un auteur bon dans tel genre et mauvais dans tel autre. Il ressemble plutôt à la nature, qui produit tout et de tout; et l'on peut aimer mieux son climat du midi que son climat du nord, sans méconnaître les talents qui s'accordent avec ces diverses régions de l'ame. »

De nos jours, quelques écrivains, à la tête desquels figure M. Menzel [2], loin de partager cet enthousiasme, vont jusqu'à refuser du génie à Gœthe, se bornant à lui reconnaître du talent.

La saine critique, également éloignée de cette sé-

[1] De l'Allemagne, t. III, p. 262.

[2] *La Littérature allemande*, deuxième édition, t. III, pages 322 et suivantes.

vérité nouvelle et de l'admiration idolâtre qui la précéda, doit tenir une balance impartiale pour juger. Elle dira qu'un écrivain *universel* ne saurait être parfait dans toutes ses productions ; que Gœthe a fait assez pour la gloire des lettres, et qu'il a laissé plusieurs chefs-d'œuvre qui passeront à la postérité.

La deuxième illustration littéraire, « *Schiller* [1], a dit un critique ingénieux [2], doué de l'ame mobile du poëte, de l'enthousiasme, de l'artifice et de la finesse d'investigation idéale du philosophe alle-

[1] Né à Marbach, dans le Wurtemberg, le 10 novembre 1759, il fut élevé dans un institut militaire; il étudia ensuite la médecine à Stuttgard, et après avoir terminé ses études, il fut reçu chirurgien dans un régiment. Son premier drame, les *Brigands*, lui ayant attiré des désagréments de la part de son souverain, il donna sa démission d'officier de santé et s'établit à Manheim, où il composa pour le théâtre de cette ville ses pièces de *Fiesque* et de *Cabale et Amour*. Bientôt las de sa position, il quitta Manheim, visita Dresde, Leipzig et Weimar; alla demeurer quelques années à Bauerbach, terre située en Franconie et appartenant à M. de Wollzogen, dont Schiller épousa plus tard la sœur. En 1789, il devint professeur libre à Iéna et y enseigna, avec grand succès, l'histoire et les belles-lettres. Nommé professeur d'histoire en titre en 1795, il fut ensuite attiré à Weimar par Gœthe, et c'est dans cette ville qu'il composa ses ouvrages les plus recommandables. L'empereur d'Allemagne lui adressa des lettres de noblesse en 1802. Il mourut à Weimar, le 9 mai 1805, âgé de 45 ans.

Dœring a publié une biographie de Schiller (Weimar, 1822). *Wolzogen* en a fait paraître une autre (1830, 2 vol. in-8°).

OEuvres de Schiller (Stuttgard et Tubingue, 1827-1828, 18 vol.). Edition en un seul vol., 1829, in-4°, et édition en 12 vol. grand in-8°, 1835. Les frères Tétot ont publié une nouvelle et belle édition de ses œuvres (Paris, 1836, 2 vol. grand in-8°).

[2] M. Duvau.

mand, se jeta tour à tour dans chacune des routes qui s'offraient aux diverses facultés de son esprit. S'il partage avec ses compatriotes les défauts d'une littérature qui s'égare souvent dans le vague de ses conceptions, son nom demeurera immortel parmi les peintres dramatiques, et la faculté de créer les caractères, de les développer, de les faire agir, la connaissance du jeu des passions, l'admirable habileté à faire revivre les mœurs et les époques, assureront à jamais sa gloire. » Schiller s'est distingué aussi dans la poésie légère et dans la composition historique. *Wallenstein*, *Marie-Stuart*, *Jeanne-d'Arc*, *Guillaume-Tell*, pour la tragédie; *la Cloche*, *les Plaintes de Cérès*, *le Partage de la terre*, pour la poésie fugitive; ses discours sur l'histoire universelle, et sa *Guerre de Trente ans*, pour le genre historique, tels sont ses principaux titres de gloire.

En comparant Schiller à Gœthe, on remarque une différence si essentielle entre eux, qu'on est tenté de les considérer comme une brillante antithèse. En effet, Gœthe a l'esprit porté vers les objets extérieurs; Schiller, au contraire, l'a concentré en lui-même. Le premier eut en partage, dès son début dans la carrière, une existence indépendante qui le rendait le maître de ses compositions faciles. Il avait une haute intelligence, un calme que rien ne troublait. Le second commença sa carrière sous des auspices défavorables, qui lui inspiraient de la haine pour la société; il était d'un caractère mélancolique

et passionné, toujours porté vers l'exaltation. Il avait une manière de voir et de sentir si individuelle, qu'il lui fut difficile de peindre le monde tel qu'il est en réalité; son ame profondément sensible lui présentait sans cesse un monde idéal sur lequel s'exerçait sa pensée. Schiller se reflète lui-même dans toutes ses productions : il trace des caractères élevés, généreux, magnanimes, énergiques, dont il trouve les types dans sa belle ame.

Quoiqu'il ne se soit pas élevé à la hauteur de Gœthe, Schiller a été plus goûté que lui, et il est devenu poëte national, tandis que Gœthe est un auteur cosmopolite, s'identifiant avec tous les âges et tous les peuples. Les compositions de Schiller sont aussi plus dramatiques et plus propres à la représentation que celles de Gœthe; mais quel que soit le jugement que l'on peut porter sur le mérite de ces deux écrivains, on les mettra toujours au premier rang dans les lettres allemandes.

Le troisième des écrivains éminents de la dernière époque, *Herder* [1], qu'on a nommé le Fénelon de

[1] Né à Mohrungen, petite ville de la Prusse orientale, le 25 août 1744, il commença à se faire connaître par son *Chant de Cyrus*, composé à l'occasion du rappel de quelques illustres exilés de la Sibérie. Appelé à Riga en qualité de prédicateur et d'instituteur à l'Académie de cette ville, il établit sa réputation et publia plusieurs écrits qui fixèrent sur lui les regards des hommes de lettres et des savants de l'Allemagne. Le désir qu'il avait de voyager lui fit saisir avec empressement l'occasion qui se présenta de venir en France avec le jeune prince de Holstein-Eutin. Ce fut dans ce voyage et dans le temps qu'il s'était arrêté à Strasbourg, qu'il se lia avec Gœthe d'une amitié qui ne s'al-

l'Allemagne, exerça, ainsi que Gœthe et Schiller, une influence salutaire sur la culture intellectuelle de ce pays.

« Herder, a dit un écrivain en état de bien apprécier ses travaux [1], Herder, digne émule de Mendelssohn et de Lessing, en tendant au même but, s'est ouvert une vaste carrière. A une époque où la philosophie était accusée d'affaiblir les croyances utiles et les sentiments généreux, où les doctrines de l'intérêt personnel et les arguments du scepticisme n'ont en effet trouvé que trop de sectateurs, où une dialectique subtile, une métaphysique obscure, n'ont que trop souvent obtenu quelques succès dans les écoles, l'Allemagne a vu revivre dans Herder un disciple de Platon, inspiré par l'amour de l'humanité et par l'amour de la vertu; se dévouant à servir cette double cause avec le noble enthousiasme qui en est digne; rallumant le feu sacré dans les cœurs; éloquent dans sa philosophie, poëte même dans son érudition; étonnant à la fois par l'immense étendue de ses recherches, et par la jeunesse d'ame et d'ima-

léra jamais. En 1775, le duc de Saxe-Weimar le nomma surintendant général et prédicateur de la cour. Dès ce moment, indépendant et libre, il put se livrer sans obstacle à ses grands travaux. En 1791, l'électeur de Bavière lui envoya des lettres de noblesse. Herder mourut à Weimar, le 18 décembre 1803.

L'on trouve deux notices sur Herder dans les *Archives littéraires*, publiées à Paris en 1803 et 1804, t. I et II. Dœring a publié sa biographie (Weimar, 1823, in-8). Danz et Gruber ont donné le tableau de son esprit sous ce titre : *Herders Characteristick.*

Œuvres complètes de Herder (Carlsruhe, 1821-1829, 44 vol.).

[1] M. de Gérando.

gination qu'il conserva toujours; ramenant tous ses travaux à une seule et haute pensée, et cette pensée à un sentiment moral. » Orateur sacré, poëte original, traducteur, philologue, archéologue, historien, philosophe et critique, Herder, doué d'une brillante imagination, écrivant avec plus de chaleur et plus d'éclat que de profondeur, fut considéré pendant quelque temps comme un savant universel. Mais l'universalité à laquelle il eut la faiblesse d'aspirer ou de se laisser aller l'empêcha seule d'arriver au premier rang, et de transmettre à la postérité un monument digne de son génie, si ce n'est peut-être sa Philosophie de l'histoire, qui est son chef-d'œuvre. Cette dangereuse facilité, qui égare tant d'hommes de talent, lui fit étudier toutes les langues, embrasser tous les genres de littérature, poursuivre sans cesse les lauriers académiques de Berlin et de Munich, et s'attaquer enfin au géant de la philosophie allemande, à Kant, dont le langage est si difficilement compris, et dont le génie était si différent du sien. Les ouvrages de Herder, jadis trop célébrés, sont trop délaissés maintenant, car l'Allemagne, qui s'enthousiasme facilement, cesse généralement d'estimer dès qu'elle cesse d'admirer.

Après avoir esquissé en traits généraux les trois grands écrivains de cette dernière époque, nous en ferons connaître les productions les plus remarquables, d'après les genres auxquels elles se rattachent.

—

Première section. — Poésie.

POEMES ÉPIQUES.

A la tête de ce genre, le plus difficile comme le premier de tous, figure un petit poëme en neuf chants qui portent chacun le nom de l'une des muses; c'est *Hermann et Dorothée*, par Gœthe. Le sujet du poëme est l'union d'Hermann avec la belle Dorothée, jeune villageoise qui, au commencement de la révolution française, a suivi ses compatriotes dans leur émigration de la rive gauche du Rhin sur la rive opposée. Les autres personnages de cette épopée bourgeoise sont le père d'Hermann, aubergiste au Lion d'Or; sa mère, bonne ménagère; un pasteur et un pharmacien, amis de la maison. Des peintures riantes de la nature, des scènes touchantes et une versification constamment harmonieuse, donnent un grand intérêt à un sujet mince par lui-même et ennoblissent des personnages tirés des basses classes de la société. Traduite en prose, cette composition est encore un charmant tableau de famille [1].

Gœthe a refait aussi, en beaux vers hexamètres,

[1] Elle a été traduite en français par Bitaubé et tout récemment par M. Marmier (Paris, 1837, 1 vol. in-12, avec le texte en regard). M. Boulard en a publié aussi une traduction interlinéaire. M. de Humboldt a composé sur ce poëme un commentaire fort piquant.

l'ancien poëme de Reineke le Renard, ainsi que nous l'avons dit ailleurs [1].

Faible émule de Klopstock, *Sonnenberg* [2], trop exalté dans son imagination et dans ses sentiments, a composé *Donatoa*, ou *La Fin du monde*, épopée en douze chants [3]. Le plan et l'exécution en sont défectueux, néanmoins on y trouve des passages écrits avec abondance, énergie, élévation et sensibilité. Cette composition est peu connue, même en Allemagne.

Ecrivain qui n'est pas exempt d'affectation ni de pathos, *Kosegarten* [4], a montré de la sensibilité dans son poëme de *Jukonde*, dont le héros est un prédicateur de village. On trouve dans cet ouvrage quelques peintures originales de l'île de Rugen, où la scène se passe.

Baggesen [5] a aussi composé une épopée bourgeoise, intitulée *Parthenaïs* [6], ou *Voyage aux Alpes*. C'est le meilleur ouvrage de cet écrivain.

[1] Page 89. Ce poëme de Gœthe se trouve dans le premier volume de ses œuvres, p. 332 et suiv., édition des frères Tétot.

[2] Né à Munich en 1779, mort à Iéna en 1805.

[3] Gruber l'a publiée avec la biographie de l'auteur (Halle, 1806, 2 vol.).

[4] Professeur à Greifswalde, né en 1758, mort en 1818. Ses œuvres parurent à Greifswalde en 1824-1825, 12 vol.; son fils a publié sa biographie en 1826.

[5] Né en 1764, mort en 1826. Le recueil de ses poésies a paru à Hambourg en 1803.

[6] 1807 et 1810.

Trois autres poëtes ont encore osé aborder ce genre si difficile, savoir :

M. Charles-Egon *Ebert*[1], qui a chanté les traditions de la Bohême, sa patrie. *Wlasta*, célèbre amazone qui commanda ses compagnes dans la guerre qu'elles firent aux hommes de leur pays, est l'héroïne de la plus importante de ses compositions[2].

Le prince primat de Hongrie, ***Ladislas Pirker***[3], a composé ***La Tunisiade*** et ***Rodolphe d'Habsbourg***, poëmes épiques.

Enfin, M. *Kannegiesser*[4] a publié *Tartaris*, ou la Silésie affranchie, poëme qui offre quelques passages qui rappellent Homère.

Tous ces ouvrages sont écrits en vers hexamètres; toutefois il en est plusieurs qui ne méritent pas le titre d'épopées, s'il est vrai, comme nous le pensons avec les Critiques les plus distingués [5], que l'action du poëme épique doive être grande et mémorable, digne d'être présentée aux hommes comme un objet d'admiration, de terreur ou de pitié.

[1] Né en 1801.

[2] *Wlasta*, poëme héroïque et national en trois chants (Prague, 1829).

[3] Né en 1772.

[4] Né en 1781.

[5] Marmontel, La Harpe et autres. Aristote a dit que *l'épopée* doit être une tragédie en récit.

POEMES HÉROÏQUES ET HÉROÏ-COMIQUES.

L'Allemagne aima la parodie dans tous les temps. Dans cette période, *Blumauer* [1] travestit l'Enéide d'une manière fort piquante [2]. Son travail est infiniment supérieur à celui de Scarron, turlupinade qu'on ne lit plus.

Un émule malheureux de Wieland, *Alxinger* [3], a publié deux poëmes romantiques, Dooling de Mayence [4] et Bliombéris [5], qui n'eurent qu'un succès éphémère.

Un autre poëte secondaire, *Nicolay* [6], a mis au jour des poëmes héroïques dont on ne lit plus qu'un seul, Reinhold et Angélique, en douze chants.

Müller (Fr. Aug.) [7], qui fut l'imitateur le plus spirituel de Wieland, a laissé trois poëmes : *Richard Cœur-de-Lion*, *Alphonse* et *Adelbert-le-Sauvage*.

Enfin, on a d'Ernest *Schulze* [8], qui est mort très jeune, *Cécile*, en vingt-quatre chants et *La Rose ma-*

[1] Né en 1755, mort en 1798. Ses œuvres complètes parurent à Kœnigsberg, 1827, 4 vol. in-12.

[2] *L'Énéide travestie*, nouvelle édition (Vienne, 1806, 3 vol.).

[3] Né à Vienne en 1755, et mort en 1797. Ses œuvres complètes parurent à Vienne, 1812, 10 vol. in-8°.

[4] Nouvelle édition, Leipzig, 1802, grand in-8°.

[5] Nouvelle édition, 1802, grand in-8°.

[6] Né à Strasbourg en 1737, mort en 1820. (*OEuvres complètes*, Berlin, 1792-1810, 8 vol.)

[7] Né en 1767, mort en 1807.

[8] Né en 1789, mort en 1817. Bouterweck a publié ses œuvres (Leipzig, 1822, 4 vol. in-8°).

gique, poëmes r[illegible]tiques écrits en stances de huit vers, d'un rhyt[illegible]avissant. Malheureusement il y a de l'afféterie [illegible]es ouvrages.

Aucun de ces [illegible]mes, il faut le dire, n'a balancé le mérite de l'O[illegible] de Wieland, de même que nul épique alleman[illegible]a su atteindre au rang de Klopstock. Serait-il [illegible] vrai, ainsi que l'histoire littéraire semble l'attester, [illegible]'un chef-d'œuvre dans l'un ou l'autre de ces g[illegible]es dût demeurer unique dans chaque pays, et [illegible]e pût renaître, comme le phénix des anciens, que de ses cendres et au sein d'un autre peuple?

De la poésie épique, nous passons à la poésie dramatique, qui est l'épopée mise en action.

—

POÉSIE DRAMATIQUE.

Les Allemands ont pour ce genre une grande prédilection : ma[illegible]s leur caractère, leurs mœurs, leur manière de senti[illegible], sont si différents des nôtres qu'ils ont adopté, sur l'art, des théories dont nous avons repoussé l'influence.

La division politique de l'Allemagne, pays qui compte autant de capitales qu'il renferme d'états divers, y établit une indépendance littéraire assez favorable, il est vrai, au génie, mais qui dégénère parfois en anarchie. Vienne ne partage pas le goût

de Berlin, et telle pièce, applaudie à Munich, est sifflée à Hambourg. C'est là un bien pour un mal, puisque les coteries ne peuvent acquérir dans ce pays aucun ascendant exclusif ni exercer aucun despotisme littéraire. Quand une pièce est généralement goûtée en Allemagne, on est certain qu'elle a un mérite réel. D'un autre côté, le flegme germanique supporte au théâtre des longueurs qui seraient intolérables à la vivacité française. Les Allemands donnent souvent à leurs pièces une étendue si démesurée, qu'à la représentation, pour ne pas obliger les spectateurs qui désirent connaître le dénouement à bivouaquer dans la salle, on est obligé d'en supprimer des scènes entières. C'est que les auteurs de ce pays écrivent bien plus pour la lecture que pour le spectacle, et que c'est le cabinet silencieux bien plus que le bruyant parterre qui juge leurs productions.

Qu'en un lieu, qu'en un jour, un seul fait accompli,
Tienne jusqu'à la fin le théâtre rempli.

Cette règle des trois unités que le législateur du Parnasse français a exprimée avec tant de précision, les dramaturges allemands ne l'admettent pas : ils ne s'astreignent qu'à la loi de l'unité d'action, à laquelle même ils donnent une prodigieuse latitude. Notre rôle d'historien nous dispense de discuter ces théories

de l'art, nous n'avons que la mission de faire connaitre les productions les plus remarquables.

—

TRAGÉDIE.

La tragédie, qui nous retrace le tableau de l'homme accablé par le poids de sa destinée, ou malheureux par sa propre faute; la tragédie, qui doit être une épopée mise en action, parvint à son apogée dans cette courte période (1803-1838). Gœthe et Schiller éclipsèrent, en effet, tous les tragiques qui les avaient précédés. Si avant eux la Muse épique eut le pas sur ses compagnes, la palme, ainsi qu'on va s'en convaincre, appartient maintenant à Melpomène.

Au premier rang on voit d'abord figurer l'immortel *Gœthe* qui s'est illustré par ses tragédies d'*Iphigénie en Tauride*, *Le comte d'Egmont*, *Le Tasse* et *Faust*.

« Iphigénie en Tauride, a dit un écrivain distingué, dont nous partageons sur ce point l'opinion, est le chef-d'œuvre de la poésie classique chez les Allemands. Cette tragédie rappelle le genre d'impression qu'on reçoit en contemplant les statues grecques; l'action en est si imposante et si tranquille, qu'alors même que la situation des personnages change, il y a toujours en eux une sorte de dignité qui fixe dans le souvenir chaque moment comme durable. Le sujet d'Iphigénie en Tauride a été traité

tant de fois depuis Euripide jusqu'à Gœthe, qu'il était difficile à celui-ci de le présenter sous une face nouvelle; l'auteur y est parvenu néanmoins, en donnant un caractère vraiment admirable à son héroïne. C'est l'admiration, et non le pathétique, qui est le ressort de cette tragédie; on croit entendre en l'écoutant un chant d'un poëme épique... La reconnaissance d'Iphigénie et d'Oreste n'est pas la plus animée, mais peut-être la plus poétique qu'il y ait. Les souvenirs de la famille d'Agamemnon y sont rappelés avec un art admirable, et l'on croit voir passer devant ses yeux les tableaux dont l'histoire et la fable ont enrichi l'antiquité. C'est un intérêt aussi que celui du plus beau langage et des sentiments les plus élevés. Une poésie si haute plonge l'ame dans une noble contemplation, qui lui rend moins nécessaire le mouvement et la diversité dramatique [1]. »

Le comte d'Egmont, autre tragédie de Gœthe, dessine fort bien ce héros de la liberté belge avec les vertus chevaleresques qui lui avaient concilié la faveur populaire. L'auteur le peint des couleurs les plus vraies, mais le dernier acte de cette composition est plus lyrique que dramatique.

Dans son *Torquato Tasso*, « Gœthe peint l'opposition qui existe entre la poésie et les connaissances sociales, entre le caractère d'un poëte et celui d'un

[1] *De l'Allemagne*, par madame de Staël, quatrième édition, t. II, page 246.

homme du monde. Il montre le mal que la protection d'un prince fait à l'imagination délicate d'un écrivain, lors même que le Mécène croit aimer les lettres, ou du moins met son orgueil à passer pour les aimer. Cette opposition entre l'ame exaltée et cultivée par la poésie, et l'ame refroidie et dirigée par la politique, est une idée mère de mille idées... La poésie et l'amour, que l'on prise comme les biens suprêmes de la vie, attirent les plus cruelles calamités à celui qui s'y abandonne avec une passion trop ardente : telle est la moralité de cette pièce. » L'élégance et la dignité du style poétique y sont admirables et, s'il faut en croire l'enthousiasme national d'outre Rhin, Gœthe s'y montre le Racine de l'Allemagne. Mais puisque l'on a reproché à Racine le peu d'intérêt de Bérénice, on doit avec bien plus de raison blâmer la froideur dramatique du Tasse de Gœthe [1].

La tragédie la plus originale de cet auteur et, disons-le, la plus fantastique, c'est son fameux *Docteur Faust*, dont Méphistophélès ou le diable est le véritable héros. Cette singulière composition est éminemment allemande, par le sujet, par la pensée, par le style. Madame de Staël en a fait une analyse étendue et profonde [2].

[1] M. Alexandre Duval a imité cette pièce sous ce titre : *Le Tasse*, drame historique en cinq actes, représenté avec succès sur le Théâtre Français.

[2] *De l'Allemagne*, t. III, p. 1 et suiv.

« Faust, dit-elle, fait réfléchir sur tout, et même sur quelque chose de plus que tout... Cette pièce n'est certes pas un bon modèle. Soit qu'elle puisse être considérée comme l'œuvre du délire de l'esprit ou de la satiété de la raison, il est à désirer que de telles productions ne se renouvellent pas; mais quand un génie tel que celui de Gœthe s'affranchit de toutes les entraves, la foule de ses pensées est si grande, que de toutes parts elles dépassent et renversent les bornes de l'art. »

Un littérateur allemand [1] va jusqu'à affirmer que Faust est la meilleure théodicée qui ait jamais été écrite : c'est là une de ces hyperboles auxquelles l'Allemagne se laisse aller avec une grande naïveté [2].

Gœthe a donné à cette pièce une suite qu'il intitule : *Faust*, deuxième partie de la tragédie, en cinq actes [3]. Cet ouvrage, achevé dans les dernières années de sa vie (en 1831), se ressent beaucoup du déclin de son génie : toutefois on y trouve le mot

[1] M. Heinsius.

[2] Gœthe raconte dans ses mémoires (*Œuvres complètes*, t. III, p. 438) ce qui lui suggéra l'idée de son *Faust*, sans toutefois faire connaître toute sa pensée. Ce fut, nous avons lieu de le supposer, la pièce qu'il vit représenter sous le même titre au théâtre des marionnettes de Strasbourg, ville où Gœthe finissait ses cours de droit. A cette époque, cette pièce y faisait les délices de la jeunesse.

Il a paru trois traductions en français du *Faust* de Gœthe, savoir : celles de MM. Saint-Aulaire, A. Stapfer et Gérard, et une imitation en a été représentée un grand nombre de fois sur l'un de nos théâtres des boulevarts.

[3] *Œuvres complètes de Gœthe*, t. II, p. [illegible]

de l'énigme que renferme la première partie. Suivant la légende, Faust finit le cours de ses aventures par être emporté par le diable. Gœthe, n'ayant pas adopté ce dénouement qui est pourtant conforme aux croyances du moyen-âge, fait aller Faust en paradis, dans la seconde partie de son poëme, et lui donne ainsi une absolution pleine et entière de tous les méfaits dont il s'était rendu coupable. Un dénouement de ce genre peut bien être préféré par un écrivain aussi FAUSTIEN que Gœthe, mais assurément il n'est ni moral ni poétique.

Gœthe a imité le *Mahomet* et le *Tancrède* de Voltaire. Il a composé en outre *La Fille naturelle*, tragédie dans laquelle il a échoué : c'est une pièce froide et dénuée de tout intérêt.

Les Allemands ont comparé Gœthe à tous les poëtes tragiques du monde. *Schiller* est leur Sophocle. La carrière dramatique de ce poëte présente trois périodes bien distinctes : la première, dans laquelle il ne sut pas maîtriser encore son imagination fougueuse, embrasse les productions de sa jeunesse, savoir : *Les Brigands*, *La Conjuration de Fiesque*, *Cabale et Amour*.

Dans la seconde période, quand l'étude eut épuré son goût, il composa *Don Carlos*.

La troisième et dernière période de cet écrivain est la plus belle. Du moment où il comprend le monde, il le peint tel qu'il est. Son style trop déclamatoire, et

trop métaphorique dans les précédentes compositions, est maintenant plus châtié.

C'est dans cette dernière phase de sa vie qu'il met au jour les chefs-d'œuvre qui fondent à jamais sa gloire, savoir : *Wallenstein*, *Marie Stuart*, *Jeanne d'Arc*, *La Fiancée de Messine* et *Guillaume Tell*.

Nous dépasserions le cadre que nous avons adopté, si nous voulions analyser toutes ces pièces. Nous nous bornerons à quelques observations : le théâtre de Schiller ayant été traduit en français, nos lecteurs le connaissent ou peuvent en prendre connaissance.

Les Brigands, *La Conjuration de Fiesque* et *Cabale et Amour*, sont des ouvrages que les principes de l'art, comme ceux de la morale, doivent réprouver. La première de ces pièces surtout a produit un effet déplorable sur la jeunesse exaltée de l'Allemagne; toutefois, et malgré le style ampoulé qui y domine, il s'y trouve des beautés poétiques du premier ordre, et qui firent présager ce que ferait Schiller, quand l'étude et l'âge lui auraient inspiré des principes plus sévères [1].

Fiesque est la plus faible de ses tragédies, mais on y reconnaît encore l'homme de génie [2]. Dans *Cabale et Amour*, le naïf et l'horrible se touchent; le pathétique y est poussé jusqu'à l'atrocité; on y remarque

[1] *Robert, Chef des Brigands*, imitation de la pièce de Schiller, fut joué à Paris en 1793, sur le théâtre du Marais et y obtint quelque succès.

[2] M. Ancelot, dans son *Fiesque*, offre en très beaux vers les meilleures scènes de la pièce de Schiller, en rejetant ou changeant celles qui étaient réprouvées par le goût, entre autres le dénouement.

peu d'observation du monde, beaucoup de mauvais goût, mais néanmoins des effets dramatiques.

Don Carlos, qui suivit ces trois premières pièces, porte un caractère de mélancolie et de raison qui indique le changement survenu dans les idées du poëte. Cette tragédie, trop philosophique et trop déclamatoire sans doute, abonde cependant en grandes pensées, en créations fortes, en situations que le génie seul peut concevoir et développer. L'enthousiasme le plus vif accueillit la publication de *Don Carlos*. Le caractère de Philippe II, despote jouissant de la plénitude de son orgueil, et victime de l'isolement causé par cet orgueil même, est un chef-d'œuvre.

Douze années d'études sérieuses succédèrent dans la vie de l'auteur à cette publication. Pendant ce temps, abandonnant la muse tragique pour l'histoire et la philosophie, Schiller observa la société, étudia les hommes, perfectionna son goût, et remonta aux sources de l'art. *Wallenstein* parut, et le retour de Schiller aux jeux de Melpomène fut un véritable triomphe [1]. Ce poëme, plein de grandeur, forme un ensemble composé de trois drames successifs et différents. Les deux premiers sont des prologues ; le troisième est une véritable tragédie. Le Camp de Wallenstein, qui est le premier des trois, représente

[1] Benjamin Constant a traduit cette pièce et l'a fait précéder d'une préface qui renferme des observations fines sur le système dramatique de l'Allemagne, comparé au nôtre.

les effets de la guerre sur la masse du peuple et de l'armée; le second, les Piccolomini, montre les causes politiques qui préparent les dissensions entre les chefs; le troisième, la Catastrophe, est le résultat de l'enthousiasme et de l'envie que la réputation de Wallenstein avait excités.

Dans toute cette puissante et pittoresque composition règne une grande vérité, une singulière finesse d'aperçus. L'intérêt qu'elle inspire est profond, et la marche de la trilogie est parfaitement bien combinée.

Marie Stuart, tragédie riche en situations dramatiques, est admirable par l'observation et la peinture des caractères de Marie, d'Elisabeth, de Burleigh et de Leicester [1].

Les trois premiers actes de *Jeanne d'Arc* sont très beaux, mais les deux derniers sont d'une invention malheureuse : le poëte peint son héroïne atteinte d'une passion terrestre, et coupable envers Dieu et la Vierge. Enfin, il la fait mourir sur un champ de bataille, toutes choses que l'histoire désavoue hautement.

La Fiancée de Messine, sujet grec, traité selon les règles et les habitudes d'Aristote et d'Eschyle, mais transporté chez une nation moderne, est une pièce plus singulière que la précédente : on l'a bien dit. Si on peut l'appeler, avec quelque raison, une

[1] M. Lebrun a imité fort heureusement la pièce de Schiller.

conception fausse, on y trouve néanmoins quelques uns des plus beaux morceaux lyriques dont l'Allemagne ait à se vanter [1]. Cette tragédie est accompagnée de chœurs.

Enfin *Guillaume Tell* est le dernier et le plus bel ouvrage dramatique de cet écrivain célèbre. Là, tout est simple, vrai, éloquent, admirable; les mœurs helvétiques y sont retracées avec une fidélité étonnante, et dans le vaste tableau reproduit par le poëte, on trouve la plus parfaite unité d'action et de sentiment. Si c'est le chef-d'œuvre dramatique de Schiller, c'est aussi celui de l'Allemagne [2].

Après les deux grands tragiques, Gœthe et Schiller, dont nous venons de parler, *Werner* [3] occupe le premier rang. Son *Martin Luther* est un grand tableau dramatique, qui peint fort bien les temps de la réforme religieuse. Cette pièce, qui a été représentée sur les théâtres d'Allemagne, malgré la multitude des personnages et la longueur de l'action, a une teinte mystique. *La Croix à la mer Baltique; Attila, roi des Huns*, tragédie romantique, et *Wanda, reine des Sarmates*, ne valent pas Luther. *Le Vingt-quatre février*, tragédie sombre et mélodramatique, en un seul acte, dans laquelle la vengeance du ciel ou la fatalité pousse une famille aux crimes les plus affreux, eut beaucoup de succès. Werner termina sa

[1] Biographie des contemporains.
[2] *Ibid.*
[3] Né en 1768, mort en 1823.

carrière poétique par la tragédie de *Cunégonde*, où reparait avec force ce mysticisme qui domina l'ame de l'auteur [1].

Les autres tragédies remarquables que cette période a produites sont les suivantes : *Jules de Tarente*, par Leisewitz; *Ion*, tragédie écrite dans le système antique, par M. Auguste-Guillaume Schlegel; *Geneviève de Brabant*, pièce romantique, par M. Tieck; *Régulus*, par Collin; *Rosamonde*, *Zriny*, *Hedwig*, par Kœrner; *La Faute*, tragédie dans laquelle l'intérêt dramatique repose sur le fatalisme, par Mullner; *L'Aïeule*, *Sapho*, *La Toison d'Or*, par M. Grillparzer; *Le Paria*, par Michel Beer; *Napoléon*, *Les Hohenstaufen*, par Grabbe.

En prenant pour sujets ordinaires de ses pièces les traditions héroïques de sa patrie, le Danemarck, M. Œlenschlæger s'est ouvert une carrière toute nouvelle. On place au premier rang de ses pièces son *Corrége*, tragédie qui toutefois est tirée de l'histoire d'Italie.

De nos jours le plus fécond des auteurs dramatiques de l'Allemagne est M. Raupach, qui a fait représenter sur la scène plus de soixante pièces, parmi lesquelles on cite honorablement celles intitulées : *Les princes Chawansky*, *Les Reines*, *Les Amis*, *Isidore et Olga*, *Raphaël*, *La Fille de l'Air*, et plusieurs drames tirés

[1] Une traduction de *Martin Luther*, ainsi que de *La Croix à la mer Baltique*, a été insérée dans la collection des pièces du *Théâtre étranger*.

de l'histoire des Hohenstaufen. La fécondité de cet écrivain et le genre de son talent l'ont fait comparer au fameux Kotzebue. Les critiques allemands sont très partagés dans les jugements qu'ils portent sur le mérite de ses compositions, malgré tout le succès qu'elles ont obtenu à la représentation.

—

COMÉDIE.

Si la malice naturelle aux hommes est le principe de la comédie; si le talent de saisir les ridicules donne à ce genre de composition sa force et ses moyens; si pour bien peindre les travers de l'humanité il faut de la finesse dans l'esprit, de la grace dans la diction, et surtout un fonds inépuisable de gaîté, il est aisé de comprendre qu'une nation naturellement debonnaire, réfléchie, peu railleuse, mais excessivement susceptible, n'a pas dû briller dans cette branche de la littérature. Aussi l'Allemagne n'a-t-elle pas produit de Ménandre ni de Molière comme l'ont fait l'ancienne Athènes et la France moderne, ces pays si malins, si spirituels, si enjoués, si légers et si caustiques. L'Allemand est sérieux, profond, méditatif: sa gravité et sa bonté naturelle reportent ordinairement la trempe de son esprit sur la face rationnelle de la pensée. Un bon mot, une saillie, une plaisanterie fine, il ne les saisit pas au vol comme l'ha-

bitant d'Athènes ou celui de Paris. L'Allemand est ou très sérieux, ou gai à la folie : pour dérider son front austère, il lui faut des farces, des bouffonneries, des *Kasparlé*; la haute comédie ne va pas à son génie. Toutefois, nos voisins d'outre Rhin ont imité heureusement plusieurs chefs-d'œuvre d'autres nations; ils ont même composé quelques comédies originales qui ne manquent pas de mérite.

Un grand nom est une enseigne qui appelle les regards sur l'heureux auteur qui le porte, quel que soit le mérite de ses productions. C'est pour cette raison que nous mentionnerons les comédies qui sont sorties de la plume de Gœthe et de Schiller.

On a du premier *Le Caprice d'un amoureux*, *Les Torts réciproques*, *Le Grand Copthe*, *Le Général bourgeois*. Ce sont des tableaux bien pâles, si on les met en regard avec les tragédies du même écrivain. *Le Triomphe du sentiment*, autre petite comédie de Gœthe, est une production plus distinguée dans laquelle l'auteur a saisi ingénieusement ce double ridicule d'un enthousiasme affecté et d'une nullité réelle, dont le type se rencontre fréquemment en Allemagne.

Le grand tragique des Allemands, Schiller, s'est exercé aussi dans le genre comique : il a imité de notre Picard les comédies, *Médiocre et Rampant* et *Encore des Ménechmes*, et d'un écrivain italien, Gozzi, la pièce intitulée : *Tarandot, princesse chinoise*. Mais si ce poëte n'eût laissé que ces pâles copies, il ne figurerait pas dans les fastes de l'histoire littéraire.

On a de Kœrner la comédie de *Toni*, qui obtint un grand succès à Vienne. Un auteur contemporain, M. Tieck, a composé plusieurs bonnes comédies, parmi lesquelles l'Allemagne distingue *L'Empereur Octavien*, dont il a puisé le sujet dans un conte populaire. On ne trouve pas chez cet écrivain ces épigrammes spirituelles ni ces saillies brillantes qui abondent sur la scène française. Chez nous le ridicule est toujours mis en action. M. Tieck a un genre de gaîté où l'imagination fait les principaux frais, la raillerie, gaîté qui fait rire ses graves compatriotes, mais qui nous paraîtrait bien maniérée et bien froide.

—

DRAME.

Ce genre mixte, pour ne pas dire bâtard, qui est à l'égard de la tragédie ce que la farce est à l'égard de la comédie, ce genre que les anciens ont dédaigné, est le triomphe des dramaturges allemands, triomphe plus facile que glorieux.

Qui ne connaît *Gœtz de Berlichingen*, dit *la Main-de-Fer*, dont le sujet est tiré de la biographie de ce vieux chevalier, écrite par lui-même [1]? *Gœthe* a peint cet ancien preux qui, sous le règne de Maximilien Ier, défendait encore la vie chevaleresque et l'existence féodale des seigneurs châtelains du moyen-

[1] Gœtz naquit en 1478, et mourut en 1562.

âge. « La simplicité des mœurs chevaleresques, dit madame de Staël, est peinte dans la pièce de Gœthe avec beaucoup de charme. Ce vieux Gœtz, vivant dans les combats, dormant avec son armure, sans cesse à cheval, ne se reposant que quand il est assiégé, employant tout pour la guerre, ne voyant qu'elle; ce vieux Gœtz donne la plus haute idée de l'intérêt et de l'activité que la vie avait alors... Une des plus belles scènes de la pièce est la séance du tribunal secret. » En effet, il y a des traits de génie semés dans ce drame. Cependant au total c'est un ouvrage fatigant. Ce n'est pas une pièce de théâtre, c'est un roman dialogué [1].

Le drame de *Stella*, du même auteur, est bien inférieur au précédent.

On a de *Dabo* une pièce de chevalerie qui eut un immense succès, *Othon de Wittelsbach*.

Un acteur qui fit longtemps les délices de l'Allemagne, *Iffland* [2], a composé un grand nombre de drames, parmi lesquels ceux qu'on estime le plus sont : *la Dot*, *le Crime causé par l'ambition*, et *les Chasseurs*. La plupart de ces pièces sont des tableaux de famille où les caractères sont souvent bien dessi-

[1] Dans ses mémoires et particulièrement à la page 484 et suiv., t. 3 de ses œuvres, Gœthe donne des renseignements curieux sur la pensée qui l'a dirigé dans la composition de cet ouvrage.

[2] Né à Hanovre en 1759, mort en 1814 à Berlin, où il était directeur des spectacles de la cour.

OEuvres dramatiques d'Iffland, Leipzig, 1798-1802, 16 vol. in-8°. Il a paru un choix de ses pièces, *ibid*, 1827, 11 vol. in-12.

nés, mais où l'auteur a peint les événements vulgaires de la vie sans les relever par des couleurs poétiques.

Un auteur plus connu en France que le précédent, *Kotzebue*[1], fut d'abord encensé en Allemagne, ensuite vivement critiqué et enfin haï généralement, quoiqu'au théâtre ses pièces fussent encore applaudies. « Cet écrivain, a dit un de ses biographes, a quelque imagination, un grande entente de la scène : il dispose ses situations avec art, et fait obtenir d'heureux effets qui naissent principalement de l'opposition des caractères. Il a donné sous son nom plus de deux cents pièces de théâtre. Kotzebue, qui a quelquefois été traduit, a souvent traduit aussi. Parmi ses pièces, il en est plusieurs qui sont imitées des auteurs français, telles entre autres que *l'Homme de quarante ans*, titre sous lequel il déguise *la Pupille de Fagan*, *la Petite Ville d'Allemagne*, faite d'après *la Petite Ville*, de *Picard*. Il ne doit toutefois qu'à lui seul ses plus grands succès. *Gustave Wasa*, *les Hussites*, *Octavie*, *la Prêtresse du Soleil*, *les Espagnols au Pérou*, *Hugo Grotius*, lui appartiennent en toute propriété, ainsi que *les Deux Frères* et *Misanthropie et Repentir*, drames qui, tous deux, ont été naturalisés sur notre scène. »

[1] Né à Weimar en 1761, mort à Manheim en 1819, assassiné par Sand, jeune étudiant fanatique. Dœring a publié la biographie de Kotzebue (Weimar, 1830).

Recueil complet de ses ouvrages dramatiques, Leipzig, 1827 et années suivantes.

OPÉRA.

Le spectacle lyrique, qui à Paris a tant de magnificence et s'y élève à une si rare perfection, nous enchante par la réunion des arts, la poésie, la musique, la danse, la peinture, etc. La musique, qui sait moduler des sentiments pour l'expression desquels la poésie ne trouve plus de paroles, cet art qui nous procure des jouissances si pures, est la partie dominante dans le drame lyrique. En Allemagne, de même qu'en Italie, ces terres classiques de l'harmonie, les paroles d'un opéra sont ordinairement un simple *libretto*, rédigé par un talent vulgaire, et le plus communément le compositeur éclipse à tel point le poëte, au-delà du Rhin ainsi que par-delà les Alpes, que la palme est décernée au musicien. C'est donc à peine si ce genre d'ouvrage mérite une place dans l'histoire de la littérature : d'ailleurs l'Allemagne n'a pas produit de *Quinault*. Qu'est-ce en effet que le poëme de *la Flûte enchantée*, de *la Nymphe du Danube* et de la plupart des autres opéras qui obtiennent en Allemagne un succès national? Toutefois de grands poëtes se sont essayés dans ce genre, comme par exception. On a de *Schiller* un drame lyrique, *l'Hommage des beaux-arts*, en un acte, et parmi les opéras qu'a composés l'universel *Gœthe*, on estime sa *Claudine*, son *Erwin et Elmire* et surtout son *Jéry et Bætely*. Ces ouvrages respirent le parfum de l'Ita-

lie : aussi ont-ils été vivement applaudis des Allemands, qui ordinairement sont assez difficiles à émouvoir.

Le drame lyrique a été cultivé en outre par *Huber*, dont on estime *le Sacrifice interrompu;* et par *Jean-Georges Jacobi*, *Schikaneder*, *Kotzebue*, *Miltitz* et autres.

S'il est vrai que ces auteurs d'opéras tiennent leur plus grand lustre des compositeurs qui se sont chargés de faire la musique de leurs drames, ne serait-ce pas de la part de l'histoire littéraire une ingratitude de passer les musiciens sous silence? Ces savants et illustres *maëstri*, qui ont fait et dont plusieurs font encore les délices du monde musical, méritent assurément d'obtenir une mention honorable dans l'histoire de la littérature dont ils ont rehaussé la gloire; tels sont : *Gluck*, *Mozart*, *Beethoven*, *Kreutzer*, *Maria Weber*, *M. Meyer-Beer* et tant d'autres beaux génies dont se glorifie, à juste titre, l'Allemagne musicale.

De l'opéra, nous passons à la poésie lyrique : la transition est indiquée par la nature des choses elle-même.

—

POÉSIE LYRIQUE ET FUGITIVE.

L'usage d'unir les accords de la musique à la mélodie des vers remonte à une haute antiquité : *David* et *Ossian*, *Pindare* et *Alcée* accompagnaient leurs chants de la harpe ou de la lyre. Un tel accompagne-

ment était très-favorable à la poésie lyrique. Il lui donna sa dénomination. Si l'élévation dans la pensée doit mettre son cachet à cette sorte de composition, la Divinité, les êtres intermédiaires entre elle et les hommes, l'immortalité de notre ame et la vertu qui nous y donne des droits, tels seront toujours les sublimes objets qui inspireront le mieux la muse lyrique. Aussi ce que l'Allemagne a produit de plus classique dans cette branche, ce sont ses cantiques et ses hymnes spirituels auxquels l'Eglise a associé son harmonie sainte et majestueuse. Ces chants pieux que répètent les fidèles, les consolent dans leurs peines et les édifient dans les trois grandes époques de leur vie terrestre, la naissance, le mariage et le moment suprême du départ vers un monde meilleur. Dans ces compositions sacrées, la poésie n'est pas un jeu de l'imagination, ni une ivresse profane ou factice, mais presque l'inspiration de l'Esprit-Divin lui-même. L'enthousiasme religieux s'étant refroidi de nos jours, et c'est un malheur même pour la poésie, la muse lyrique quitta les régions célestes et abattit son vol vers l'atmosphère terrestre. Perdant ainsi son élan sublime, elle voltigea terre à terre. Toutefois elle fit entendre encore de nobles accents dans cette Allemagne si poétique, si musicale. Ce genre de composition qui embrasse, comme on sait, l'ode, le cantique, l'hymne, la cantate et la chanson anacréontique, ce vaste genre fit éclore chez nos voisins d'innombrables productions dont nous signalerons les

plus célèbres, en commençant par un écrivain qu'on peut appeler universel, *Gœthe*.

Ce beau génie a laissé un grand nombre de poésies lyriques et légères, où il prend toutes les formes et tous les genres de style. Parmi ces pièces détachées, qu'il serait aussi difficile qu'inutile de classer rigoureusement, on distingue : *le Nouveau Pausias*, *la Bayadère*, *le Pêcheur* et *la Fiancée de Corinthe* [1].

Supérieur à Gœthe dans le genre lyrique, *Schiller* a composé, ainsi que lui, un grand nombre de pièces détachées dont les sujets sont historiques ou mythologiques, des ballades, des hymnes, des chansons, etc. Il y peint fort bien son caractère, ses dispositions morales ou habituelles, les changements successifs que les phases de l'âge ont opérés dans sa manière de voir et de sentir. C'est de ces poésies qu'on a dit avec raison : *ses écrits sont lui.* Tous les amateurs de beaux vers, en Allemagne, savent par cœur *son Hymne à la Joie*, sa *Cloche*, *le Plongeur*, *l'Anneau de Polycrate*, *les Grues d'Ibycus*, *le Chevalier Toggenbourg*, *Héro et Léandre*, etc. [2]. Ces pièces sont écrites en mètres variés qui leur communiquent beaucoup de mouvement et de vie, et un charme qu'on ne saurait définir. Plusieurs de ces morceaux sont, en effet, d'une perfection classique.

[1] *OEuvres de Gœthe*, édition des frères Télot, t. I, p. 52, 41, 29 et 40.

[2] *OEuvres de Schiller*, édition des frères Télot, t. I, p. 19, 80, 65, 58, 69, 66, 60.

On regrette dans les autres que le poëte n'ait pas toujours su assujettir sa brûlante imagination aux lois rigoureuses de la versification : de là des licences poétiques qui sont parfois rachetées par des beautés du premier ordre. Parmi ces pièces fugitives, il en est deux qui ne peuvent manquer de plaire au goût si délicat des Français, *le Partage de la Terre* et *les Plaintes de Cérès sur la perte de sa fille Proserpine*[1] : nous en donnons ici une imitation.

Le Partage de la terre, ou le Poëte indigent.

« Accourez, ô Mortels ! dit jadis Jupiter ;
Partagez-vous le ciel, et la terre, et la mer ;
Prenez, ils sont à vous, mais partagez en frères ;
Puis adressez aux Dieux votre encens, vos prières. »

Sur ces biens, aussitôt, les cupides humains
Se sont précipités, en allongeant leurs mains.
Telle, à la métairie, on voit la troupe ailée
Au banquet s'élancer, d'une avide volée.

Le pêcheur, étendant ses filets sur les flots,
A dit : « Ils sont à moi, les fleuves, les ruisseaux. »
Le marchand vagabond, épris de la fortune,
S'empare du trident qu'il ravit à Neptune.
Le berger nonchalant, au son du chalumeau,
A son gré, dans les bois, a guidé son troupeau.
L'astronome, empruntant les ailes d'Uranie,
Sur l'Olympe étoilé fait planer son génie.
Le chasseur, à l'affût, au détour d'un taillis,
S'adjuge, sans façon, le lièvre et la perdrix.

[1] *Ibid.*, p. 73 et 55.

Le grossier laboureur, guidant ses bœufs dociles,
Sillonne les guérets que son art rend fertiles.
Une lance à la main, l'intrépide guerrier,
Pour voler aux combats, a dompté le coursier.
L'élève d'Esculape, armé de sa lancette,
Prend l'or avec le sang du malade qu'il traite.
Le pontife indolent, aux prières livré,
Pour vivre de l'autel, lève un impôt sacré.
Mondor le financier, habile aux jeux de bourse,
Prend l'argent des joueurs, dépouillés sans ressource;
Et le juge en simarre, au tribunal assis,
Dirige la balance, et remplace Thémis.
La folâtre beauté, Laïs! fut ton partage;
Tu vends cher à l'amant un trompeur esclavage!
Finissons par les rois, qui se font couronner
Pour lever des tributs et nous tous dominer.

De retour du pays des rêves, des chimères
Où s'égaraient ses pas aux bords imaginaires,
A des illusions consacrant ses instants,
Aux échos fatigués ayant redit ses chants,
Enfin, tout haletant, vient le distrait poëte:
Il croit trouver encore une part toute prête.
Une lyre, un laurier, forment tout son avoir:
L'indulgent Jupiter veut bien le recevoir.
Tout était partagé, le ciel, la terre et l'onde...
Le poëte abusé, de sa douleur profonde,
Sur un luth inspiré, module les accords.
Tel Orphée, aux enfers, a su flatter les morts.
« Jupiter, lui dit-il d'une voix argentée,
Ma lyre sur la terre est donc déshéritée!
Et Cybèle, et Neptune, et l'Éther radieux
Exilent sans pitié ton chantre harmonieux. »

« Mon fils, répond le Dieu qu'attendrissent ses larmes,
La misère, pour toi, ne sera pas sans charmes;
Aux terrestres présents il te faut renoncer,
Mais au séjour des dieux tu pourras t'élancer.
Savoure, à mes banquets, le nectar, l'ambroisie:
Les princes et les rois honorent le génie.
Accepte, pour tout bien, l'*Imagination*,
De la céleste flamme adorable rayon.
Du pouvoir de créer je t'investis et t'arme;
Et de plaisirs divins te fais goûter le charme.
Aux accords de ton luth mariant tes beaux vers,
Viens régner avec moi sur le vaste univers.
Vois, roulant à tes pieds, un globe de misère :
Aigle altier, prends ton vol au dessus du tonnerre.
Sans belles, tu pourras triompher de l'amour :
Vénus est au poëte, avec toute sa cour.
Abreuvé des torrents que verse le Permesse,
Sans les dons de Bacchus, tu goûteras l'ivresse.
Le front ceint des lauriers de l'immortalité,
Marche, escorté de gloire, à la postérité :
Quand tu chantes les dieux, les princes et les belles,
Le Temps brise sa faux et dépose ses ailes. »

Il dit, et satisfait de sa part de bonheur,
Le poëte aussitôt de son luth enchanteur,
Ravi, fait résonner la corde frémissante :
Écho redit l'accord aux vallons, qu'il enchante;
Les cèdres du Liban s'inclinent de plaisir;
De leur antre l'on voit les tigres accourir;
La Naïade, en sa grotte, adoucit son murmure;
La douce mélodie a charmé la nature.

Plaintes de Cérès sur la perte de sa fille Proserpine.

Tu reviens, ô printemps, tout va se rajeunir;
Je vois, parés de fleurs, les coteaux reverdir;
L'air plus pur se parfume, et d'un ciel sans nuage
Les fleuves argentés réfléchissent l'image.
Zéphyre dans les bois ramène les oiseaux,
Et la Dryade en fleurs étend ses verts rameaux :
Joyeux, tout se réveille et renaît à la vie :
Ma fille à mon amour seule reste ravie!

Et je la cherche en vain, de mes pas chancelants!
Errante, je parcours et les monts et les champs.
De ton disque, Phébus! empruntant la lumière,
J'envoyai tes rayons dans la nature entière;
Ils n'ont pu découvrir la trace de ses pas.
Le jour, qui trouve tout, ne la retrouve pas.
Est-elle dans les cieux?.... ou près du noir Cocyte,
Épris de ses attraits, Pluton l'a-t-il conduite?
Qui dépêcher vers elle aux implacables bords?
Dans sa barque Caron ne reçoit que les morts.
S'il est mille sentiers qui mènent au Tartare,
L'affreux Styx, au retour, oppose une onde avare.
Mères qui descendez des cailloux de Pyrrha,
A travers les bûchers la mort vous conduira,
Vous rejoindrez l'objet de votre amour fidèle....
Qu'il est cruel, le sort d'une mère immortelle!
Parques! de vos fuseaux je réclame les lois,
D'une divinité méconnaissez les droits,
Car ils sont d'une mère un trop affreux supplice.
Sur son trône pâli que le jour s'obscurcisse,
Les horreurs du tombeau ne peuvent m'émouvoir :
Ma fille! aux sombres bords, j'irai pour te revoir.

Vain désir! vain espoir! mon importune plainte
Ne peut changer du sort la loi terrible et sainte.
Au milieu des enfers déployant ses couleurs,
Iris de son écharpe un jour sèche nos pleurs,
Et le noir Achéron, éclairé par l'aurore,
Devra ressusciter les morts qu'il garde encore.
Solitaire, j'attends ce lointain avenir....

Mais, dès ce jour, mes yeux peuvent le découvrir.
Les vivants et les morts ont fait une alliance;
Je te romps, des tombeaux mystérieux silence!
Je sacrifie au Styx, par les dieux même craint,
De mes épis dorés quelque fertile grain:
Germe, je le descends dans la féconde tombe;
Au cœur de mon enfant mon offrande retombe....

Les Heures, en cadence, amenant le printemps,
Phébus promène au loin ses yeux vivifiants:
Ce qui fut mort, par lui, tout brillant ressuscite;
Le germe, dans les airs, et s'élève et s'agite:
La racine et la tige, emblème ingénieux!
Vont l'une vers la terre et l'autre vers les cieux.
Quelques grains ont produit ces moissons abondantes
Qui du monde ont couvert les plaines jaunissantes....
Le ténébreux Tartare et l'Éther radieux
Forment, dans la nature, un tout harmonieux.
Le néant est un mot créé par l'ignorance;
De la destruction sort toujours l'existence;
Les formes ont changé, mais la création
Du pire au mieux élève un céleste embryon.
Salut donc, du printemps ô filles renaissantes!
En respirant, ô fleurs! vos odeurs délectantes,
De ma fille aux enfers j'entends les doux accents:
« Les morts que vous pleurez sont encore vivants. »

Quand la fleur, dans les champs, ouvre son beau calice,
Quand le froid aquilon la condamne au supplice,
Au printemps, en hiver, venez, sensibles cœurs,
Partager de Cérès la joie et les douleurs.

—

L'auteur de la philosophie de l'histoire que nous avons fait connaître [1], *Herder*, imita avec succès une suite de romances espagnoles qui renferment toute l'histoire du Cid. Il publia aussi un recueil de chansons populaires, qui contient les romances et les poésies détachées où sont le mieux empreints le caractère et l'imagination des divers peuples. On peut étudier dans cet ouvrage la poésie naturelle, celle qui précéda la civilisation et les lumières. La flexibilité de l'allemand, on l'a dit, permet seule, peut-être, de traduire ces naïvetés du langage de chaque pays, sans lesquelles on ne reçoit aucune impression des poésies populaires; les mots, dans ces poésies, ont par eux-mêmes une certaine grace qui nous émeut, comme une fleur que nous avons vue, comme un air que nous avons entendu dans notre enfance. C'est ce charme indéfinissable qu'Herder a su reproduire.

On a du célèbre traducteur d'Homère, *Voss* [2], des chansons, des odes, et autres pièces fugitives, sur le

[1] *Voir* p. 331 et suiv.

[2] Né en 1751, mort en 1826. Paulus a publié sa biographie (Heidelberg, 1826). *OEuvres poétiques de Voss*, Leipzig, 1835, 1 vol. in-4°.

mérite desquelles Gœthe a porté un jugement très favorable [1]. Les comtes de *Stolberg* se sont aussi fait un nom par leurs productions lyriques [2]. *Gœckingh* [3] s'est fait connaître par ses *Chants de deux amants*, où l'on distingue *La Matinée d'un printemps*. *Matthisson* [4], qui fut pendant quelque temps le lyrique favori de sa nation, se recommande par une douce mélancolie, une exaltation contemplative et l'harmonie imitative de ses vers, mais son style est parfois maniéré. Son ami et son émule, *Salis* [5], mérite aussi une mention honorable. Les productions lyriques de ces deux poëtes ont comme un air de famille : elles ont, s'il est permis de s'exprimer ainsi, une physionomie fraternelle.

Marchant sur les traces de Schiller, *Kœrner* [6] s'est illustré par son hymne guerrier, *La Chasse de Lutzow*. Le jeune auteur qui, du sein des plaisirs de la

[1] *OEuvres de Gœthe*, t. V, p. 27.

[2] Chrétien, né en 1748, mort en 1821. Frédéric-Léopold, né en 1750, mort en 1819. *Poésies des frères comtes de Stolberg*, Leipzig, 1779, in-8°; et *Poésies nationales*, 1815.

[3] Né en 1748, mort en 1828. Une nouvelle édition de ses œuvres parut à Francfort-sur-Mein, 1821, 4 vol. in-8°.

[4] Né en 1761, mort en 1831. Dœring a publié sa biographie (Zurich, 1833). *OEuvres de Matthisson* (Zurich, 1825-1829). Schiller a publié une dissertation critique sur les poésies de cet écrivain.

[5] Né en 1762, mort en 1834. Nouvelle édition de ses poésies (Zurich, 1806, in-12).

[6] Né en 1791, mort au champ d'honneur en 1813. Le recueil de ses vers est intitulé : *Lyre et Glaive*. Streckfuss a publié les œuvres de ce poëte (Berlin, 1834, et nouvelle édition, *ibid.*, 1835). Lehman a écrit sa biographie (Halle, 1819).

capitale de l'Autriche, avait volé aux combats spontanément, pour la défense de son pays, scella de son sang les sentiments héroïques qu'il exprimait si poétiquement dans son hymne. Ce chant qui rappelle ce que Tyrtée a pu faire entendre de plus beau aux Lacédémoniens, quand il les menait à la victoire, fut la *Marseillaise* des volontaires allemands, dans les campagnes de 1813, 1814 et 1815, campagnes désastreuses pour notre belle France, mais glorieuses encore à nos aigles expirantes, et l'Allemagne, vaincue par l'étranger, combattait pour son indépendance. Cet admirable chant, dont la musique est digne des paroles, a été traduit en français. On comprend du reste que l'impartialité historique nous oblige à le mentionner : notre tâche est de rendre hommage au génie poétique, partout où nous en rencontrons les traces glorieuses.

L'Allemagne compte au nombre de ses autres lyriques *Frédéric Schlegel*, *Madame Brentano*, *Conz*, *Hébel*, *Mahlmann*, *Muller*, *dit le peintre*, *Guillaume Muller*, *Seume*, *Schenkendorf* et *Waibtinger*.

Les lyriques encore vivants qui ont droit à une mention honorable sont : MM. *Hœlderlin*, *Kerner*, *de La Motte-Fouqué*, *Platen-Hallermunde*, *Auguste Schlegel*, *Gustave Schwab*, *Tiedge*, l'auteur du poëme d'Uranie, *Stœgemann*, *Tieck*, *Uhland*, qui est avec *Ruckert* le poëte favori des Allemands de notre époque, en ce sens toutefois qu'au nord de l'Allemagne c'est à ce dernier qu'on décerne la palme, tandis

que dans le midi, la patrie d'Uhland, c'est ce poëte qui est préféré; enfin *Zedlitz*, dont la ballade, *La Revue nocturne*, a eu un succès populaire et a été traduite en français et plusieurs fois en anglais; elle forme un digne pendant à *Lénore*, ballade nationale de Burger.

Un poëte couronné [1] a mêlé ses nobles chants à ceux des lyriques dont nous venons de parler. Les poésies que le roi de Bavière a publiées à Munich en 1829 ont un mérite incontestable, et que nous nous faisons un devoir de reconnaître, sans préoccupation du rang élevé où l'écrivain se trouve placé [2].

—

POÉSIE DIDACTIQUE.

Le genre didactique qui exige, pour captiver les suffrages des connaisseurs, le plus haut degré de perfection, car les préceptes qu'il donne et l'enseignement auquel il aspire sont arides de leur nature, ce genre dans lequel les *Géorgiques* de Virgile resteront peut-être le modèle inimitable, a toujours été un peu négligé par l'Allemagne. Aucun de ses poëtes éminents ne l'a cultivé dans cette période, mais on a d'estimables essais de MM. *Tiedge*, *Neubeck*, *Gerning*, et *Krummacher*.

Le poëme d'*Uranie* [3], que l'on doit au premier,

[1] Louis Ier, né en 1786.
[2] Il en a paru une traduction en français.
[3] Septième édition (Halle, 1827).

est écrit d'un style noble et harmonieux. L'auteur y enseigne en beaux vers les grandes vérités de la religion naturelle, l'existence de Dieu, l'immortalité de l'ame et les récompenses qui attendent l'homme vertueux dans un monde meilleur. Cette composition est entremêlée de morceaux lyriques qu'Himmel a mis en musique. Ils sont trop prodigués. D'ailleurs ce ton larmoyant et cette sensibilité outrée qu'on a trop souvent lieu de reprocher aux écrivains allemands déparent aussi ce poëme, mais on peut dire que sans ces défauts il serait classique.

Un écrivain qui joignit l'étude des sciences naturelles au culte des Muses, un médecin, M. *Neubeck*, a chanté les sources minérales et les bienfaits dont l'humanité souffrante leur est redevable. Nous avons distingué dans son ouvrage plusieurs beaux morceaux, tels que ceux des bains de Tœplitz et de Bade. Voici la traduction de ces passages :

Les Bains de Tœplitz.

« Au son du cor retentissant, les chasseurs parcouraient la vallée ombreuse; leur meute aboyante, qui poursuivait le cerf rapide, fit résonner au loin la voix de l'écho. Soudain le gibier tombe en fuyant; il se débat sur le sol; ses jambes sont engourdies : une source brûlante s'était élancée du sein de la terre et avait aspergé jusqu'aux branches du genévrier touffu qui ombrageait ce réduit écarté. Le bain

salutaire est découvert; du couchant et de l'aurore, les peuples y affluent. Ainsi les Hellènes autrefois se rendaient en foule à Delphes, où Apollon leur divulguait ses divins oracles. La naïade de ce vallon verse de son urne écumante un baume efficace qui guérit le mal le plus douloureux qu'aient inventé les furies vengeresses, mal affreux que ne saurait conjurer tout l'art d'Esculape, ce dieu dût-il revenir sur la terre du sein des bocages de l'Élysée. La nymphe secourable, par la vertu de ses ondes, dissout le gravier qui s'est formé dans les reins du malade et repousse dans les profondeurs du Tartare l'horrible venin qui s'en était échappé. Tel que l'Egypte relève sa tête rajeunie et couverte de fleurs, quand le Nil, après ses débordements fécondants, est rentré dans son lit antique, tel le vieillard sort retrempé du cristal de cette source limpide : la déesse de la santé, Hygiée, et la divinité qui protége la jeunesse, Hébé, ont placé sur son front déridé une double couronne. Dans la salutaire vallée de Tœplitz, le baigneur rétabli jette les soutiens de ses membres naguère infirmes; il pousse des cris de joie, il a repris sa vigueur et son agilité : déjà il voudrait provoquer au combat de la lutte Milon de Crotone lui-même. Adolescents, qui, abandonnant le sentier de la pudeur, avez sacrifié sur les autels de Vénus la fleur de votre innocence et celle de votre jeunesse, accourez sur ces bords : la naïade qui préside à sa source rendra à vos joues décolorées les

lis et les roses, mais le repos de l'ame, la céleste paix du cœur, la déesse est incapable de vous les redonner. Hélas! on ne trouve pas de source sur la terre et il ne croît pas d'herbe dans les champs qui guérissent les souffrances du repentir, ni les tourments du cuisant remords. »

—

Les Eaux de Bade.

« N'est-ce pas Bade qui plus loin m'invite à visiter les ruines grisâtres qui décorent ses monts où l'on voit errer, au clair de la lune, les grandes ombres des anciens preux? O muse! toi qui, empruntant jadis la lyre harmonieuse du sensible Matthisson, peignis si bien les débris des tours féodales que la mousse tapisse, tes chants qui sont gravés dans tous les cœurs et que la voix de l'écho répète sans cesse, tes chants m'ont aussi ému; mais, ô muse! les sites pittoresques de cette vallée et ses châteaux forts à demi écroulés t'inspireraient des hymnes plus mélodieux encore. Regarde, ici s'élève au-dessus des murs de la modeste cité une chaîne de coteaux que recouvrent des guirlandes de pampre et des grappes pourprées : le vigneron gravit ces rochers verdoyants que dorent les derniers rayons du soleil qui va disparaître de l'horizon. La serpe en main, il va émonder le feuillage touffu. Regarde, là, dans le lointain azuré, et tout à l'entour de toi, s'élèvent ces temples

gothiques qui élancent vers le ciel leurs flèches brillantées par le soleil. Regarde ce fleuve majestueux qui reflète, dans le miroir de ses ondes, les nuages d'or et de safran qui se promènent au-dessus de son lit. Plus loin, ne vois-tu pas ces cabanes paisibles qu'ombrage le houblon, et cette fumée bleuâtre, ondoyante, qui, s'élevant des hautes cheminées, va se marier à l'azur des cieux? Ne vois-tu pas ces parcs et les troupeaux bêlants qui les occupent? Une si belle vue charme l'ami de la nature; il s'arrête en cette délicieuse vallée: alors la naïade, dont la source murmure au pied de la montagne, invite le voyageur à se plonger dans ses ondes salutaires qui devront bientôt lui rendre la santé. Quelle foule de baigneurs je vois se presser autour du dôme de la déesse! Quel tumulte bourdonnant! un essaim de malades et de convalescents assiégent le marbre dont l'inscription à demi effacée par les ravages du temps apprend au voyageur que dans la haute antiquité déjà l'homme souffrant recouvrait sur ces bords le trésor qui seul donne du prix aux biens de la terre, le trésor dont la perte hâte le suprême voyage que le mortel doit faire vers le séjour ténébreux des vaines ombres. »

Un autre poëte, M. *Gerning*, a célébré les sources salutaires du mont Taunus, appelé vulgairement Alt-Kœnig, et qui est situé dans les principautés de Nassau. Cet ouvrage se recommande par la richesse des pensées et par l'élégance de la forme. L'écri-

vain y a fait aussi preuve de beaucoup de science[1]

Enfin l'auteur des célèbres *Paraboles*, M. *Krummacher*, poëte pieux et spirituel, a publié, en quatre livres, *le Monde des Enfants*, poëme qu'on ne saurait trop recommander à la jeunesse[2].

ÉPITRE. SATIRE. ÉPIGRAMME.

Dans ce genre de compositions, l'écrivain cherche encore à nous instruire, en nous divertissant, comme il l'a fait dans le poëme didactique. Le but est le même, la forme seule a changé et le cadre du tableau s'est rétréci.

L'épître qui sait prendre tous les tons, suivant les sujets qu'elle veut traiter, et dont *Pope*, *Boileau* et *Voltaire* ont laissé de si beaux modèles, l'épître, disons-nous, a été écrite avec succès, dans notre dernière période, par *Gotter*, M. *Tiedge* et *Gœckingh*. Ce dernier poëte, que nous avons déjà eu occasion de citer [3], s'est distingué par les belles pièces qu'il a dédiées à Goldhagen, à Exter, à Fritz, à un jeune poëte et à son valet de chambre.

Le second genre, la satire, peint le vice et le ridicule, en simple discours; la comédie, au contraire,

[1] Leipzig, 1813-1814, in-4°, avec gravures.

[2] Duisbourg et Essen, 1806 et 1813. M. Treillac vient de publier une traduction des paraboles (Paris, 1838, 1 vol. in-8°).

[3] Page 365.

nous les représente en action; la comédie et la satire ne vont pas, en général, à la bonté naturelle du caractère allemand; nous l'avons déjà dit et nous le répéterons ici. Aussi n'avons-nous à citer, dans ces derniers temps, qu'un seul satirique, *Falk*[1], qui souvent encore manque d'originalité. On estime toutefois ses *Prières* et ses *Tombeaux de Como*.

Le plus petit de tous les poëmes, mais celui qui exige le plus de sel, de légèreté et de finesse, l'épigramme, ne nous paraît pas non plus le genre le plus brillant de la littérature germanique. L'écrivain que les Allemands appellent leur Martial, *Haug*[2], est le seul qui, dans cette période, s'essaya dans ce genre de composition. Mais s'il est le seul poëte épigrammatique d'une époque importante, en revanche ses saillies sont inépuisables : ce qui distingue les traits qu'il décoche, c'est que, sans cesser d'être malins, ils ne deviennent jamais outrageants[2].

—

APOLOGUE ET CONTE.

La poésie emploie tour à tour toutes les formes pour nous plaire ou nous donner des leçons. Dans la fable, l'écrivain cite les hommes, on l'a dit, au

[1] Né en 1770, mort en 1826. Les satires de Falk ont paru à Leipzig en 1817, 3 vol. in-8°.

[2] Haug naquit en 1761, et mourut en 1829. La deuxième édition de ses épigrammes a été publiée en 1822.

tribunal des animaux qui deviennent nos précepteurs. La naïveté doit être le cachet de l'apologue, mais le conte exige de la finesse, de la malice et un grand fond de gaîté. Les auteurs allemands qui se sont exercés dans ces deux genres (de 1803 à 1838) n'ont pas atteint le rang élevé de Gellert [1] : on saurait encore moins les comparer à l'inimitable La Fontaine. Toutefois, on estime les fables et les contes de Nicolay, écrivain dont nous avons déjà parlé [2].

Un poëte qui fut aveugle comme Homère et Milton, l'alsacien *Pfeffel* [3], est supérieur au précédent auteur. Ses fables et contes sont empreints de naïveté, d'esprit, de gaîté et d'une douce philosophie; la versification en est coulante.

Enfin, on a de l'enjoué *Langbein* [4] des contes dont quelques uns dérident le front le plus austère; mais dont d'autres sont trop libres.

[1] *Voir* pages 327, 228.

[2] Page 337.

[3] Né à Colmar en 1736, mort en 1809 dans la même ville. La quatrième édition de ses poésies a été publiée à Tubingue, 1803-1810, 10 vol. M. Lehr va publier des imitations de Pfeffel.

[4] Né en 1757, mort en 1835. Ses œuvres parurent à Stuttgard en 1835 et années suivantes.

POÉSIE PASTORALE.

Ce genre de poésie, qui a pour objet l'imitation des mœurs champêtres, dans leur plus agréable simplicité, et qui doit se distinguer par la délicatesse des sentiments et par la beauté des images, ce genre, nous l'avons fait voir, est cultivé avec un grand succès par les poëtes allemands, qui sentent et peignent bien les charmes de la nature et les douces affections de la famille [1].

Toutefois, dans ces derniers temps (de 1803 à nos jours), l'Allemagne produisit peu de compositions pastorales. En effet, nous n'avons de grand poëte bucolique à citer que *Voss*, qui a publié des idylles et le poëme pastoral de *Louise* [2]. Le sujet de cette composition est le mariage de la belle Louise avec le jeune Walter, ministre des saints évangiles, au hameau de Seldorf. L'auteur s'est complu à peindre les beautés de la nature et les détails de la vie domestique, tels que la manière de faire le café, d'allumer sa pipe [3], etc. Ce sont des tableaux de genre faits avec talent et vérité, mais le Théocrite allemand fait parfois des descriptions trop minutieuses : ainsi, parle-t-il d'une pipe de Turquie, il décrit la terre de Lemnos qui servit à sa fabrication ; il dépeint son long tuyau

[1] *Voir* page 292 et suiv.
[2] Nouvelle édition (Reullingen, 1834, 1 vol. in-8°).
[3] Pages 23 et 75 de l'édition citée.

de bois de rose, son embouchure d'ambre, le tabac de Virginie au parfum suave dont il la remplit, etc. Ce qui vaut mieux dans ce beau poëme, c'est la sainte onction qui y règne : nos lecteurs en jugeront par le passage suivant, la bénédiction que *le vénérable pasteur de Grunau*, ainsi que Voss appelle ordinairement le père de Louise, donne à sa fille, l'héroïne de ce poëme [1].

« Que la bénédiction de Dieu soit avec toi, ma fille chérie! Mille bénédictions, ici-bas sur terre et là-haut dans les cieux! Je fus jeune aussi et je suis devenu vieux : jamais je n'ai vu les dignes enfants de parents vertueux demeurer sans bénédiction. Le Seigneur m'accorda, dans le cours orageux de ma vie, toutes sortes de joies et d'afflictions : pour les unes et les autres je lui rends des actions de grace. Maintenant je reposerai volontiers ma tête blanchie dans la fraîche tombe, auprès de mes pères; car ma fille sera heureuse quoique séparée de moi : elle s'est convaincue que Dieu, comme un bon père, nous montre sa tendresse par les prospérités aussi bien que par les revers qu'il nous envoie. A l'aspect d'une fiancée, jeune, belle, parée, je sens battre mon cœur : dans sa candeur, dans sa simplicité enfantine, appuyée sur le bras de son bien-aimé, elle entre en sautillant dans le sentier périlleux de la vie : elle est résignée à suppor-

[1] *Ibid.*, p. 124.

ter en commun avec lui tout ce que la destinée leur réserve, à doubler les plaisirs de son époux, à lui adoucir ses souffrances en partageant les uns et les autres, et, si telle est la volonté de Dieu, à essuyer un jour de son front la sueur glaciale du trépas. Tels furent aussi mes sentiments, lorsque, après mes noces, je conduisis ma jeune compagne dans ma demeure. Avec une joie tempérée de gravité, je lui montrai sur les rivages de la mer et à mesure qu'ils se découvraient successivement à nos yeux, à travers le feuillage des arbres de la forêt, la pierre de limite de notre village, son château, la tour élevée de l'église, les maisons rustiques bâties auprès des prairies verdoyantes et le presbytère où nous attendaient tant de plaisirs et tant d'afflictions. Toi, ma fille unique (je pense avec douleur à mes autres enfants, lorsque, me rendant à l'église, je passe devant le cimetière où un gazon fleuri recouvre leur dernier asile), bientôt, ô ma seule enfant, tu prendras le chemin par lequel je suis moi-même venu en ce village : bientôt je verrai déserte la chambre de ma Louise, déserte sa place à table, désert mon cabinet où, assise à mes côtés, elle se livrait à ses travaux paisibles. Solitaire, j'écouterai vainement dans le lointain sa voix et le bruit de ses pas. Alors que, suivant ton mari, tu partiras par ce même sentier, mes yeux mouillés de pleurs te suivront longtemps et douloureusement, car je suis homme et père. Ma fille m'aime tendrement, et je la chéris de même. Mais j'essuierai bientôt mes larmes,

j'élèverai mon front vers les cieux, et, les mains jointes, je m'humilierai dans ma prière devant Dieu, notre père qui nous bénit dans la joie comme dans l'adversité; je serai consolé. Ce Dieu de bonté a dit : tu quitteras père et mère, afin qu'homme et femme s'unissent. Va donc en paix, ô ma fille! quitte ta famille et la demeure paternelle, pars, appuyée sur le bras de celui qui dorénavant te tiendra lieu de père et de mère. Deviens à sa maison un cep de vigne fertile; que vos enfants soient un jour assis à votre table, comme les rejetons de l'olivier. Être belle et aimable, ce n'est pas tout : une femme doit s'attacher aussi à Dieu et lui porter un saint respect; alors ses œuvres prospéreront et lui porteront honneur et gloire, car si le Seigneur n'édifie pas la maison, les ouvriers y travailleront vainement, etc. »

Ainsi dit le vénérable vieillard : la mère de Louise sanglotte, Louise pleure en cachant son visage contre le sein de son père, le fiancé répand aussi des larmes... Le digne ministre de Dieu place à sa droite la fiancée qui rougissait, et à sa gauche le futur étonné, en leur faisant échanger les anneaux, gages de la fidélité, et puis il procède aux fiançailles, suivant les rites de l'église et en prononçant les paroles sacramentelles.

—

TRADUCTIONS EN VERS.

Nous terminerons ce que nous avons à dire sur la *Poésie* en faisant connaître les bonnes traductions en vers qui ont paru dans ce dernier espace de temps (1803 à 1838).

Ces traductions n'ont de mérite sans doute que pour les Allemands : aussi, nous sommes-nous attachés de préférence aux ouvrages originaux, car seuls ils seront imités ou traduits en français. Cependant nous avons dû indiquer ces versions, parce qu'elles ont exercé une grande influence sur la littérature allemande et afin que notre revue fût complète.

Nous avons vu combien, au commencement du dernier siècle, la langue allemande s'est enrichie et combien le goût s'est perfectionné chez nos voisins, grace aux traductions et aux imitations du français et de l'anglais : ces conquêtes, l'Allemagne les continue jusqu'à nos jours.

Le grand tragique des Allemands, Schiller, a traduit l'Iphigénie en Aulide d'Euripide, la Phèdre de Racine, le Macbeth de Shakespeare et le 2[e] et le 4[e] livre de l'Enéide.

Le comte *Chrétien de Stolberg* a publié une estimable traduction de Sophocle, et son frère Frédéric-Léopold a traduit l'Iliade [1], Ossian et quatre tragédies d'Eschyle.

[1] Troisième édition, 1793.

Le poëte bucolique *Voss* a traduit Homère [1], Virgile [2], un choix des Métamorphoses d'Ovide, les œuvres d'Hésiode et d'Orphée, Horace, Aristophane, le poëme astronomique d'Aratus, les *Phénomènes*, et (avec ses fils) *Eschyle* et *Shakespeare*. Parmi toutes ses traductions, on préfère généralement celle d'Homère. Les autres travaux de Voss sont plutôt des calques que des versions, tant l'auteur s'est efforcé de rendre le texte vers pour vers, mètre pour mètre, fidélité excessive qui nuit souvent à l'intelligence de la copie, par la violence qu'elle fait au génie de la langue allemande.

Les autres traductions qui méritent d'être citées sont celles de Shakespeare et de plusieurs poëtes espagnols, par Auguste-Guillaume Schlegel; celle d'Eschyle, par Guillaume de Humboldt [3]; celles de Properce et de Lucrèce, par Knébel; celles de l'Enéide, par Neuffer [4], et celles de plusieurs poëtes italiens et espagnols, par Gries.

[1] Cinquième édition (Tubingue, 1821).
[2] Brunswick, troisième édition, 1822, 3 vol. in-8°.
[3] Ministre d'état du roi de Prusse, né en 1767, mort en 1835.
[4] Norden, 1816; nouvelle édition, 1830.

Deuxième section. — Prose.

ÉLOQUENCE.

L'art d'attirer à soi les esprits, de remuer les volontés, de les pousser où bon vous semble, de les ramener d'où il vous plaît, comme un grand écrivain l'a dit de l'éloquence [1], cet art qui exige le concours de tant de facultés de l'ame, de tant de présents de la nature, n'a reçu que de faibles encouragements en Allemagne et trouvé peu d'occasions de s'y déployer. Comme précédemment, l'éloquence se borna, dans ces derniers temps (de 1803 à nos jours), à la chaire sacrée ou académique. Le gouvernement représentatif n'ayant été introduit que récemment dans la Confédération Germanique, l'éloquence de la tribune n'a pas pu y mûrir, et n'y a pas encore formé d'orateurs véritables.

Plus heureuse dans l'éloquence de la chaire, l'Allemagne peut joindre aux bons sermonnaires que nous avons déjà cités dans notre premier chapitre [2] un grand nombre de nouveaux qui ont surpassé leurs précurseurs, tels sont : Zollikofer, Reinhard, Ribbeck, Sonntag, Tzschirner, Marezoll, Hæfeli, Schleiermacher, Schuderoff, Dræsecke, Haffner, Dewette, Theremin, Ammon et Eylert.

[1] *Mentes allicere, voluntates impellere quò velis, unde autem velis deducere.* Cic.

[2] Pages 296, 297.

Dans l'éloquence académique, on cite comme s'étant le plus distingués Herder, Engel, Fichte et Schelling.

—

HISTOIRE ET MÉMOIRES.

L'histoire, cette école de la vie, cette messagère de l'antiquité, comme l'appelle l'orateur romain [1], a marché de front avec les autres branches des lettres, dans les progrès qu'elles ont faits, pendant ces derniers temps. L'Allemagne, dans son enthousiasme, compare à Salluste et à Tite-Live Jean de Muller, Heeren, Herder, Pfister, Raumer, Ranke et Hammer, qui ont obtenu les suffrages de l'Europe.

Jean de Muller [2] a publié une excellente histoire de la Confédération Helvétique. Cette composition, on l'a dit [3], est pleine de recherches sur les origines des villes et sur leurs traditions particulières. Quoique fort érudite, elle n'est point sèche; elle abonde en réflexions toujours judicieuses et quelquefois d'une grande portée. Quant à l'exécution générale, la manière de l'auteur est large et grave : la chaleur n'est

[1] *Magister vitæ, nuncia vetustatis.*

[2] Ancien ministre secrétaire d'état de Jérôme, roi de Westphalie, membre de l'académie de Berlin, né à Schaffhouse en 1752, mort en 1809. M. Guizot a donné, dans le *Mercure de France* du 17 février 1810, une notice biographique sur cet historien, dont le frère a publié les œuvres complètes.

[3] Marie Chénier et Charles de Villers.

pas sa qualité dominante, mais il a souvent de la noblesse, et dans ce qui concerne l'histoire naturelle de la Suisse, partie traitée de main de maître, son style s'élève à des formes majestueuses..... L'opinion publique accorde assez généralement à Muller le premier rang parmi les historiens de son temps, et on reconnaît en lui la plus exquise réunion des qualités nécessaires pour qui se voue à la haute fonction d'écrire les fastes de l'humanité. Les uns le comparent à Tacite; d'autres, avec plus de raison, le nomment le Thucydide de l'Helvétie. Sans doute que la grave majesté de son style, que la vigueur de ses tableaux, que la grandeur de ses vues, que la richesse de son imagination, enfin que sa manière vraiment antique, autorisent ces comparaisons. Mais un genre de mérite que n'ont pu avoir ces anciens historiens, c'est celui des recherches les plus laborieuses et les plus exactes. L'historien suisse conduit les annales de sa patrie depuis l'origine de la nation, à travers toutes les relations qu'elle eut avec la France, l'Italie et l'Allemagne; ce qui fait de ce bel ouvrage le complément indispensable de l'histoire de ces diverses contrées. Nos lecteurs qui voudront se faire une juste idée de la manière de cet historien devront lire, par exemple, son récit de la conjuration de Rütli [1], récit qui excite un puis-

[1] Œuvres de J. de Muller (Stuttgard et Tubingue, 1832, t. VIII, p. 307 et suiv.).

sant intérêt, ou bien encore la narration de la bataille de Granson [1]. Nous regrettons que les bornes de ce livre ne nous permettent pas d'y insérer ces beaux morceaux.

Un écrivain dont nous nous sommes déjà occupés [2], *Herder*, a publié *la Philosophie de l'Histoire* [3] qui, dit un écrivain qui a si bien jugé la littérature germanique [4], « est peut-être le livre allemand écrit avec le plus de charme. On n'y trouve pas la même profondeur d'observations politiques que dans l'ouvrage de Montesquieu sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains; mais comme Herder s'attachait à pénétrer le génie des temps les plus reculés, peut-être que la qualité qu'il possédait au suprême degré, l'imagination, servait mieux que toute autre à les faire connaître. Il faut ce flambeau pour marcher dans les ténèbres : c'est une lecture délicieuse que les deux chapitres de Herder sur Persépolis et Babylone, sur les Hébreux et les Égyptiens; il semble qu'on se promène au milieu de l'ancien monde avec un poëte historien qui touche les ruines de sa baguette et reconstruit à nos yeux les édifices abattus. »

Entre autres ouvrages, on a de Pfister [5] l'*Histoire*

[1] *Ib.*, t. XVI, p. 22 et suiv.

[2] *Voir* p. 331 et suiv.

[3] Nous en avons une bonne traduction, qui est due à M. Quinet (Paris, 1828).

[4] Madame de Staël, *De l'Allemagne*, t. III, p. 182.

[5] Né en 1772, mort en 1835.

d'Allemagne, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, composition remarquable et par le fond et par le style [1].

On doit à M. Raumer [2] une *Histoire de Hohenstaufen* [3], où abondent les idées libérales, les réflexions profondes, les investigations savantes et les vues de l'homme d'état. Le style de ce livre est brillant et d'une grande pureté. L'auteur a donné à cet ouvrage un digne pendant, l'*Histoire de l'Europe*, depuis la fin du XVe siècle [4].

M. Ranke [5] a composé une *Histoire de la papauté*, dont il vient de paraître une traduction à Paris.

Un des plus féconds orientalistes, M. Hammer [6], a publié de nos jours l'*Histoire de l'empire Ottoman*, qui est remplie de recherches neuves et savantes [7]. Il n'aurait tenu qu'à l'auteur d'en faire une œuvre classique s'il eût voulu soigner davantage son style.

Au dessous de ces sommités se groupent d'autres historiens qui ne laissent pas que d'être fort recommandables; tels sont: MM. *Rotteck* et *Schlosser*, qui ont composé chacun une *Histoire universelle*; on a

[1] Hambourg, 1829-1835. M. Paquis en publie la traduction en français; elle formera 10 vol. in-8°. Les premiers volumes en ont paru, et ils font désirer la suite.

[2] Né en 1781.

[3] Leipzig, 1823-1825, 6 volumes avec gravures.

[4] *Ibid*, 1835 et années suivantes.

[5] Né en 1796.

[6] Il naquit en 1774.

[7] Pesth, 1827-1834, 10 vol.

en outre, du second, une *Histoire du* XVIIIe *siècle*, où se trouve un tableau très bien fait de la révolution française; M. *W. Menzel*, auteur d'une *Histoire des Allemands* [1], l'une des meilleures qui aient paru; M. *Luden*, dont on a pareillement une histoire de la même nation, ouvrage très volumineux [2]; *Woltmann* [3], qui a laissé une *Histoire des temps de la Réforme*; *Schiller* [4], dont on a une *Histoire de la guerre de Trente Ans*, qui est écrite d'un style noble et riche [5]. On y lit plusieurs descriptions dignes de Tite-Live, telle que celle du sac de Magdebourg. Cet écrivain a publié aussi une *Histoire de la révolution des Pays-Bas*, et quelques opuscules historiques moins importants. La perfection classique à laquelle Schiller a su atteindre dans la tragédie et dans la poésie lyrique projette, à tort peut-être, quelque ombre sur ses travaux historiques. Toutefois, on y retrouve le grand écrivain.

Il nous reste encore quelques autres ouvrages à signaler, tels sont : *la Vie de l'empereur Ferdinand Ier*, par Buchholz; les *Biographies* de Varnhage d'Ense [6], le *Nécrologue* de Schlichtegrol; la *Vie d'Alfred-le-*

[1] Troisième édition, Stuttgard et Tubingue, 1837, 1 vol. grand in-8°.

[2] Il en a paru neuf volumes.

[3] Né en 1770, mort en 1817. Ses œuvres ont paru à Prague, 1818 et années suivantes.

[4] *Voir* p. 329 et suiv.

[5] Champfeu en a publié une traduction qui ne manque ni d'élégance ni d'énergie.

[6] Berlin, 1824-1830, 5 vol.

Grand, et l'*Histoire de la religion chrétienne*, par Frédéric de Stolberg; les histoires de *Sparte*, de *Constantin-le-Grand*, de l'*Empire des Ostro-Goths* et des *États Prussiens*, par Manso; l'*Histoire des Croisades*, par Wilken; l'*Histoire Romaine* de Niebuhr, ouvrage égal à celui de Gibbon pour la profondeur des pensées et l'énergie du style, et qui lui est supérieur sous le rapport de l'exactitude des recherches [1]; les *Histoires des Israélites*, *du Moyen-âge* et d'*Italie*, par M. Léo [2]; enfin l'*Histoire de la politique et du commerce chez les anciens*, par Heeren, traduite et annotée par M. Suckau [3].

Pischon, Rœsselt, Becker et Kohlrauch ont composé de bons ouvrages, mais ils appartiennent à l'instruction élémentaire. L'*Histoire Universelle* de Becker est le livre favori de la jeunesse allemande, à l'égal de *Robinson Crusoé* et des fables de Gellert. L'*Histoire d'Allemagne* de Kohlrauch, que M. Finck a continuée jusqu'en 1838, vient d'être réimprimée à Paris. C'est le meilleur livre de ce genre qu'on puisse mettre entre les mains des commençants.

[1] Il a été traduit en français par M. de Golbéry.

[2] L'*Histoire d'Italie* de M. Léo vient d'être traduite en français par M. Dochez. Ce n'est, à proprement parler, qu'une déclamation passionnée et confuse, où fourmillent les erreurs et les préjugés nationaux les plus bizarres.

[3] 6 vol. in-8°.

VOYAGES.

L'histoire nous fait connaitre les peuples et les pays tels qu'ils ont été, et le voyageur nous les décrit tels qu'ils sont : la transition de l'histoire aux relations des voyages est naturelle. La période de 1803 à nos jours, dont il nous reste à entretenir nos lecteurs, est riche en ce dernier genre ; mais notre cadre ne nous permet qu'un petit nombre de citations.

D'abord se présente *Forster*[1], dont nous avons le *Voyage autour du monde* sur le vaisseau *la Résolution*, commandé par le capitaine Cook, voyage fait dans les années 1772 à 1775. Cet ouvrage, écrit en anglais, a été traduit en allemand par Forster, dont le père y fit des additions [2]. Le même voyageur a publié des *Tableaux* de la contrée inférieure du Rhin, du Brabant, de la Flandre, de la Hollande, de l'Angleterre et de la France[3].

Un voyageur plus célèbre que le précédent, M. *Frédéric de Humboldt*[4], sut enrichir l'Europe d'une foule prodigieuse de renseignements intéressants et de découvertes nouvelles. Ses ouvrages les plus remarquables, dont quelques uns ont été publiés de

[1] Fils du célèbre naturaliste de ce nom, né en 1754 ; il accompagna son père dans le voyage qu'il fit autour du monde avec Cook, et mourut à Paris en 1794.

[2] Nouvelle édition, Berlin, 1784, 4 vol. in-8°.

[3] *Ibid.*, 1791-1794, 3 vol. in-8°. Cet ouvrage a été traduit en français.

[4] Né à Berlin en 1769.

concert avec M. Bonpland, sont intitulés : *Voyages aux régions équinoxiales du nouveau Continent*, dans les années 1799 à 1804 [1]; *Vues des Cordilières et monuments des peuples indigènes de l'Amérique* [2]; *Essai politique sur la Nouvelle Espagne* [3], et *Tableaux de la Nature* [4].

D'autres productions de ce genre, quoique moins remarquables que celles que nous venons de citer, méritent toutefois encore l'attention de nos lecteurs, tels sont *la Promenade à Syracuse*, par Seume [5]; le *Voyage en Allemagne*, *en Suisse*, *en Italie et en Sicile*, par le comte Frédéric de Stolberg [6]; les *Lettres sur la Suisse*, les *Voyages en Italie et sur les bords du Rhin et du Mein*, par Gœthe [7].

De nos jours le prince *Puckler-Muskau* [8] s'est fait connaître dans ce genre de composition, comme un écrivain spirituel et élégant. On a de lui un *Voyage*

[1] 4 vol. in-4°. De nouvelles éditions en ont paru en 1814-1817, in-8°.

[2] 1811, 2 vol. gr. in fol., avec figures.

[3] 1811. 2 vol. in-4°, avec atlas, ou 5 vol. in-8°, avec figures.

[4] Tubingue, 1808, in-8°. Traduit en français, sous les yeux de l'auteur, par M. Eyriès, Paris, 1808, 2 vol. in-12.

[5] Seume, qui fut aussi poëte lyrique, naquit en 1763 et mourut en 1810. Il fit à pied ses voyages à Syracuse, à Pétersbourg, à Moscou et dans la Suède. Wagner a publié ses œuvres (Leipzig, 1835, 1 vol.).

[6] 1774, 4 vol. in-8°.

[7] *Voir* ses œuvres, édition des frères Tétot, t. II, p. 499; III, 547. IV, I, 129 et 173.

[8] Né au château de Muskau en Lusace, l'an 1785. Il s'est aussi distingué dans la carrière des armes, comme officier supérieur, et on en cite plusieurs actions d'éclat qui paraîtraient romanesques si l'histoire n'en attestait la vérité.

en Angleterre, *en Irlande et en France*, fait en 1828 et 1829, en deux volumes [1]. Cette relation fut suivie de ses *Voyages en Allemagne*, *en Hollande et en Angleterre* [2]. Le prince Puckler a publié encore, sous le titre de *Sémilasso*, ses *Voyages à Alger*, *à Bougie*, *Bone*, *Biserte*, *Tunis*, *etc.* [3]. Ces ouvrages sont fort piquants, et l'on y trouve d'excellentes peintures de mœurs.

—

PHILOSOPHIE.

L'Allemagne se vante, à l'exemple de l'ancienne Grèce, de s'être créé à elle seule ses systèmes de philosophie, mais c'est à tort : bien loin de là, elle a subi l'influence de Bacon, suivi le système de Descartes et traduit Locke. Ce qui est exact, c'est que le nombre de ses métaphysiciens surpasse celui du reste de l'Europe. Si la foule d'ouvrages de ce genre qu'on voit éclore chez les Allemands atteste leur amour de la science et de la vérité, elle prouve aussi la facilité avec laquelle cette nation accueille toutes sortes de doctrines, lors même que ses philosophes ne réunissent pas au génie la foi due aux grandes vérités de la religion, soit naturelle, soit révélée.

[1] Munich, 1830.

[2] Stuttgard, 1831.

[3] Stuttgard, 1835, 5 vol. in-8°, avec figures.

Depuis Leibnitz et Wolf, la philosophie allemande s'était partagée en philosophie *dogmatique*, qui partait de principes arbitraires; en *sceptique*, qui mettait en doute la possibilité d'acquérir des connaissances certaines; et en *éclectique*, qui s'efforçait de rassembler les vérités partout où elle les trouvait. Cet état vacillant de la philosophie, *Kant*[1] a tenté de le faire cesser. Le philosophe de Kœnigsberg, ainsi qu'on l'appela, parvint à ébranler d'abord et à détruire ensuite, en partie du moins, les systèmes alors admis en Allemagne; il rassembla, coordonna et réunit en un seul faisceau les principes que son génie méditatif lui avait fait découvrir; il créa un nouveau système qu'on appelle la philosophie critique, ou la philosophie transcendante, et qui est opposée également au scepticisme et au dogmatisme.

Kant publia son système dans trois ouvrages qui sont étroitement enchaînés les uns aux autres, savoir : le traité de l'entendement humain, intitulé *la Critique de la raison pure*[2], livre d'abord froidement accueilli, puis admiré ou attaqué avec passion, et enfin oublié ou décrié à cause de son style et de la lourde terminologie que l'auteur y adopte; *la Critique de la raison pratique*[3], ouvrage qui porte sur la morale, et *la Critique du jugement*[4], qui a pour

[1] Professeur de philosophie, né à Kœnigsberg en 1724, et mort dans la même ville en 1804.

[2] Nouvelle édition, Leipzig, 1818.

[3] Nouv. édit., *ibid*, 1818.

[4] Troisième édition, Berlin, 1799.

objet la nature du beau. La même théorie sert de base à ces trois traités, qui embrassent les lois de l'intelligence, les principes de la vertu et la contemplation du beau dans la nature et dans les arts. Kant fit suivre ces ouvrages de plusieurs autres, parmi lesquels on distingue son *Anthropologie* [1], livre populaire plutôt que scientifique.

Ce métaphysicien, ordinairement obscur et parfois incompréhensible, devient un tout autre écrivain quand il renonce à sa phraséologie insolite. « En parlant des arts et surtout de la morale, son style est presque toujours parfaitement clair, énergique et simple. Comme sa doctrine paraît alors admirable! comme il exprime le sentiment du beau et l'amour du devoir! Avec quelle force il les sépare tous les deux de tout calcul d'intérêt ou d'utilité! Comme il ennoblit les actions par leur source et non par leur succès! Enfin quelle grandeur morale ne sait-il pas donner à l'homme, soit qu'il l'examine en lui-même, soit qu'il le considère dans ses rapports extérieurs; l'homme, cet exilé du ciel, ce prisonnier de la terre, si grand comme exilé, si misérable comme captif [2]! »

Kant parvint, en dépit de ses nombreux adversaires, à fonder une école qui propagea son système. Admis à Kœnigsberg et à Iéna, et de là répandu dans toute l'Allemagne, ce système fut ou mal

[1] Kœnigsberg, troisième édition, 1821.
[2] *De l'Allemagne*, t. III, p. 320.

compris, ou adopté littéralement, ou simplifié, ou amendé, ou complété : toutefois, on le conserva dans son essence. De nombreux écrivains embrassèrent la doctrine de Kant, tels furent : *Hippel*, *Hamann*, *J. Schultz*, *Ch. G. Schultz*, *K. L. Meinhold*, *Jacob*, *Maimon*, *Heydenreich*, *Kiesewetter*, *Hoffbauer*, *Laz*, *Bendavid*, *Erhard*, *Tieftrunk*, *Rehberg*, etc.

D'autres métaphysiciens se créèrent plus tard des systèmes modifiés ou dérivés de celui de Kant, tels furent : *Reinhold*, le père; *Fr. Bouterwek*, un des meilleurs écrivains de l'Allemagne; l'obscur *Bardili; Krug*, le polygraphe; l'estimable *Fries;* le savant *Herbart*, et autres.

Jacobi [1], opposé à Kant, combattit la philosophie critique comme étant trop idéaliste, trop sèche, et la philosophie dogmatique comme menant au matérialisme : penseur plein de génie et passionné pour la vérité, il ne s'attachait à aucune école exclusivement, mais il prit pour guide la conscience et le sentiment religieux. « Oui, dit-il, je mentirais comme Desdemona mourante, je tromperais comme Oreste quand il voulait mourir à la place de Pylade, j'assassinerais comme Timoléon; je serais parjure comme Epaminondas et comme Jean de Witt; je me déterminerais au suicide comme Caton; je serais sacrilége comme David; car j'ai la certitude en moi-même

[1] Né en 1742, mort en 1819. C'est l'auteur de *Woldemar*, roman philosophique dont nous avons parlé, page 307.

qu'en pardonnant à ces fautes selon la lettre, l'homme exerce le droit souverain que la majesté de son être lui confère; il appose le sceau de sa dignité, le sceau de sa divine nature sur la grace qu'il accorde.

» Si vous voulez établir un système universel et rigoureusement scientifique, il faut que vous soumettiez la conscience à ce système qui a pétrifié la vie : cette conscience doit devenir sourde, muette et insensible; il faut arracher jusqu'aux moindres restes de sa racine, c'est à dire du cœur de l'homme. Oui, aussi vrai que vos formules métaphysiques vous tiennent lieu d'Apollon et des Muses, ce n'est qu'en faisant taire votre cœur que vous pourrez vous conformer implicitement aux lois sans exception, et que vous adopterez l'obéissance raide et servile qu'elles demandent : alors la conscience ne servira qu'à vous enseigner, comme un professeur dans la chaire, ce qui est vrai au dehors de vous; et ce fanal intérieur ne sera bientôt plus qu'une main de bois qui, sur les grands chemins, indique la route aux voyageurs [1]. »

Les ouvrages philosophiques qu'a publiés Jacobi sont écrits d'un style vif et concis. Les plus distingués sont ceux qui portent pour titres : *De la Foi* [2]; *Des choses Divines et de leur Révélation* [3].

[1] Traduction de Mme de Staël.
[2] Breslau, 1787.
[3] Leipzig, 1811.

Deux disciples du philosophe de Kœnigsberg s'attachèrent à perfectionner l'œuvre de leur maître, mais dans les doctes investigations qu'ils firent pour trouver un principe qui fût commun à l'être intellectuel et à l'être matériel, dualisme que Kant avait admis, ils arrivèrent chacun à un résultat nouveau. Ils se partagèrent, comme on l'a dit, l'empire que leur maître avait reconnu pour divisé, et chacun a voulu que sa moitié fût tout : en conséquence, chacun s'est créé un système à lui propre. L'un de ces métaphysiciens, *Fichte*[1], exposa, avec profondeur et clarté, sa nouvelle théorie dans les trois ouvrages qu'il intitula : *De la Doctrine des Sciences*[2]; *Fondement de toute la Doctrine des Sciences*[3] et *Rapport sur la véritable essence de la Philosophie*[4]. Fichte publia aussi des traités spéciaux sur le droit naturel, la morale et la religion, ces trois grandes divisions de la philosophie pratique. Il eut des prosélytes nombreux, dont les plus illustres furent *Niethammer* et *Krause*.

Le second disciple de Kant qui se fraya également une route nouvelle, M. *Schelling*[5], conçut le système de l'absolu, qui n'est qu'une espèce de panthéisme. « Dans ce système, dit un de ses biographes, il n'y

[1] Professeur de philosophie, né en 1762, mort en 1814. Il avait épousé la nièce de Klopstock.

[2] 1794 et 1798.

[3] Nouvelle édition, 1802.

[4] Berlin, 1801.

[5] Professeur de philosophie, autrefois disciple zélé de Fichte, et son successeur à la chaire d'Iéna, né en 1775.

a d'existence réelle qu'une seule existence, absolue, inconditionnelle, infinie, et par conséquent une seule idée; l'univers et l'homme ne sont que des expressions figurées, des emblèmes, des épreuves du type qui est invisible. L'univers est un immense poëme épique, où la nature et l'homme, toujours en contraste l'un avec l'autre, présentent, sous toutes les faces, l'idée première et directrice. Ce poëme n'a jamais commencé, il ne finira jamais; il n'a ni épisode, ni hors-d'œuvre, ni défauts, ni beautés. Les siècles, et de plus grandes époques encore, sont autant de chants de ce poëme; chacun de nous est un mot, qui n'a pas de sens en lui-même, et qui n'en a que dans l'ensemble. Rien n'est à nous, tout en nous est ombre ou emprunt, nous sommes les accidents de la substance universelle. Schelling établit trois périodes de l'histoire, qui n'est autre chose qu'une révélation progressive de l'absolu. Le principe de cette division repose sur l'opposition entre destinée et providence, entre lesquelles se trouve la nature comme point de transition ou chaînon intermédiaire. Dans la dernière période (celle de la providence), la marche des événements qui, dans les deux premières, ne s'était manifestée que sous les formes d'une destinée aveugle et d'un développement soumis aux lois de la nature, se manifestera comme providence, et Dieu s'y révélera d'une manière toujours plus complète. » Schelling a développé sa doctrine dans les ouvrages intitulés : *Idée d'une philosophie de la na-*

ture [1]; *De l'Ami du monde* [2]; *Première Esquisse du système de la philosophie de la nature* [3], et *Système de l'idéalisme transcendantal* [4].

Des écrivains distingués se rangèrent sous la bannière de ce nouveau chef de secte, tels furent : *Oken*, *Gœres*, *Troxler*, *Windischmann*, *Steffens*, etc., etc.

Nous arrivons enfin à un illustre philosophe, notre contemporain, *Hegel*, penseur profond qui a créé le système le plus prôné et le moins compris [5]. Ce célèbre métaphysicien, après avoir professé à plusieurs universités, accepta une chaire de philosophie à Berlin [6]. C'était celle de Fichte. Singulière destinée pour les deux adversaires de ce philosophe : l'un, Hegel, le remplaça à Berlin; l'autre, Schelling, l'avait remplacé à Iéna. C'est de cette dernière ville que, dès 1802, ils avaient porté ensemble les coups les plus rudes au système de Fichte. L'un et l'autre avaient commencé par le professer; l'un et l'autre s'étaient persuadé que Fichte avait fait faire un grand pas au problème principal de Kant. Ce problème était de

[1] Leipzig, 1797, 2 vol. in-8°. Deuxième édition, avec ce titre : *Introduction à l'étude de la philosophie de la nature* (Landshut, 1805, in-8°).

[2] Hambourg, 1798, in-8°. Réimprimé, 1806 et 1809.

[3] Iéna et Leipzig, 1799, in-8°.

[4] Tubingue, 1800, in-8°.

[5] Né en 1770, mort en 1831. Ses œuvres ont paru à Berlin, 1832 et années suivantes.

[6] Nous reproduisons ici sur Hegel un article que M. Matter a publié dans le *Dictionnaire de la Lecture*.

distinguer nettement ce qui, dans nos connaissances, vient du *sujet pensant*, de ce qui vient de l'*objet pensé*, en d'autres termes, de légitimer la réalité de ce que le sujet pense de l'objet. Ce problème, Kant avait fait d'inutiles efforts pour le résoudre; nulle solution ne lui avait réussi, et, sur le point de tomber dans l'idéalisme, il avait fui à l'aspect de ce fantôme. Fichte, moins sage que son maître, avait précisément embrassé ce fantôme; mais par la puissance de sa parole et le savant entraînement de ses déductions, il avait caché l'abîme au dessus duquel il le tenait suspendu. Hegel fit scission avec Schelling, son ami et son maître. Cependant il s'aperçut bientôt le premier que celui-ci s'écartait du successeur de Kant et le dépassait. Pour en convaincre Schelling et Fichte, aussi bien que le public, il composa son célèbre ouvrage *De la différence entre le système de Fichte et celui de Schelling*. Nous l'appelons *célèbre*, non qu'il soit d'une grande supériorité, il est au contraire une des plus faibles productions de Hegel, mais parce qu'il fit éclater une des plus fameuses scissions dans les annales de l'école kantienne. Pour soutenir leur défection, Hegel et Schelling fondèrent un journal spécial de philosophie, et pendant quelque temps ces deux puissantes intelligences marchèrent parfaitement d'accord. Cependant Hegel ne tarda pas à s'éloigner de son ami. La formule qui résumait le *schellingianisme* de cette époque, car Schelling a eu plusieurs époques, était alors la parfaite identité

de l'objet et du sujet, ou la *non-différence* de deux choses si différentes en apparence et si nettement distinguées dans les systèmes antérieurs, surtout dans celui de Kant. L'identité, disait Schelling, est la nature même de l'absolu, c'est son essence la plus pure; et cet absolu, qui n'est autre que l'Etre suprême, ou Dieu, est connu par la raison absolue, qui est précisément aussi une non-différence; car elle est l'identité du sujet et de l'objet. Absolue, la raison connaît; elle ne pense pas, elle voit. Or, ce fut précisément cette intuition intellectuelle, qui soutenait tout le système de Schelling, que Hegel reconnut tout à coup pour une hypothèse, hypothèse qui pouvait être la vérité, mais qui n'était ni justifiée ni établie par la science. Hegel résolut de l'établir et de la justifier, et sa prétention, plus que sa doctrine, le détacha de Schelling. Comme son ami, il trouva dans l'unité du subjectif et de l'objectif, de l'idéal et du réel, la vérité absolue, et la philosophie fut pour lui la science de la raison qui a conscience d'elle-même, en tant qu'elle est *l'être dans l'idée. L'idée pure est l'être pur.* Telle est la base de tout le système. Sa base jetée, Hegel réduit à ces trois branches toute la philosophie spéculative : *logique*, ou science de l'idée considérée en elle-même; *philosoph e de la nature*, ou science de l'idée dans son union avec l'objet, son état de *hétéron einai;* philosophie de l'intelligence, ou science de l'idée qui revient de l'objet sur elle-même. Science de l'idée pure, de l'idée considérée en elle-même, de l'idée

analysée comme élément de la pensée, la logique a pour objet cette pensée et ses modifications ; mais elle n'est pas pour cela une science purement *formale;* elle ne se borne pas à examiner l'activité du sujet pensant; elle embrasse, au contraire, cette activité dans toute sa puissance et dans toute son étendue; elle occupe la place de l'ancienne métaphysique. De l'idée considérée en elle-même, qui est l'objet de la logique, la science passe à l'idée considérée dans le *hétéron einai*, qui est l'objet de la philosophie de la nature. Cette étude complète la logique, mais a besoin à son tour d'être complétée par une autre. En effet, quand l'idée s'est analysée dans le sujet et dans l'objet, elle a besoin de se ressaisir dans son unité, dans sa réalité; car là est le vrai, l'être, l'absolu. On le voit, entre Hegel et Schelling, la différence n'était pas, à cette époque, dans les conclusions, elle était dans les prémisses et dans la démonstration. Plus tard, Schelling gardant le silence, et Hegel enseignant dans la plus célèbre des universités d'Allemagne, publiant une série d'ouvrages remarquables, le schisme devint à la fois plus éclatant entre eux et plus favorable au second de ces penseurs. Pendant les quinze dernières années, Hegel fut considéré comme le premier métaphysicien de l'Allemagne, et ses disciples appliquèrent sa doctrine à toutes les études, à l'histoire, à la littérature, à la jurisprudence, à la théologie, aux sciences naturelles. Hegel était sans doute un homme d'une haute intelligence,

mais, comme Schelling et Fichte, il faussa l'école de Kant, que tous trois prétendaient continuer, en mêlant à l'esprit de critique et d'analyse qui la distingue je ne sais quelle audace de poésie mystique et de conception orientale qui a fait, sans doute, la fortune, mais qui fait aussi la condamnation de leurs systèmes. En effet, ce même enthousiasme qui domina les trois philosophes et qui les porta tous trois à déclarer leur doctrine le dernier mot de la science, la vérité absolue, leur a fait, sans doute, un grand nombre d'adeptes dévoués, mais, en leur inspirant aussi une sorte de mépris pour les intelligences vulgaires, il a donné à leur langage quelque chose de dur et de mystérieux qui leur a beaucoup nui auprès de leurs contemporains, et qui leur nuira bien plus auprès de la postérité. Hegel, sous ce rapport, est même inférieur à Fichte, que déjà on a cessé de lire, et à Schelling, à qui l'on demande de nouvelles compositions. Avant de se rendre à l'université de Heidelberg, Hegel avait annoncé à Voss, le traducteur d'Homère, le dessein de populariser la philosophie (en Allemagne sans doute), comme Voss et Luther y avaient popularisé Homère et la Bible. Jamais dessein plus noble n'a plus complétement manqué. Hegel écrit non seulement sans grace, mais sans clarté, et les éditeurs de ses œuvres reconnaissent sans hésitation ce défaut; seulement ils l'attribuent à la hauteur de la pensée et aux *licences de ponctuation* que prennent naturellement les esprits supérieurs.

Hegel lui-même n'ignorait pas et ne déplorait pas cette obscurité ; il consolait ses auditeurs du chagrin de ne le pas comprendre par les difficultés de la matière et l'intelligence qui leur viendrait plus tard. L'événement le justifiait, il faut le croire, car il eut des disciples nombreux et des partisans fanatiques, qui lui attribuèrent dans leur enthousiasme tout le génie réuni des plus grands philosophes de l'antiquité [1]. Hegel eut aussi de violents adversaires, et l'exagération de la haine ne fut pas moins grande à son égard que celle de l'amour. On lui reprocha d'enseigner le spinosisme et de professer les opinions les plus antilibérales et les plus désolantes pour l'humanité. Il n'en était rien. Il disait à la vérité : ***Tout ce qui est raisonnable est réel*, *et tout ce qui est réel est raisonnable ;*** mais dans ces mots il combattait d'absurdes rêveries et de vaines conceptions sur ce qui pourrait être métaphysiquement; il ne parlait ni politique ni morale. On a pu abuser de sa philosophie pour recommander certaines doctrines politiques; il n'a pas posé sa philosophie pour ces doctrines. En général, Hegel n'a pas trouvé d'adversaires dignes de lui; Jacobi et Krug, qu'il avait le plus maltraités, étaient l'un et l'autre hors d'état de le combattre de manière à le redresser, quelque envie qu'ils en eussent l'un et l'autre. Sept des amis les plus distingués [1]

[1] *V.* Mussmann, *Dissertatio de idealismo seu philosophiâ ideali* (Berlin, 1826).

du philosophe de Berlin se sont constitués les éditeurs de ses œuvres. Cette collection, dont la publication a commencé peu de mois après la mort de Hegel, se compose jusqu'à présent de dix-sept volumes in-8°. Nous y signalerons les ouvrages suivants : I. *Foi et Science*, *ou Analyse critique des systèmes de Kant, Jacobi et Fichte*. II. *Différence entre le système de Fichte et celui de Schelling*. Un ouvrage trop laudatif de Reinhold sur l'état de la philosophie allemande au commencement de ce siècle avait provoqué cette composition. III. *De la philosophie de la nature* (c'est le système de Schelling qu'on désigne ainsi en Allemagne) dans ses rapports avec la philosophie en général. IV. *Sur l'enseignement du droit naturel*. V. *Phénoménologie de l'esprit*. C'est un traité de philosophie, et c'est, après l'*Histoire de la philosophie* du même auteur, celui de ses ouvrages qui mérite le plus d'attention. VI. *Logique*. L'auteur, au moment où il mourut, se proposait de revoir cette composition, qui est, à proprement parler, un traité de métaphysique, où il examine l'être, l'absolu, la substance, la cause, etc. VII. *Science du Droit*. C'est un des meilleurs ouvrages de Hegel, et c'est celui de tous dont le style est le moins négligé...... VIII. *Esthétique*. C'est un cours de Hegel, et les professeurs de philosophie font communément des leçons de critique littéraire et artistique en Allemagne..... IX. *Philosophie de la religion*. C'est une des compositions les plus remarquables de

Hegel, quoiqu'elle ne soit publiée que d'après les cahiers de ses auditeurs; mais c'est moins un ouvrage de théorie qu'un livre d'histoire. X. *Histoire de la philosophie*. Très incomplète, surtout pour les derniers temps, cette production mérite cependant d'être mise avec la *Phénoménologie de l'esprit* à la tête des écrits de Hegel. Mais il ne faudrait pas essayer de nous en donner une traduction; on ne traduit pas Hegel. XI. *Mélanges, analyses et critiques*, articles publiés dans les journaux sur les ouvrages de quelques philosophes contemporains, etc.

Nous citerons ici *Gœschel* (Ch. Fr.) comme l'un des écrivains qui ont défendu avec le plus de zèle les doctrines de Hegel.

Tous les systèmes que nous avons effleurés appartiennent à l'histoire de la philosophie : notre mission a dû se borner à indiquer plus qu'à analyser les principales productions philosophiques, et seulement sous le rapport de l'influence qu'elles ont exercée sur les lettres germaniques.

Quant à l'histoire de la philosophie, l'Allemagne est riche en bons livres de ce genre. M. Cousin a traduit l'*Histoire de la philosophie* par *Tennemann*, M. Tissot a traduit celle de *Ritter*, et sans doute on essaiera de traduire un jour l'Histoire de la philosophie allemande depuis Kant, par M. *Michelet* (de Berlin).

Outre les ouvrages originaux qu'elle produit elle-même, l'Allemagne traduit avec soin les livres les

plus remarquables qui paraissent à l'étranger. *Tennemann* a traduit l'*Histoire comparée des systèmes de philosophie* par M. de Gérando. M. *Dœrner* a traduit l'*Histoire du gnosticisme* par M. Matter, et ce travail est un chef-d'œuvre de style.

La philosophie embrassant la religion et la morale pratique, nous citerons encore les *Heures de recueillement*[1]. Cette production s'adresse au cœur plutôt qu'à l'esprit : elle a un mérite plus que littéraire ; c'est une œuvre religieuse et morale dont l'objet est d'apporter une sainte consolation à toutes les douleurs, de verser du baume sur toutes les blessures. Nous ne résistons pas au besoin de citer ici quelques unes des paroles onctueuses de cet apôtre, qui, dans son humilité, a dédaigné l'honneur de se faire connaître[2] : « Souvent, dit-il, l'attachement à la vie n'est qu'un trop vif amour et une sollicitude excessive pour ceux que nous délaissons. Nous frémissons devant la mort, parce qu'elle nous arrache des bras d'une compagne fidèle, d'un tendre époux. Nous frémissons devant la tombe, parce qu'en y descendant nous abandonnons des enfants chéris, qui, devenus orphelins, demeureront sans appui, sans protecteur. Le jeune homme, le célibataire, qui ne laisse pas d'affections derrière lui, quitte le monde

[1] Arau, 1809. Depuis, il a paru de nombreuses éditions de cet ouvrage, et on l'a traduit en français.

[2] On attribue cet ouvrage au curé Keller, et l'on prétend que Zschokke en a révisé le style.

avec moins de regret que le père et la mère, dont l'œil mourant se reporte avec douleur sur des enfants qu'ils quittent à jamais. Toutefois, ce motif ne doit pas leur faire redouter le trépas, ni abattre leur résignation magnanime. Ce ne fut pas vous, ô père, ni vous, ô mère, qui avez protégé vos enfants jusqu'à ce jour, ce fut la main de Dieu, ce Dieu qui est le père des orphelins et qui prend soin même du vermisseau. Si ce Dieu a résolu de faire la prospérité de vos enfants, aucune puissance humaine ne s'y opposera. C'est sa providence et non la faible volonté de l'homme qui l'assurera. Lorsque la voix de Dieu vous dira de quitter votre famille, hâtez-vous, rejoignez joyeusement votre père céleste. Dans une meilleure vie, il vous ramènera vos enfants. »

En terminant ici notre article sur la philosophie, cette science qui est la plus sublime de toutes les études, puisque seule elle n'est limitée ni par l'espace ni par le temps, qu'il nous soit permis de faire une réflexion qui part du cœur bien plus que de l'esprit sur cette grave matière, et en particulier sur les *Heures de recueillement*. Tout est éphémère dans la vie humaine, hors l'intelligence, qui est immuable et impérissable, comme l'essence divine dont elle émane. Si, dans le monde physique, il n'y a que des vérités relatives, dans le domaine de l'entendement il en est d'absolues. En effet, avoir froid ou chaud, éprouver de la douleur ou du plaisir, ce sont là des sensations qui sont subordonnées entièrement à no-

tre faible organisation et à la mobilité des éléments. Mais les notions que nous puisons dans l'étude de la géométrie, par exemple, et à l'aide desquelles l'homme mesure la distance et la grandeur des astres, ce sont là des vérités absolues qui sont de tous les siècles et de tous les mondes. Un être qui serait purement matériel saurait-il comprendre des vérités de ce genre? Non, la divine intelligence dont notre ame est douée relève l'humanité quand la matière vient à la dégrader. La physique, par ses lois de décomposition, fait de notre corps arrivé à sa plus parfaite maturité, qui est la mort, un objet d'horreur pour nos semblables, même pour un fils, pour un père et une mère. Notre raison ne serait-elle pas en droit de demander compte à un Dieu de bonté d'une telle humiliation, d'une flétrissure aussi misérable s'il n'y avait pas au delà du tombeau un avenir pour cette intelligence, qui est la plus noble partie de nous-même? Que le philosophe sceptique hésite à dire avec Horace : *Impavidum ferient ruinæ*; plus heureux, le sage qui est religieux voit au bout de sa carrière terrestre la palme qui l'attend sur l'autre rive. Cette confiance sublime a guidé l'Epictète allemand dans la composition de ses touchantes *Heures de recueillement*[1].

[1] L'exilé de Sainte-Hélène, celui qui avait commandé au monde, puisa, quand il dut le quitter, ses dernières consolations dans sa croyance en Dieu. « Quelques jours avant sa mort *, rapporte un de

* 5 mai 1821.

OUVRAGES PÉDAGOGIQUES.

La pédagogie, branche très importante de la philosophie pratique, exerce une influence décisive sur la culture intellectuelle d'une nation, et particulièrement sur le progrès de ses lettres : nous avons cru par conséquent devoir consacrer un article spécial à cette science de l'éducation dans laquelle, il faut l'avouer, l'Allemagne a une supériorité incontestable sur les autres nations de l'Europe [1].

En tête des derniers *pédagogues* d'Allemagne, nous nommerons *Pestalozzi* [2], qui est devenu non

ses historiens, Napoléon dit au prêtre Vignani, qui lui administra le sacrement de l'extrême-onction : « Je ne suis ni philosophe, ni incrédule; je crois en Dieu, je suis de la religion de mon père ; n'est pas athée qui veut. Je suis né dans la religion catholique, je veux remplir les devoirs qu'elle impose et recevoir les secours qu'elle administre. » Il se tourna alors vers son médecin, Antommarchi, qu'il soupçonnait d'incrédulité, quoique le docteur repoussât cette inculpation : « Pouvez-vous la pousser à ce point? lui dit-il, pouvez-vous ne pas croire en Dieu? Car enfin tout proclame son existence, et puis les plus grands esprits l'ont crue. » Qu'on nous pardonne cette note, qui ne nous a pas semblé déplacée ici, et qu'on nous permette encore de citer ce mot de Gœthe : « L'homme qui meurt est un astre couchant qui se lève plus radieux sur un autre hémisphère. »

[1] On rencontre partout en Allemagne des personnes qui savent le français, même dans la classe des artisans, et un homme qui ne sait pas lire y est aussi rare que l'est chez nous un sourd-muet. Mais ce qui vaut mieux chez ce bon peuple, que Tacite reconnaîtrait encore dans ses descendants, c'est que sa culture morale et religieuse surpasse même sa culture intellectuelle.

[2] Né à Zurich en 1745, mort en 1827. Ses œuvres complètes parurent à Stuttgard et Tubingue, 1819-1824, 12 vol.

moins célèbre par sa nouvelle méthode pour l'instruction de la jeunesse que par son dévouement. Il publia d'abord *Lienhard et Gertrude*[1], roman pédagogique à la portée des dernières classes de la société, et que même les plus élevées se sont empressées de lire. Cet ouvrage a été traduit dans presque toutes les langues, et il n'est peut-être aucun livre, on l'a dit, où l'heureuse influence de la probité, de l'amour de l'ordre et du travail, de la piété sans superstition, et d'une bienfaisance éclairée, ait été présentée au peuple avec autant de clarté et d'une manière plus persuasive : tout y inspire des affections douces et l'amour de la vertu. Pestalozzi fit succéder à *Lienhard et Gertrude* un grand nombre d'autres ouvrages dont nous mentionnerons les plus importants, savoir : *Lecture de Lienhard et Gertrude, faite par Christophe à Elise, et leurs remarques pendant la lecture*[2]; *Lettres sur l'éducation des enfants de parents indigents; Mes Réflexions sur la marche de la nature dans l'éducation de l'espèce humaine*[3]; *Images pour mon abécédaire, ou Eléments de logique pour mon usage* : ce dernier volume est un recueil de fables ingénieuses avec des moralités appropriées au jeune âge[4].

Pestalozzi fit école : ses disciples, tels que *Gruner*, *Zeller*, *Herbart*, *Himly*, *Tillich*, *Ewald*, *Turk*,

[1] Leipzig, 1781–1787; et Zurich, 1791–1792.
[2] Dessau, 2 vol. in-8°.
[3] Zurich, 1797, 1 vol. in-8°.
[4] *Voy.* sur Pestalozzi, *L'Instituteur primaire*, par M. Matter.

Plamann, répandirent les principes de leur maître, soit en publiant des livres élémentaires, soit en fondant des institutions pédagogiques, ou bien en combattant, dans des écrits polémiques, les adversaires de la méthode de Pestalozzi, adversaires au nombre desquels se signalèrent *Steinmuller*, *Snethlage*, *Muller*, *Werkmeister*.

D'autres écrivains contemporains de Pestalozzi, quoique adversaires de sa méthode, exercèrent une influence plus paisible et plus durable sur l'éducation nationale et sur le système scolaire de l'Allemagne, tels furent : *Overberg*[1], *Niemeyer et MM. Diesterweg*, *Harnisch*, *Natorp*, *Zerrenner* et *Schwartz*. Ce dernier écrivain a donné, en un volume, la *Théorie de l'organisation des écoles;* en deux autres, l'*Histoire générale de l'éducation et de l'enseignement*, et en deux autres encore, la *Théorie de l'instruction publique et particulière*. Ces ouvrages sont fort estimables.

ROMAN ET CONTE.

Ce genre mixte qui forme la transition de la poésie à la prose, et auquel appartient un des plus anciens monuments de notre littérature[2], ce genre a fait

[1] Né en 1751, mort en 1826.

[2] Le premier de nos romans, celui du Brut, fut composé au milieu du XIIe siècle, sous le règne de Louis-le-Jeune, à la cour d'Éléonore d'Aquitaine.

éclore chez les Allemands un nombre prodigieux d'ouvrages. Nous allons en faire connaître les plus remarquables.

En première ligne figurent les *Souffrances du jeune Werther*, par Gœthe. L'auteur, dans ses mémoires [1], rend un compte fort intéressant de ce célèbre roman qui a été traduit dans toutes les langues de l'Europe [2]. Le suicide du jeune Jérusalem, fils du célèbre prédicateur de ce nom, et une tendre affection que Gœthe eut lui-même pour une jeune femme mariée [3], donnèrent lieu à cette dangereuse composition, dont une excellente parodie, représentée sur le théâtre des Variétés, a fait justice parmi nous. On a du même écrivain les *Années d'apprentissage de Guillaume Meister*, dont l'*Alfred* de M. Sevelinges est une heureuse imitation; puis les *Années de pérégrinations*, et les *Affinités électives*.

Un célèbre dramaturge, Kotzebue, dont nous avons parlé plus haut, a composé plusieurs romans, dont celui qui est intituté les *Malheurs de la famille d'Orthenberg* est le meilleur. On a de Wachenroder les *Confidences d'un moine philotechnique* et le *Pélerinage de Sternbald*, bons romans à la composition desquels M. Tieck eut une grande part. Novalis a publié *Henri d'Ofterdingen* qu'il n'a pas terminé, et c'est bien dommage. Entre autres ouvrages de ce

[1] Œuvres complètes de Gœthe, t. III, p. 486.

[2] Il l'a été en français par Aubry, Dejaure, Sevelinges et Labédoyère.

[3] Mademoiselle de La Roche.

genre, Arnim[1] a laissé la *Vie amoureuse d'Hallin*, la *Comtesse Dolorès* et la *Vie du jeune Wunderhorn*, qu'il a écrite de compagnie avec Clément Brentano, et qui renferme un trésor d'anciennes chansons populaires. *Undine* et l'*Anneau magique* de M. de la Motte-Fouqué, poëte lyrique, sont des compositions de premier rang.

Nous devons citer encore *Cathon d'Heilbronn*, roman dialogué, par Henri de Kleist[2]; l'*Histoire de Pierre Clausès* et le *Voyage à Brunswick*, par Knigge, écrivain sur lequel nous reviendrons; des *Contes*, *Alwin et Théodore*, et l'*Ecole des Femmes*, par M. Jacobs[3]; *Lowel*, *Pierre Leberecht*, *Phantasus* et des *Nouvelles*, par M. Tieck.

—

CRITIQUE ET HISTOIRE LITTÉRAIRE.

De toutes les nations européennes, celle qui écrit le plus a dû produire un grand nombre d'ouvrages de critique et d'histoire littéraire, et l'Allemagne est en effet d'une incroyable fécondité dans cette branche de la littérature. Le cadre que nous avons posé

[1] Né en 1781, mort en 1832.

[2] Né en 1776, mort en 1811. M. Tieck a publié ses œuvres (Berlin, 1821 et 1826, 3 vol.).

[3] Bibliothécaire à Gotha, né en 1794. Ses œuvres ont paru dans la même ville en 1822 et années suivantes.

à ce tableau ne nous permet ici que de signaler les grandes notabilités de ce genre.

Gœthe, dont le nom se représente dans toutes les branches des lettres, a fait une foule d'articles de critique [1]. Ses ouvrages intitulés *Winckelmann* et *Cellini* appartiennent aussi à cette catégorie.

Schiller a publié également des articles remarquables de critique; mais il y fonde trop souvent ses théories et ses jugements sur l'obscur système de Kant, dont il était un zélé prosélyte [2].

Une autre illustration de nos temps, Herder, offre dans son *Andrastéa* [3] une suite de mélanges sur la littérature, la philosophie et la morale. Ses dissertations *De l'origine de la langue* [4], et *Des causes de la dégradation du goût* [5], ont été couronnées par l'académie des sciences de Berlin. Son *Traité de la poésie hébraïque* [6], dont le pieux auteur avait conçu le plan dans sa jeunesse, n'est pas achevé; mais il n'existe dans la littérature moderne aucun livre qui peigne mieux l'antique Orient des patriarches. On ne doit pas songer à traduire cet ouvrage dans notre langue, mais en le fondant en un seul avec celui de l'évêque

[1] On les trouve réunis dans les tomes IV et V de ses œuvres, édition des frères Tétot.

[2] Ces articles sont rassemblés dans le deuxième volume de ses œuvres, même édition.

[3] Leipzig, 1801-1803, 5 vol. in-8°.

[4] Berlin, 1772, in-8°.

[5] 1773.

[6] Dessau, 1782, 2 vol.

Lowth, connu sous le même titre, on fournirait aux études morales et religieuses, dont le besoin se réveille, un des aliments les plus utiles.

Le célèbre traducteur d'Homère, Voss, a publié sur la théorie des belles-lettres et sur leur histoire divers ouvrages, parmi lesquels on relit toujours avec plaisir ses *Lettres sur la mythologie*[1]. On a de M. Auguste Schlegel un *Cours de littérature dramatique*[2], et de son frère Charles, une *Histoire de la Littérature ancienne et moderne*[3]. L'*Examen critique* publié par Guillaume de Humboldt *du poëme d'Hermann et Dorothée* renferme des considérations ingénieuses sur la poésie. Falkmann, Pœlitz et Reinbeck ont donné de bons ouvrages sur l'art d'écrire. Bouterwek[4] a publié un *Traité d'esthétique*[5] et une *Histoire de la poésie et de l'éloquence modernes*[6]. On estime les *Dialogues sur le beau*[7] par Solger[8], et le *Cours d'esthétique*[9] du même écrivain. Meusel[10] a composé l'*Allemagne littéraire*[11], vaste et précieux répertoire, et

[1] Deuxième édition, Stuttgard, 1827, 3 vol. in-8°.

[2] Deuxième édition, Heidelberg, 1817.

[3] Vienne, 1815, 2 vol.

[4] Professeur de philosophie, né en 1776, mort en 1828.

[5] Troisième édition, Leipzig, 1824, 2 vol.

[6] Gœttingue, 1801–1819, 12 vol.

[7] Berlin, 1815, 2 vol.

[8] Né en 1780, mort en 1819. Ses œuvres posthumes ont paru à Leipzig en 1826, 2 vol.

[9] Berlin, 1829. Ce cours a été publié par Heyse.

[10] Célèbre bibliographe et érudit, né en 1743, mort en 1820.

[11] Lemgo, 1796-1821, 18 vol. Lindner publia les vol. 19, 20 et 21, ainsi que deux volumes de suppléments. *Ibid.*, 1823-1834.

Ersch, un ***Manuel de la littérature allemande***, depuis le milieu du XIXe siècle jusqu'à nos jours, bibliographie qui est un modèle de classification, d'ordre et d'exactitude [1].

Nous mentionnerons encore le ***Manuel d'histoire de la littérature universelle*** [2] et le ***Cours d'histoire de la littérature allemande*** [3] par Wachler ; l'***Aperçu des principaux écrivains allemands***, de Lessing à nos jours, par Kunisch [4] ; le ***Tableau chronologique de l'histoire de la langue et de la littérature allemandes***, par Ch. F. Arnim [5] ; et le *Lexique* des poëtes et des prosateurs allemands par Jœrdens [6].

Stœber [7] et Koch [8], MM. Koberstein [9] et Heinsius [10], ont enrichi la science de bons abrégés de l'histoire littéraire d'Allemagne, et l'on doit à M. W. Menzel, que nous avons cité honorablement à notre article d'***Histoire***, un ouvrage qu'il a intitulé : ***la Littérature allemande*** [11], livre spirituel et profond, qui aurait encore plus de mérite si l'auteur se fût abstenu des

[1] Nouvelle édition, Leipzig, 1822-1828, 2 vol.
[2] Troisième édition, Leipzig, 1833, 4 vol. in-8°.
[3] Deuxième édition, Francfort-sur-Mein, 1834, 2 vol. in-8°.
[4] Leipzig, 1822, 2 vol. in-8°.
[5] Leipzig, 1831, 3 vol. in-4°.
[6] Leipzig, 1806-1811, 6 vol. in-8°.
[7] *Hisoire abrégée des belles-lettres allemandes*. Paris et Strasbourg, 1826.
[8] Deuxième édition, Berlin, 1795-1798.
[9] Nouvelle édition, Leipzig, 1830, in-8°.
[10] Cinquième édition, Berlin, 1835, 1 vol. in-8°.
[11] Deuxième édition, Stuttgard, 1836, 4 vol. in-8°.

personnalités qu'il se permet trop souvent dans les jugements qu'il porte sur les écrivains.

—

TRADUCTIONS EN PROSE.

Les bonnes traductions, on le sait, enrichissent une langue et exercent sur les lettres une heureuse influence. Les Allemands, s'ils produisent beaucoup, traduisent encore davantage.

Le docteur *Schulz* et plusieurs autres ont traduit les ouvrages de M. Cousin sur l'instruction publique en Prusse et en Hollande. Le docteur *Buss* a fait une traduction belle et fidèle de l'ouvrage de M. Matter, *De l'influence des mœurs sur les lois*. On a traduit de même les belles compositions historiques de MM. Guizot, Thiers et Mignet.

Frédéric Schlegel a traduit le roman de *Corinne*, de Mme de Staël[1]; M. *Tieck*, le *Don Quichotte* de Cervantes, et l'ancien théâtre anglais; *Frédéric de Stolberg* les *Dialogues choisis de Platon* [2]; enfin *Schleiermacher* a publié une traduction des œuvres de ce philosophe [3].

[1] Berlin, 1807, 4 vol.

[2] 1793, 3 vol.

[3] Deuxième édition, Berlin, 1817-1828, 6 vol. in-8°.

—

GRAMMAIRE ET LEXICOLOGIE.

Dans ces derniers temps (de 1803 à nos jours) la langue allemande a été cultivée avec un grand succès. Les beaux travaux des Fulda et des Adelung ont été continués avec talent et persévérance. L'histoire est devenue pour les nouveaux grammairiens un flambeau propre à les diriger utilement dans leurs investigations.

En tête des plus infatigables philologues de l'époque nous placerons MM. Jean Grimm, dont on a une grammaire devenue classique [1], et Graff, auteur d'un vocabulaire du vieux allemand, qui est un vaste et savant travail [2]. Après eux se remarquent Eberhard, Maas et Jean, qui ont publié d'estimables ouvrages sur les synonymes allemands [3]. Guillaume de Humboldt a composé des dissertations sur l'étude comparative des langues [4]; sur l'origine des formes grammaticales et leur influence sur le développement des idées [5]; sur le duel grammatical [6], et d'au-

[1] Gœttingue, 1819-1831, 3 vol. in-8°.

[2] Berlin, 1834.

[3] On doit à Eberhard l'*Essai sur les Synonymes* (Halle, 1795, 6 vol.); à Maas l'ouvrage intitulé : *Sinnverwandte Woerter* (Halle et Leipzig, 1818 et années suivantes, 6 vol. in-8°), et à Jean celui qui a pour titre : *Bereicherung des hochdeutschen Sprachschatzes* (Leipzig, 1806, in-8°).

[4] Berlin, 1821.

[5] *Ibid.*, 1823.

[6] *Ibid.*, 1828.

tres travaux utiles qui sont insérés dans les *Recueils périodiques* et dans les *Mémoires de l'Académie des sciences de Berlin*. On a de Campe et de M. Heinsius de bons dictionnaires de la langue allemande [1]. On doit au même Campe un *Vocabulaire des mots étrangers* [2]; à M. Kolbe un *Traité sur le mélange des mots* [3]; et un autre intulé : *De la richesse des langues allemande et française* [4]. Ces ouvrages ont contribué beaucoup à l'épuration de la langue allemande.

[Parmi les grammairiens et les lexicographes secnodaires, on distingue : MM. Becker, Benary, Grotefend, Herling, Heyse, Oertel, Pott, Reinbeck, Schmeller, Schmitthenner, Schwenk, Vater et Wullner. Nous devons aussi une mention honorable aux éditeurs, traducteurs et commentateurs d'anciens ouvrages écrits en vieux allemand, tels que MM. Docen, Graeter, Hagen, Lachmann, Lassberg, Massmann, Mone, Primisser, Rosenkranz, Simrock, Wackernagel, Zahn et Zeune.

[1] Celui de Campe a paru à Brunswick, 1807–1811, 5 vol. in-4°, et celui de M. Heinsius, à Hanovre, 1818-1822, 4 vol. grand in-8°.

[2] Deuxième édition, Brunswick, 1813.

[3] 1809–1810, in-8.

[4] 1806, 2 vol.

HUMANITÉS, ÉRUDITION ET PHILOLOGIE.

La littérature allemande, de même que celle des autres nations modernes, a ses modèles dans les anciens classiques, et la science philologique, qui, dans son acception la plus générale, embrasse la grammaire, la lexicologie, la critique, l'art herméneutique et l'archéologie, a été et sera toujours le fondement de toute culture littéraire. Sans doute les travaux que l'on doit dans cette partie aux savants allemands ne sont pas du domaine des belles lettres; toutefois il convient de les mentionner ici, en raison de l'immense influence qu'ils ont exercée et qu'ils produiront toujours sur la littérature allemande; cette influence a été d'autant plus profonde que l'Allemagne occupe dans la république des letres un rang plus distingué. Il faudrait des volumes entiers pour présenter la seule nomenclature des ouvrages que ce pays laborieux et persévérant a produits, dans ce genre : nous devons nous borner en conséquence à en iodiquer ici sommairement quelques-uns des plus remarquables.

Outre les Lessing, les Winckelmann, Voss, Schleiermacher et Guillaume de Humboldt, que nous avons mentionnés ailleurs, nous citerons les travaux devenus européens de l'archéologue *Heyne*[1],

[1] Professeur de Gœttingue, né en 1725, mort en 1812.

qui est connu de tous les admirateurs de Virgile, par le commentaire qu'il a publié sur ce grand classique; de MM. *Passow* et *Schneider*, qui ont composé des lexiques grecs; de *Scheller* et *Bauer*, à qui l'on doit des dictionnaires latins. Ces vastes travaux sont généralement estimés.

On a, sur l'idiome grec, de bons ouvrages de MM. *Buttmann* et *Thiersch*: tous les humanistes connaissent les investigations utiles que MM. *Brœder* et *Grotefend* ont faites sur la langue latine.

M. Bopp [1] a publié une *Théorie raisonnée de la langue sanscrite* [2], qu'estiment beaucoup les amateurs de l'ancien idiome des Brahmanes. Parmi les livres d'érudition qu'on doit à M. Hermann, on distingue ceux intitulés : *De metris* et *de emendendâ ratione græcæ grammaticæ*, dont l'Institut a fait un juste éloge dans son rapport présenté en 1810. Le *Manuel de littérature biblique* que fit paraître M. Bellermann est entre les mains de tous les théologiens qui s'appliquent à la science. M. Bœttiger, savant archéologue. est connu par ses ouvrages sur les beaux-arts et la vie domestique des anciens, et Aloïs Hirt, par ses écrits sur l'architecture antique. Enfin, MM. F. Jacobs et Bœckh ont fait de savantes investigations sur l'histoire athénienne. On a traduit l'ouvrage de ce dernier sur l'économie politique d'Athènes.

M. Creuzer a composé sur les religions de l'anti-

[1] Professeur de l'université de Berlin, né à Mayence en 1791.
[2] Berlin, 1827, in-4°.

quité une *Symbolique*, qu'a traduite M. Guignault.

Les noms d'Ahlwardt, de Frédéric Wolf, de Walch et de Jean Eichhorn, sont aussi honorablement connus dans la philologie et la critique.

Eichhorn est de plus auteur d'une des meilleures histoires des lettres.

—

MÉLANGES.

Ecrivain spirituel, malin et original, Lichtenberg [1] s'est fait un nom par son explication ingénieuse des gravures d'Hogarth, que le burin de Riepenhausen a heureusement reproduites [2].

Dans son fameux livre du *Commerce des hommes entre eux* [3], Knigge [4] dépeint avec sagacité et parfois d'un style mordant les relations sociales de la vie : il y consigne des observations dont la jeunesse peut tirer un grand profit.

Schleiermacher [5], a publié, entre autres bons ouvrages, ceux intitulés : *Discours sur la religion* [6];

[1] Professeur de philosophie, né en 1742, mort en 1799. Ses œuvres ont paru à Gœttingue, de 1800 à 1805, en neuf volumes.

[2] Gœttingue, 1794-1807.

[3] Dixième édition, Hanovre, 1824, 3 vol., auxquels Wilmsen en a ajouté un quatrième.

[4] Né en 1752, mort en 1796.

[5] Prédicateur de Berlin, né en 1768, mort en 1834. Ses œuvres complètes parurent dans la même ville en 1835, en huit volumes. Zabel a publié ses œuvres posthumes, *ibid.*, 1835, 2 vol.

[6] Troisième édition, Berlin, 1821.

Monologues [1] *et Théorie de la morale* [2]. Penseur profond et écrivain distingué, M. Rehberg [3] a fait paraître un *Dialogue sur le plaisir* [4]; *Caton, ou la Destination de l'homme* [5], et l'*Art de l'éducation* [6]. M. Delbruck [7] a mis au jour les ouvrages intitulés : *De l'Humanité, un Festin, Socrate, Platon, Xénophon*, et un recueil de discours [8].

Deux littérateurs qui appartiennent au parti qu'on a nommé *la jeune Allemagne*, et qui se sont réjugiés sur le sol hospitalier de la France, Bœrne et M. Heine, ont fait pruve d'un beau talent, mais leurs opinions politiques et littéraires ont rencontré une vive opposition au delà du Rhin. Le premier, Bœrne [9], a publié des contes, des articles de critique, un *Tableau de Paris*, et des *Lettres sur la révolution de juillet*, ouvrages qui portent le cachet de l'esprit français. M. Heine a composé des poésies fugitives, des voyages, l'*Ecole romantique*, le *Salon*, etc.

On doit à Ersch et Gruber une *Encyclopédie universelle des sciences et des arts*, par ordre alphabétique [10],

[1] Quatrième édition, Berlin, 1829.

[2] Deuxième édition, *ib.*, 1834.

[3] Né en 1757. Ses œuvres complètes ont paru à Hanovre, 1828-1831.

[4] 1785.

[5] 1786.

[6] 1792.

[7] Professeur à l'université de Bonn, né en 1772.

[8] Kœnigsberg, 1813, 2 vol.

[9] Né en 1786, mort à Paris en 1837. Ses œuvres ont paru à Hambourg, en quinze volumes.

[10] Leipzig, 1818 et années suivantes.

œuvre vaste et profonde, et à Brockhaus, le *Dictionnaire de la Conversation* [1], ouvrage très estimable, dont un grand nombre d'articles sont traduits du français. Le *Conversations-Lexikon* a servi de modèle à plusieurs publications analogues qui ont vu le jour en Angleterre, en Amérique et surtout en France. Deux Encyclopédies se publient en ce moment à Paris, sur le plan du recueil allemand, le *Dictionnaire de la Conversation*, dont le plan est si vaste, et l'*Encyclopédie des Gens du monde*, qui se distingue par une rédaction si soignée.

—

CONCLUSION.

Les établissements d'instruction publique, tant élémentaire que supérieure, se sont, de nos jours, multipliés sur toute la surface de l'Allemagne; et l'on publie dans ce pays une prodigieuse quantité de livres populaires et de feuilles périodiques. Voilà sans doute deux puissants éléments de progrès pour la littérature germanique. Cependant cette littérature n'est pas, même en Allemagne, l'objet d'une attention ni d'une critique complètes : la jeunesse, fortement occupée des études classiques, ou des sciences

[1] Huitième édition, Leipzig, 1833-1837, 12 vol. in-8° et 4 vol. de suppléments. Il en paraît une suite sous le titre de *Lexique des temps actuels* : Leipzig, 1838. Les quatre premières livraisons sont en vente.

exactes, se contente des fragments que les maîtres présentent à son admiration, tandis que les hommes d'un âge mur, inondés par le torrent des productions de toute nature, et distraits, les uns par les publications étrangères qu'on recherche singulièrement au-delà du Rhin, les autres par les travaux qu'imposent les besoins si impérieux de l'existence moderne, n'ont plus de loisirs à donner aux lectures nationales. Ainsi, en Allemagne aussi, la vie idéale fait place à la monotone réalité : le sentiment de la poésie se refroidit devant l'analyse philosophique et les études sociales.

L'Allemagne entre évidemment de nos jours dans une période nouvelle. Ce ne sont plus les travaux de l'imagination qui prévalent, ce sont ceux de la méditation philosophique et religieuse, et ceux de la discussion politique et morale. On sait que toujours ce changement dans les travaux de l'intelligence présage des changements dans la littérature entière. Ce n'est qu'une considération de plus pour suivre de près les études de ce pays.

—

425

TABLE DES MATIÈRES.

—

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES MATIÈRES ET DES AUTEURS CITÉS.

—

A

B

C

D

E

F

G

H

J

K

L

M

N

O

P

R

T

U

V

W

Z





